PQ
2256
.F5
Z466
1912
SMRS

XA

AR

750

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lettresdejeuness00from

LETTRES DE JEUNESSE

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE

Les Maîtres d'autrefois : Belgique-Hollande. 22e édition. Un volume in-18. . . . . 4 fr.

Un Été dans le Sahara. 24e édition. Un vol. in-18. 3 fr. 50

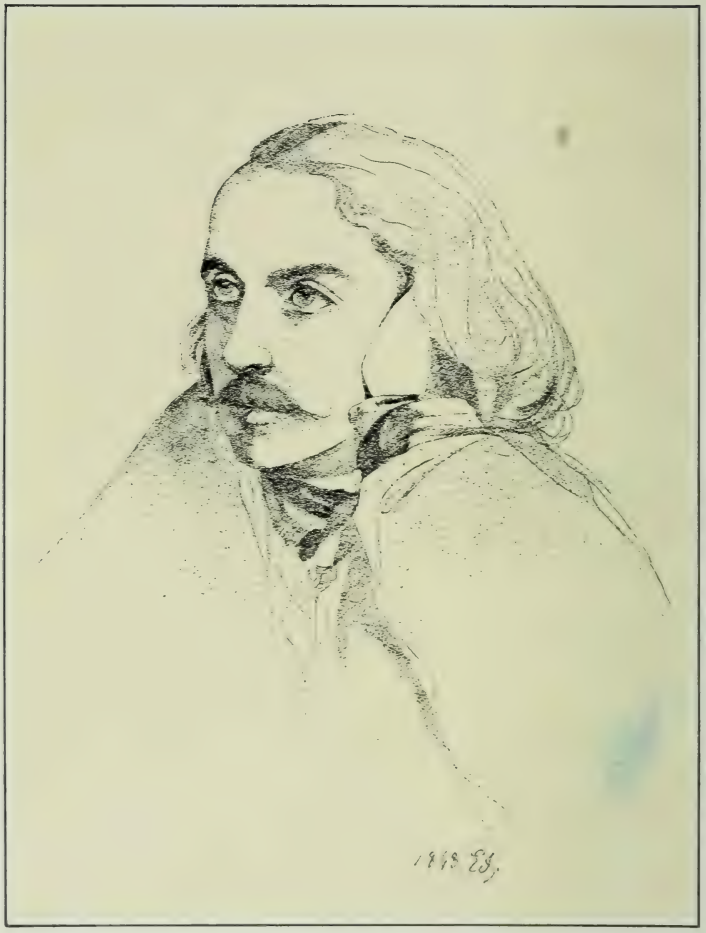
Une Année dans le Sahel. 13e édition. Un volume in-18. Prix . . . . . 3 fr. 50

Sahara et Sahel. Édition illustrée de 12 eaux-fortes, une héliogravure et 4 gravures en relief, d'après les dessins d'E. FROMENTIN. Un beau volume grand in-8° colombier. Broché . . . . . 20 fr.

Eugène Fromentin (1820-1876). Plaquette in-8° illustrée. *(Épuisé.)*

Correspondance et fragments inédits. Biographies et notes par Pierre BLANCHON. 4e édition. Un vol. in-16. 4 fr.

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 17505.



PORTRAIT D'EUGÈNE FROMENTIN JEUNE (1843)

CRAYON PAR LUI-MÊME

(Appartenant à Mme ARNEDE BAEINE).

EUGÈNE FROMENTIN

LETTRES DE JEUNESSE

BIOGRAPHIE ET NOTES

PAR

PIERRE BLANCHON

(JACQUES-ANDRÉ MÉRYS)

AVEC UN PORTRAIT

Cinquième édition

PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1912

Tous droits réservés

Droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays.

Aux amis d'Eugène Fromentin

AVERTISSEMENT

Une jeunesse qui se peindrait elle-même sans recourir à l'adresse d'une main étrangère et dans un entier détachement de soi permettrait, avec le recul de la postérité, d'entendre distinctement les palpitations d'une âme rare.

C'est là le principal attrait de la correspondance que nous publions. Elle satisfera surtout ceux qui, à travers l'homme célèbre, cherchent l'homme.

Eugène Fromentin occupe, dans les annales de la peinture et plus encore dans l'histoire littéraire, une place à part. Il ne fit partie d'aucun groupement, société ou académie qui se fût donné pour mission, après sa mort, de prendre soin de sa mémoire. Par bonheur, il est de ceux dont la discrète renommée, d'un mouvement lent mais continu, ne cesse de grandir au jugement des artistes et des lettrés. Il a disparu depuis plus de trente ans. L'heure est venue de jeter quelques clartés sur la formation, jusqu'ici demeurée secrète, de son talent

Comment germèrent, comment s'épanouirent en lui l'homme, le peintre, l'écrivain?

Les documents abondent, d'inégale valeur. L'artiste aimait s'épancher et sa sollicitude, à travers les effusions, les adieux, les souvenirs, les respects, n'oubliait rien ni personne. Il a donc fallu se borner à extraire de ses lettres les pages intéressantes pour le public.

Cette correspondance sans apprêt est d'ailleurs fort incomplète. Le volume qu'on va lire s'arrête à l'année 1849 qui, apportant au peintre avant sa pleine maturité la consécration officielle d'une deuxième médaille, éclaire sa carrière des premiers rayons du succès et lui ouvre définitivement sa voie. Dans cette partie de sa vie, Fromentin écrivit beaucoup, mais la plupart de ses lettres, non sans doute les moins curieuses, ont disparu.

Si, en raison des lacunes qu'elle contient, cette correspondance de jeunesse ne montre pas sous toutes ses faces une nature harmonieuse, au fond très complexe, elle révélera cependant ces lignes maîtresses qui suffisent à conférer un air de vérité et de force à la simple esquisse d'une figure lorsqu'on la sent dessinée de main de maître.

Grâce à d'autres documents inédits — prose ou vers — il sera facile de suivre à travers ses tâtonnements l'évolution de l'écrivain. Au cours des lettres que lui adressèrent ses amis, nous avons trouvé éparses une foule d'indications sur sa personne, sa vie et son art.

L'étude attentive et prudente de *Dominique*, autobiographie volontairement altérée par la fiction du roman, apporte à son tour une utile contribution à la connaissance de l'artiste dans la genèse de sa personnalité.

De courts extraits de ses carnets de route, des références à quelques passages du *Sahara* et du *Sahel* permettront de se faire une idée précise de la manière dont le voyageur notait ses impressions. On y saisira de quelle auréole les embellissait plus tard la magie du souvenir.

Il a paru nécessaire, enfin, de compléter la physionomie d'Eugène Fromentin par des notes biographiques d'un certain développement, tout au moins durant les années, jusqu'alors si mal connues, de sa première jeunesse. Il ne s'agit pas ici de satisfaire la vaine curiosité de ceux qui, sous la vie d'un personnage en vue, vont cherchant l'imprévu des aventures et les anecdotes propres à défrayer la chronique du jour. Nous avons voulu simplement déférer au vœu des admirateurs et des amis en quête de vérité sur un maître qui leur est cher. Ne comprend-on pas mieux les productions de l'esprit lorsqu'on a pénétré plus avant dans la conscience intelligente qui les élabora?

Bref, restituer dans son cadre, en bonne lumière, la figure d'un homme qui, chose rare, fut à la hauteur de son œuvre, tel est le but de cette publication. Elle servira de commentaire à cette œuvre.

Elle révélera, par surcroît, aux fidèles d'Eugène Fromentin quelques-unes des pages les plus délicates qu'ait tracées sa plume (1).

P. B.

(1) Comment ne pas marquer en tête de ce livre notre vive gratitude aux personnes, trop nombreuses pour être citées une à une, qui, en nous communiquant des lettres d'Eugène Fromentin, des renseignements et des documents précieux, nous ont fourni la matière de notre publication?

Mme Alexandre Billotte, née Eugène Fromentin, a bien voulu nous mettre en possession des papiers inédits laissés par son père et des lettres par lui écrites à Armand du Mesnil. Elle nous a aidé et assisté dans notre travail. C'est à elle que nous devons d'avoir pu l'accomplir. — Mlle Lilia Beltrémieux nous a confié les lettres qu'elle avait reçues de l'auteur de *Dominique*. Elle nous a donné d'utiles indications sur Emile Beltrémieux son frère, le plus ancien et l'un des plus chers amis de Fromentin. Elle nous a enfin permis de puiser dans ses souvenirs personnels qui revêtent l'authenticité de véritables témoignages. — A Mme Ralph Wilson, née Bataillard, nous devons communication de nombreuses poésies du maître et des notes intéressantes prises sur lui par Paul Bataillard, l'intime confident de sa jeunesse.

LETTRES DE JEUNESSE

CHAPITRE PREMIER

JEUNES ANNÉES

(1820-1840)

La famille d'Eugène Fromentin est originaire, la branche paternelle de l'Aunis, la branche maternelle de la Saintonge.

Alliés aux notables de ces vieilles provinces, les aïeux du peintre, bourgeois eux-mêmes aussi loin qu'on remonte, semblent s'être voués plus particulièrement aux études juridiques et adonnés à la pratique des affaires (1).

(1) Ils sont, dès le quatorzième siècle, investis de l'estime et de la confiance de leurs concitoyens. Le plus ancien des Fromentin qui nous soit connu joue, en 1317, un rôle historique à La Rochelle, où il est, en qualité de membre du corps de ville, député auprès de Philippe V pour lui prêter serment de fidélité au nom de la cité. Le seizième siècle nous montre dans la lignée de ce personnage plusieurs huguenots, celui-ci pasteur de l'Eglise réformée, tel autre avocat du roi et maire de Saint-Jean-d'Angély. Mais les générations suivantes — est-ce une conséquence de la révocation de l'Edit de Nantes? — retournent au catholicisme.

Vers la fin du dix-septième siècle, François Fromentin installe un négoce dans la petite ville de Mauzé (Deux-Sèvres), dépendant alors de la province d'Aunis. Des quatre enfants qu'il élève, Samuel-Toussaint, arrière-grand-père d'Eugène, acquiert en 1748 un office de procureur au siège présidial de la sénéchaussée de La

Le grand-père paternel d'Eugène, Antoine-Toussaint, fut pendant longtemps avoué à la suite de son père, puis avocat à La Rochelle. Il est le premier à prendre, dans son contrat de mariage en 1781, le nom de Fromentin *Du Peux*, sans doute afin de se distinguer de sa parenté (1). Le père et la mère d'Eugène signeront encore Fromentin-*Dupeux*, mais en un seul mot, et l'artiste lui-même laissera, dès l'adolescence, tomber en désuétude cette appellation.

Antoine-Toussaint est intéressant à un autre point de vue : marié à la fille d'un marchand de La Rochelle, il acquit vers 1815 le domaine de Saint-Maurice, destiné à jouer dans la vie et dans l'œuvre de son petit-fils le rôle que l'on sait.

Pierre-Samuel-Toussaint Fromentin-Dupeux, père du peintre, naquit en 1786 à Mauzé. Il fit sa médecine à Paris. Doué pour la peinture, il fréquentait en même temps les ateliers de Bertin, de Gros et de Gérard. Il tint surtout du premier. On sait que Bertin fut, avec Rémond, avec Michallon, ses élèves, l'un des derniers représentants de l'école académique du paysage. Plus d'habileté de main que de goût, plus d'ingéniosité que d'invention véritable, la froideur d'un art de copiste,

Rochelle. Ce Samuel-Toussaint sera lui-même le père de deux hommes de loi, dont l'un, avant de se fixer à Poitiers comme avocat, obtiendra en rhétorique, au collège de Budé, le premier prix de poésie latine. C'est le seul ancêtre de l'artiste dont les goûts et la culture littéraires soient attestés par un document précis.

A cette époque, vers le milieu du dix-huitième siècle, la famille Fromentin est groupée à Mauzé où elle s'allie aux maisons les plus respectées du pays. (Voir *Inventaire des privilèges*, p. 32, L.-A. Barbot. Bibliothèque municipale de La Rochelle. — Les renseignements qui précèdent proviennent pour la plupart de ce manuscrit et des obligeantes recherches de M. Beyle, généalogiste à La Rochelle.)

(1) *Le Peux* n'était qu'une petite maison de campagne entourée de terres dans les environs de Mauzé. La propriété provenait à Antoine-Toussaint de ses parents. Elle sera vendue par son fils.

un excès de convention altérant la nature sous prétexte de l'ennoblir, telles étaient les faiblesses de cette école pseudo-classique à laquelle s'agrégea le docteur Fromentin. Il dessinait avec assez de précision. Il peindra jusque dans son extrême vieillesse des portraits secs et pâles, des vues d'une Italie fantaisiste, qui trahissent le praticien consciencieux, correct et souvent adroit, sans faire pressentir cependant le pinceau ni la palette d'Eugène Fromentin. Le jeune médecin ne voyait he reusement dans la peinture qu'un passe-temps d'amateur (1).

Sa médecine terminée, en 1811, il revint enfin, après un séjour à Paris et un premier établissement à Sézanne (Marne), se fixer à La Rochelle auprès de son père, récemment devenu veuf. Il s'y créa rapidement une clientèle. Ses connaissances techniques le mirent en vue. Il avait publié, dès 1808, une thèse sur la rage. Plus tard, membre de l'Académie de La Rochelle, il produira d'estimables travaux sur les maladies contagieuses, spécialement sur la fièvre jaune.

Peut-être rendit-il à sa petite patrie un service d'une tout autre portée lorsque, se spécialisant dans l'étude

(1) M. Louis Gillet (*Eugène Fromentin et Dominique. Revue de Paris*, 1er août 1905) décrit ainsi la peinture du docteur Fromentin : « Des rochers à cascades, à moins que ce ne soit un golfe et des récifs; des à peu près de Tivoli et des contrefaçons de Baïes; des acqueducs romains dans des vallées mythologiques... tous les lieux communs en usage de Vernet à Michallon et de Bidault à Bertin, des réminiscences de tous les sites classiques sans un seul site reconnaissable... des palmiers annelés comme des télescopes, avec un panache impossible de grappes de mimosa... des bains de nymphes dans des creux de roches... etc... » — Le critique est sévère pour celui qu'il qualifie de « terrible barbouilleur » et qui, après tout, s'il ne saurait être comparé de trop près à son fils, ne manquait pourtant pas de talent et fut le premier éducateur d'Eugène Fromentin. Parmi les toiles qu'il a laissées, telle copie de Vernet était si parfaite que Gustave Moreau la prit un jour pour l'original.

des maladies mentales, il organisa près de La Rochelle l'établissement d'aliénés de Lafond dont il conservera la direction pendant trente-trois ans jusqu'à la fin de sa vie (1).

Dévoué à ses malades, le père d'Eugène Fromentin passait pour un médecin intelligent, laborieux et savant, pour un homme bienveillant, de manières agréables. On le disait spirituel. Mais positif, un peu bourgeois, il n'était, en dépit de ses essais de peinture, nullement orienté vers l'art. L'irrésolution et la méfiance formaient le fond de son caractère et son humeur était volontiers soucieuse. Un portrait de jeunesse le représente à vingt-deux ans, gracieux, les traits fins, le visage éclairé de pâles yeux bleus. L'expression de la physionomie n'a rien de méditatif ni de rêveur comme le sera plus tard celle de son fils Eugène.

Le docteur Fromentin épousa, le 19 février 1816, une jeune fille de dix-huit ans, Françoise-Jenny Billotte (2).

Elle aussi appartenait à la haute bourgeoisie provinciale. Son père, d'origine bretonne, d'abord assesseur au tribunal des Douanes de La Rochelle, puis conseiller de préfecture, était lui-même le fils d'un receveur général des Aides et de dame Jeanne de Marot. Marguerite Orseau, mère de Jenny Billotte, appartenait également à une ancienne famille saintongeaise (3).

(1) C'est en 1821 que le docteur Fromentin fut chargé par l'administration préfectorale de la création de cet asile. Il se rendit à Paris, reprit contact avec les aliénistes qui venaient de fonder ou de réorganiser la Salpêtrière, Bicêtre, Charenton, et visita quelques asiles de province. L'établissement de Lafond, construit sur ses plans, s'ouvrit en 1829. Il en fut nommé médecin en chef, puis directeur.

(2) Née à Saintes le 16 ventôse an V.

(3) Au mariage de Samuel-Toussaint Fromentin-Dupeux figurent comme témoins du marié, avec son oncle François-Samuel,

La femme du docteur Fromentin n'apportait aucune fortune (1). Elle ne possédait pas une culture artistique et littéraire très développée. En revanche, elle était d'un esprit délicat, d'une rare distinction de sentiments et de manières. L'austérité des mœurs s'alliait chez elle à une piété tolérante et réfléchie. Elle se nourrissait de lectures édifiantes; elle fréquentait habituellement des aumôniers ou des professeurs du séminaire; elle avait fait aménager près de sa chambre un petit oratoire dans lequel elle allait souvent s'agenouiller. Chaque matin, hiver comme été, elle se rendait à la messe de cinq heures. Autre trait marquant de son caractère, elle était sensitive au plus haut degré. « Que de larmes dans ces yeux intarissables! » dira plus tard son fils. Il n'était petite misère de son foyer, peine de ses voisines, calamité publique, qu'elle ne prît à cœur avec une ardeur qui la bouleversait. Cette femme d'élite rayonnait autour d'elle une bonté toujours agissante et secourable aux pauvres gens. De fait, tout le monde dans la famille professait pour elle un tendre respect qui, chez son frère, par exemple, allait jusqu'au véritable culte. « Mon amie, écrira un jour Eugène Fromentin à sa femme, ma mère est un être admirable. Nous ne l'aimerons jamais assez; nous n'aurons jamais assez de vénération pour cette âme exquise (2). »

De larges yeux bleus, superbes comme des miroirs, mais comme eux un peu froids, une attitude de réserve

avocat à la Cour royale de Poitiers, un autre oncle par alliance, Gabriel-Alexis de Macaye, écuyer, avocat au Parlement, ancien juge à la cour souveraine de Cayenne. Les témoins de la mariée, un oncle et un cousin, sont l'un propriétaire à Soubise en Saintonge, l'autre capitaine aide-de-camp à Marennes.

(1) Le futur époux seul faisait un modeste apport.

(2) Elle était, disait-il, toujours prête à nier le mal et à présumer le bien.

et de dignité, faisaient de Mme Fromentin, malgré le charme extrême de son accueil, une femme intimidante. Très mondaine avant son mariage, valseuse émérite, renommée pour l'élégance de ses toilettes et pour la finesse de sa taille, qu'elle serrait peut-être un peu plus que de raison, on la citait aussitôt mariée comme le modèle des femmes d'intérieur. Elle se confinait volontiers chez elle pour y tirer l'aiguille, diriger le ménage, surveiller la lessive ou la cueillette des fruits du verger. Le soin et l'éducation de ses enfants, les veillées passées à broder au coin du feu en compagnie de son mari, absorbaient, avec les pratiques religieuses et les visites de charité, le plus clair de son temps : c'était la maîtresse de maison telle que la concevaient nos grand'mères, rigide sur ses devoirs, méthodique et très bonne, chez qui les minutieux détails quotidiens n'altéraient en rien l'élévation native de la pensée.

Du mariage du docteur Fromentin avec Françoise-Jenny Billotte naquirent deux enfants. L'aîné, Charles, d'un caractère paisible et pratique, d'humeur taciturne, ressemblait à son père dont il suivra la voie. Il était robuste et de belle prestance, intrépide à la chasse, d'ailleurs bon camarade et d'un cœur affectueux.

Eugène-Samuel-Auguste Fromentin-Dupeux, plus jeune que son frère de deux ans, naît à La Rochelle le 24 octobre 1820 (1).

C'est, quelques années plus tard, un enfant de petite taille, fluet, nerveux, à l'air délicat, aussi brun de chevelure que Charles est blond. Il a hérité de la grâce de sa mère à laquelle il ressemble surtout. Sa physionomie expressive s'illumine de grands yeux noirs, ve-

(1) Baptisé le 31, il a pour parrain son oncle Samuel-François, avocat à Poitiers, et pour marraine sa grand'mère maternelle.

loutés par moment des douceurs du rêve ou des caresses du sentiment.

Son intelligence s'éveille tôt. Il est tout ardeur et tout sensibilité.

Son enfance s'écoule dans un triste logis de la rue des Maîtresses (rue Dupaty, nº 9), dont un dessin original du Rochelais Jules Jourdan nous a conservé l'aspect (1) : « C'était une demeure quelconque, à trois étages, bizarrement percée d'une large fenêtre, flanquée de deux étroites; elle arborait pignon sur rue, et aux angles du toit grimaçaient deux gargouilles. Ce qu'elle avait de plus remarquable c'est l'audacieuse saillie qu'elle faisait sur la rue : elle l'eût à moitié obstruée sans le large passage ouvert sous son arcade. A la mode d'autrefois, à chacun des piliers s'adossait une borne servant de montoir aux cavaliers, sous un anneau scellé pour attacher les bêtes. On entrait, sous l'arcade, dans une petite cour humide et surannée suivie d'un jardin où l'on montait par trois marches : terrain étroit, croupissant d'ombre entre ses hautes clôtures et dont les plantes captives ressemblaient à la végétation des citernes (2). »

Comme la vie provinciale durant l'enfance et l'adolescence d'Eugène Fromentin, de 1820 à 1840, était plus attristante, mais aussi plus pittoresque qu'elle ne l'est aujourd'hui! La lenteur des moyens de transport isolait alors les petites villes du mouvement général du pays. Les battements du cœur de la France n'arrivaient de Paris, au roulement des diligences, que lointains et à demi étouffés. Nous trouvons dans *Dominique* une curieuse peinture de la vieille cité huguenote

(1) A la Bibliothèque municipale de La Rochelle.
(2) Louis Gillet, *article cité*.

en 1830. La ressemblance en est un peu altérée pour dérouter le lecteur et le portrait poussé au noir par rancune des souffrances passées :

« Une ville basse, hérissée de clochers d'églises... une très petite ville, dévote, attristée, vieillotte, oubliée dans un fond de province, ne menant nulle part, ne servant à rien, d'où la vie se retirait de jour en jour, et que la campagne envahissait; une industrie nulle, un commerce mort, une bourgeoisie vivant étroitement de ses ressources, une aristocratie qui boudait; le jour, des rues sans mouvement, la nuit, des avenues sans lumières; un silence hargneux, interrompu seulement par des sonneries d'église; et tous les soirs, à dix heures, la grosse cloche de Saint-Pierre sonnant le couvre-feu sur une ville déjà aux trois quarts endormie plutôt d'ennui que de lassitude... »

Telle était, sinon la description précise de La Rochelle, du moins son aspect général, et l'impression qu'en ressentait alors Fromentin : une antique place forte, enserrée dans ses remparts à la Vauban, ornée de monuments d'un autre âge, — ses tours et son hôtel de ville, ses vieilles demeures aux pierres verdies et salpêtrées ouvrant sur d'étroites cours intérieures et sur des rues pavées, dans l'ombre des porches, de raboteux cailloux importés du Canada. Les cloches des églises et des couvents tintaient, monotones. Les vents du large apportaient sur les quais du port leurs bouffées d'odeurs marines. Un passé de luttes héroïques solennisait encore cette cité du silence. Le cadre était choisi à souhait pour une vie locale, mélancolique et savoureuse. Il est intéressant de la revivre un instant afin d'en saisir sur la sensibilité d'un artiste l'empreinte ineffaçable.

On sait quelle fut la prospérité commerciale de La

Rochelle à la fin du dix-septième siècle et durant tout le dix-huitième (1). La bourgeoisie rochelaise se recrutait alors dans le négoce. Le trafic du vin, du sel et des eaux-de-vie, principales richesses de l'Aunis, s'effectuant beaucoup plus avec les pays du Nord et les colonies, le Canada, la Louisiane surtout, qu'avec les provinces françaises, le bourgeois rochelais se sentit de bonne heure des velléités d'indépendance politique. Le protestantisme développa cet esprit : la révocation de l'Edit de Nantes, en fermant aux huguenots les carrières administratives et libérales, les força à se spécialiser de père en fils dans le commerce. Ils y acquirent ainsi rapidement de précieuses aptitudes, si bien que La Rochelle, devenue port de grand transit, rivalise heureusement au début du dix-huitième siècle avec Nantes et Bordeaux. Le Rochelais d'alors vit dans une large aisance. Sans cesser d'être pratique, il s'affine et il se cultive. Il envoie ses fils à l'étranger afin d'ouvrir leur intelligence et d'élargir leur horizon. Il s'adonne parfois aux lettres et aux sciences, à la musique et à la poésie, lit les gazettes littéraires du temps, mène une vie de luxe et de joyeuses réunions, de visites, de dîners, de soupers, de théâtre et de parties de campagne.

L'Académie de La Rochelle, fondée en 1732, placée sous le patronage de personnages du plus haut rang, produit des travaux qui témoignent d'une véritable activité intellectuelle. Elle compte parmi ses membres le naturaliste de La Faille, le physicien Réaumur, des

(1) Jean Périer, *la Prospérité rochelaise au dix-huitième siècle et la Bourgeoisie protestante*, préface d'Edmond Demolins. (Firmin Didot.)

Léopold Delayant, *Histoire des Rochelais*. (Bibliothèque municipale de La Rochelle.)

lettrés comme Dupaty, des jurisconsultes comme Valin. Elle décerne des prix et fonde une bibliothèque. Il faut croire qu'elle fait parler d'elle, puisqu'on trouverait, en feuilletant ses archives, une lettre par laquelle Voltaire sollicite le titre de membre correspondant.

La vie de la petite ville, devenue souvent oisive pour ses notables habitants, en même temps qu'aimable et facile s'est faite intellectuelle et artistique. L'esprit rochelais est ouvert, le caractère aventureux, formé à toutes les initiatives. Le sens des réalités n'exclut pas ici l'humeur joyeuse. Aucune trace de l'austérité coutumière en pays de Réforme. La population, essentiellement bourgeoise, est, du reste, de tout temps animée d'un patriotisme local qui la maintient unie aux heures critiques de son histoire.

Parmi ces traits de la vie propre à un coin de l'Aunis, certains persistent encore au cours de la jeunesse d'Eugène Fromentin. Mais la Révolution a soufflé sur l'opulence de ces bons vivants sa froide haleine semeuse de ruines, de dissentiments et de deuils. Le chiffre de la population tombe de 21,000 en 1780 à moins de 18,000. Le grand commerce se détourne de ce port jadis si actif. La perte de nos colonies, surtout de Saint-Domingue, lui a déjà porté un coup sensible. L'interdiction de commercer avec l'Angleterre en achève pour un temps la ruine. Avec la prospérité passée s'évanouit en grande partie la belle humeur de la société rochelaise et son goût des choses cultivées. Les premières années du dix-neuvième siècle sont, à La Rochelle, comme dans maint endroit du territoire français, troublées par les agitations politiques, attristées par la misère générale et par les guerres extérieures (1). Ce n'est qu'à partir

(1) Les côtes rochelaises sont même à plusieurs reprises en butte aux vexations de la flotte anglaise.

de 1816 ou 1818 que, les affaires se développant de nouveau, la richesse publique s'accroît, ramenant les loisirs, les goûts mondains et la culture de l'esprit. Il s'établit des sociétés de concerts. L'Académie rochelaise, un instant dispersée, reprend vie. Une société des « Amis des Arts » se fonde, dont les efforts aboutiront, en 1844, à l'ouverture d'un musée permanent.

La Rochelle semble avoir de tous temps, d'ailleurs, honoré la peinture. Depuis le passage dans ses murs de Joseph Vernet en 1761 jusqu'à Fromentin et Bouguereau, elle a abrité Abel de Pujol, Omer Charlet et un certain nombre de peintres moins connus. Ils semblent avoir tous pour trait commun l'amour de la belle lumière et des frais coloris. On ne saisit sur Fromentin l'influence directe d'aucun de ses prédécesseurs, mais il est remarquable qu'il ait toujours existé dans cette cité de commerçants un foyer des arts du dessin.

Eugène Fromentin grandit donc dans un milieu où les relations, plus agréables qu'elles ne le sont de coutume dans les agglomérations de cette importance, attristaient cependant les hommes mûrs et les vieillards par comparaison avec les brillants souvenirs de leur jeunesse. La vie stagnante y pèse aux rares jeunes gens que ne satisfont point les promenades sur le cours Richard, les petites soirées, la chasse et les commérages. L'enfant est élevé avec les fils des meilleures familles catholiques et protestantes. Il est aimé de ses parents, il contente ses maîtres, il apprend sans effort, il charme son entourage par sa vivacité et par ses caresses. La sève bouillonne en lui. Il déclarera plus tard dans une de ses lettres qu'il a eu une enfance « très ouverte, très gaie, presque bruyante ».

Elle se transforme vers la quinzième année, par un lent travail souterrain, en une adolescence taciturne.

« J'avais pris involontairement, écrira-t-il encore, l'habitude de la réserve et du silence, habitude suspecte, souvent importune, qu'on respectait pourtant autant par pitié que par tolérance... C'est à ce concours de circonstances fortuites que je dois de m'être développé dans le sens de ma nature : sans cela, j'étais faussé, étouffé, perdu. »

Le foyer auquel s'assied Eugène est morose, entre un père soucieux, condamné par ses études à la fréquentation des pires malades, une mère pieuse, austère et toujours éplorée, un frère peu expansif, une grand'mère affaiblie par l'âge. Ses goûts d'art et de poésie se heurtent aux idées bourgeoises de son entourage : le docteur n'y voit que frivolité, sa femme redoute une occasion de tentations.

La fine sensibilité de l'enfant, dans ce milieu à la fois réfractaire et propice, s'exalte et se replie tour à tour sur elle-même. Son imagination qu'attirent déjà la couleur, la forme et l'idée, par disette d'aliments à sa portée, se nourrit de fictions. Bref, une vie intérieure profonde se cache sous l'apparente insouciance de ces années d'initiation.

C'est alors, et dans cet état d'esprit, qu'Eugène Fromentin s'imprègne de ces sensations rustiques auxquelles nous devons quelques-unes des plus belles pages de notre littérature descriptive.

M. et Mme Fromentin possédaient à une demi-lieue de la ville, sur la route, à l'entrée du petit village de Saint-Maurice, un logis campagnard acquis par le grand-père d'Eugène. Des bâtiments bas, blanchis à la chaux suivant l'usage du pays, séparaient une cour d'entrée d'un assez vaste jardin. C'était à peine la maison de campagne, presque la « borderie ». Eugène y occupait une toute petite chambre située entre la salle à manger,

où l'on se tenait habituellement, et le salon qu'on n'habitait pas. Elle était éclairée sur le jardin et recevait un jour tamisé par les treilles de la tonnelle que supportait une colonnade à perron, derrière le corps de logis (1).

Le jardin, tracé à la française, offrait « des sentiers sous un bois grêle », des parterres bordés de lauriers et de buis, à l'ombre des charmilles des bancs de pierre moussue. Une allée de tilleuls menait à la terrasse et à un petit tertre en labyrinthe d'où se découvrait « ce double horizon plat de la campagne et des flots... d'une grandeur saisissante à force d'être vide (2) ». La mer n'était qu'à un quart d'heure de chemin par delà les vignobles. Tous les étés la maison « silencieuse et souvent fermée » s'ouvrait pour quelques mois. Là, Eugène enfant prenait part à toutes les fêtes de la terre. Lorsque les premiers jours de l'automne ramenaient les travaux de la vendange, il entendait en passant devant les portes du village des gens qui soupaient en famille derrière leurs volets déjà clos. Et le soir, au clair de la lune, il regardait danser les vendangeurs au son du biniou devant la grille de la ferme.

L'enfant était attiré surtout par le mystère de ce laboratoire singulier plein de charpentes, de madriers, de cabestans, de roues en mouvement qu'on appelle un pressoir. Dans les demi-ténèbres où les vapeurs capiteuses du raisin pressé formaient un brouillard autour des lampes, il a erré les nerfs tendus et l'imagination en extase.

Mais c'est dans le jardin de Saint-Maurice et aux alen-

(1) Paul Bataillard, *Notes biographiques sur Fromentin* (inédites). Cette maison appartint, à partir de 1867, à Charles Fromentin dont la famille y loge encore actuellement.

(2) *Dominique*, ainsi que ce qui suit.

tours du village qu'il vécut ses heures les plus délicieuses : premières impressions de nature, premiers rêves d'amour, premières espérances d'avenir.

A dix ans, il vagabonde par les champs avec les gamins de l'endroit. Il acquiert ainsi des yeux de paysan, une oreille exercée, des jambes infatigables. Il apprend confusément cette quantité de petits faits qui sont la science et le charme de la vie de campagne; il guette les oiseaux et leur tend des pièges. En lui se grave la vision très nette de certains lieux, la note exacte de l'heure et de la saison et jusqu'à la perception de certains bruits (1).

Le pays à l'entour de Saint-Maurice n'est, dit un contemporain et un ami de Fromentin, Emile Beltrémieux, « qu'une campagne fertile, plate et nue... sur une côte où la mer, enchaînée par Richelieu, perd entre les caps et les îles qui l'amoindrissent toute sa grandeur et sa poésie ». Le paysage y apparaît, en effet, d'une rare indigence : le flot lui-même, ceint de falaises basses, roule de la boue; il découvre au reflux des vases d'un gris jaunâtre dentelées de varech noir.

Assez justement aussi, on a comparé ce coin de l'Aunis à la Hollande, dont il n'a cependant ni le ciel, ni l'atmosphère, ni les gras pâturages (2). Il était, dit

(1) Comme Dominique, il se souviendra trente-cinq ans plus tard qu'un soir « il faisait tel temps, tel vent, que l'air était calme, le ciel gris, que les tourterelles de septembre passaient dans la campagne avec un battement d'ailes très sonore, et que, tout autour de la plaine, les moulins à vent, dépouillés de leur toile, attendaient le vent qui ne venait pas ».

(2) Eugène Fromentin, lorsqu'en 1875 il visitera la Hollande, écrira à sa femme : « De Rotterdam ici [à La Haye], figure-toi les marais plats et verts de Rochefort ou ceux de Villedoux avec plus de verdure dans les horizons, des moulins à physionomie locale, plus de bétail et plus de fraîcheur, tout cela plat, fuyant, vivant et mouillé... Je connais cela comme si j'y étais né. » Il est curieux de

Dominique, « plat, fade et mouillé, tristement coupé de vignobles, de guérets et de marécages, nullement boisé, à peine onduleux, s'ouvrant de distance en distance par une lointaine échappée de vue sur la mer. Un ou deux villages blanchâtres, avec leurs églises à plates-formes et leurs clochers saxons, étaient posés sur des renflements de la plaine, et quelques fermes, petites, isolées, accompagnées de maigres bouquets d'arbres et d'énormes meules de fourrage, animaient seules ce monotone et vaste paysage. »

De ce pays « paisible et soucieux », au climat tempéré, ni nord ni midi, toute la beauté réside dans l'immensité des horizons, les ondulations du flot, les jeux nuancés de la lumière.

La lumière!... tantôt elle aveugle, tantôt elle se diffuse en délicates fluidités. Elle est presque toujours cristalline, exquise. En toutes saisons, par temps clair, les côtes des îles les plus proches se détachent en rose sur la mer bleue légèrement embrumée dans les fantasmagories du matin. Lorsque, par les après-midi du mois d'août, le soleil darde sur les sillons, la plaine où vibre l'air embrasé, les maisons rectangulaires aux portes en plein cintre sous leur blanc badigeon de chaux, la poussière des routes crayeuses, tout resplendit des éblouissements de l'Orient. Les longs crépuscules de l'été, les couchers de soleil dans un ciel tendre aux premiers soirs de l'automne versent sur la campagne assoupie la tiédeur lumineuse et sonore des soirées algériennes. En novembre, au contraire, l'atmosphère est saturée d'eau, des vols d'oiseaux migrateurs glissent dans un ciel bas; les nuages, fuyant sous la bourrasque, font courir une

noter qu'au dix-septième siècle ce fut une compagnie hollandaise qui retraça les canaux du marais vendéen dont quelques-uns sont situés dans l'arrondissement de La Rochelle.

ombre maussade sur les marais et sur la mer : c'est la mélancolie des horizons néerlandais. De temps à autre et toujours deux fois par an, à l'équinoxe, des crises de tempête ensevelissent sous un crêpe de nuées livides ces délicats paysages de l'Aunis. Les chemins, miroitant d'eaux stagnantes, s'empâtent d'une boue fauve d'où les pieds ne s'arrachent que bottés. La mer se fait méchante. A courtes lames brisées ou à larges vagues onduleuses elle s'élance, ébouriffée d'écume, à l'assaut des falaises. Et ce sont, jusque sous l'abri des maisons tremblantes, de sourds grondements, des ronflements sonores, des rafales de pluie à travers les vitres. Toute marche est rendue difficile, toute sortie hasardeuse.

Eugène Fromentin jouit et souffrit profondément toutes ces métamorphoses de la nature qui l'environnait.

Un de ses camarades de jeux, le jeune Seignette, habitait avec ses parents, pendant la belle saison, une maison de campagne voisine de Saint-Maurice, à Vaugoin. Là, dans un repli de terrain, se dressait « un pavillon de tournure flamande, élevé, étroit, percé de rares fenêtres irrégulières et flanqué de tourelles à pignons d'ardoise. Aux abords étaient agglomérées quelques constructions plus récentes, maison de ferme et bâtiment d'exploitation, le tout au surplus très modeste. » Une terrasse à colonnade blanche courait le long de la façade principale. Un petit parc de vieux arbres entourait l'habitation. « Un brouillard bleu qui s'élevait à travers les arbres indiquait qu'il y avait exceptionnellement dans ce bas-fond du pays quelque chose au moins comme un cours d'eau; une longue avenue marécageuse, sorte de prairie mouillée bordée de saules, menait directement de la maison à la mer. »

Ce fond boisé, ensommeillé de vétusté et d'abandon, était un lieu de recueillement. A peine y entendait-on

par les gros temps les hou-hou du vent dans les chênes centenaires où perchaient les oiseaux de haut vol. Il y avait dans le jardin de l'ordre et du désordre, des allées sablées faisant suite à des perrons menant à des grilles, puis des coins obscurs, des carrefours humides où le soleil n'arrivait qu'à peine, où toute l'année des mousses verdâtres poussaient dans une terre spongieuse. C'était triste et c'était charmant. Pour une imagination infiniment fraîche, pour une âme sensible à l'excès, ce logis ne prenait-il pas, dans son isolement, l'aspect d'un château féerique au fond d'une forêt enchantée? Eugène retrouvait là, plus savoureuses, les mêmes impressions que dans son jardin de Saint-Maurice et c'est Vaugoin surtout qu'il évoque à travers les pages émues par lesquelles s'ouvre *Dominique*.

Eugène Fromentin reçoit donc, sous l'œil même de ses parents, sans qu'ils en mesurent la portée, une éducation de poète. Lorsque, pour échapper aux froissements du foyer, il se confie aux choses, elles le consolent obscurément du vide croissant de son esprit et de son cœur, elles le ravissent.

A l'époque même où il était en proie à cette crise de puberté morale, voici qu'un sentiment romanesque vint sourdre et bouillonner en lui, qui allait envahir peu à peu sa jeunesse de la racine à l'extrémité des rameaux.

Parmi les voisins de campagne que fréquentait la famille Fromentin se trouvait une dame X..., restée veuve à quarante-trois ans, d'un capitaine au long cours. Mme X... habitait l'hiver La Rochelle et Saint-Maurice durant l'été. Elle avait une fille. L'enfant, née à Port-Louis (île Maurice), le 2 février 1817, était de quatre ans l'aînée d'Eugène Fromentin. Elle se rapprochait davantage de l'âge de Charles. Ils la comptèrent l'un

et l'autre parmi leurs compagnes de jeux. Grâce au laisser-aller habituel à la campagne, les enfants des deux familles furent, pendant une partie au moins de chaque année, élevés ensemble.

Madeleine, — conservons-lui par un sentiment de convenance et de pieux respect le nom qu'elle porte dans le roman de *Dominique* — Madeleine, de sang créole par sa mère, était très brune, avec une blanche carnation et un teint mat. Nous ignorons d'elle presque tout. Ce sont de si anciens souvenirs et que Fromentin a voulu avec tant de soin dérober aux regards indiscrets (1)! Il parle seulement, dans une lettre à sa mère, de « deux grands yeux étonnés et souriants » qui lui rappellent ceux de son amie.

Quand et comment Eugène Fromentin, ardent, sensible et rêveur, commença-t-il à ressentir pour la fillette devenue grande fille quelque chose de plus que de l'amitié? Rien ne permet de le préciser.

Quel accueil Madeleine réserva-t-elle à ce candide hommage?

Elle était, semble-t-il, beaucoup moins romanesque que son jeune ami, foncièrement coquette, mais de cette coquetterie naïve et sans malice qui se résume dans le besoin d'être choyée. « C'était, écrira plus tard Fromentin, une tête un peu vide avec un cœur excellent mais faible. » Son indolence créole se réveillait subitement à l'attrait du plaisir. Elle passait de soudaines vivacités à des alanguissements sans motif. Elle

(1) Il y a un peu de conjecture dans le joli portrait — d'ailleurs très vague — qu'on a fait d'elle à vingt ans : « Longue, souple, noire, le nez spirituel, la bouche ardente, les cheveux abondants et frisant le crépu, — une beauté splendide à voir lorsqu'elle paraissait au bal en robe gris de fer, un nœud de diamant flamboyant au corsage, une rose pourpre au chignon et un collier de corail ensanglantant sa gorge. » (Louis GILLET, *article cité*.

ensorcelait par des caresses félines, par des caprices comme en ont les femmes des tropiques. Elle n'était nullement perfide, du reste, mais pitoyable aux malheureux, très aimée de ses amies. Enfant gâtée élevée depuis l'âge de dix ans par une mère indulgente, Madeleine était faite pour tourner les têtes et pour chavirer les cœurs. Joliment enjouée, spirituelle plutôt qu'intelligente, on l'entourait dans les salons, dans les dîners on la fêtait. Elle avait besoin de respirer sur son passage quelques grains d'encens capiteux.

Aussi dut-elle être flattée d'inspirer au petit camarade de quatre ans plus jeune qu'elle un sentiment si vif et si désintéressé. Elle le toléra, l'encouragea sans penser à mal; elle finit par le ressentir à son tour, mais avec la légèreté de sa nature et une nuance de protection maternelle.

Eugène était, d'ailleurs, séduisant : élégant, frêle, distingué, bien pris dans sa petite taille, avec de longs cheveux bruns, des yeux profonds et doux qui, par moments, lançaient des éclairs.

Cet « amour blanc de la quinzième année (1) » ne semble s'être révélé et avoir pris conscience de soi qu'aux environs de l'année 1836. En octobre 1834 avait eu lieu le mariage de Madeleine. Eugène y assistait. Elle épousait, à dix-sept ans, un surnuméraire des Contributions Directes de vingt-deux ans à peine qui achètera plus tard une charge d'agent de change à La Rochelle. Le jeune homme était un peu bourru; tout lui faisait ombrage. Le cercle d'élégants cavaliers qui, dans le monde, entouraient sa femme, lui déplaisait souverainement. Il ne la conduisait au bal qu'à regret et l'en rame-

(1) Gabriel AUDIAT, *Dominique. Revue des Charentes*, 30 septembre 1905.

nait tôt. Que pouvait-il comprendre aux langueurs de Madeleine et à ses capricieuses fantaisies?

Un étranger se dresse donc tout à coup entre Eugène et cette amie d'enfance, pour laquelle il ressent quelque chose de vague encore, mais d'infiniment tendre. Cette inclination dont on sourit autour de lui comme d'un enfantillage grandit de l'obstacle même qui lui est opposé. Irréparablement condamnée, elle s'épure, elle devient peu à peu, dans la solitude morale où tout retentit à l'excès, une véritable passion (1).

Surpris par la violence d'un amour longtemps ignoré, Eugène comprime et tour à tour élargit sa blessure. Son caractère, ses habitudes changent, il devient mélancolique, il vit à l'écart, il prend un air fatal; toute sa gaieté s'est évanouie avec son insouciance. Replié sur lui-même, il raffine sur ses sentiments, creuse et retourne sa pensée. Il lui faut s'épancher : à travers le mirage de son amour, il découvre le monde ailé des chimères romantiques. Il fait des vers, il se nourrit de Byron et de Musset, de Lamartine et de Hugo, de Jean-Jacques et de Chateaubriand. Le voilà glissant, pour ne s'en évader que beaucoup plus tard, dans le sentimentalisme morbide alors à la mode.

Madeleine a dix-neuf ans, Eugène un peu plus de quinze; au moral deux enfants. La constance et la touchante ferveur du jeune homme émeuvent enfin une insensibilité qui n'était qu'apparente. Madeleine n'est pas heureuse, il lui est doux de se laisser courtiser.

Pendant quatre ou cinq ans, Fromentin vécut littéralement de cet amour. Sa jeunesse et son talent s'orientèrent tumultueusement vers l'adoration d'une femme,

(1) « La vie du jeune homme brûle tout entière en manière d'offrande et flambe sous les pieds de Madeleine, pure, et seulement parfumée de bons instincts comme un feu d'autel. » (*Dominique.*)

de la femme. Malgré qu'il en eût, son secret s'exhala comme un parfum trop subtil et trop fort. Nous le respirons dans les lettres qu'il adresse durant cette période à ses plus chers confidents.

Y eut-il cependant rien d'autre entre elle et lui que des entretiens spirituels ou passionnés, des imprudences et des folies?

Ils se rencontraient à la promenade, dans le monde, au théâtre; il la cherchait partout. En l'absence du mari, que son service appelait souvent au dehors, elle le recevait même chez elle. Le signal convenu était alors un petit caillou lancé contre la vitre. Tapi dans l'ombre, Eugène attendait en tremblant la réponse favorable. La fenêtre s'éclairait. Il entrait. Une sage amie, qui redoutait les dangers d'un tête-à-tête, assistait à ces entrevues. Ses enfants couchés, la jeune femme, lasse, s'étendait sur une chaise longue. Eugène s'asseyait à ses pieds, causait, lisait des vers. Transfigurée aux yeux de son ami par le rêve de la jeunesse dont elle était l'incarnation, Madeleine raillait doucement les ardeurs d'une passion faite pour l'amuser plus encore qu'elle ne l'enchantait. L'amoureux restait pour elle le petit camarade, presque le gamin. Il en souffrait, il s'en irritait; la jalousie, par moments, lui déchirait le cœur. Les entretiens éclataient alors en orages, le roman prenait des airs de mélodrame. A onze heures, à minuit, la maternelle amie, soucieuse plus qu'ils ne l'étaient eux-mêmes des périls de la situation, séparait ces deux enfants en congédiant Eugène. Il se glissait sans bruit hors de la maison et, avec un délicieux serrement de cœur, il filait sous les porches déserts. — Bref, rien ne manquait à la romantique aventure que la sérénade et l'échelle de soie.

Un pareil état d'esprit de la quinzième à la vingtième

année offrait à tous égards des dangers. Sans parler des commérages, d'un scandale probable, d'une chute à la longue inévitable sur un terrain si glissant, rien n'épuise une âme et ne risque d'en fausser le ressort comme son entier abandon à un sentiment purement idéal qui l'envahit toute, rien ne la dévirilise comme l'analyse à outrance par un esprit clairvoyant des mouvements d'un cœur ingénu.

Ce mal eût pu devenir incurable. Par bonheur, le jeune homme trouva en lui-même et autour de lui, dans les hommes et dans les circonstances, de solides appuis.

Ce que nous savons de sa famille et de ses origines nous permet d'imaginer quelles influences de tendresse et de bon sens s'exercèrent pour le ramener à la santé morale. Quelques amis y joignirent leurs conseils, leurs critiques, le chaud réconfort dont il avait un perpétuel besoin.

Le travail intellectuel, les premiers essais de poésie et de littérature, furent aussi pour Eugène un dérivatif salutaire. On l'avait placé, vers 1830 ou 1831, en qualité d'externe, au collège de La Rochelle, où il eut pour camarades tous les fils de la bourgeoisie rochelaise de son temps. Il y fit, jusqu'en août 1838, d'excellentes études. Il s'y pénétra du génie antique, traduisant avec aisance Homère, Virgile, « Sophocle et Térence, Tite-Live et déjà Tacite, Démosthène et Cicéron, des lyriques comme Horace avec des fragments choisis de Tibulle et de Properce, les orateurs, les historiens, les poètes, c'est-à-dire toute l'antiquité latine et grecque (1)... » Il se nourrit de la moelle de notre dix-septième siècle, dont

(1) Premier manuscrit de *Dominique*. Dans son âge mûr, Fromentin savait encore le grec et le latin « à étonner les lauréats du grand concours », dit un de ses amis de cette époque.

les traits saillants se refléteront plus tard dans son œuvre écrite. A seize ans, nous le trouvons en rhétorique, formé par un professeur de talent qui demeurera son conseil et son ami, Léopold Delayant (1).

On puise un témoignage du profit que Fromentin tira de ces leçons dans le succès dont fut couronnée pour lui l'année scolaire. La distribution de 1837 lui apportait, avec un second prix de version latine, neuf premiers prix, tant d'excellence que de français, de latin, de grec, d'histoire, etc., dans toutes les matières la première place. Le palmarès mentionne que le brillant rhétoricien lut avant la distribution solennelle une *Apologie des lettres* qu'il eût été piquant de retrouver aujourd'hui.

L'année suivante, en philosophie, Fromentin se maintint le premier de sa classe, même en physique, chimie et algèbre. Les mathématiques cependant, il les considérera toujours comme sa bête noire.

Dans ce *curriculum vitæ* de l'écolier, nous n'avons pas fait mention du dessin. Il n'était, à cette époque, l'objet d'aucun enseignement officiel au collège de La Rochelle. Eugène Fromentin traçait pourtant déjà d'un crayon charmant des figures et des paysages. Sur le cahier où il recueillait, en 1838, les cours dictés par son

(1) Ce futur bibliothécaire de la ville de La Rochelle n'était pas seulement le savant dont le nom demeure attaché à des travaux d'érudition locale comme son intéressante *Histoire des Rochelais*. Son goût était sûr, ses connaissances solides et étendues. Son intelligence planait à l'aise dans la sphère de la haute spéculation. Il comprenait et sentait la poésie. Eugène Fromentin rencontrait dans cet homme supérieur le maître qu'il lui fallait. De son côté, Léopold Delayant appréciait son élève. « Il donna de bonne heure de justes espérances. Il ne se distinguait pas seulement par sa vive intelligence, mais par un talent plus rare dans un élève, celui d'écouter. » (Note manuscrite conservée à la Bibliothèque municipale de La Rochelle.)

professeur de philosophie, apparaît au tournant de telle page de la *Logique* un pape porté processionnellement sur la *sedia*, une scène dramatique de naufrage, une Jeanne d'Arc écoutant les voix, des groupes antiques, des portraits, des caricatures, et jusqu'à l'esquisse d'une grande composition historique dont le Premier Consul est le centre. Ces dessins à la plume sont distingués, et, pour incomplets qu'ils soient, trahissent néanmoins, avec un certain sens de l'arrangement, de l'esprit, un œil et une main.

Le docteur Fromentin, premier maître ès art de son fils, réussit à lui inculquer les rudiments de l'école et les procédés du métier. L'adresse du peintre lui devra plus tard quelque chose. Mais le jeune homme, sous les révoltes de son goût naturel, sentit bien vite dans quelle impasse il s'engageait, à la suite de son père. Il résista. Peut-être est-ce là l'explication de sa nonchalance à utiliser durant sa première jeunesse ses dons supérieurs d'artiste.

On en trouverait une autre, dans l'ardeur et le succès avec lesquels il cultivait déjà les lettres.

Moins portés vers la production littéraire que vers les arts de la musique et du dessin, les Rochelais n'en ont pas moins, au cours de leur histoire locale, montré quelque goût pour la littérature. Ils se plaisent à citer plusieurs noms de prosateurs ou de poètes estimés dans la région, qui furent les contemporains ou les aînés d'Eugène Fromentin. Quant à lui, fréquentant familièrement chez les penseurs de tous les temps et de tous les pays, appartenant à la grande génération romantique, l'état de langueur de son cœur blessé, les fantaisies de son imagination, ses facultés d'analyse, devaient trouver dans la plume, mieux que dans le crayon ou dans la brosse, l'instrument de prédilection propre à les expri-

mer tout entiers. Aussi le voyons-nous, sur les bancs du collège, commettre force vers et quelques travaux en prose qui méritent, malgré l'inexpérience de l'auteur, d'attirer l'attention et les encouragements de Léopold Delayant.

De 1835 à 1843, Fromentin produisit un nombre de poésies considérable. Pendant qu'il était collégien, il s'en allait, de temps à autre, le soir, glisser furtivement, avec des battements de cœur, quelque poème dans la boîte aux lettres du journal *la Charente-Inférieure*. Il arrivait qu'on lui accordât les honneurs de la publicité.

Les plus anciennes de ces pièces de vers qui soient parvenues jusqu'à nous remontent à 1838. Elles exhalent le parfum fané des romances du temps. Si elles ne valent guère mieux que les élucubrations de nos rhétoriciens d'aujourd'hui, elles sont beaucoup plus naïves.

Le Sommeil de l'Enfant est, par exemple, d'une touche féminine tout à fait mièvre :

Petite fille blonde et rose,
Colombe à l'âme à peine éclose,
Dors au fond de ton nid d'oiseau.
Un ami qui t'aime et qui veille
A l'heure où ton œil bleu sommeille,
Jette une fleur sur ton berceau...

Le poème intitulé : *Un Héros*, chante la mort d'un jeune aspirant de marine tué à la prise du fort de Saint-Jean d'Ulloa. Les strophes en sont visiblement imitées de Victor Hugo :

Seize ans! mort à seize ans en héros de batailles!
O frères! à seize ans trouver des funérailles
Dans la bourrasque du combat!...
. . . . . .
[Honneur à toi,]
A seize ans abjurant ton enfance chérie,

Qui vas sous d'autres cieux mourir pour la patrie
Et pour linceul as le drapeau,
Un cadre fracassé d'entrepont pour litière,
Les cent voix du canon pour salve funéraire
Et la grande mer pour tombeau!...

Dans une épître à Madeleine pour la naissance de sa seconde fille, le poète cherche à traduire le rêve que la jeune mère avait caressé de donner le jour à un fils. Il évoque cet enfant devenu homme :

Teint brun, dans le regard un peu de sang créole,
Cheveux noirs sur la tempe harmonisant les traits,
Flottant à l'aventure et bouclés sans apprêts,
Le cou libre entouré d'une cravate lâche,
Les doigts gantés, à qui sied si bien la cravache,
Les reins emprisonnés dans l'habit de cheval,
. . . . . .
Avec ce grand regard, cette posture à l'aise,
Ces airs byroniens de la vignette anglaise...

Les petits vers suivants, dont le titre est *Volupté*, sont d'une autre tradition et d'un autre tour :

Je suis au lit et vous aussi. J'écoute
Tourbillonner la bourrasque au dehors,
Balbutier la dalle qui s'égoutte,
Gémir le vent au fond des corridors.
Il se fait tard, et la nuit a fait trêve
A ses rumeurs. Dormons, car l'ouragan
A son roulis assoupira mon rêve,
Et l'on dort bien au murmure du vent.
. . . . . .
Voici, je crois, la patrouille qui passe,
J'entends sonner le sabre des dragons :
J'aime encor mieux être ici qu'à leur place,
Quitte à gagner autrement mes galons.
Au casque d'or, sans mentir, je préfère
Mon casque à mèche et fort décidément
J'ai peu de goût pour l'état militaire :
On dort trop bien au murmure du vent!

D'un observateur et d'un descriptif ces quatrains d'un sonnet composé à dix-sept ans :

UN NUAGE QUI PASSE

Souvent, par un beau jour, quelque nue incertaine,
Pâle et triste, égarée au fond du ciel serein,
Passe sur votre tête, et son aile qui traîne
Vous jette une grande ombre et tache le chemin;

Et, sur le sol ombré, tandis qu'il tombe à peine
Un rayon à travers le nuage d'airain,
Un chaud soleil jaunit autour de vous la plaine,
Et les villages blancs vous rient dans le lointain...

. . . . . .

L'œuvre poétique de Fromentin à cette époque est sage, tempérée de forme et de fond, au demeurant peu originale.

On en dira autant des premiers essais en prose qui nous aient été conservés de la période antérieure à 1840.

Le plus ancien paraît être l'analyse d'un sermon, publiée dans le journal rochelais *le Phare*, sous le nom de Henri Durant. Ce n'est qu'un bon devoir d'écolier sans personnalité ni relief.

Dans un fragment de drame intitulé *Carlo*, — de simples notes, — on voit le héros de vingt ans monologuer chez la courtisane Nèra. Il déclare que l'âme de la femme se confond avec l'esprit même de la nature :

L'âme est dans la nature, la forme dans la femme.

Quant au corps, il ne tient qu'à nous de l'idéaliser et de mettre dans ce vase la liqueur qu'il nous plaît. Le divin de l'amour, c'est l'inconnu... Carlo prend la nature à témoin; par la fenêtre ouverte il harangue la foule, il la maudit au nom de la beauté qu'elle ignore et de la femme qu'elle méprise. Pures réminiscences de *la*

Coupe et les Lèvres : Frank et Belcolor à l'état de première et maladroite ébauche.

Quelques confidences enfantines, jetées à la hâte sur le papier un soir de juin 1838, attestent encore combien Fromentin, esprit si précoce, conservait à dix-huit ans de candeur et de simplicité.

« Je suis content de ma journée. Je me suis bien saturé de grand air, de soleil et de parfums, et ce soir de fraîcheur humide et de suaves émanations.

« J'ai à peine feuilleté deux pages et j'ai pourtant beaucoup appris, plus sans doute qu'avec les livres, parce que ces choses-là, les livres ne les apprennent pas ou les rendent froides et incompréhensibles; elles ont besoin d'être senties, et alors seulement l'émotion est douce et profitable.

« J'ai pressé dans mes mains des mains calleuses et cordiales; j'ai souri à des fronts hâlés par le soleil des champs; j'ai causé avec des vieillards et cela m'a rendu grave; j'ai lu dans des cœurs souffrants et malheureux; j'ai sondé la plaie cachée et cela m'a rempli de pensées tristes et douces et qui font toujours du bien. »

Il s'est promené avec un vieillard exilé du lopin de terre sur lequel il avait jusqu'alors vécu.

« C'est là que j'ai bien compris tout ce qu'il y a de sacré dans cet amour de la propriété et de poignant dans la nécessité de la vendre à d'autres mains. Le pauvre homme, il nous promenait avec un douloureux orgueil dans ces allées, qu'il avait plantées, dans ces prairies qu'il avait engraissées; et puis l'acquéreur était là; et lui, l'hôte de la maison, il sentait que tout cela ne lui appartenait déjà plus...

« J'étais parti gai, insouciant et vide. Je suis revenu rêveur et plein de meilleures pensées. »

A citer également une paraphrase du *Psaume VIII*e.

La prose n'en est pas exempte de rhétorique, mais Delayant la trouva si éloquente, sous la plume de son élève, qu'il la publia à l'insu du jeune homme, dans le journal *la Charente-Inférieure* (1).

La Terre dit la gloire de Dieu et nos sens en portent témoignage. Il suffit de contempler, d'écouter.

« Alors, et comme si elle eût soulevé le voile qui vous dérobe à nous, s'écrie Fromentin, s'adressant au Seigneur; comme si elle vous eût entrevu dans toute votre magnificence, au fond du mystère des cieux, mon âme extasiée s'élève vers vous, et, mêlant ma voix à l'hymne universel, je vous adore, grandeur, Dieu de gloire et de puissance, vous qui voyez rouler sous vos pieds les sphères dont votre œil peut seul mesurer et diriger la cause indéfinie, vous enfin qui n'êtes accessible qu'à la prière dont l'aile de flamme monte à travers l'infini, quand elle vous voit, pour la recevoir, vous pencher au bord des cieux!... »

Eugène Fromentin eut un moment l'idée d'écrire une étude critique sur Sainte-Beuve, qu'il avait lu assidûment et auquel son extrême jeunesse dut beaucoup. Voici quelques notes se référant au plan de ce travail. Elles ne sont pas datées, mais paraissent, quoique annonçant une réelle maturité, se placer aux environs de 1840 :

SAINTE-BEUVE. — *Homme d'analyse.*

1° *Analyse du cœur.* — Procédé de saint Augustin, de Rousseau (*Confessions*), de Werther, de René, d'Adolphe, — avec ces différences : qu'il n'a pas la foi orthodoxe de saint Augustin, — la franchise un peu cynique de Rousseau, — l'énergie désespérée de Werther.

(1) Numéro du 16 mars 1837. — Bibliothèque municipale de La Rochelle.

Il est double, ce qui suppose la lutte; — *faible*, ce qui explique ses défaillances; toujours entre le mauvais lieu et l'amour; mystique, — *chaste* ou du moins *honteux*. Il se rachète par la *contrition*.

2° *Analyse du foyer*. — (*Consol.* — Vers à Mme H. Veillée, etc.)

3° *Analyse de la nature*. — Il la voit de trop près. (Ex. : Couchers de soleil — vers écrits au Luxembourg, etc.) Il la sent, plus qu'il ne la voit : trop de détails. Intimité jusque dans la description.

Il ne voit dans la nature que son rapport psychologique avec un sentiment et une idée.

Voir les *Rayons jaunes* (1).

C'est l'homme des souvenirs, par conséquent des regrets, — c'est-à-dire des impressions tempérées.

Il a le premier rendu dans cette pièce unique l'harmonie des couleurs et des sentiments. Il la voit à travers ces sentiments.

Sa couleur est le jaune. Sa saison l'automne. [Deux mots illisibles.] Deux besoins.

Deux éléments : l'amour, l'amitié. Solennité dans ses formes d'amitié.

Il lui manque : la famille, la patrie. N'est pas artiste, — permanence de l'Idée, — mauvaise forme...

Au cours de l'été 1838, Eugène Fromentin était parvenu au terme de ce qu'on appelait alors, d'un mot plein de sens, ses humanités. On sait qu'il eut en philosophie, comme l'année précédente en rhétorique, tous les premiers prix de sa classe.

La distribution fut, pour son ombrageuse fierté, l'occasion d'une épreuve. La scène est contée dans *Domi-*

(1) *Poésies de Joseph Delorme.*

nique avec un accent de sincérité auquel il n'est pas permis de se tromper. Le lauréat est debout sur l'estrade, sa couronne d'une main, un gros livre de l'autre, aux applaudissements unanimes. Son regard se croise avec celui de Madeleine. Il se voit gauche, ridicule, il en souffre. Se sentir un homme, se dire que le soir même, libre pour la première fois, on entrera enfin de plain pied dans la vie, objet de toutes les convoitises, et subir sous les yeux de celle qu'on aime une si solennelle humiliation!... On comprend que la blessure faite ce jour-là à la sensibilité du jeune homme ne fût pas entièrement cicatrisée vingt-cinq ans plus tard, lorsqu'il écrivit *Dominique.*

Du mois d'août 1838 au mois d'octobre 1839, Eugène vécut dans sa famille, sinon désœuvré, du moins désorienté. Il n'avait plus de travail régulier, plus de direction à suivre, et cependant — il était si jeune! — ses parents hésitaient à se séparer de lui. Il dessinait, peignait un peu, rimait beaucoup, fréquentait les promenades publiques et les salons. Dans la petite ville, où ses dons et ses succès faisaient plus d'un envieux, il attirait tous les regards. La jeunesse rochelaise groupait autour de lui ses meilleurs éléments.

Cependant son frère, Charles, et son plus intime ami, Emile Beltrémieux, dont il sera parlé plus loin, poursuivaient ensemble à Paris leurs études médicales. A en juger par les lettres de ce dernier, qui ont seules survécu, Fromentin entretenait avec lui une correspondance intelligente (1).

(1) On connaît par ces lettres les occupations intellectuelles des deux correspondants. Il y est souvent question de Corneille et de Gœthe, du cours de Michelet au collège de France. A propos de *Ruy-Blas*, que Fromentin trouvait conçu à la manière d'un drame de Shakespeare et qui l'avait, disait-il, « plus étonné que bien vive-

Dans certaines de ces lettres, l'ami clairvoyant qu'était Beltrémieux loue et critique les essais de poésie de son ami. Il lui signale des rejets qui rompent l'harmonie de la strophe, d'inutiles énumérations purement matérielles, une tendance au délayage qu'il faut combattre. Il donne de justes conseils pour rendre l'inspiration et la forme plus élevées, plus personnelles (1).

Parmi ses anciens condisciples, Eugène Fromentin en fréquentait familièrement un autre. Léon Mouliade était Vendéen. Ses parents, grands propriétaires, habitaient Fontenay-le-Comte et l'été un château des environs. Ils firent élever leur fils au collège de La Rochelle. Il plut à Eugène par la distinction de ses manières et la finesse de sa nature. De complexion délicate, il affectait une mise élégante et un certain air de dandysme répandu sur toute sa personne. Il était précoce, positif et résolu. Il possédait une imagination voluptueuse et une tête légère qui plaçaient l'axe de la vie dans le plaisir. « Léon, écrira plus tard Fromentin à un autre ami, est toujours celui que vous avez connu, d'une grande paresse, indifférent à tout, même à la position qu'il occupe, passionné pour la toilette et les grandes manières, avec la même bonhomie et le même excellent cœur. » Cette douceur distinguée et volontiers désabusée, cet incurable ennui au fond et cette solitude morale, le tout cachant une fausse conception de la vie, c'est bien là, sans grand changement, l'Olivier d'Orsel de *Dominique* (2).

Ce jeune homme semble avoir exercé sur Eugène

ment entraîné », Emile compare les génies des deux poètes. Ailleurs, c'est un long parallèle, provoqué par Eugène, entre Racine et Shakespeare.

(1) « La belle poésie, écrit-il un jour, c'est presque toujours celle où la philosophie jette un petit peu d'ombre sur l'éclat des vers. »

(2) Voyez notamment *Dominique*, 5e édit., p. 78 à 80.

Fromentin à cette époque une véritable séduction. Il avait toujours en train quelque intrigue hardie. De Paris d'abord, où, ses classes terminées, il s'était rendu pour compléter son instruction, puis de la Vendée, où il séjourna à maintes reprises chez ses parents, il écrivait à Eugène de longues lettres d'une écriture extrêmement menue, dans lesquelles il lui narrait les ennuis et les amusements de son existence

En 1839, la correspondance entre eux est active. Mouliade s'installe à Paris. Il s'initie à la vie du dilettante. Il peint avec force détails les théâtres et les bals d'étudiants. Il évoque aussi — à distance — un Fromentin « papillonnant sur le cours Richard » et « lorgnant les jolies promeneuses ». — « On m'a dit que vous étiez un jeune homme à la mode dans toute la rigueur du mot, que c'était à qui vous aurait, que c'est vous, enfin, qui occupez maintenant la bonne compagnie de La Rochelle! »

Eugène, à la lecture de ces frivolités, se prend au mirage des élégances parisiennes, comme, à méditer les pages ardentes et sérieuses d'Emile Beltrémieux, il rêve du Paris intellectuel.

Autant que pour les aspirations de son intelligence, il lui fallait alors des confidents pour les mouvements de son cœur. Son amour pour Madeleine mariée, mère de deux enfants, absorbait de jour en jour davantage ses forces vives. Les imprudences entre eux ne se comptaient plus. Le mari pouvait tout apprendre et faire un éclat. Si pure, si profonde que fût cette affection romanesque, elle devenait, de par sa tyrannie, au plus haut point dangereuse. Frêle, sensitif et nerveux, le jeune homme se consumait. Il était pris de pâleurs subites, de frissons. L'exaltation mystique allait-elle tarir en lui la sève créatrice?

Le docteur Fromentin et sa femme — elle surtout, l'inquiète mère, plus proche de son fils par la sensibilité, — comprirent qu'il fallait à tout prix éloigner Eugène et lui ouvrir de nouveaux horizons.

Le moment était d'ailleurs venu de lui choisir une carrière. Il ne manifestait de vocation pour aucune profession en particulier. Il s'annonçait seulement comme peu doué de sens pratique. Ses goûts de poésie, de littérature, de peinture, n'étaient pas alors, aux yeux de parents prudents, de ceux sur lesquels se pût édifier un avenir; ils ne servaient qu'à orner un esprit. Les ressources paternelles étant limitées, il fallait se préparer à voler de ses propres ailes. Charles se destinait à la médecine; on songea naturellement à orienter son frère vers le droit. Les carrières juridiques n'étaient-elles pas chez les Fromentin un patrimoine héréditaire? Eugène continuerait son grand-père l'avoué ou son oncle l'avocat. L'office d'Antoine-Toussaint demeurait encore entre les mains de son successeur, le digne Me Loyzet, qui le tenait en réserve pour son jeune ami...

Eugène partit pour Paris en novembre 1839. On peut imaginer son trouble. Il quittait une famille à laquelle, malgré d'inévitables dissentiments, il demeurait tendrement attaché. Il s'exilait de son pays où il avait poussé de profondes racines. Il se séparait de Madeleine qu'il ne reverrait plus chaque année qu'aux vacances — si les circonstances n'y mettaient obstacle. — Fromentin n'était-il pas, du reste, de ceux que tout voyage ébranle, chez qui tout dépaysement brise quelques fibres secrètes?

Ajoutez l'agitation des projets d'avenir, le mirage de Paris, le va-et-vient des derniers préparatifs, les recommandations suprêmes des parents et des amis. Ils

étaient tous assemblés, ce matin-là, autour de la diligence, sur la vieille place du Marché, les uns rieurs, d'aucuns émus. Charles et Eugène, les yeux humides, deux ou trois étudiants de leur âge, avaient pris place dans la patache. Le docteur soutenait tristement sa femme en larmes et près de s'évanouir.

Eugène Fromentin n'oubliera jamais ce saisissant tableau qui allait marquer la fin de son adolescence naïve et passionnée.

CHAPITRE II

FROMENTIN CHERCHE SA VOIE

(1840-1843)

Lorsqu'il descendit de la diligence à Paris, après trois ou quatre jours de roulement continu, Eugène Fromentin se logea avec son frère à l'hôtel du Commerce, 26, rue de l'Ecole-de-Médecine.

« C'était, dit Paul Bataillard (1), une de ces vieilles et étroites maisons situées tout près du passage du Commerce, entre la rue du Paon et le haut de la rue de l'Ancienne-Comédie; — un petit hôtel d'étudiants dont l'entrée, flanquée d'une boutique de marchands de vieux habits, consistait en un couloir étroit et sombre au bout duquel on montait un escalier également étroit et peu éclairé qui donnait accès à des étages composés chacun de deux pièces seulement. Eugène occupait une de ces chambres. » Son frère Charles et leur compatriote Dubois, plus tard notaire à La Rochelle, vivaient également là. « Toutes les pièces avaient leur unique fenêtre sur la rue de l'Ecole-de-Médecine, assez étroite en cet endroit, assez bruyante aussi et pas très propre. »

Quant au genre de vie de ces jeunes gens, il était des

(1) Paul Bataillard, dont nous parlerons plus loin, s'était proposé, après la mort de Fromentin, de retracer la vie de son ami. Il ne put, par malheur, réaliser son dessein. Mais il a laissé des *Notes Biographiques* inédites d'un réel intérêt pour la connaissance de l'artiste à partir de 1840. Nous puisons largement à cette source, laissant, autant que possible, la parole au scrupuleux biographe.

plus modestes. Ils envoyaient blanchir leur linge à La Rochelle, utilisant les « occasions » de retour de quelqu'un de leurs compatriotes. Eugène continuera pendant plusieurs années de fournir son contingent aux lessives maternelles.

Les économies portaient surtout sur le prix des repas. On buvait peu de vin et on vivait sobrement.

La petite colonie de l'hôtel du Commerce, grossie de deux ou trois Rochelais logés dans le voisinage, prenait ses repas en commun, du moins le dîner.

Eugène, la première année de son séjour à Paris, ne mangeait pour ainsi dire pas. « Sur la remarque que je lui en fis, écrit Bataillard, il m'assura que son estomac ne supportait presque aucune nourriture, ce qui était vrai. Mais ce qu'il ne me dit pas alors et ce qu'il ne m'avoua que plus tard, c'est que, dans les préoccupations d'un amour éthéré, il avait pris la nourriture en dédain, si bien que son estomac s'était peu à peu rétréci et qu'il ne pouvait presque plus rien manger, ce qui, d'ailleurs, lui plaisait assez. »

Il lui fallut plusieurs années pour revenir complètement à une hygiène rationnelle. Il est permis de penser que ces imprudences ne furent pas étrangères à la faiblesse de constitution et aux troubles de santé dont il eut à se plaindre toute sa vie.

Aussi, à l'époque où Bataillard fit sa connaissance en juillet 1840, Eugène était-il d'une maigreur extrême.

« Sa taille était fine, élégante et bien prise, quoiqu'il eût les jambes un peu courtes; mais le corps et les membres, qui depuis se musclèrent, tout en conservant leur constitution fine et nerveuse, étaient grêles. Il avait la tête proportionnellement un peu forte. » Son teint mat ne se colorait jamais que d'une très légère rougeur. Sa belle chevelure brune, séparée par une raie

sur le côté, tombait soyeuse et brillante presque jusqu'aux épaules. Ses joues étaient pleines, sa figure d'un bel ovale allongé. « Les lèvres, estompées d'une moustache naissante, étaient grasses, le front haut, arrondi, très beau. Chose remarquable, le nez, qui depuis se busqua et prit la forme aquiline, était parfaitement droit, plutôt grand que petit, et d'ailleurs très bien fait. Les yeux bruns et grands, peut-être un peu trop grands alors, surmontés de beaux sourcils, étaient admirables, très doux, beaucoup plus qu'ils ne le furent plus tard; dans les moments d'enthousiasme, qui lui étaient assez familiers en ce temps-là, et sous l'influence d'un sentiment d'étonnement ou de tristesse, ils se levaient au ciel avec une expression profonde. »

Eugène vécut d'abord assez seul, à l'écart de son frère et de leurs camarades communs. On respectait ses goûts d'isolement. Il ne connaissait à Paris, en dehors de son petit cercle d'étudiants, que des parents qu'il fréquentait peu. Sa tenue, son éloignement pour la trivialité des conversations et des manières, pour les excentricités de la bohême, ne tardèrent pas à lui attirer les quolibets de quelques-uns et on en vint à l'appeler : « le petit monsieur comme il faut. »

S'il suivait, assez irrégulièrement d'ailleurs, les cours de l'Ecole de Droit, il assistait aussi aux leçons de Michelet, de Quinet, de Sainte-Beuve et il étudiait les musées avec assiduité.

Le grand courant intellectuel et artistique allait le saisir peu à peu pour l'enfiévrer de travail. C'est là le secret de cet apaisement qui se fera progressivement dans son cœur, non sans de pénibles retours vers le passé et de cruels réveils de la passion dominatrice.

Les premières impressions du jeune provincial à

Paris sont ce que l'on pouvait supposer, connaissant son caractère et son état d'esprit. La plus ancienne des lettres que nous possédions de lui — 2 mai 1840 — est d'un enfant, mais aussi d'un fervent de la nature qui sait déjà l'observer. Eugène écrit à un excellent camarade rochelais, M. Sainton, qui, dès cette époque, dessinait avec talent et mettait dans ses essais littéraires beaucoup de drôlerie et d'esprit (1).

L'étudiant commence à s'accoutumer à sa nouvelle existence; il s'intéresse à mille choses. Après avoir prêché à son ami le calme : « Il y a beaucoup de chance dans la vie, écrit-il, je crois donc à la nécessité de beaucoup de quiétisme... » il continue ainsi :

« Vous me demandez la manière dont je passe mon temps : elle est excessivement simple. Nous avons nos cours, notre chambre pour travailler, le Luxembourg pour nous promener le matin, ou après le dîner, le café pour nous réunir et causer un moment. Joignez à cela le théâtre de temps en temps, et des courses botaniques depuis quelques semaines...

« J'ai vu Versailles par une journée des plus froides de l'année. J'y étais allé à pied une grande partie de la route, à travers les bois. Les bois ont, même au fond de l'hiver, une physionomie bien pittoresque, surtout pour qui n'en a presque jamais vu. Ceux-là sont excessivement sauvages dans certains endroits, bien qu'ils soient traversés de grandes routes. Il n'y avait alors presque point d'oiseaux; il n'y en a jamais que très peu, même pendant l'été. On y entend seulement chanter partout des geais, des traînes; on y voit fuir des merles. Je me rappelle avoir fait lever une bécasse. Du reste, ce n'est point là, mais à Boulogne et surtout à Vin-

(1) Communication de cette lettre nous a été obligeamment donnée par Mme Soulbieu, née Sainton.

cennes qu'il faut aller pour voir des faisans et des chevreuils. Nous n'y allons jamais sans en rencontrer; ils sont apprivoisés, on les voit paître à soixante ou quatre-vingts pas de vous, sans défiance à peine. Ils fuient quand on s'approche, pour s'arrêter un peu plus loin.

« Le printemps venu, nous avons réellement commencé nos courses. Jusqu'à présent, elles ont toujours été circonscrites dans Vincennes, Boulogne, Saint-Cloud et Meudon. Il nous reste encore bien des côtés à explorer. Nous attendons pour aller à Saint-Germain et à Montmorency, qui sont beaucoup plus éloignés, que nous soyons en pleine floraison. Si vous voyiez cela, c'est une bénédiction que ces pelouses de bois; on y marche sur des tapis de violettes en fleurs et de fraisiers. Je crains, dans un ou deux mois, d'oublier souvent les plantes pour les fraises.

« Rien ne peut vous donner une idée de la beauté des environs de Paris. Je tombe à chaque pas d'extase en extase, parce que les aspects changent et une échappée de vue nouvelle en découvre un nouveau. Je donnerais tout au monde pour savoir crayonner le paysage; il y aurait de quoi se faire un album charmant. Je m'y habitue bien un peu, mais c'est excessivement difficile et je ne tiens pas tant à un paysage achevé dans ma chambre qu'à une étude prise à la hâte sur les lieux, souvent fort incommodément et en deux coups de crayon.

« Je m'occupe toujours un peu de dessin, sans ordre, faisant de tout un peu, parce que les commodités me manquent pour prendre un maître, et que, d'ailleurs, un maître, quel qu'il fût, me forcerait à travailler un genre particulier, souvent le sien, tandis que, pour ce que je veux faire du dessin, j'aurais le désir de faire un peu de tout.

« Il y a, en effet, de fort belles choses à Paris, mon

ami. Plus on les voit, plus on apprend à les admirer. Les musées, les théâtres, les monuments, les promenades, le bruit, la foule, le luxe, le mouvement des choses et des idées, tout cet assemblage de grandeurs, il n'est donné qu'à Paris de le réaliser. Il y a bien de la misère, bien des petitesses, des saletés, des ignominies de tout genre; mais tout cela disparaît comme une ruelle étroite masquée par un monument gigantesque. Il est de fait qu'ici le beau couvre le laid, et cela dans tout et partout; c'est un travestissement universel, un masque sur tout. Il faudrait lever les jupons des femmes pour s'apercevoir qu'elles n'ont pas de chemises. On éprouve donc ici une alternative continue d'enthousiasme et de désenchantement. »

Quant à l'exposition de peinture, qui a mis Eugène Fromentin au courant de l'école contemporaine, il déclare y avoir vu « force croûtes ».

Il a admiré, en revanche, le feu d'artifice tiré la veille pour la fête du roi. Il a eu quelques minutes de grande émotion à l'explosion du bouquet : il n'avait rien vu de pareil à La Rochelle. Enfin les Champs-Elysées lui ont paru d'un effet magique...

Telles sont les impressions de notre héros, après cinq mois de séjour à Paris. On y saisit sur le vif cette fraîcheur de sensations que, durant toute sa jeunesse, Eugène sut allier à une rare précocité.

Du milieu bourgeois et stagnant de sa petite ville, Fromentin passait brusquement dans un cénacle de compatriotes et d'amis intelligents que la vie des écoles avaient singulièrement développés. Ce sont eux qui, durant les premières années de son séjour à Paris, l'encouragent, le réconfortent et le dirigent. Ils forment le nouveau foyer où le sensitif exilé trouve le point d'ap-

pui nécessaire à ses élans intellectuels, un refuge dans ses chagrins et dans ses doutes.

Au premier rang des intimes, Eugène reprend d'abord contact avec un ancien camarade de jeux, son condisciple au collège de La Rochelle, dont le rôle dans sa formation intellectuelle aura été capital. Il importe donc de le bien connaître.

Emile Beltrémieux, de deux ans plus âgé qu'Eugène, appartenait à une famille rochelaise ancienne et respectée. Son père, d'abord agent de change et adjoint au maire de la ville, devint par la suite conseiller de préfecture. Après de fortes études au collège, Emile, depuis 1836, poursuivait à Paris, en compagnie de Charles Fromentin, la préparation de sa médecine.

Il était le chef d'une pléiade d'esprits distingués qui, gravitant autour de lui, s'avivaient à sa flamme. Il promettait de s'élever au premier rang parmi les conducteurs de la jeune génération qui préparait fougueusement l'avènement de la démocratie. Attaché plus tard par Armand Marrast à la rédaction du *National*, quelle brillante carrière n'eût-il pas fournie si la fièvre tuberculeuse qui le minait ne l'eût prématurément emporté à vingt-neuf ans! Intelligence ardente et forte, ouverte à tous les horizons de la pensée, travailleur infatigable, Beltrémieux a tout abordé.

A lire les notes qu'il a laissées (1) et ses lettres à Fromentin, d'une écriture rapide, enfiévrée, qui, comme sa pensée, procède par bonds, on demeure confondu de rencontrer pêle-mêle des créations en tous genres si originales, et tant d'idées justes qui depuis ont fait leur chemin.

(1) Documents inédits dont nous devons la communication à l'obligeance de Mlle Lilia Beltrémieux. La correspondance de Beltrémieux avec Fromentin dura de 1839 à 1848.

Il parle quelque part de l'équilibre désolant de ses facultés et de l'excès d'activité intérieure qui le dévore. « Les jouissances m'irritent sans me satisfaire; je sens en moi quelque chose d'insatiable. »

Rien ne rassasie non plus son appétit intellectuel. Affamé à la fois de bien, de beau et de vrai, il s'en nourrit sous toutes les formes. On l'entend s'écrier un jour :

Je vais me prosternant au seuil de tous les temples.

Cette âme curieuse et frémissante a le tourment de l'infini. Elle se dresse pour l'étreindre; elle retombe aussitôt, épuisée, sur elle-même. L'ennui dont elle souffre, la nostalgie du divin, Fromentin l'a connue trop souvent aussi.

Beltrémieux revient fréquemment, en des vers de la lignée de Lamartine, sur ce thème habituel à sa pensée :

Comme l'aiglon blessé qui se débat en vain,
Sans pouvoir m'élever j'aspire au ciel divin.

Et encore :

Moi qui demande à Dieu quel but il m'a tracé
Et qui me perds moi-même en ces ombres funèbres,
Je gémis en cherchant mon chemin effacé.

Mais les hommes de cette trempe, les caractères cornéliens, ne s'enlizent pas dans l'incurable désespérance à la mode du temps; ils donnent un vigoureux coup de reins, ils remontent jusqu'au soleil de la vie agissante.

Emile Beltrémieux fait, la plume à la main, des lectures de toutes sortes : le Ramayana hindou et J.-J. Rousseau, Byron et les physiologues. Il possède à fond les anciens comme nos classiques, se passionne pour Shakespeare autant que pour la Bible et pour

l'*Imitation*, étudie les fabliaux du moyen âge, en même temps qu'*Adolphe*, *Werther* ou *Lélia*, et la troublante littérature d'analyse de son époque.

D'ailleurs, rêver et penser, pour lui, c'est produire. On le voit, à vingt ans, agiter les problèmes les plus ardus de son temps, de tous les temps. Il compose un drame ou une comédie pour se reposer d'un conte philosophique; une élégie le délasse de travaux anatomiques. Après avoir commencé des traductions, malheureusement incomplètes, de Novalis et de Wieland, il continuera jusque sur son lit de mort d'écrire une histoire de France qu'il n'aura pas la joie d'achever.

Les questions sociales, la haute politique, le grand journalisme, attirent particulièrement Beltrémieux. Il se fait le propagateur par la parole et par la plume des idées de Michelet et d'Edgar Quinet. Il convient de le considérer, tout obscur qu'il soit demeuré, comme un des plus nobles artisans du mouvement de 1848.

Beltrémieux était, dans son privé, sérieux, modeste et bon, toujours prêt au sacrifice pour autrui. « Emile est très sage, écrira Eugène à Bataillard en 1842; il est aussi sage, mais plus malheureux que nous. » Et plus tard, à Mme du Mesnil : « Vous l'aimiez aussi, malgré vos croyances bien contraires, tant était puissant chez lui l'attrait de l'âme honnête, de l'esprit droit, du cœur juste et aimant. »

Tels furent le cerveau en ébullition, l'âme universelle et profonde, qui, aux années d'enfance et de jeunesse où se gravent les fortes empreintes, s'attachèrent à Fromentin dans la plus féconde intimité.

Lorsqu'en novembre 1839, les deux amis se retrouvèrent à Paris où Beltrémieux résidait depuis six ans déjà, la correspondance entre eux fut naturellement interrompue; mais elle reprit quelques mois plus tard,

quand Emile fut contraint par son état de santé, toujours très précaire, de retourner dans sa famille.

A peine installé à l'hôtel du Commerce, Eugène Fromentin se laissa introduire par quelques camarades dans un cercle religieux et littéraire de jeunes gens dirigé par les frères de Riancey. A l'*Institut Catholique*, on apportait ses essais en prose ou en vers, on s'exerçait à la parole. Veuillot, Lacordaire, quelque autre personnage en vue, venait parfois présider l'ardente assemblée. Fromentin et ses amis, s'ils n'étaient plus guère catholiques que de nom, avaient conservé vivace, de leur éducation première, le sentiment chrétien. Ils s'intéressaient, en outre, aux questions religieuses dans leur répercussion sur l'état social et politique du pays.

Aux réunions de ce cercle, Eugène fit la connaissance d'un étudiant qui lui devint immédiatement sympathique, Paul Bataillard. Ce nouveau venu sera pour lui, durant les années de jeunesse, le plus sûr confident des choses du cœur.

Bataillard raconte qu'au cours de l'année scolaire 1839-1840, alors qu'il était lui-même élève pensionnaire à l'Ecole des Chartes, il avait remarqué « un petit jeune homme distingué, intelligent », qui lui paraissait intéressant et de nature à lui plaire. Au mois de juillet 1840, la jeunesse de l'*Institut Catholique* imagina un banquet champêtre à Saint-Cloud : promenades dans le parc, dîner à l'hôtel, puis on regagna Paris à pied.

Fromentin et Bataillard, le matin encore inconnus l'un à l'autre, se trouvèrent à causer ensemble. La soirée s'acheva pour eux à une heure tardive chez Bataillard qui habitait alors un cinquième étage de la rue Jacob. « ...A partir de ce jour, écrit Paul, nous nous vîmes, sauf empêchement, tous les soirs. En un moment, nous

étions devenus deux amis inséparables. » Ils se promenaient ensemble, après le dîner, dans le jardin du Luxembourg. Ils coupaient leurs interminables causeries d'une lecture à haute voix. « J'étais émerveillé de l'intelligence et de la solide instruction de mon jeune ami, dit Bataillard, ainsi que de ses grâces charmantes. »

Eugène, à son tour, dans une assez longue pièce de vers datée du printemps suivant et tout imprégnée du parfum de la nature, conte ainsi la naissance de leur commune amitié :

...La soirée
Etait tiède et sonore; une lune moirée
Souriait, d'un glacis bleuâtre effleurait l'eau,
Entre deux ormes noirs argentait un bouleau,
A travers le taillis, comme une eau qui ruisselle,
Semait de feuille en feuille une pâle étincelle,
Découpait des points d'ombre, ou laissait voir encor
Sur l'horizon plus clair une étoile aux yeux d'or.
Paris mêlait au loin ses mille rumeurs vagues
Comme un soir orageux en fait monter des vagues.
Et j'allais, m'arrêtant pour écouter parfois
Balbutier le vent nocturne au fond des bois,
Suivant sur la lisière une sente choisie
Et sentant à mesure un flot de poésie
Monter comme une écume et déborder mon cœur.

Quelques jeunes gens marchent à l'écart. Ils causent de *René*, d'*Elvire;* ils citent *Jocelyn*, *Obermann*, *Volupté*. Un d'entre eux dit qu'en se plongeant dans l'œuvre de Sainte-Beuve on en sort épuré. Ce mot est pour Eugène la révélation d'une sensibilité sœur de la sienne, et leurs âmes

Comme un couple d'enfants au bord d'un puits profond
Se penchaient sur le livre et se voyaient au fond.

Paul Bataillard cependant n'était pas proprement un rêveur; il rimait des vers assez prosaïques et les splen-

deurs de la nature le séduisaient moins que l'étude de l'âme humaine. Mais il se révélait proche de Fromentin par ses admirations littéraires, par son passé de solitude et de souffrance, par l'acuité de son observation psychologique. C'était encore une victime de l'analyse à outrance.

Né en 1816, il avait à peu près quatre ans de plus qu'Eugène. Il appartenait à une vieille famille bourgeoise, simple, droite, voire un peu rustique, nous apprend-il lui-même. Sa première jeunesse fut triste et taciturne. Il fit ses études au collège de Troyes. Son père, devenu aveugle, habituellement silencieux et peu tendre, vantait toujours « les mœurs raides d'autrefois ». Son frère, de quatorze ans plus âgé que lui, partageait les idées du père. Paul sentit peser sur toute sa vie le poids mortel de ces premières années.

Il vint, à dix-neuf ans, commencer son droit à Paris. D'abord clerc dans l'étude d'avoué de son frère, dont il subit la rude discipline, ce jeune homme qui, sans affection autour de lui, semblait seul sur la terre, voulut du moins conquérir son indépendance. Il s'arracha à l'autorité fraternelle de celui que Fromentin appellera « l'inflexible M. Bataillard », abandonna le droit et accepta résolument la gêne qui résultait de cette incartade. Il entra ensuite à l'Ecole des Chartes où l'appelaient ses goûts. Lorsqu'il en sortit archiviste paléographe, il se dispersa en études religieuses, philosophiques, politiques, sans but déterminé.

Ses ardentes convictions républicaines, qui devaient plus tard l'empêcher de servir l'Empire, le mirent de 1846 à 1848 à la tête du journal *Les Ecoles*, sous la direction immédiate de Louis Blanc, et l'amenèrent à présider plusieurs commissions de la jeunesse universitaire. C'était un disciple et un ami de Michelet, surtout d'Ed-

gar Quinet. Le mouvement révolutionnaire l'entraîna au premier rang (1).

C'était une nature originale que ce nouvel ami d'Eugène Fromentin. Méticuleux et prolixe, son esprit lent, un peu pesant, n'aboutissait à rien de précis sur aucun terrain. En revanche, son désintéressement était absolu : « Il avait des naïvetés d'enfant, a dit de lui quelqu'un qui le connaissait bien, Armand du Mesnil. Mais quelle bonté! Il nous laisse à tous une belle leçon! »

Par Eugène, Bataillard se lia avec Emile Beltrémieux dont il partageait les convictions et les ardeurs démocratiques. Il en subit, à son tour, l'ascendant. « Emile était le plus fort de nous trois, dit-il modestement; Eugène, le plus brillant... » Beltrémieux et Bataillard formaient, d'ailleurs, entre eux, par le caractère, un contraste marqué. Le premier était ardent, tumultueux, « entraîné, nous avoue-t-il, dans toute espèce de passion, depuis la politique jusqu'à la pastorale; » le second, réfléchi, méthodique et soucieux du détail, s'attardait, pour y méditer, à tous les carrefours de la route intellectuelle.

Entre son frère et ses amis, Fromentin, durant l'été 1840, sans délaisser le dessin, sinon la peinture, prépare laborieusement son premier examen de licence en droit.

(1) Il fut emprisonné après le Deux Décembre « pour avoir fait le cordon sanitaire autour du corps de Lamennais ». Il mit au service de la Roumanie, quand l'usage lui en fut interdit en France, une plume enthousiaste, frémissant de l'ardeur de combattre pour l'indépendance des peuples. En dehors de la politique, la grande passion de Bataillard semble avoir été l'étude des Bohémiens dont il s'était fait une savante spécialité. Vers la fin de sa vie seulement, il parvint enfin à une situation stable : il fut nommé archiviste de la Faculté de médecine de Paris. Il mourut le 18 mars 1894.

Il le passe avec succès au commencement du mois d'août. Son plus vif désir est de revenir en vacances à La Rochelle où l'appellent ses souvenirs et ses affections. Mais les parents d'Eugène, malgré la joie qu'ils éprouveraient à le revoir, ne sont pas sans inquiétude sur ce voyage qui va replonger leur fils dans une vie de langueur énervante et le remettre en présence de Madeleine.

La jeune femme passait l'été, avec son mari et ses enfants, dans leur maison de campagne, voisine de Saint-Maurice. Il était fatal qu'on se rencontrât fréquemment. Dès le milieu d'août, Eugène était cependant de retour dans sa famille... mais Bataillard l'accompagnait. Ce furent, pendant deux ou trois semaines, de longs tête-à-tête entre les deux amis.

Paul fut initié en détail à ces lieux si chers à Eugène et si pleins de son enfance. Il fut même introduit dans la chambre qu'Emile Beltrémieux, absent et encore inconnu de lui, occupait à La Rochelle chez ses parents, cette chambre qu'Eugène considéra toujours comme un véritable sanctuaire du souvenir (1).

(1) Emile venait précisément de partir pour Paris afin d'y passer un de ses examens de médecine; il y était retenu par la maladie. Il écrivait de là à Fromentin, le 29 août : « Tu as commencé les *Confessions* de Jean-Jacques, *fortunate puer!* lis donc un peu Byron. Il m'a plus d'une fois consolé depuis un mois... Tu as ton jardin et le bord de la mer pour te promener; il me semble voir ces délicieuses soirées que tu y passeras... Tu te dépenseras toujours tout entier en lettres intimes, me dis-tu... Pour le moment, j'ai l'égoïsme de m'en réjouir, et d'autant plus que je sais que cette facilité diminuera en même temps que cette *exclamation perpétuelle* dont tu me parles, et qu'après tout cela développe au lieu d'user. Ces épanchements, outre le plaisir du moment,... sont tout à fait comparables aux fruits d'un arbre, qu'on laisse se produire tout naturellement, qu'on ne cueille pas, et qui tombent au pied, sont absorbés par les racines et deviennent pour cet arbre la source d'une bien plus grande fécondité pour plus tard. »

Dès les premiers jours de septembre, Bataillard, après un séjour à Saint-Maurice de trois semaines environ, partit pour les Pyrénées, où, pendant plus de trois mois, il se livra à l'étude des Bohémiens.

Après les causeries interminables qu'il avait eues avec son ami, Eugène retomba dans sa solitude morale, entre sa mère anxieuse et austère, son père toujours en courses médicales et un frère qui passait ses journées à la chasse. Il y eut alors en lui un réveil douloureux du passé. En de longues lettres, dont une seule nous a été conservée pour partie, il s'épanche à Beltrémieux et à Bataillard.

A Paul Bataillard.

(Saint-Maurice), 7 septembre 1840.

« ...Je pressentais bien, en vous voyant partir dans d'aussi tristes dispositions, par un aussi triste temps, les premiers effets de notre séparation pour nous deux et pour vous en particulier de votre isolement... Ne perdez pas courage... Si la solitude vous accable, alors pensez à moi, mon frère, non pour vous attrister davantage, mais pour m'écrire et vous entretenir avec moi; dites-vous, ce qui sera vrai, que de loin je vous suivrai toujours en pensée. Que ne puis-je y être en réalité? Tous deux dans l'air libre et la vaste indépendance des montagnes, tous deux fraternisant loin du monde, nous retrempant dans une admiration partagée des éternelles beautés de la nature! J'en sortirais meilleur, fortifié peut-être, à coup sûr enchanté. Mais il faut me résigner à bien des regrets de ce genre dans ma vie, et je n'en suis pas au premier.

« Au lieu de cela, pendant que vous vous en alliez

tout seul, moi je revenais tout seul m'enfermer dans mon Saint-Maurice. La maison m'a paru si grande et si vide! Je m'habituerais si bien à vous avoir près de moi! Vous m'apparteniez, et nul autre que vous n'avait le secret de nos entretiens et de nos pensées. C'est la première fois qu'il m'est donné de goûter le charme d'une intimité profonde, d'une amitié complète. Avant vous, je vous l'ai dit, je m'étais morcelé dans des liaisons plus ou moins étroites; jamais je ne m'étais livré tout entier, même au plus intime (1). Celui-là connaît de moi tout ce qui est intelligence, rien de ce qui est cœur : vous savez, ou vous saurez l'un et l'autre; c'est un grand soulagement et une grande joie. Aussi ai-je été bien heureux de consacrer cette fraternité en vous introduisant dans ma famille; il nous manquerait quelque chose si vous ne la connaissiez pas. A présent que vous avez vu mon Saint-Maurice, ma petite maison tranquille et notre vie d'intérieur si régulière et si modeste; à présent que vous savez et les lieux et les habitudes, vous possédez le secret de toute mon enfance et de toute ma jeunesse; vous savez celui de mille influences simples et douces auxquelles j'espère pour mon bonheur ne jamais échapper. Il me semblait, en vous faisant parcourir mon jardin, admirer la mer par tous les effets d'ombre ou de soleil, passer par toutes mes allées, que je parcourais page par page avec vous les dix-huit années de ma vie dont plus de la moitié s'est écoulée lentement dans ce petit espace. C'était une initiation locale pleine de sens et d'intérêt touchant pour moi. Plus vous me connaîtrez, plus vous verrez, mon bon Paul, combien les lieux (c'est-à-dire la nature) ont de puissance à conserver mes souvenirs. J'ai passé quelques

(1) Emile Beltrémieux.

jours bien heureux avec vous... Nous sommes donc frères maintenant et d'une fraternité moins illusoire que celle du sang, aussi dévouée, je vous le promets, aussi durable...

« Je suis donc revenu bien isolé chez moi. J'ai passé presque entièrement dans ma chambre ces deux jours froids et pluvieux. La soirée de vendredi surtout était affreuse, un vent déchaîné. Je n'avais pas ressenti depuis longtemps un accès d'amertume égal. Depuis, le temps s'est rétabli. Vous savez quelle influence ces alternances ont sur mon humeur et quelle consolation j'y puise. Hier, je ne me suis pas appartenu; il m'a fallu m'enfermer chez moi et me dérober aux visites pour lire une première fois votre lettre avec un peu de repos. Ce matin, à mon lever, je la savourais encore sur la butte où j'avais été m'asseoir pour jouir du temps, d'une fraîche et adorable matinée, que j'aurais si bien souhaité partager avec vous.

« Beaucoup de tristesse dans votre lettre; une sérénité triste aussi, quoique infiniment douce, dans le bleu du ciel et le calme de l'air. Il y avait dans l'harmonie de ces deux impressions un charme profond de rêverie. Oh! c'est ainsi que je voudrais toujours lire vos lettres, tranquille, au grand air, épuré par la poésie des champs! Les miennes (surtout par la saison qui vient et que je chéris entre toutes) en porteront toujours une empreinte. Vous savez que je vis beaucoup hors de moi, non dans les hommes, mais dans la nature, par conséquent bien loin des idées, à la source de toute poésie et de tout sentiment. Cette disposition si prononcée, en me livrant à mes impressions, entretient ma faiblesse, et voilà son côté dangereux. Tout se tient, le bien touche au mal. Mais patience! je vous l'ai dit, par le beau j'espère, malgré l'ordre interverti, arriver au bien.

Ma pauvre mère aussi (qui m'observe et dont vous avez remarqué la froideur avec moi dans les derniers jours) semblait ce matin mieux disposée que de coutume. Nous avons cueilli du raisin ensemble. J'avais votre lettre à la main quand elle m'appela pour l'aider.

« J'attache à ces petites occupations, si puériles qu'elles soient, un grand intérêt de souvenir. Je ne m'explique pas moi-même ce que je trouve d'émotion à cueillir du raisin avec ma mère; mais apparemment que tout cela tient à mon attachement à tous les détails de la vie champêtre. Ce qu'il y a de certain, c'est que j'y trouve un charme réel, et ce charme d'un moment a laissé sur la plus grande partie de ma journée une impression paisible et pure.

« Je note ici des nuances d'une minutie ridicule dont je devrais bien vous faire grâce; mais je me dis que ces petites particularités ont peut-être leur importance caractéristique dans l'analyse que nous faisons de nous-mêmes, et c'est pour cela que je les note... »

Eugène lutte cependant avec courage contre le mal qui l'a repris et menace de le consumer. Il s'arrache au voisinage de Madeleine. Il va passer quelques jours en Vendée, chez Léon Mouliade. Il se promène, il se laisse entraîner à la chasse. Il dessine, il lit et il relit Rousseau, pour qui il se sent un faible, Voltaire qu'il n'aime pourant pas. Enfin, tout naturellement, plus que jamais il écrit des vers.

A la fin de l'automne 1840, il rentre à Paris. Il y continue son droit pour satisfaire au vœu de ses parents, il s'essaye à prendre la parole dans les conférences d'étudiants. Il est timide, d'une timidité nerveuse insurmontable. Il échoue et il s'exagère son insuccès

jusqu'à en souffrir. En se proposant un idéal trop élevé, ne s'est-il pas, suivant son habitude, montré trop impatient de l'atteindre?

Au cours de la nouvelle année scolaire 1840-1841 Fromentin s'enfonce dans un labeur acharné. Il rêve surtout un avenir littéraire et il le prépare. Il suit les cours de Mickiewicz, qui l'intéressent fort. Il se livre à des lectures méthodiques; il étudie avec soin les lyriques grecs et la poésie épique, à commencer par l'*Iliade*. Il entreprend enfin au printemps, en collaboration avec Bataillard, une série d'études sur Edgar Quinet.

Il n'a survécu de ces travaux qu'une cinquantaine de grandes pages d'une écriture fine et serrée sur *Ahasvérus*. Les jeunes critiques soulignent la parenté de Quinet avec Ballanche, l'influence sur lui de Herder et du panthéisme allemand. Ils concluent de leur longue étude qu'entre le scepticisme du dix-huitième siècle et les affirmations de l'Eglise, il faut « souffrir, prier, attendre, espérer », mais que les paroles de l'Eglise « sont bonnes à recueillir et méritent qu'on en prenne acte ». Le doute et la foi se relèvent ensemble au seuil du dix-neuvième siècle dans le *Génie du Christianisme*. On revient au Christ par la rêverie. C'est là une foi douloureuse et souillée de doute, mais enfin une foi : « C'est un fait consacré dans l'histoire et normal dans la vie des individus, affirment les deux écrivains, que le dogme, accepté d'abord sans examen, nous rend tous plus ou moins martyrs de nos croyances enfantines; qu'il arrive ensuite un âge où l'on tourne en dérision, un autre où l'on regarde indifféremment les mystères qui vous charmaient. Les premiers siècles du christianisme se sont dévoués, le moyen âge a cru fermement; le dix-huitième siècle a raillé, le dix-neuvième doute. Chaque

homme a passé plus ou moins par ces différents états. »

L'étude sur *Ahasvérus* n'est pas terminée. Les deux jeunes gens s'étaient promis de la soumettre d'abord au maître pour savoir s'ils n'avaient pas travesti sa pensée. Furent-ils découragés par son accueil? Quoi qu'il en soit, les essais critiques sur Edgar Quinet n'ont pas laissé d'autre trace dans l'œuvre écrite d'Eugène Fromentin.

Les pages dont il vient d'être parlé trahissent, dans une forme abstraite, deux esprits méditatifs rompus aux subtilités de l'analyse, rationalistes dans leurs conclusions, bien qu'épris de poésie mystique. On y devine, par un accent personnel, l'inquiétude des hauts problèmes et de leur solution.

Durant les premiers mois de l'année 1841, Eugène Fromentin continue à rimer beaucoup de vers, presque tous éclos dans l'ombre de Lamartine et de Sainte-Beuve. Çà et là, quelques inspirations de Chénier dans sa poésie familière et champêtre.

Une épître à Paul Bataillard débute par le procès du rêve, qui ne donne ni le bonheur, ni la vertu, ni même la vérité. Puis l'auteur s'abandonne aux confidences et aux souvenirs :

...Ami, qu'il vous souvienne
De la chambre rustique ouverte à l'air des champs,
Des vieux tilieuls jaunis par les soleils couchants,
Où, causant côte à côte et les mains enlacées,
Nous allions, vers le soir, abriter nos pensées.
L'angélus expirant, l'ombre et la paix du lieu
Y prêtaient leur mystère et nous parlaient de Dieu.
C'était l'époque alors où les nuits sont plus douces,
L'heure où le crépuscule a rafraîchi les mousses,
Où tout s'endort; et si, tardif à s'assoupir,
L'air à la tiède haleine exhalait un soupir,
Si les astres jetaient une clarté moins vive,
Nos cœurs croyaient entendre une autre voix plaintive

Qui s'unissait à nous et pleurait ses amours.
Oh! vous disais-je alors, ami, rêvons toujours!
Et je laissais ma tête aller sur votre épaule.

. . . . . .

Et c'était dans l'espace un élan sympathique,
Un entretien confus, vague, apocalyptique,
Une extase, un délire, un vertige; et la nuit
Montait autour de nous, pacifique et sans bruit.

Dans un autre poème, on lit ceci :

Je suis par habitude un peu triste et sauvage,
— Mon cœur a si longtemps vécu dans le veuvage!

. . . . . .

J'avais si peu connu dans mes temps de collège

. . . . . .

Ce bonheur de penser, d'aimer, de vivre à deux,
De s'en aller courir ensemble à l'aventure,
N'importe où, — page à page épelant la nature, —
Par les bois, par les blés en fleurs, par les sentiers
Semés d'épine blanche ou bordés d'églantiers...

. . . . . .

Oui, j'ai connu si tard, écolier taciturne,
Ce bonheur, que réduit à fermer comme une urne
La coupe où ma jeunesse écumait, j'amassai
L'amertume et l'ennui comme un sable glacé
Jour par jour, et mon cœur voilé d'un long suaire
Se peupla lentement, comme un pâle ossuaire,
De rêves, de sanglots par nul autre écoutés...

. . . . . .

Jusqu'auprès de ma mère, on m'a vu bien souvent
Dans un coin du foyer, l'oreille au bruit du vent,
Suivre je ne sais quel *a parte* solitaire,
Ecouter tout un soir, impassible, et me taire.
Je regardais ma mère, et je sentais couler
Des larmes de mes yeux, sans oser lui parler.
Pleuvait-il, je restais enfermé dans ma chambre.
Voyais-je étinceler le soleil de septembre
Sur un sillon de chaume où manquaient les épis,
Sur la vague argentée, ou le fond bleu-lapis
D'un ciel profond et doux, sur la vitre entr'ouverte,
Sur un peuplier pâle ou la nappe encor verte

Des marais qu'encadrait la grève aux cailloux blancs,
— Alors seul, mon fusil sur l'épaule, à pas lents,
Pensant moins au gibier qu'aux formes de la nue,
Je m'en allais rêver jusqu'à la nuit venue.
Vivre, c'était rêver, rêver toujours... A quoi?
Tous trois nous le savons, Dieu, la nature et moi.

Dans une autre pièce de vers, Fromentin confesse à un peintre de ses amis son culte pour la nature :

La nature aussi parle à mes sens asservis.
Disciple admis par elle en ses sacrés parvis,
Comme un bouquet sauvage en son honneur j'effeuille
Mon rêve et ma pensée et mes vers — feuille à feuille.
J'ai pour elle un respect de fils, un amour saint.
J'ai, depuis mon enfance abrité dans son sein,
L'âme à la contempler, à l'entendre occupée,
D'un bout à l'autre appris son agreste épopée;
J'ai passé ma jeunesse entre ses bras, elle est
Comme une autre nourrice au sein gonflé de lait
Toujours prête à remplir mon âme aussitôt vide,
A la désaltérer quand elle est trop avide.
. . . . . .
J'aime à lui découvrir quelque beauté nouvelle.
Tout chagrin disparaît quand je suis avec elle.
O nature! et les yeux à ton souffle essuyés,
Comme un docile enfant je me couche à tes pieds.

Pourquoi Dieu ne lui a-t-il pas octroyé, à lui aussi, le don de rendre par la peinture ces spectacles qui l'émeuvent si profondément?

Peintre, je sentirais, quand je l'aurais touchée,
O bonheur! palpiter, mon image ébauchée;
Et d'un double instrument me servant à la fois,
Je verrais l'être entier s'animer sous mes doigts.

Il arrive à Eugène Fromentin, au cours d'un voyage qu'il fait à Blois, d'entrevoir près d'Amboise un presbytère isolé dans un site romantique. Il s'éprend de ce

lieu, il rêve la vie paisible et sainte qu'il eût pu y couler s'il était entré au service de Dieu. C'est une réminiscence de *Jocelyn* (1).

De la même époque, juillet 1841, datent les vers intitulés : *Un Mot sur l'Art*, adressés par Fromentin à son compatriote et ami Benjamin Fillon (2). Cette longue pièce, sensiblement supérieure aux précédentes, est intéressante en ce qu'elle expose les idées artistiques de l'auteur à l'âge de vingt et un ans. En son adolescence, nous confie-t-il, son idole était Victor Hugo, dont le romantisme le grisait. Aujourd'hui, la nature est son grand, son seul maître. Il a compris qu'entre ce monde et l'autre

L'art humain doit servir d'interprète et d'apôtre.

Il bénit le dix-neuvième siècle d'avoir inauguré le culte du vrai Dieu. Soit qu'on chante ou qu'on peigne ou qu'on sculpte,

L'homme aujourd'hui chemine au niveau des sentiers,
Sans écraser l'insecte ou l'herbe sous ses pieds.
Derrière, un pan d'azur l'éclaire et le domine;
Rien ne manque au tableau, ni l'or d'une étamine,
Ni la fourmi qui nage au bord d'un jonc flottant,
Ni la grenouille assise aux marges d'un étang.
Voilà pourquoi je cherche avant tout sur les toiles
Si le peintre a pris soin d'y semer des étoiles,
D'y dessiner là-bas tel ou tel horizon
De plaine ou de coteau, d'y marquer la saison,
Et si l'on peut y voir, sans que notre œil hésite,
Quels sont l'heure du jour et la zone et le site,
Si ce toit enfoui parmi les blés en fleurs
Est un toit du Berry, de la Beauce ou d'ailleurs.

(1) On se rappelle que *Jocelyn* avait paru en 1835.

(2) Reproduits en entier dans l'ouvrage de M. Louis Gonse, p. 15. Benjamin Fillon, collectionneur et écrivain d'art, originaire de la Vendée, né en 1819, mort en 1881.

Voilà pourquoi il aime les peintres Karel et Berghem.

Voilà pourquoi jamais je ne me lasse à lire
La page où le crayon du peintre aimé d'Elvire
Laissa tomber son rêve... . . . . .
— Voyez : plus doux que l'onde ou qu'un vol de colombe,
Son vers à souffle égal s'enfle, s'élève et tombe.
Par moments, on dirait la grande urne d'airain,
D'où s'échappe à pleins bords l'eau du Gange ou du Rhin;
Et tout s'y reflèchit, s'y répète, s'y mêle;
Le ciel y mire à nu son bleu sombre comme elle.
— Le charme est inouï! Pas un bruit, pas un choc,
Pas un flot discordant qui hurle au pied d'un roc,
Jamais un vent plus fort n'y souffle la tourmente;
La vague après la vague en fuyant se lamente;
Dans la brume, on s'y laisse emporter loin du port;
Son roulis musical à la fin vous endort...
Et quand après une heure on aborde à la grève,
Longtemps l'esprit chancelle enivré par son rêve.
— Pourtant, si beau qu'il soit, j'aime, oh! j'aime encor mieux
Voguer sur un vrai fleuve; — aller, suivant des yeux
Le rayon que Dieu même y jette aux plis des vagues,
Ecoutant, dilatant mon âme aux rumeurs vagues
De l'aube et du couchant, des étés, des hivers.
Et, — le dirai-je enfin? — j'offrirais tous les vers
Pour entendre ce soir au loin un rouge-gorge
Se plaindre, — ou les grillons chanter dans les champs d'orge.

Il suffit de comparer ce morceau aux essais de la dix-huitième année pour se rendre compte des progrès accomplis dans la pensée et dans la langue d'Eugène Fromentin : plus de précision et plus de vérité. L'auteur, s'évadant peu à peu du romantisme, se confine volontiers dans la poésie familière de discrètes confidences qui traduit les aspirations intimes de sa nature (1).

(1) Rapprocher *Un Mot sur l'Art* de l'épître *A M. Villemain* dans les *Pensées d'Août* de Sainte-Beuve. — « Je te dois, à toi seul, écrit Beltrémieux à Fromentin la même année, ce culte de la forme qui peut produire tant de beauté. Maintenant la poésie s'est faite réelle pour moi; plus d'ange, plus d'Ariel, plus de ces ridicules créations

En même temps qu'il s'adonne à ses travaux littéraires et à ses études de droit, Fromentin dessine et peint. Il le fait par accès, à l'instigation surtout de Michel Carré, avec lequel il vient de se lier, et qui, à l'inverse de son ami, prélude, lui, par des succès de peintre à la carrière d'homme de lettres qu'il fournira plus tard.

Une lettre d'Emile Beltrémieux (printemps 1841) nous montre Eugène, à la même époque, préoccupé de perfectionnement moral. Il vient d'entrer dans l'œuvre de Saint-Vincent-de-Paul. Il ne veut pas marcher seulement dans les voies du beau et du vrai, mais parallèlement dans le chemin du bien. De l'impuissance philosophique et du doute universel dans lesquels se débat Emile, il paraît avoir souffert aussi. Mais, soit par atavisme, soit en raison de son éducation première ou des besoins de son cœur, il ne s'y attarde pas, et tente à tout prix de s'y arracher. Il y parvient le plus souvent par l'action.

Les vacances de 1841 approchant, Beltrémieux tente de décider son ami à rompre définitivement avec Madeleine (1). « Voilà quatre ans, mon ami, que tu es miné par cette si jolie, mais si triste passion. Charles me disait qu'avant, ton caractère, tes habitudes, tout en toi était autre, et que le changement avait été si complet qu'à son retour de Paris, aux premières vacances, il s'était de suite aperçu que tu étais sous l'empire de quelque amour dont il ne tarda pas à tout savoir. Tu

qui farcissent tant de vers d'idées incomprises et d'images invisibles. Ce qu'on voit, ce qui arrive à l'âme par tous les sens, uni à tout ce que peuvent imaginer dans un certain cercle de réalité les facultés intuitives, n'est-ce pas la source d'une infinie beauté que nous avons tant de fois sentie ensemble et tant de fois cherché à reproduire dans nos vers depuis un an? Dis-moi, mon ami, ces efforts de concentration, de couleur, de vérité, les tentais-tu autrefois dans tes premiers vers?... »

(1) Emile Beltrémieux à Eugène Fromentin, 15 juin.

ne t'appartiens plus; sans parler de la tyrannie de cette passion, tu es tiré en tous sens par tes regrets, tes remords, tes hésitations continuelles. Cet amour, si charmant d'abord, est devenu plein de trouble. Es-tu heureux?... Es-tu autre chose pour cette femme aimée qu'un enfant continuellement grondé, tyrannisé par mille exigences, aimé (j'ose le dire) moins pour lui peut-être que pour elle par elle-même?... Et cette femme a-t-elle tout le cœur qu'il faudrait pour te payer de tes ennuis?...

« Charles me disait : « C'est une femme à mener dure-« ment!... » Tu ne retrouveras plus le charme et la grâce de ton amour, si rêveur, si vague et si larmoyant. L'âge en est passé, mon ami; tu es heureux de l'avoir traversé avec tant de douceur et de joies jusqu'au milieu de tes troubles, mais tu l'as traversé; et ce qui a été plein de grâce et de poésie pendant quatre ans serait maintenant quelque chose d'insignifiant et de plus troublé encore. Il te faut de la force... « Des raisonnements, me « disait Charles, elle ne peut pas en entendre; je lui en « ai fait. » Prends donc le dessus. C'est un esclavage auquel tu dois renoncer. Sois homme...

« Comme corollaire, j'ajouterai un mot : ta passion a été une des causes de l'amaigrissement et du renoncement à tous les soins de santé que je te reproche... Mme ***, un peu romanesque peut-être et un peu exigeante, t'en voulait quelquefois de souffrir si peu de la plaie qu'elle t'avait faite au cœur. Il faut que tu songes à manger comme tout le monde et à prendre de l'exercice comme tout le monde. »

Ces sages exhortations ne devaient pas encore porter leurs fruits.

Fromentin, reçu à son second examen de droit, revient passer ses vacances à Saint-Maurice Il y ressent

les mêmes énervantes langueurs. De retour à Paris, il forme, avec « trois amis de la Muse » une charmante petite société de poètes, et fait de nombreuses lectures. La correspondance entre Beltrémieux et lui se poursuit assidûment (1).

En 1842, Eugène Fromentin noue une amitié nouvelle qui occupera au cours de sa vie une place bientôt prépondérante.

C'est par Bataillard qu'il entra en relations avec Armand du Mesnil.

Ils étaient un peu compatriotes. Du Mesnil naquit le 19 septembre 1819 à l'île d'Oléron. Sa mère dut quitter le pays en 1830, à la suite de revers de fortune. Veuve de bonne heure, elle vint se fixer à Paris. Sa famille, celle de son mari, leur parenté étaient d'ancienne noblesse. La Révolution avait trouvé son pèr lieutenant du roi à l'île d'Oléron. Mme du Mesnil, ayant perdu sa fille, Mme Cavellet de Beaumont, gardait auprès d'elle et faisait élever en pension sa petite-fille Marie qu'épousera plus tard Fromentin. Armand aidait sa mère à vivre. En 1840, il figurait au ministère de l'instruction publique comme simple expéditionnaire. Il lui faudra plusieurs années pour conquérir ses 1,800 francs d'appointements. En 1852 seulement il gagnera, comme rédacteur, 2,100 francs.

(1) « Tu me parles dans ta lettre, écrit Beltrémieux, en décembre 1841, du panthéisme involontaire de Jean-Jacques. Que dire? c'est inévitable : la croix ou cela. Tu me donnes les plus violentes envies de faire la connaissance de Jean-Jacques. Tu t'y contemples à ton aise. C'est comme cela souvent qu'on aime lire; et c'est une des manières les moins inutiles peut-être. Tu sais que nous avons parlé souvent de ces *livres-miroirs*... Thierry? je le veux lire aussi... Quant au volume de Guizot que tu lis en ce moment, je l'ai résumé tout au long... Tu n'oublieras pas, n'est-ce pas? Port-Royal *qui vivait* au temps de Racine et tu m'en parleras. Et l'esquisse de philosophie de Lamennais? Quel courage tu vas avoir!... »

La vie de famille, à ce foyer tout à fait modeste, rappelait celle que menaient à La Rochelle les parents d'Eugène : simple, cordiale, sérieuse. Aussi Fromentin nommait-il, dès avant son mariage, la bonne et distinguée Mme du Mesnil sa « seconde mère ».

Plus tard, il écrivait un jour à sa femme : « Bénissons le ciel de nous avoir donné deux mères comme la tienne et la mienne, et de nous avoir fait connaître en elles. »

Bataillard habitait, rue Jacob, 21 *bis*, un petit appartement d'étudiant. Du Mesnil s'y rendait quelquefois le soir, en sortant du ministère. Il s'y rencontra avec Eugène qui, du reste, s'installa, vers la fin de 1842, dans une chambre contiguë à celle de Paul.

L'indépendance, la noblesse de caractère d'Armand devaient séduire vite ses nouveaux camarades. Mais sa nature prime-sautière les dérouta d'abord. « Plus tard, toute glace rompue, écrit Bataillard dans ses *Notes*, il nous effarouchait par des pétulances, des excentricités, des incohérences, des cris de sauvage ou des tours de gymnaste sur ma terrasse, quelquefois même des crudités de langage qui recouvraient pourtant un fond de candeur virginale... Tout cela ne m'allait pas trop d'abord. Mais Eugène, qui pénétrait mieux cette nature choisie, y sentait de l'attrait, et c'est ainsi que notre liaison fit des progrès rapides. Il avait été élevé dans les idées monarchiques et catholiques et commençait à douter. Ma foi philosophique et démocratique, toute nouvelle pour lui, l'attira presque aussitôt. Il nous arrivait comme un cheval échappé, et puis il s'en retournait pensif... »

Il y avait dans l'imprévu de cet esprit fantasque et charmant quelque chose de l'humour de Sterne, de l'imagination germanique de Jean-Paul, de la bizarrerie et de la sensibilité de Heine. Il était spirituel, mais

l'ironie enveloppée était la forme qui convenait le mieux à sa pensée. Fromentin goûtait en du Mesnil des qualités fines, caustiques, un peu quintessenciées (1). Très lettré, du Mesnil aimait écrire. Il débuta par des essais dramatiques, — quelques actes donnés à l'Odéon et ailleurs, — puis collabora à de grands journaux et rédigea de remarquables études sur des sujets touchant l'instruction publique. Il publia plusieurs écrits où se rencontrent des idées originales et d'ingénieuses réflexions (2).

La sagacité d'Armand du Mesnil trouva à s'exercer dans une carrière administrative qui fut féconde et de longue durée. Quoique « léger de parchemins académiques », comme on a dit de lui, il fut enfin nommé chef de division au ministère de l'instruction publique

(1) Dans un discours prononcé le 6 avril 1903 sur la tombe d'Armand du Mesnil, M. Louis Liard dit : « C'était un être rare... Pour attirer, il avait une intelligence alerte, toujours en mouvement, qui semblait voleter de chose en chose, parfois avec des caprices déconcertants, une façon de parler très personnelle, pittoresque et imagée, où l'esprit jaillissait sans cesse, où souvent éclatait la fantaisie, et comme ossature à ces surfaces brillantes, un bon sens robuste, au fond très avisé et très réaliste... Pour retenir, il avait un cœur chaud, des sentiments généreux, nobles et droits, un commerce d'une sûreté absolue, un caractère d'une loyauté parfaite, une affectueuse et indulgente bonté. »

M. Ernest Lavisse ajoute : « Il attirait par le charme d'un esprit ouvert à toutes les curiosités, et sensible à toutes les beautés... Il aimait les lettres, il aimait les arts d'un goût personnel, immédiat et prime-sautier et il fut au ministère de l'instruction publique le serviteur ingénieux et passionné de la science... Spiritualiste, préoccupé des grands problèmes, il espérait « la seconde révélation « de Dieu par la science ». Il séduisait par le charme du cœur... Pour être l'ami d'Armand du Mesnil, il fallait avoir sa droiture, sa passion de la justice, sa générosité, son amour du bien public, ce patriotisme particulier, honneur de la France, qui n'admet aucune opposition entre l'amour de la patrie et le devoir envers l'humanité. »

(2) En 1860 sous le pseudonyme de A. Duval : *Valdieu*, dédié à Eugène Fromentin; en 1872, *Paris et les Allemands*, journal du siège; en 1882, les *Propos interrompus*, etc.

(sciences et lettres). Il entra ensuite au conseil supérieur de ce département, fut, en 1870, choisi comme directeur de l'enseignement supérieur, et nommé conseiller d'Etat en 1876. On se plaît à voir en lui, avant Albert Dumont et M. Liard, l'artisan de la réorganisation de notre haut enseignement.

Du Mesnil était affligé durant sa jeunesse d'une santé précaire. La faiblesse de ses poumons inquiétait ses médecins. Ils le gratifiaient, à vingt-quatre ans, d'une maladie de poitrine. Il n'en survécut pas moins, solitaire et désabusé, à ses plus chères affections; il mourut en 1903, âgé de quatre-vingt-quatre ans.

Jeune homme, il avait pris, dès 1845, une place de plus en plus large dans le cœur, dans l'intelligence et dans la vie d'Eugène Fromentin. Bien avant d'épouser sa nièce et de l'appeler son « beau-frère », Eugène fait de lui son confident et son conseil. « Je ne connais que toi, cher ami, lui écrit-il dès 1847, qui n'aies jamais blessé les susceptibilités de mon esprit. »

« Plus je te lis aujourd'hui, déclare-t-il un autre jour, plus je vois l'accord parfait de nos idées et de nos opinions. »

Du Mesnil jeune avait, comme son ami, ses heures de faiblesse et ses crises de découragement. Fromentin l'aida à faire l'éducation de sa volonté. Il recevait de lui, en échange, des exhortations et de francs avis. Pardessus tout, ils demeurèrent unis l'un à l'autre par une tendresse profonde qui déborde de leur correspondance. Leur amitié fut de celles que le temps destructeur a pour unique effet de consolider.

L'année scolaire 1841-1842 voit éclore les derniers poèmes de la jeunesse d'Eugène Fromentin qui soient parvenus jusqu'à nous.

Ses premières poésies, de fond et de forme visiblement influencées par les nouveautés de Sainte-Beuve, de Lamartine, Hugo et Musset, ou simplement traduites de Virgile, d'Horace, du Dante, de Silvio Pellico, de Jean-Paul Richter, ne permettaient guère à l'auteur de donner sa mesure.

Il devient plus personnel d'année en année, en même temps plus classique de forme et de goût.

Il semble donc que, dans le genre intime et tempéré du moins, Fromentin possédât déjà un instrument harmonieux et souple. Et voici précisément qu'il cesse de rimer. Le peintre en lui va tuer le poète.

Les rares poèmes de cette période qui aient été sauvés de l'oubli — presque tous par Paul Bataillard — valent ainsi pour éclairer la formation de l'écrivain en montrant sur quelle enclume il a forgé sa prose.

Tels ces trois sonnets, dont le premier marque déjà la nostalgie des pays du soleil et dont les deux derniers contiennent plus que des promesses.

A DES OISEAUX DE PASSAGE

Tribu nomade, oiseaux dont l'aile vagabonde
Déserte avec l'automne et revient au printemps,
Quand, libres d'égarer vos désirs inconstants,
Vous avez fait par an deux fois le tour du monde,

Vous qui cherchez des lieux que le soleil féconde,
Où la fleur en plein air vive heureuse et longtemps,
Des golfes où jamais n'aient soufflé les autans,
Des bois qu'apparemment jamais l'été n'émonde;

Vous qui montez des mers, vous qui volez des monts,
Si vous savez les champs dorés que nous aimons,
Le climat où notre âme, elle aussi, voudrait vivre,

Si vous savez un lieu dans tout notre univers
Où la nuit n'ait pas d'ombre et les cieux pas d'hivers,
Oiseaux, quand vous partez, oh! laissez-moi vous suivre!

17 décembre 1841.

LE TEMPS S'ÉCOUTE

Si, par un de ces jours de septembre où l'on doute
Que l'air ait une haleine et les champs des échos,
La barque un aviron pour secouer les flots,
Le ciel un astre en feu pour éclairer sa voûte,

Jour morne et qui succède à de beaux jours sans doute,
Si vous parlez au pâtre, — en gardant ses troupeaux,
Le naïf astrologue alors vous dit ces mots :
« Que la brise est au calme et que le temps s'écoute. »

Mot profond qui veut dire apparemment qu'après
Avoir pendant l'été du rivage aux forêts
En mille et mille ardeurs éparpillé sa sève,

Prise enfin de regrets, de fatigue et d'ennui,
Comme un cœur amoureux que l'espérance a fui,
La nature un moment se tait, médite et rêve.

14 décembre 1841.

De la cour d'assises, le 14 février 1842.

Le monde où nous vivons a l'air d'un grand tréteau
Où chaque homme, à son tour, vient, grotesque poupée
D'héroïsme, d'orgueil ou de vertu drapée,
Débiter, sans l'entendre, un bout de libretto.

Un siècle passe : on change un chiffre à l'écriteau;
D'ailleurs, qu'ils aient un sceptre, une lyre, une épée,
Que ce soit Spartacus, ou Lycurgue, ou Pompée,
Tous ont un masque au front, Dieu leur prête un manteau.

Puis, quand l'âge est venu de quitter leur dépouille,
Quand le sceptre se brise ou que le fer se rouille,
Que le masque est usé, vide, percé, sanglant,

Chacun dans la coulisse, à la fin de son rôle,
Va chercher son dernier costume, et sur l'épaule
Pour uniforme à tous on leur jette un drap blanc!

Il est une autre pièce, très longue, terriblement conventionnelle d'allure, pleine de réminiscences, mais facile et d'un large souffle lyrique, dont il convient de donner ici de courts fragments.

AMOUR

A mon ami Emile Beltrémieux.

« Galle, quid insanis? »
VIRGILE.

Qu'as-tu donc à courber ton front pensif et blême,
Enfant, quel mal précoce as-tu là? quel problème
S'attache à ton chevet jusqu'au milieu des nuits?
. . . . . .

[Rien ne t'émeut de ce qui enchante ou trouble la foule.

Que te faut-il donc? Que nous faut-il donc à nous tous rêveurs?...

Eh bien! laissons à chacun son caprice : la volupté, la science, la richesse.]

Non, laissez-les borner leur vie
Dans leur gîte ou dans leurs palais!
Que chacun cède à son envie!
Puisqu'ils sont heureux, laissez-les!
Moi, pauvre enfant qui les contemple,
Si je pouvais, à leur exemple,
N'importe où me bâtir un temple
D'un peu de marbre ou de duvets;
Me faire un dieu de leurs idoles,
Une coupe de leurs corolles,
Ou des bras de leurs vierges folles
Un collier d'or!... si je pouvais! —
Si je pouvais comme eux trouver ce qui console;
Sur un pôle un peu fixe aimanter ma boussole,
Etre fier et content du bien que Dieu m'a fait!
Si je ne sentais pas pour éblouir mon âme
S'échapper tour à tour l'ange à travers la femme,
Et l'idée à travers le fait!

Pour m'y soumettre et pour y croire
Quoi donc alors me manquerait?
Dans la source où les sens vont boire,
Mon âme avec eux se noierait!
Mais non, ce monde est trop livide;
Le vase est grand mais l'âme avide,
Trop tôt, en y touchant, le vide
Sans pouvoir s'y désaltérer.
Il est des âmes de prophètes
Qui d'avance ont gravi les faîtes
Et d'autres que le ciel a faites,
Pour attendre et pour espérer!

. . . . . .

22 et 23 décembre 1841.

A ce moment, — quelques-uns des vers qui précèdent en font foi, — la production poétique de Fromentin traduit le trouble de sa vie morale. Il n'écrit guère que pour s'épancher. Il évoque les souvenirs d'un amour traversé de cruelles épreuves et peut-être agonisant.

C'est ainsi qu'un jour, après un rappel du bonheur passé, le poète s'écrie : « Qui vous eût dit alors, amoureux,

. . . . . .

Que du trésor immense enfoui dans vos seins,
De cet amas d'espoirs, de serments, de desseins,
De vœux anticipés, d'ardeurs inassouvies,

De billets amoureux, de cadeaux échangés,
Vous sauveriez à peine, ô pauvres naufragés!
Un fragile anneau d'or pour attacher deux vies;

. . . . . .

Qu'alors, vous que le ciel semblait avoir fait naître
Pour marcher côte à côte ici-bas et peut-être
Vous tenir lieu de frère et de sœur, si demain

Le sort jaloux qui mit entre vous tant d'espace,
Pour éprouver vos cœurs vous jetait face à face,
Il faudrait vous enfuir sans vous tendre la main!

5 décembre 1841.

D'une série de sonnets qui porte en épigraphe le *Tacitum vivit sub pectore vulnus* de Virgile, détachons ces vers, sincères d'accent :

Je songe aux gouffres ignorés
Que nuit et jour l'orage encombre.
Chaque fois qu'un esquif y sombre
Avec ses mâts désemparés,

— Gouffres noirs et flots azurés! —
La mer est discrète et dans l'ombre
Le sable seul a su le nombre
Des débris qu'elle a dévorés. —

Fais comme elle, et garde ta proie;
Que ce funeste amour se noie
Dans l'abîme qu'il a creusé;

O mon âme, engloutis, efface,
Fais disparaître à ta surface,
L'esquif, après l'avoir brisé!

23 novembre 1841.

Le découragement et la lassitude s'exhalent encore de ces strophes :

Me voilà seul assis au coin de mon foyer,
Dans ma pauvre mansarde,
Cherchant en vain un front de femme où m'appuyer,
Un œil qui me regarde;
. . . . . .
Ayant besoin d'un cœur qui m'écoute, et pourtant
N'attendant plus personne...
. . . . . .

Un soir, sur la table d'un café, Fromentin écrit un *De profundis*. C'est le cri d'un désespéré en qui l'effon-

drement de la passion dont il a vécu des années a fait tout à coup le vide. Il est pris de vertige, il cherche en vain à quoi s'accrocher.

Je suis triste à mourir, ô mes amis, ce soir.
Tout m'est indifférent, tant je suis las de vivre.
. . . . . .
Je suis las de moi-même et du monde; il ne reste
Que fatigue et dégoût dans ma tête et mon cœur.
. . . . . .
J'étais aimé; mes jours coulaient sereins et calmes.
Partout où je marchais, comme autant d'arbres verts,
Des songes sur mon front faisaient flotter des palmes.
. . . . . .
J'étais aimé, j'étais heureux : c'est être sage.
Mais tout, sagesse, amour, bonheur, s'en est allé,
Et sur le précipice où je tente un passage
Plus d'un pied de jeune homme a déjà chancelé.
. . . . . .
Mon Dieu! mon Dieu! voilà pourquoi ma main s'accroche
Aux angles émoussés de ma vertu; pourquoi,
Dussé-je ensanglanter mes ongles sur la roche,
J'y survivrai, si vous avez pitié de moi!

9 février 1842.

A quoi font allusion ces vers? Que s'était-il passé exactement entre Eugène et Madeleine pendant l'automne de 1841 ou depuis?

Il est permis de supposer que les dangers de l'aventure avaient fini par lasser la jeune femme. Son mari, les parents d'Eugène, des amis communs avaient tout fait pour amener une rupture. Les liens s'étaient distendus. Les lettres d'Emile attestent cependant que, dans les premiers mois de 1842, Eugène faisait encore tenir à son amie les vers qu'il composait. Mais voici qu'à ce moment la poste commit quelque erreur de transmission qui eut pour l'amoureux de désastreuses conséquences. Cet incident est ressenti par lui avec l'exagé-

ration qu'il apportait dans tous les mouvements de son cœur. Après le premier moment d'abattement, il cherche à s'étourdir : « Cet ennui dont tu me parles, lui écrit Emile, cet optimisme, plus plein de doux souvenirs que de regrets... me font comprendre dans quel moment critique tu es, et quelle peine tu auras à en sortir... Après quelques années de tiraillements, un mariage te créera la vie réelle... C'est là que tu dois arriver, mais à travers champs, par je ne sais quelle route. Jusque-là, tu peux tenir. Tu as la Muse heureusement pour consolation... »

Eugène, en effet, après avoir cherché vainement l'apaisement dans l'agitation extérieure, se rejette avec rage dans le travail (1). Mis en goût par son étude sur *Ahasvérus*, il tente un travail critique sur son compatriote, le littérateur Gustave Drouineau, qu'il a fallu, après une courte et brillante carrière, interner brusquement à l'asile d'aliénés de Lafond (2).

On va voir cependant, par les lettres d'une analyse psychologique déliée que Fromentin échange avec Bataillard durant l'automne 1842 que le malaise fait

(1) Lettre de Beltrémieux, 11 avril 1842 : « Tu te plains de sécheresse et d'incertitude en ce moment. Le secret de ces sécheresses que tu démens pourtant par les jolis vers que tu m'envoies, ne serait-il pas dans la fatigue que te cause un excès de travail ou dans une absence complète de loisirs? Je crois, mon ami, qu'il y a des natures à qui il faut des loisirs, comme à d'autres, il faut une activité continuelle. Et peut-être, comme je le crois, es-tu de ces natures? On ne peut pas renier sa parenté avec Obermann... »

(2) Poète, auteur dramatique et romancier féconds, Gustave Drouineau, né en 1798 à La Rochelle, connut de brillants succès au théâtre avec *Fiesque*, *Rienzi*, *Françoise de Rimini*, etc... Il écrivit quelques romans très remarqués vers 1830, parmi lesquels *Résignée*, *Ernest* et la *Confession poétique*. Il prit une part active à la Révolution de Juillet. Atteint de démence en pleine célébrité, il entra en 1834 à l'asile d'aliénés dirigé par le docteur Fromentin, pour y mourir de longues années après (1878), injustement oublié.

de lassitude, d'impuissance et de doute dont il avait souffert, n'était pas encore guéri à cette époque : son état d'esprit et celui de son confident reflètent un des aspects de ce « mal du siècle » si souvent décrit par les écrivains de cette génération.

De 1830 à 1848, il importe de s'en souvenir, le fléau sév t à l'état aigu parmi la jeunesse intellectuelle. On vit encore sur le pessimisme littéraire de Werther, de René, des héros de Byron. Le romantisme, naguère à son apogée, commence à décliner. De Chateaubriand, il n'y a d'inédit que les *Mémoires d'outre-tombe*. Balzac a produit toute son œuvre. A la suite des *Méditations* qui sont dans toutes les mémoires, les *Harmonies* viennent de paraître. Vigny a publié ses *Poèmes antiques et modernes;* Hugo, les *Odes et Ballades*, *Hernani*, les *Feuilles d'automne*, les *Chants du crépuscule*. Musset, après ses *Premières Poésies*, donne les *Nuits* et la *Confession*. Sainte-Beuve, enfin, le porte-parole du romantisme, Sainte-Beuve, qui exerça sur la jeunesse de son temps une influence si considérable, met au jour ses *Poésies* et *Volupté*.

Exaltation lyrique, frénésie de l'individualisme, analyse morbide, triomphe du rêve sentimental et de la passion régénératrice, règne du personnage sombre et du génie fatal, mission sacrée du poète incompris des autres hommes, aspiration aux tempêtes de l'âme et de la vie, puis, dans une existence sans grandeur et sans aventures, envahissement de l'ennui, du « malaise inexprimable » dont Musset fait remonter la cause à la chute du Premier Empire, d'autres à la Révolution; bref, débordement d'une sensibilité et d'une imagination ivres de ne plus connaître d'entraves, — de tout cela et d'autre chose encore, est fait le souffle tour à tour brûlant et glacé qui passe sur cette infortunée génération.

Enthousiaste et désespérée, elle s'éprend de tout, elle se dégoûte de tout. Elle aspire vainement à combler le vide creusé en elle par la chute des croyances et des illusions. Elle s'écrie tragiquement avec Fantasio : « Il n'y a plus d'autel, il n'y a plus d'amour, » et redit en gémissant le désolant couplet de Spark : l'aiglon aux ailes coupées attendant la mort penché sur l'espace dans lequel il ne peut s'élancer. (1)

Elevé dans cette atmosphère capiteuse, aux côtés de Beltrémieux que le romantisme germanique avait profondément imprégné, comment Fromentin eût-il échappé à la contagion?

Bataillard (*Notes Biographiques*) signale les ravages de cette maladie chez Eugène et chez lui : « Nous étions en réalité les derniers fils des Werther, des René, des Adolphe, des Obermann, des Amaury, auxquels on peut ajouter le Rousseau des *Confessions*... Il y avait certainement là quelque chose de peu viril et de malsain. Dans ce penchant à prendre sa propre personnalité comme sujet d'étude, on risque de se considérer comme des êtres d'exception incompris du vulgaire... Nous étions naïfs et sincères; en somme, nous cherchions quelque chose... et nous le cherchions en enfants qui oubliaient trop qu'ils arrivaient à l'âge d'hommes, et qui ne se rendaient compte ni du prix du temps, ni, moi du moins, des conditions pratiques de la vie sérieuse, active et productive... Quant à nos rêveries, on en trouvera l'écho fidèle et dans certains vers d'Eugène et dans quelques-uns des passages où Dominique

(1) « Toujours attendre et ne rien espérer !... Il y a l'infini entre ce que je suis et ce que j'ai besoin d'être... Je veux un bien, un rêve, une espérance enfin qui soit toujours devant moi, au-delà de moi, plus grande que mon attente elle-même, plus grande que ce qui passe... » (SÉNANCOUR, *Obermann*.)

raconte sa jeunesse... Chacun de nous deux avait alors le travers de se regarder vivre, penser, sentir; et c'est de cet examen, quelquefois peu édifiant, que se composait la plus grande partie de notre correspondance... »

Fromentin définit, à son tour, cette maladie du dédoublement, lorsqu'il accorde, vingt-cinq ans plus tard, au héros de son roman le « don cruel d'assister à sa vie comme à un spectacle donné par un autre », et le met face à face avec « cet ennemi inséparable, bien intime et positivement mortel qu'il était à lui-même (1) ».

L'auteur de *Dominique* jugeait clairement alors le péril auquel il avait jadis échappé. « La sensibilité est un don admirable, écrit Augustin à son élève; dans l'ordre des créations que vous devez produire, elle peut devenir une rare puissance, mais à une condition : c'est que vous ne la retournerez pas contre vous-même. Si, d'une faculté créatrice éminemment spontanée et subtile, vous faites un sujet d'observations; si vous raffinez... si le spectacle d'une âme émue est ce qui vous satisfait le plus dans l'émotion; si vous vous entourez de miroirs convergents pour en multiplier l'image à l'infini; si de sensible vous devenez sensuel, il n'y a pas de limites à de pareilles perversités; et, je vous en préviens, cela est très grave. »

Cela était d'autant plus grave qu'à sa vingtième année, Dominique, c'est-à-dire ici Fromentin, aimait son mal. Et, quelle est la maladie curable, lorsque le malade s'y complaît (2)?

(1) *Dominique*, p. 83. — Obermann s'écrie : « C'est le propre d'une sensibilité profonde de recevoir une volupté plus grande de l'opinion d'elle-même que de ses jouissances positives. »

(2) Cet ennui douloureux, aux causes si complexes, se reflète dans les portraits de jeunesse d'Eugène Fromentin. Il en subsiste trois : une miniature de 1841, un crayon de 1843, et un daguerréotype de 1844. Tous trois nous montrent un jeune premier lamartinien, à

Dans l'état d'esprit que nous connaissons, les vacances de l'année 1842 s'annonçaient particulièrement troublées pour Eugène. Passant brusquement de l'agitation de Paris à la vie stagnante de Saint-Maurice, séparé de Madeleine et étroitement surveillé, le jeune homme n'aura pour le soutenir que la présence de Beltrémieux et la correspondance avec Bataillard.

Dans la diligence qui les ramène chez leurs parents, le 2 septembre, Eugène, son frère Charles et Emile, partagés entre ce qu'ils laissent et ce qu'ils vont retrouver, s'absorbent en silence dans leurs méditations.

la pose alanguie, à la longue chevelure tombante, à la physionomie expressive et rêveuse. Dans la miniature, — signée Thévenet, — c'est un tout jeune homme d'une rare séduction : moustaches naissantes, regard attendri et mélancolique. Est-ce le romantique amoureux de Madeleine? Est-ce plutôt un Musset adolescent? On douterait, si le portrait n'offrait toutes garanties d'authenticité.

« Du bout de la chambre, je t'ai reconnu, mon ami, écrit Beltrémieux [mercredi des Cendres 1841], et j'ai partagé la satisfaction générale en te voyant, et te voyant si bien. C'est une charmante miniature, et j'osais à peine exprimer sur quelques points des doutes de ressemblance que je fus bien aise de voir partager par ton père et auxquels tu as répondu. Un scrupule me resterait encore, ce serait cette teinte rose si, comme tu le dis, le temps ne devait pas se charger de l'effacer. J'ai remarqué avec ta mère une vérité singulière dans l'expression du regard. »

Le dessin de 1843 appartient à Mme Arvède Barine. Il lui vient de Mlle Lilia Beltrémieux, sœur d'Emile, auquel Fromentin l'avait donné. Mme Arvède Barine a bien voulu nous autoriser à reproduire ce précieux document. C'est un excellent crayon de l'artiste par lui-même. Il est net, pur, délicat. L'attitude est également sentimentale. « Le regard, dit Mme Arvède Barine (lettre à la *Revue des Charentes* du 30 septembre 1905), est pensif et très beau, la physionomie juvénile et pleine de cette grâce dont tous ceux qui ont connu Eugène Fromentin ont subi le charme. Un artiste qui était venu voir ce portrait chez moi, s'écria en l'apercevant : « Il pensait à une « femme quand il fit cela! » Je crois que l'artiste avait raison. »

Quant au daguerréotype de 1844, il exagère encore l'expression fatale des deux portraits précédents. Il sent la pose photographique. De toutes les images d'Eugène Fromentin, c'est assurément la plus étudiée... et la moins fidèle.

« Je me suis désengourdi deux ou trois heures pour lire du Musset, écrit Eugène; j'ai rêvassé, essayant vainement de rimailler. »

A Paul Bataillard (1).

Saint-Maurice, 8 septembre 1842.

« Mon bon Paul,

« ...Nous voilà donc installés dans notre pauvre Saint-Maurice. Vous en connaissez la physionomie; rien n'est changé d'aspect depuis trois ans (2), sinon que les tilleuls ont été taillés par la tête au printemps dernier; ce qui leur ôte un grand charme et m'attriste beaucoup, parce que les rouges-gorges ne pourront plus venir s'y percher comme autrefois pendant l'automne. Nos domestiques sont les mêmes, notre chien de chasse est le même.

« Dieu merci, je retrouve chaque année les personnes et les choses à la même place et dans le même état. Tout est si méthodiquement réglé chez moi, les habitudes changent si peu, et les années se ressemblent si bien, vues du fond de notre petit intérieur, qu'on ne s'aperçoit presque pas de leur succession. Je ne doute pas, mon ami, que je ne doive à cette influence affectionnée et longtemps subie du *statu quo* domestique cet amour du repos qui fait le fond de mon caractère et qui, s'il a quelques avantages, a des effets funestes. Je serais plus ardent en politique, soyez-en sûr, si je n'avais pas

(1) La *Revue des Deux Mondes* a publié dans son numéro du 1er octobre 1905 cette lettre et celles des 13 octobre 1842, 23 novembre 1843, 11 et 30 septembre 1844, 23 octobre, 1er et 15 novembre 1844, 2 octobre 1845, 23 avril et 4 mai 1847, 22 janvier, 21 février, août, 1er septembre et 25 octobre 1848. Cette correspondance est plus complète dans la présente publication.

(2) Allusion aux vacances de 1840, que Bataillard avait passées en partie à Saint-Maurice.

le souvenir et le spectacle permanent de ce petit état monarchique que mon père administre en chef de famille et qu'il tient dans un si pacifique équilibre. Les influences de l'éducation sont énormes; c'est une impulsion décisive. J'analyserai cela dans mes *Mémoires* (1). Un autre effet de notre constitution domestique, c'est que ma mère s'attache de plus en plus à ce *statu quo*, ne s'aperçoit pas qu'elle est en dehors du mouvement, qu'autour d'elle les habitudes changent, les personnes grandissent ou vieillissent, et s'alarme de certaines transformations qui sont dans la nature même des choses. Vous ne sauriez croire à quel point d'ascétisme et de sévérité ma pauvre mère en est rendue. Jamais je n'avais trouvé la maison si taciturne, et c'est vraiment l'esprit de ma mère qui y règne; il y devient visible...

« J'éprouve un grand besoin de rentrer en moi-même, et surtout d'épancher un trop plein de je ne sais quoi, prose ou vers, qui m'embarrasse depuis plusieurs mois; c'est un curage à faire, — il y a, passez-moi l'image, engorgement des issues. Les facultés s'obstruent en même temps et par le défaut d'usage, et par l'excès des matériaux : quant à moi, ce ne sont pas les idées qui m'encombrent, mais les impressions. Ah! si je pouvais écrire, peindre ou faire quoi que ce fût, mais vite, et vivement (2)! Au lieu de cela, je n'entends plus rien en vers, je n'en ai pas écrit un seul et ne prévois pas quand

(1) Eugène Fromentin songeait alors à écrire ses *Mémoires*. Il ne le fit pas. Mais on en retrouve la substance dans *Dominique*.

(2) « Au moment où j'écris, j'ai commencé de sentir vingt choses que je ne reconnais plus quand elles sont exprimées. Ma pensée m'échappe. La paresse de mon esprit, ou plutôt sa faiblesse, me trahit plutôt que la lenteur de ma plume ou que l'insuffisance de la langue. C'est un supplice de sentir et d'imaginer beaucoup, tandis que la mémoire laisse évaporer au fur et à mesure. Que je voudrais être poète! tout me serait inspiration. » (Eugène DELACROIX, *Journal*, année 1824.)

j'en écrirai. Je n'entends plus rien non plus à la prose et vous ne sauriez croire combien j'éprouve de peine à lier d'abord, puis à formuler les idées : c'est un nouvel apprentissage à faire.

« Sérieusement, mon ami, je ressemble à ces vieilles masures qu'on a négligé d'entretenir pendant longtemps, et qu'il faut un beau jour, pour les rendre habitables, remettre à neuf du haut en bas; tout est à restaurer chez moi. Oh! je suis singulièrement décrépit; plus je m'examine et plus je m'en aperçois. Je vais entreprendre ce travail de restauration scrupuleusement. La solitude complète et le recueillement des deux mois que je vais passer ici me seront salutaires. Je suis né pour une activité tout intérieure; ma destinée tout entière était écrite à ma naissance dans les lieux où je me retrouve aujourd'hui; c'est toujours ici qu'il faudra revenir pour en trouver la clef, chaque fois que je me tromperai de direction et de but. Je me développe, vieillis et me fortifie pendant dix mois, puis me rajeunis pendant les vacances : c'est une ablution de souvenirs. J'arrive à ne plus comprendre comment j'ai pu écrire, il y a deux ou trois mois, quelque chose qui fût en dehors de moi et ne m'appartînt pas entièrement. Si je réalisais tous mes désirs, voyez-vous, je ferais une revision générale de mon passé, j'en extrairais ce qu'il y a de bon à garder, et j'en écrirais incidemment en vers quelques épisodes; mais vous savez que cela ne dépend pas entièrement de moi...

« Saint-Maurice est très paisible. On s'y est beaucoup amusé cet été, mais les veillées sont arrivées et les plus joyeux habitants sont partis; nous passons nos soirées seuls en famille. Mme X... (1) vient moins assidûment

(1) La mère de Madeleine.

les partager. Vous devinez que ce n'est pas très gai. Si je parviens à vaincre mon engourdissement, j'emploierai mes veillées à travailler. Ah! mon pauvre ami, que de changements malgré tout sous cette permanence apparente dans mon pauvre village! *Quantum mutatus ab illo!...*

« Je dessine avec assez d'ardeur, mais je ne trouve autour de moi que des antipathies pour tout ce qui n'est pas droit, au lieu de recueillir des encouragements, moi qui en ai si grand besoin dans tout ce que j'entreprends. Enfin! adieu, je vous quitte décidément. Il fait un affreux temps, de la pluie, un vent glacé qui souffle dans ma treille à la briser... Que sont devenues nos belles nuits du Luxembourg? et nos lunes blondes? J'ai besoin d'émotion; j'aurais besoin d'être avec vous; nous causerions, puisque je ne puis écrire. Je vous embrasse et vous aime de tout mon cœur.

« EUGÈNE. »

Charles Fromentin lit en fumant sa pipe et passe ses journées à la chasse. Eugène, demeuré seul, s'ennuie profondément. « Nous nous embastillons de plus en plus, écrira-t-il bientôt à Bataillard. » Aussi ne quitte-t-il guère Emile Beltrémieux. Ensemble, les deux amis reprennent leur étude commencée sur Gustave Drouineau.

Ce travail se poursuit au milieu d'occupations paisibles et régulières. « Mon bon Paul, vous savez ma vie par cœur, que je la passe à vos côtés ou à cent lieues de vous. Vous me connaissez peu remuant, vous m'avez toujours vu du goût pour l'uniformité des habitudes. »

Ce n'est pas que les soucis fassent trêve. Eugène se préoccupe de l'avenir. Pénétré des idées de Gœthe, il s'est donné pour but le développement de son être moral dans le sens des tendances naturelles qu'il sent vivantes

en lui. C'est pour lui une souffrance de voir ses parents demeurer étrangers à une si haute conception de la vie. Tandis que ses amis l'engagent à persévérer dans la voie du littérateur et du peintre, son père n'envisage pour lui que les carrières juridiques. La lutte entre le jeune homme et sa famille commence à s'accuser sourdement.

A Paul Bataillard.

Saint-Maurice, jeudi 13 octobre au soir [1842].

« Je ne suis pas en état, mon ami, d'apprécier la valeur de vos conseils relativement au choix d'une carrière. Je serais absolument libre que je voudrais beaucoup réfléchir avant de me décider. Je crains que vous ne vous laissiez aveugler par l'amitié que vous me portez et que votre avis ne soit pas exempt de présomption. Je me sens, voyez-vous; je sais qu'avec du travail je développerai sans doute une certaine facilité native qui me rend à peu près apte à tout entreprendre. Mais cette facilité n'est pas du talent; elle est plus dans la main que dans l'imagination, et d'ailleurs soumise, elle aussi, aux fluctuations de toutes mes facultés. La preuve, c'est que, depuis mon arrivée, je n'ai rien fait, ou à peu près, en dessin, et que, si j'avais le temps de m'en occuper, je serais fort embarrassé de crayonner quoi que ce fût; ce sont des accès. Or, le malheur veut que je prenne toujours ces accès passagers pour une vocation. Plus ils sont violents, plus ils ont de durée, plus je me fais illusion; alors j'abandonne avec dégoût tout ce qui n'est pas l'objet privilégié de mes affections du moment; et vous qui êtes témoin de ces crises, de leur violence, de leur opiniâtreté, vous êtes dupe avec moi-même de cette illusion d'une imagination malade et d'un esprit irrésolu.

Je n'ai qu'une aversion : tout ce qui est positif; qu'une passion : tout ce qui se rattache plus ou moins à l'art. Mais le vague même de cette passion la condamne.

« Ne connaissez-vous pas, autour de vous, des esprits heureusement doués, rêveurs, enthousiastes, aussi prompts dans leur entraînement qu'ingénieux à se désabuser, passant d'un extrême à l'autre avec sincérité, parce qu'ils sont à la merci d'un tempérament très inégal, pleins de paradoxes involontaires, trop réfléchis pour ne pas le reconnaître, trop démonstratifs pour le dissimuler, toujours séduits par le mirage éblouissant des souvenirs et des espérances, et se faisant de la sorte un monde impossible en dehors de la réalité du temps et des choses, capables de tout entreprendre, incapables de rien poursuivre, aussi faibles contre eux-mêmes que contre les autres, peuplant ainsi leur vie de projets sans sagesse et de regrets sans fruits, ne vivant pas, comme dit Pascal, mais se préparant à vivre, jusqu'à ce que leur imagination, mal alimentée, s'épuise de consomption, et que le hasard des circonstances les fasse échouer quelque part, à trente ans, dans un coin médiocre, imprévu de la vie sociale? — Je suis de ces esprits-là, mon ami. Je m'abandonnerais sans doute aux événements, si, comme je vous le disais, j'étais libre. N'ayant pas de vocation, je flotterais d'un essai à un autre et ne suivrais jamais une ligne directe, la seule qui mène au succès. Je sens très bien cela, je me connais, j'ai peur de moi...

« Je suis donc bien décidé, mon bon Paul, à prendre un état. En cela, je ne fais que devancer les intentions inflexibles de mon père. Mais un état qui se rapproche le plus possible du genre d'études auxquelles je me livre de préférence, qui, même, me fournisse plus ou moins l'occasion de les appliquer; ou bien un état qui me laisse assez de loisirs pour m'en occuper sans trop

d'interruption. C'est vous dire que j'hésite entre le barreau et la magistrature. Le barreau, m'avez-vous dit, ne me convient pas pour plusieurs motifs, et, le plus grave, c'est précisément l'inégalité de ma nature. Cette inégalité, d'où vient-elle? est-elle curable? disparaîtrait-elle après un exercice assidu? Je n'en sais rien. Je suis d'avis pourtant de m'éprouver. Je ne crois pas d'ailleurs que ma taille et mon peu de forces physiques soient un obstacle radical; c'est encore à l'esprit de la temporisation que je me laisse aller. Resterait enfin la magistrature, c'est-à-dire peu d'argent, un exil indéfini, des chances d'avancement peu certaines, mais une certaine considération et moins de tracas que dans le barreau. Ainsi, Barreau, Parquet, Magistrature, voilà bien des issues. Je ne choisirai pas aveuglément l'une ou l'autre, mais en allant successivement de l'une à l'autre, après un consciencieux essai de mes moyens, il faudra bien finir par se caser quelque part.

« Vous le voyez, rien n'est décidé. Seulement, l'art comme loisir et pas comme métier.

« Le droit, il m'ennuie à crever, c'est vrai; espérons que l'application m'ennuiera moins (1). C'est là le vœu de mon père; nous divergeons seulement sur la question des loisirs; ce qu'il appelle un mauvais emploi de mon temps, je l'appelle un travail sérieux et honorable. Ne craignez pas que j'abdique jamais des goûts qui seront toujours la meilleure moitié de ma vie.

« Quant à cette année, nous allons décider, mon père et moi, comment je l'occuperai. Elle sera décisive et vous m'aiderez, mon ami, dans ce redoutable moment. Je suis au point culminant de ma jeunesse. Surtout ne me grondez pas; réfléchissez-y, tenez compte de ma

(1) Fromentin allait entrer dans l'étude d'avoué de Me Denormandie.

faiblesse, et ne regrettez pas de me voir embrasser un état qui ne fera pas du moins dépendre tout mon succès d'efforts excessifs et permanents. D'ailleurs, mon père n'y consentirait jamais.

« *Mardi matin.* — Nous avons passé la soirée au théâtre. La troupe est passable pour La Rochelle. Puis, à la sortie du spectacle, et sans en rien dire à personne, sauf à Léon (1), qui devait partager mon lit, je suis allé achever la nuit, — non pas où vous croyez, mon austère ami, — mais avec Emile et dans le but louable de travailler. Nous avons fait notre plan vite et mieux que nous ne l'aurions fait au milieu des dérangements de la journée; nous en sommes assez contents...

« Cette petite équipée matinale m'a rappelé d'heureux moments qui ne reviendront sans doute plus. Aussi mettais-je à travailler cette nuit l'ardeur d'un converti. Vous savez, en effet, que toutes nos relations d'amour, définitivement rompues, demeurent [illisible] pour cette année. J'ai vu Mme *** (2) trois ou quatre fois et dans des occasions sérieuses. Les circonstances nous désunissent malgré nous. En amour, la dette des âmes fidèles est la résignation...

« EUGÈNE. »

Les embarras pécuniaires qui furent, durant toute sa jeunesse, un des plus vifs soucis d'Eugène Fromentin, l'ont amené à confier à sa mère qu'il a fait à Paris quelques dettes. L'excellente femme a eu la tête et le cœur troublés de ces explications qui l'émeuvent toujours jusqu'aux larmes. — Elle a chargé secrètement Bataillard de régler ces comptes. — Eugène en est profondé-

(1) Léon Mouliade.
(2) Madeleine.

ment touché : « Ma pauvre mère, elle est bonne au delà de toute expression, et, quoi que je fasse, je ne serai jamais qu'un ingrat pour elle. »

La correspondance nous montrera plusieurs fois par la suite Eugène abdiquant ainsi entre les mains de sa mère et de son ami le soin de traiter les questions pratiques. Il reconnaît qu'il est mauvais calculateur : « Vous savez mon horreur pour les comptes. »

L'étude sur Gustave Drouineau, écrite de verve en moins de quatre jours, est achevée. Les auteurs en sont assez satisfaits. Léopold Delayant la juge favorablement. On verra à la présenter à la *Revue Indépendante* de George Sand et Pierre Leroux.

Il nous reste de cet essai une cinquantaine de pages, écrites tantôt par Emile, tantôt par Eugène.

C'est d'abord, sous la plume de Beltrémieux, un vaste tableau du mouvement des idées et des mœurs au commencement du dix-neuvième siècle. Les origines du romantisme, les influences anglaise et allemande, y sont démêlées avec sûreté, exposées avec assez de grandeur.

Gustave Drouineau, à la fois vulgarisateur du passé et précurseur des temps nouveaux, est un des types représentatifs de cette époque d'activité inquiète et de fermentation sociale (1). On sent que Beltrémieux et Fromentin reprennent le rêve de cet idéologue, le premier avec l'enthousiasme qu'il vouait aux idées rénovatrices de la société, le second à la lumière de cette sagesse qui modère les aspirations idéales et place en toute chose la vérité dans la mesure.

(1) Il prêcha l'évangile de la liberté, lutta sur tous les terrains contre les tendances matérialistes et s'efforça d'instaurer un néo-christianisme. L'échec de la restauration radicale qu'il avait rêvée anéantit Drouineau.

A peine l'étude sur Drouineau est-elle terminée qu'en trois jours Emile et Eugène bâclent une comédie en plusieurs actes, et en trois autres journées, un drame en un acte et en vers. Cette dernière œuvre n'est « qu'un fait très court sur des passions violentes, mais à leur dernier terme ». La lutte tout intime de la passion et du devoir en ferait une tragédie classique si le cadre et les sentiments n'étaient d'un romantisme inspiré de Schiller.

Les auteurs ne se faisaient pas d'illusion sur la faiblesse de ces essais : « Il n'y a ni esprit, ni idées, ni correction. » — C'est exagéré : après soixante-cinq ans de sommeil dans la poussière, *Mina* supporte encore aujourd'hui la lecture.

Ce surmenage cérébral a fait abandonner à Eugène toute autre occupation : chasses, promenades, visites. Il a de vers et de rêveries plein la tête : « Il fait de la pluie depuis deux ou trois jours... Ah! mon ami, plus de feuilles, plus d'oiseaux, un ciel uniformément gris, un air uniformément humide et rayé de pluie; des arbres tout noirs, des terrains brun foncé, des herbes luisantes et trempées, des routes délayées... l'hiver en plein! Et cependant il y a encore là dedans mille choses qui me ravissent à présent même que j'y pense en vous écrivant auprès de mon feu, dans le salon que vous connaissez! »

Au moment de regagner Paris à la fin de novembre, il s'écrie : « Les bonnes causeries, les salutaires inspirations! la belle et noble vie que nous allons mener, mon ami! Jamais je n'étais parti moins énervé, jamais avec plus d'anxiété, c'est vrai, parce que cette année sera peut-être décisive, mais aussi jamais avec plus d'énergie... »

Pourtant il a le cœur serré de la séparation : il songe

au chagrin de ceux qui restent. Plus son père et sa mère vieillissent, plus il lui en coûte de les laisser seuls (1).

Quelques jours après, il est de retour à Paris, et il s'est remis au travail.

Installé dorénavant au 21 *bis* de la rue Jacob, à côté de Bataillard, il se retrouve avec lui dans le petit cénacle où du Mesnil met sur pied un drame, où Michel Carré écrit et peint, où Eyriès, Benjamin Fillon, Albert Aubert, Emile Augier, viennent discuter ou lire leurs essais. Beltrémieux s'intitule de La Rochelle membre correspondant du Cénacle; c'est lui surtout qui y représente le romantisme.

Ce feu sacré de Fromentin et de ses amis est avivé par les relations qu'ils entretiennent respectueusement avec Michelet, Quinet et Sainte-Beuve, les maîtres de leur pensée...

Dans le courant de l'hiver 1842-1843, Fromentin passe sa thèse, puis commence son doctorat. Un ami de son père, avocat à la Cour d'appel de Paris, le présente à Me Denormandie, avoué, et le fait entrer dans son étude. « Je veux bien essayer, dit Fromentin, qui espérait toujours échapper à ce supplice, mais je fais mes réserves (2). » Il a là pour camarades le futur avocat Me Nicolet et Forcade de la Roquette, qui deviendra ministre. Quant à lui, son travail à l'étude consistait surtout à orner de croquis les sous-mains, les marges des actes de procédure et jusqu'aux panneaux des portes. Le jour où la place manqua, il descendit dans la petite cour sur laquelle donnait l'appartement et il

(1) A Bataillard, de La Rochelle, 25 novembre.

(2) Me Denormandie. *Temps passé, jours présents*, notes de famille. (*Soc. anon. des Publ. pér.*, 1900, p. 181 et suiv., ainsi que les indications qui suivent.) L'auteur, fils du « patron » de Fromentin, fut clerc amateur à ses côtés.

s'appliqua à couvrir de ses dessins la remise, l'écurie et le mur mitoyen. Tout étant ainsi décoré, ce clerc par trop amateur, secouant la poussière des dossiers, vint frapper un beau matin à la porte de l'atelier d'un peintre.

Dès 1842, et avant d'avoir rien appris que le rudiment enseigné par son père, Eugène produisait avec une merveilleuse facilité des compositions incorrectes, mais élégantes et gracieuses.

Depuis les ébauches négligemment jetées sur les feuilles de ses cahiers d'écolier, il n'avait cessé d'instruire son œil et d'exercer sa main.

Est-ce entraîné par sa camaraderie avec Michel Carré, alors voué à la peinture, que Fromentin saisit à ce moment la palette pour ne plus l'abandonner? Son père ne dut guère l'y encourager, on le verra par la correspondance qui va suivre.

M. Gonse reproduit, comme le plus ancien des croquis de cette époque qui nous soit parvenu, une scène de *Chatterton*, dessinée le lendemain d'une représentation du drame de Vigny au Théâtre-Français (1). Ce dessin à la plume, du 2 avril 1841, qui appartenait à Benjamin Fillon, semble aisé, juste de trait et d'une composition assez heureuse.

Dans ses courses aux environs de Paris, Eugène s'essayait à dessiner d'après nature : « Ce sont, écrit M. Louis Gonse, ses bégayements de paysagiste (2). De 1841 datent aussi deux eaux-fortes, assez médiocres, du reste, deux portraits : celui de Dubois, étudiant en droit, mort notaire à La Rochelle (à mi-corps, assis, presque de face); l'autre d'Emile Beltrémieux (tête de profil). Il avait également tenté de reproduire par le

(1) Louis Gonse, *ouvr. cité*, p. 13.
(2) *Id.*, *ibid.*, p. 21 et suiv.

même procédé les traits d'Edgar Quinet et les siens (de face, la tête appuyée sur la main droite); mais n'ayant pas réussi, dans cette dernière planche, à rendre ce je ne sais quoi d'inquiet qu'il y avait dans son regard, d'ailleurs très ferme, il détruisit la planche et n'en distribua point d'épreuves à ses amis. 1842 n'apporte encore rien de décisif dans le sens de sa vocation artistique.

« Le Louvre cependant commence à l'attirer, il y fait de longues et fréquentes promenades. Ses premiers sentiments sur les maîtres sont assez curieux à retenir. On y sent poindre son amour pour les qualités d'une exécution fine et juste... L'école italienne le laisse à peu près indifférent. Léonard seul l'arrête quelquefois, mais lui cause moins d'admiration que de trouble. Salvator l'intéresse. Quant aux portraits du Titien, il a pour eux un culte muet (1). Dans l'école française, il estime Chardin par-dessus tout; Lesueur, dont il avait pu admirer tout jeune une belle peinture, attire son attention (2). Toutefois ses enthousiasmes sont déjà pour les Hollandais, surtout pour les paysagistes. Le *Gué*, de Wynants, avec figures de Berchem, le *Coup de Soleil* et la *Digue battue par la Mer*, de Ruysdaël, le fascinent. Devant ces peintures, il se sent à l'aise, ainsi qu'il aimait à le répéter. Parfois il se prend de belle passion pour Rubens, mais ce n'est qu'un éclair. La *Kermesse* lui cause une sorte de vertige. Les bons portraits de Van Dyck plaisent davantage à sa nature aristocratique,

(1) Véronèse ne l'attire pas moins. Plus tard, à un des célèbres dîners Magny, M. Jules Troubat, le secrétaire de Sainte-Beuve, entendit Fromentin s'écrier vivement qu'après les *Noces de Cana*, il ne comprenait pas qu'on prît le pinceau...

(2) L'*Adoration des Bergers*, commandée à Lesueur en 1653 par les Pères de l'Oratoire de La Rochelle, est aujourd'hui placée au Musée de cette ville. Fromentin put l'admirer dans la chapelle pour laquelle elle avait été peinte.

quoiqu'il soit parfois gêné par leur composition théâtrale; en regardant le peintre, il pense toujours au surprenant aquafortiste. Malgré ses entraînements d'alors pour Gœthe et Schiller, les Allemands, même Albert Dürer, qu'il ne peut juger que dans ses estampes, le trouvent absolument rebelle. Rembrandt est pour lui incompréhensible, sauf dans ses paysages à l'eau forte. Parmi les modernes, Delacroix le passionne tout d'abord. Il reproche à Ingres d'être un imitateur de Raphaël, que lui, Fromentin, estimait médiocrement, le connaissant mal. Cependant il avoue, en voyant un dessin d'Ingres, qu'il est *un sculpteur de première force.* En musique, il ne connaît Mozart et Beethoven que de réputation; il aime Bellini, Donizetti et toute l'école sensualiste de Rossini. »

En 1843, Eugène Fromentin se décide à faire enfin ce qu'on pourrait appeler ses classes de peinture. Il entreprend auprès de son père, directement et par l'intermédiaire d'amis rochelais, d'instantes démarches pour obtenir l'autorisation d'entrer dans un atelier. Le docteur ne cède qu'à la condition de choisir le maître; ce sera Rémond, le représentant le plus marquant à cette époque de l'école académique de paysage (1). Le jeune artiste s'attardera peu dans cet atelier, quelques mois à peine. Il n'y puisera que des enseignements de métier, continuation de ceux que lui a donnés son père, mais c'est assez pour stimuler ses efforts et leur imprimer une première direction.

A partir de cette époque, et pour plusieurs années, les préoccupations littéraires passent, sinon dans l'esprit, du moins dans la vie d'Eugène Fromentin, au second plan. Plus de ces essais romantiques, de ces poésies

(1) Né en 1795, mort en 1875.

sentimentales que bientôt l'artiste ne voudra même plus relire, qu'il détruira « comme des choses fausses ou puériles dans le fond, prétentieuses dans la forme, où il aurait craint de retrouver une image ridicule de lui-même (1). »

Il comprend de jour en jour plus nettement qu'il faut rompre à tout prix avec les habitudes énervantes du passé, se décider enfin et vouloir.

Avec quelques retours du mal qui dévora sa jeunesse, la correspondance de Fromentin reflète donc, à partir de cette époque, des pensées nouvelles. Il cherche utilement sa voie.

(1) Paul Bataillard, *Notes Biographiques.* — Jules Breton tenait de Fromentin qu'il avait détruit plus de six mille vers de sa composition. (*Un Peintre paysan*, p. 264.)

CHAPITRE III

INITIATION A LA PEINTURE

(1843-1846)

Une lettre de Fromentin à Bataillard nous montre l'utilité des conseils que le jeune peintre reçut à l'atelier (1). Il vient de copier un tableau, paysage avec figures. Il apporte son travail à Rémond. « Il m'a désapprouvé de m'être assujetti servilement à copier les moyens, au lieu de copier seulement l'effet, et, somme toute, il a paru content. Il prétend que certaines parties sont une charge de l'original, ce qui n'est pas un compliment, mais ce qui me prouve du moins que j'ai assez bien attrapé la manière. »

Pour étudier sérieusement le paysage, Eugène ne se contente plus dorénavant de fréquentes promenades autour de Paris, il va s'installer de temps à autre, pour quelques jours, dans un coin de la campagne environnante. Il passe à La Celle-Saint-Cloud, en compagnie d'Albert Aubert et d'Emile Augier, les mois d'août et de septembre 1843 (2).

Il y dessine d'après nature et copie aussi, pour se faire la main et pour contenter son père, un tableau de Marilhat. Fatigué par le grand air et par la chaleur, la

(1) De Paris, 26 juillet 1843.

(2) Emile Augier lit à ses amis sa *Ciguë*, qui sera représentée l'année suivante avec le succès que l'on sait.

vue affaiblie, il est cependant heureux. Il écrit à du Mesnil, alors en voyage à Dieppe :

La Celle, 10 août [1843], jeudi soir.

« Mon bon Armand, je suis aussi fatigué qu'hier, aussi abruti, mais il ne faut pas vous faire attendre et je me suis promis de vous consacrer ma veillée. Vous savez, mon ami, ce que nous entendons par veillée dans ce fortuné pays; ce sont les deux heures de nuit tout au plus qui suivent le coucher du soleil. Il est rare que nous nous couchions après dix heures, mais il est rare aussi que je me lève après six heures du matin. Aussitôt levé, je prends mon café, m'arme de mon carton, de mon bâton, de ma blague à cigarettes, et me mets en route. Je rentre assez ordinairement vers deux heures, me repose un instant en cassant une croûte, et retourne à la besogne jusqu'au dîner. Le soir, quand je n'ai pas à finir une esquisse ou à observer un effet de ciel, nous allons, Aubert, Augier et moi, courir dans les bois jusqu'à neuf heures. Délicieuses promenades au clair de lune par des sentiers de bois complètement déserts, — qui seraient bien plus délicieuses encore si l'on pouvait s'abstenir de calembours et de plaisanteries. Quoi qu'il en soit, cette indépendance, cette solitude, l'admirable température dont nous jouissons depuis quelques jours, et par-dessus tout, ce spectacle permanent d'un beau ciel et d'une belle campagne m'enchantent et me préparent de délicieux souvenirs. Malgré toute mon activité, mon travail ne marche pas au gré de mes désirs et de mon impatience.

« Après beaucoup d'essais infructueux, parce qu'ils étaient sans doute maladroits et que le temps me contrariait, j'ai renoncé à peindre pour me mettre à dessiner.

Les premiers essais de dessin n'ont guère été plus heureux; mais depuis deux ou trois jours, j'ai réussi à faire quatre ou cinq études de détail dont je suis content. Je rencontre à chaque pas des difficultés qui me désolent; il faut que je devine, n'ayant personne pour me donner le secret d'un mécanisme que je ne connais pas. Toutefois ce séjour et ces tentatives acharnées ne m'auront pas été inutiles. Car sans produire, on apprend beaucoup à observer la nature d'aussi près. J'exploite le parc du château que vous avez vu de nos fenêtres; il est admirablement planté et j'y trouve, sauf les châtaigniers, tous les sujets d'études que je puis désirer...

« Et vous, mon ami, toujours triste, toujours gémissant, vous m'affligez beaucoup, je vous assure...

« Je comprends, pour l'avoir éprouvé bien souvent, que des impressions pareilles à celles d'un voyage, le mouvement, les longues contemplations de la mer ou des champs, sont autant de toniques qui ne conviennent nullement à un esprit à jeun, pas plus qu'ils ne conviennent à un cœur malade, pas plus que l'air salin ne convient à un estomac délabré par la diète.

« En outre, ne savez-vous pas qu'il y a dans l'imagination une impatience qui fait sa faiblesse et son malheur? Ne savez-vous pas qu'il suffit de s'être longtemps à l'avance entretenu des objets qu'on va voir, pour en affaiblir l'impression quand on est en leur présence? Ne vous occupez pas de comparer le présent à votre rêve.

« Vous voyez, comme moi, comme nous tous, gens écervelés, les choses en vous plutôt qu'en elles-mêmes. Ayez donc soin seulement de voir beaucoup, de regarder longtemps, de sentir souvent, et puis tout se transfigurera naturellement dans vos souvenirs et vous serez heureux sans déceptions. Voyez-vous, le souvenir est un admirable instrument d'optique. Etourdissez-vous le

moins possible, mais ne vous faites aucune violence, n'attendez aucun bien de ce voyage, rapportez-en seulement du plaisir. Quand vous serez de retour, il sera temps de vous soigner.

« L'admirable nuit, mon ami! Je suis seul, les fenêtres sont ouvertes, neuf heures et demie sonnent à l'église, l'air est orageux, le vent qui s'est élevé ce soir souffle dans les grands peupliers nos voisins, les chiens aboient dans le village au bas du vallon; du reste pas un bruit humain. Vous ne sauriez croire le monde de souvenirs que ces aboiements de chiens soulèvent en ce moment dans mon esprit. L'admirable puissance, mon ami, que de résumer ainsi des années d'existence dans un petit bruit qui vous arrive à peine au creux de l'oreille! Figurez-vous de même qu'une bouffée de vent de sud, une odeur de bitume, vous arrivent un soir que vous serez, dans un ou deux mois, à votre fenêtre de la rue des Martyrs, et vous rappellent immédiatement Dieppe avec ses odeurs de goudron et ses rafales de mer. — Vous verrez alors si votre voyage n'est pas, heure par heure, ineffaçablement marqué dans votre esprit! Que voulez-vous de plus? Mais je fais le pédant et vous savez tout cela mieux que moi.

« Adieu... Je vais m'endormir en lisant *Candide, faute de mieux.*

« EUGÈNE. »

Quelques jours après cette lettre, Eugène rentre à Paris prêter le serment d'avocat; puis il retourne jusqu'en septembre à la campagne. Paul Bataillard l'accompagne ensuite à La Rochelle et à Saint-Maurice où ils passent ensemble une partie des vacances de 1843. Ils y retrouvent Beltrémieux et tous les trois mènent en commun la vie intellectuelle qu'ils aiment.

Eugène croyait presque en avoir fini avec le droit, mais il a été décidé, pour son malheur, qu'il commencerait son doctorat. Déjà s'accuse entre ses parents et lui la lutte sourde qui attristera toute sa jeunesse. Dès les premiers jours de novembre, il se dispose donc à repartir pour Paris afin d'y prendre sa première inscription. Il se plaint d'avoir mal employé ses vacances, de laisser « beaucoup de plans inachevés et d'espérances déçues ». Il continue à voir Madeleine chez des amis communs, jamais ailleurs. Le mari ne s'absente pas et toute entrevue est ajournée à l'année suivante. « J'en suis d'ailleurs moins préoccupé, avoue le jeune homme, depuis que je pense un peu plus au travail. »

A Paul Bataillard.

Saint-Maurice, vendredi soir, 11 h. 1/2,
17-20 novembre 1843.

« ... Je partirai vers la fin de la semaine prochaine, au moment où l'on déménagera de Saint-Maurice. J'avais espéré pouvoir passer quelques jours à la ville. Je caressais le secret espoir *d'utiliser* quelqu'une de mes soirées, puisque les nuits me sont doublement interdites; mais on n'en finit pas ici, vous le savez; ma mère est en lessive; après quoi, viendront les nettoyages, en sorte que nous ne partirons pas de la campagne avant jeudi ou vendredi prochain. Emile travaille toujours. Il est venu la semaine dernière dîner et coucher ici. Nous avons passé deux jours ensemble auprès du feu, car il faisait déjà froid, à causer littérature. Nous avons repris dimanche, quand je dis repris je veux dire continué de divaguer sur toutes choses, prenant successivement *Lucrèce, les Cariatides, le Cid*

Cinna, *Phèdre*, etc.; finalement, concluant en faveur de Corneille et de Racine sur Ponsard et sur Banville, conclusion prévue. — J'étais fort triste, découragé, honteux de mon oisiveté, ou, pour parler plus juste, du mauvais emploi de mon temps et de mon esprit. Il m'a remonté et je lui dois d'avoir mieux employé les premiers jours de cette semaine.

« Il faisait froid; je ne suis pas sorti de la semaine, et j'ai badigeonné une toile sans savoir pourquoi ni *pour quoi*. Il en est sorti un petit effet de *Soir* dans un lieu quelconque de la *Normandie* ou de la Touraine, car il y a des prairies, un grand horizon fuyant sous un ciel fuyant; pour second plan un terrain en pente et des arbres légers et droits en silhouette; pour premier une mare avec des roseaux, un chemin de côté. J'y mettrai, quand ça sera sec, *un homme à cheval sur une vache* avec *un chien qui le suit*, figures pillées dans un de mes volumes de gravures, et puis, une file de canards ou de grues volant en plein ciel du nord au sud. — C'est moins que rien, mais il y a, je crois, de la vérité et peut-être du sentiment; je l'ai fait du moins avec sentiment; je ne sais s'il est visible. Je ne sais pas si mon père en est content : 1° parce qu'il se prononce rarement; 2° parce que là dedans rien ne doit lui plaire, ni le choix plus qu'agreste du sujet, ni le négligé des détails, ni les formes des nuages qui ne répondent en rien à ses théories sur la *marche des nuages ;* mais tant pis! je vais tout de même à ma guise.

« Hier, je suis allé passer le jour à la ville, le soir au spectacle pour voir les *Taigny* du Vaudeville et surtout Mme *** (1) qui s'y trouvait flanquée de l'époux. Aujourd'hui j'ai continué, ou plutôt recommencé sans

(1) Madeleine.

plus de succès un portrait trois fois manqué de Jenny, ma cousine; et enfin dépité comme il convient après une quatrième tentative malheureuse, je suis revenu rêvassant à la campagne par un temps charmant, tranquille, légèrement humide, brun comme en cette saison où tout est brun. J'avais depuis hier une idée que j'ai esquissée ce soir à ma veillée, sur toile, aussi, pour m'y mettre dès demain matin. J'ai là, sous la main, mon esquisse au crayon encore inachevée et, sauf correction, voici le sujet et le plan (première idée) : une naïade ou une nymphe quelconque dormant auprès d'un ruisseau en plein bois. Il est midi. Le soleil est à pic. Le paysage est voûté par des arbres; le ruisseau qui coule du fond de gauche au premier plan de droite est entièrement dans l'ombre, il n'y a qu'un cercle de lumière vive embrassant une langue de gazon *émaillée de fleurs*. La nymphe étendue dessus est, par devant, auprès du ruisseau. Le soleil étant vertical, j'aurai des ombres en dessous qui me permettront d'accuser vigoureusement sans les dessiner les formes de la nymphe et puis j'aurai son reflet dans l'eau. Elle a le haut du corps sur l'herbe, le bas-ventre et les jambes pudiquement voilés par le *transparent cristal*. Derrière elle de grands jets d'arbres, attachés par le pied, très flexibles, *très élégants*, droits, sans ramifications, *à la Lessieux* ou à peu près, laissant voir à travers leurs touffes étagées du ciel dans le fond, par éclaircies. Tout à fait sur le premier plan, car le sujet est adroitement rejeté au second, de grands roseaux (ceux du Jardin des Plantes), des rameaux, des châtaigniers (ceux de la Celle) jetés en travers et pendant sur l'eau, puis des lianes qui tomberont d'en haut, des nénuphars et tout ce que je pourrai inventer d'humide, de vert et de tranquille, tout cela noir pour faire valoir mon cercle lumineux. Ajoutez

à cela des masses de vigne sauvage, de houblons, etc, etc., que je me propose demain de grouper où et comment je pourrai. — Comprenez et voyez, si vous pouvez. Quant à moi, je vois bien mon affaire, mais l'exécuter, voilà la question! en tout cas, si je manque, ce qui est presque certain, j'en garderai le projet pour plus tard. Je vais y mettre tous mes soins, parce que cela répond à un sentiment vif et depuis longtemps acquis, *du midi dans les bois au bord de l'eau.* J'oubliais des ibis ou des cigognes qui dormiront tranquillement debout sur une patte pendant qu'une ou deux tourterelles folâtreront à travers une éclaircie. — Voilà. Ne riez pas, mon ami, il sera temps quand vous aurez vu. Je n'ai aucune force d'invention. Je regarde de côté cette malheureuse esquisse, c'est triste, c'est du pillage, de la routine, sans adresse d'assimilation, ni d'arrangement.

« *Enfin, petit poisson deviendra grand,* si... si... si... Ah! mon Dieu, je voudrais être à l'année prochaine! et pourtant qui sait?

« J'ai le sentiment des effets, mais je n'ai pas la mémoire des formes, et je n'ai pas l'imagination et la fantaisie qui vaut mieux que la mémoire. Je ferai du grand en espace, je n'en ferai pas, à moins d'effort, en proportions, ou pour mieux dire, je ferai de l'étendu et pas de grand.

« Je pense aussi, tout en écrivant, qu'il faudra ou recommencer ou agrandir mon esquisse en l'ébauchant, car ma figure est microscopique et mes arbres principaux ont l'air d'allumettes ou d'échalas et dansent dans ma toile. Me voyez-vous peignant des arbres, rien que des arbres? Quand il n'y a que des teintes plates, ça va encore tant bien que mal, mais des arbres! Il n'y a pas à dire, ce seront de vrais arbres vus à demi-portée d'œil. — Je vais me coucher pour y penser avant de

m'endormir et demain matin je me mets à la besogne. Je vous dirai demain soir en fermant ma lettre comment l'ébauche aura marché.

« Bonne nuit; il est une heure à l'instant, heure indue à la campagne; mon feu est mort et bien que le temps tourne à la pluie, à en juger par le vent qui vient du sud dans la tonnelle, il fait froid dans le grand salon. Bonne nuit, mon ami, à demain.

Lundi soir.

« Mon ami,

« ... J'ai travaillé aujourd'hui; l'ébauche est faite tant bien que mal, je la débrouillerai demain et les jours suivants. Je n'ose rien en espérer, mais l'important pour moi, c'est de me sentir en goût de peinture et de dessin...

« Allons, adieu, mon ami.

« EUGÈNE. »

A Armand du Mesnil.

Saint-Maurice, lundi soir, 23 novembre 1843.

« Mon bon Armand,

« A la fin de cette semaine je vais faire mes malles et je serai auprès de vous dans les premiers jours de l'autre... Allons, mon ami, nous allons piocher. Si vous voulez de l'émulation je vous en offre, car, si Dieu m'assiste, je travaillerai cet hiver. Que de projets, mon ami! Un premier examen de doctorat dans l'année, et puis la peinture, et puis bien d'autres choses! J'ai été bien abattu, bien découragé, ces derniers temps;

la température, les dérangements, les *contrariétés secrètes*, tout y concourait...

« Si vous saviez aussi comme la vie commune est contraire à toute espèce d'activité intérieure! On n'est plus soi, on est sa mère, on est son père, on est son frère. Comment veiller, quand toute la maison se couche disciplinairement à dix heures? Comment se retirer dans sa chambre, après le dîner, quand la famille fait cercle au coin du feu et qu'on y a sa place marquée depuis vingt ans? Comment penser, rêver, s'appartenir enfin, quand il faut causer en commun, rire en commun, tisonner en commun? Insensiblement l'esprit de communauté vous enveloppe, vous envahit. Après une enfance très ouverte, très gaie, presque bruyante, j'ai eu, par l'effet de circonstances que vous connaissez, une jeunesse extrêmement taciturne. J'avais pris involontairement l'habitude de la réserve et du silence, habitude suspecte, souvent importune, qu'on respectait pourtant, autant par pitié que par tolérance. J'échappai par là à ce danger dont je vous parle et j'acquis temporairement une personnalité toute-puissante.

« C'est à ce concours de circonstances fortuites que je dois de m'être développé dans le sens de ma nature : sans cela, j'étais faussé, étouffé, perdu. Aujourd'hui je n'ai plus les mêmes motifs, je n'ai même plus le prétexte; tout au contraire, c'est un devoir pour moi de faire oublier le passé et de rassurer par mes habitudes d'esprit ma pauvre mère trop prompte à s'alarmer du moindre nuage qui traverse notre existence naturellement si sereine. C'est ce qui fait que de longtemps peut-être je ne serai plus libre dans ma famille, et que je ne dois plus compter beaucoup sur mes vacances pour avancer mes travaux, quels qu'ils soient.

« En outre, si vous connaissiez les mœurs de nos pe-

tites villes, les exigences des parents, des camarades ou des simples connaissances! Je ne vais jamais à la ville, — et j'y vais souvent, — que je n'aie plusieurs visites à faire. Encore suis-je en retard avec tout le monde. Nous sommes complètement seuls à la campagne; l'unique voisine qui nous visitât tous les soirs est rentrée à la ville. Aussi, depuis six heures et demie jusqu'à dix heures ou dix heures et demie, restons-nous tous quatre au coin du feu : ma mère avec son aiguille, mon père avec son journal, Charles avec un livre de médecine, et moi avec n'importe quoi, crayon ou livre de littérature. Quelle triste saison! Charmante, quand il fait tiède comme aujourd'hui. Le jardin est complètement dépouillé, quelques arbres exceptés qui se couronnent de feuilles à l'été de la Saint-Martin. Il y a bien des poèmes et bien des tableaux dans tout cela : je vous parlerai de mes tilleuls, de mes guérets ensemencés, de mes treilles sans feuilles, de mes frênes emmaillottés de lierre, de mes grands ormeaux chargés de lichens jaunes, et des oiseaux d'hiver qui passent et s'en vont vers la mer, quand nous flânerons ensemble, dans une dizaine de jours, sur vos boulevards... »

Fromentin quitte enfin La Rochelle le 2 décembre. « Jamais on n'avait mis tant d'insistance à me retenir (1). Mon père oublie, quand il m'a auprès de lui, que j'ai d'autant plus de besogne qu'il m'oblige à cumuler et qu'il me réduit mon temps... Je n'ai rien fait de ce que je voulais faire; tout a manqué faute d'études, de savoir, faute de tout. Je garde mon sujet, qui est fécond, et l'ajourne à la fin de cette année...

« Oh! si vous saviez comme je sens pour vous, pour moi, pour nous tous, la nécessité d'arriver par le travail,

(1) A Bataillard, de La Rochelle, 1er décembre 1843.

par la constance plus encore que par l'ardeur! Vous savez l'histoire du *Lièvre et de la Tortue.* »

Dès la fin de l'hiver 1843-1844, Eugène Fromentin déserte l'atelier de Rémond pour entrer dans celui de Cabat (1). C'était passer à l'ennemi. Le transfuge ne profitera que peu de mois des leçons de son nouveau maître. Il ne serait cependant pas impossible de discerner l'influence que, par le sentiment et l'intimité de ses tableaux, par la grâce et la distinction de son art, le paysagiste exerça sur la première manière de son élève, dans la faible mesure où cet esprit original subit l'action d'autrui. Peintre correct et mesuré, d'un tact parfait dans ses allures comme dans ses créations, Cabat avait, l'un des premiers avec Dupré et Rousseau, ouvert au paysage la voie dans laquelle il s'est depuis lors si heureusement engagé. Adonné à l'étude des Hollandais, fasciné par l'œuvre de Gainsborough et de Constable, celui qu'on a appelé « le père du paysage naturaliste » tentait, en réaction contre l'école académique, de ramener le peintre à l'amour de la vérité et à l'étude directe de la nature. Plus de simplicité, plus de sincérité dans la façon de sentir, plus de conscience et plus de charme dans l'exécution, n'y avait-il pas là de quoi séduire un Fromentin?

Il est vrai que, depuis 1840 environ, Cabat, à la suite d'un séjour en Italie, semblait revenir insensiblement à la conception historique du Poussin dont ses débuts l'éloignaient si fort. Mais cette seconde manière, essai de conciliation du réalisme avec les traditions de

(1) Louis Cabat, né à Paris en 1812, mort en 1893, élève de Flers, débuta au Salon de 1833. Membre de l'Académie des beaux-arts en 1867, directeur de l'Académie de France à Rome de 1877 à 1885, il resta toute sa vie en excellents termes avec Fromentin.

l'école, n'était pas encore nettement caractérisée en 1844.

Eugène Fromentin, en son ardeur de travail, sent avec joie que les ailes de l'artiste lui poussent. Mais il n'a pas encore conquis l'équilibre absolu de ses forces. Il se dégage à peine de la mélancolie dont sa première jeunesse a été voilée (1). Il tâtonne, il se cherche.

Subitement, dans les derniers jours de juin 1844, il apprend que Madeleine, dont la santé depuis longtemps languissait, est de passage à Paris pour y subir une opération redoutable. Une amie d'enfance, Mme Z..., consent à l'introduire un soir jusqu'au seuil de la chambre où agonise la jeune femme. Il la contemple un instant dans la pénombre, à travers une porte vitrée. Le mari est là. Les deux hommes, oubliant dans leur commun malheur ce qu'ils furent l'un pour l'autre, se serrent la main en silence. Eugène sort de la maison en chancelant. Dans l'affolement de sa douleur, il court se jeter à genoux dans l'église voisine pour y prier machinalement et y sangloter à son aise. Les prières et les chants — c'était l'heure du salut — apaisent enfin sa douleur.

Madeleine mourut quelques jours après, le 4 juillet. Elle avait vingt-sept ans. Elle laissait trois petits enfants. Eugène fut parmi les rares amis de Paris qui suivirent le convoi.

Qu'avait été pour lui la jeune femme depuis 1839? Nous ne possédons, pour en décider, aucun indice. D'une lettre inédite d'Emile Beltrémieux (22 mai 1845), on peut seulement inférer que la désillusion avait fini par ternir chez Eugène Fromentin l'éclat du sentiment premier. Ce qu'à vingt-quatre ans il pleurait, c'était tout un passé douloureusement cher, ces longues années,

(1) Beltrémieux continue même à lui reprocher de ne pas s'astreindre à se nourrir comme tout le monde.

ces années légères de l'extrême jeunesse « dont la cendre tiendrait dans un médaillon de femme (1) », c'était le premier amour autour duquel l'adolescent cristallise le meilleur de ses aspirations. Il perdait, en son amie, la figure qui incarnait ses souvenirs et d'un doigt mystérieux lui avait ouvert les palais enchantés du rêve. L'ensevelissant, il s'ensevelissait lui-même, et nul plus que lui ne souffrit de sentir se briser le fil qui relie à l'enfant l'homme mûr.

La perte de Madeleine produisit donc en Fromentin un ébranlement de la sensibilité qui se propagera d'année en année pour aboutir à *Dominique*.

La première explosion de douleur inquiéta sa famille et ses amis. Les lettres éplorées qu'il leur écrivit alors ont leur reflet dans les réponses qu'y faisait Emile Beltrémieux (2). Il y est fait allusion à d'étranges pensées qui traversèrent, aux heures cruelles, le cerveau d'Eugène. Il songea un instant à s'enfermer dans un monastère. Pendant quelques jours, ses amis parisiens veillèrent sur lui. Quand le calme fut revenu, ils

(1) *Une Année dans le Sahel*, 9e édit., p. 84.

(2) « Tout est bien pardonné, s'est écrié ta pauvre mère!... Les larmes qu'elle verse maintenant n'ont d'autre cause que le malheur même que tu pleures... Ecris-lui tous les jours... dis-lui que tu as du courage... Ne te laisse pas abattre; que cette vie nouvelle dont tu parles à ta mère et dont le malheur présent est l'occasion soit une vie de courage et d'efforts, qu'elle soit une vie d'homme! Mais tout entier au désespoir, ne rêve pas ce que tu condamneras plus tard et ne prends pas de résolution impossible. » [Lettre du 6 juillet.] — « ... Tu as pensé à de graves résolutions dont un souvenir toujours présent doit t'assurer le succès. Mais sois prudent, il faut méditer bien longtemps sur la nature de ses efforts avant de s'engager, parce qu'on pourrait se tromper dans un premier mouvement et entrer dans une voie dont on ne pourrait sortir sans parjure et qu'on ne pourrait suivre sans péril... Frappé d'un coup semblable, je me vouerais à une vie austère, laborieuse, sainte aussi... C'est ce que tu as fait certainement... Mais aurais-tu songé à aller plus loin?... » [Lettre du 11 juillet.]

comprirent que la solitude à laquelle il aspirait lui était nécessaire et n'offrait plus de danger. Moins de huit jours après la mort de Madeleine, Eugène se réfugia dans les bois de Meudon et s'y ensevelit avec ses souvenirs.

Meudon, samedi soir, 10 heures, juillet 1844.

« Arrivé ce soir à sept heures. Promenade après dîner sur la terrasse du château. Temps couvert, menaçant. Vent du sud-ouest humide et chargé de pluie. La terrasse était déserte; la nuit tombait. Impression d'automne.

« Une ou deux lumières brillaient faiblement au rez-de-chaussée des châteaux qui sont au pied des bois; des chiens de garde aboyaient au loin dans la direction des étangs de Villebon; des cors de chasse sonnaient par là-bas. Mille impressions m'ont assailli. J'ai senti d'abord que j'étais un voluptueux en fait de sensations; grande cause de paresse, maladie peut-être incurable...

« Tout mon passé m'a traversé la mémoire, depuis mes lointaines rêveries dans mon allée verte de Saint-Maurice, jusqu'à mes dernières promenades avec Emile dans les environs de Paris. Puis le souvenir incessant de ma pauvre amie s'est emparé de moi pour ne plus me quitter. En quelques secondes, j'ai remonté le cours des sept années passées ensemble. Enfin je l'ai revue morte. En ce moment, l'horloge du château sonnait huit heures et demie! J'ai tressailli. J'ai regardé Paris qui s'étendait à perte de vue dans la brume, et je me suis dit : Combien de gens sont maintenant à genoux auprès du lit mortuaire d'un être chéri? Combien de bras tendus vers le ciel? Combien de vœux désespérés? Combien de cris de détresse et de prières héroïques traversent invisiblement cette atmosphère funèbre et vont

chercher dans l'infini des oreilles qui les écoutent, un cœur miséricordieux qui les exauce et des bras qui s'ouvrent aux âmes délivrées! — Mais le ciel était obstinément tendu de nuages plombés; il n'y avait pas une échappée sur le bleu. Je fermai les yeux et cessai de penser... »

Meudon, jeudi soir, 18 juillet.

« Je pense à toi qui dors *là-bas* sous l'herbe mouillée du cimetière, pauvre tête si belle, aux yeux si doux, au teint si blanc, aux cheveux si noirs!

« Je pense à toi, qui subsistes là-haut dans l'inconnu dévoilé, chère âme, âme heureuse, âme satisfaite, âme apaisée!

« Pourquoi, — si l'on parle d'un cimetière, — dit-on toujours : *là-bas?* Le cimetière est à ma porte; je vois de ma fenêtre le fossoyeur creuser et combler les fosses; je puis compter les bouquets qu'on dépose et les feuilles que l'automne fait tomber des rosiers sur les tombes, et pourtant je dis en le montrant : *là-bas*, j'écris, en en parlant : *là-bas*. — C'est qu'il y a aussi loin du cimetière à la cité qu'il y a loin de la mort à la vie.

« Amie, ma divine et sainte amie, je veux et vais écrire notre histoire commune, depuis le premier jour jusqu'au dernier. Et chaque fois qu'un souvenir effacé luira subitement dans ma mémoire, chaque fois qu'un mot plus tendre et plus ému jaillira de mon cœur, ce seront autant de marques pour moi que tu m'entends et que tu m'assistes... »

Après une dizaine de jours passés à Meudon, Eugène va s'installer dans cette forêt de Fontainebleau où Obermann avait promené ses rêveries et où Michelet voit un « lieu admirable pour guérir de la grande ma-

ladie du jour, la mobilité, la vaine agitation ». Il passe le mois d'août à Chailly, il y peint, avec un de ses camarades d'atelier. La fièvre du travail, le réconfort puisé dans les fréquentes visites de du Mesnil et de Bataillard et dans les lettres affectueuses de sa mère lui permettent de triompher de la crise morale dont il a été la proie. Mais les pluies persistantes contrarient ses projets. Trempé « comme après un bain, et crotté jusqu'aux genoux », il se dépite, la tristesse l'envahit de nouveau (1) :

« Ces jours derniers, j'avais quelque contentement de ma besogne, aujourd'hui je suis démoralisé et je jetterais mes brosses au feu. Venez, mon ami, que nous causions, car depuis si longtemps que je suis obligé de me contenir, mon cœur déborde... Le souvenir de ma pauvre amie m'a poursuivi aujourd'hui et ce soir obstinément. La forêt était bien grave, le ciel bien lugubrement rayé. Dans l'après-midi, j'ai levé deux ou trois fois les yeux vers le ciel bleu qui perçait à travers les chênes et j'ai senti je ne sais quoi d'aigu et de glacé m'entrer dans le cœur comme un coin. »

Le 28 août, Eugène écrit à sa mère : « Je ne veux pas différer mon départ d'un seul jour. Je m'ennuie horriblement et du peu de succès de mon voyage et surtout de ma solitude. Le mal du pays me gagne. J'ai besoin absolument de vous voir... Toutes mes amertumes se réveillent. Je me sens le cœur plus vide et plus délabré que jamais. Tu me comprends, ma mère chérie, tu sais quel endroit de mon cœur est vide. Le reste vous appartient et Dieu sait qu'il est bien rempli! »

Et deux jours après : « Jamais je n'avais été plus impatient de vous voir. Je m'attends et me résigne à des émotions bien douloureuses. »

(1) A Bataillard, de Chailly, 22 août 1844.

Eugène part enfin pour Saint-Maurice, dans les premiers jours de septembre, étrangement vibrant, avide d'épanchements et de vie intérieure.

A Paul Bataillard.

Saint-Maurice, mercredi soir, 11 septembre 1844.

« Mon ami,

« ...Je suis arrivé lundi dernier au soir, criblé de poussière, mais bien heureux de me trouver au terme si désiré de mon pèlerinage. On m'a reçu comme je comptais l'être; ma mère a été d'une tendresse inexprimable. Je ne puis vous dire quel baume ces affections de famille ont mis sur mes récentes blessures. Depuis le premier et confidentiel entretien, il n'est plus guère question entre nous du sujet commun de nos tristesses. — Je vais assidûment visiter le tombeau de ma pauvre amie c'est mon *palladium*, mon ami. — Vous comprenez à quel point Saint-Maurice m'est cher. Je vous reparlerai longuement de ces douces et pieuses visites. Je vois souvent les enfants (1), je les adore; je voudrais les avoir toujours auprès de moi.

« Dès le mardi, lendemain de mon arrivée, je me suis mis à la besogne.

« Je me suis décidé pour Vaugoin, la ferme que vous connaissez en bas du marais (2). C'est très pittoresque; et, quoique mal éclairé par l'effet du soir que je choisis,

(1) Les trois enfants de Madeleine.

(2) Le tableau dont il est question ici figurera au Salon de 1847 sous le nom d'*Une Ferme aux environs de La Rochelle*. Il peint la maison de campagne où, avec son camarade Seignette, Fromentin aimait à jouer tout enfant. C'est aussi, sous le nom des *Trembles*, le cadre où se déroule l'action de *Dominique*.

j'espère avec de la patience en tirer bon parti. Je n'ai qu'un regret, c'est d'entreprendre trop tôt un tableau que je convoite depuis mon enfance et dont, avec plus d'habileté, je pourrais faire une chose excellente. Mais je n'ai pas trop le choix des motifs; celui-ci est à ma portée; que je le manque ou non, ce sera toujours une étude profitable. J'ai travaillé tous ces jours-ci, pendant que mes souvenirs sont frais, à ma toile de Fontainebleau. J'ai fait en outre une étude peinte de la ville, prise de la porte du jardin; je n'en suis point mécontent. Le ciel, pour mon premier, n'est pas mal réussi.

« Bref, je me sens assez d'énergie. Je suis régulièrement à huit heures du matin devant mon chevalet et ne le quitte qu'à la nuit. Je vais consacrer mes soirées au droit romain. J'achève ce soir pour vous et Armand mes lettres arriérées; demain, je me mets aux *Institutes*. Si, comme je l'espère, le temps me favorise, et que mon ardeur se soutienne, j'espère réparer tout ce temps que j'ai si douloureusement gaspillé.

« Je suis d'ailleurs bien peu soutenu; mon père, loin de l'approuver, critique amèrement tout ce que je fais. Si je n'avais pour moi la conscience du bien et l'autorité de mon maître, je renoncerais à peindre, mais ne craignez pas pour moi ces influences : j'en souffre, voilà tout; elles me stimulent d'autant plus que je ne puis compter que sur mes propres forces et sur mon propre sentiment. Je sens avec joie que mes perceptions s'aiguisent et s'agrandissent; j'ai devant les objets extérieurs des visions plus nettes, plus réquentes, plus précises qu'autrefois. J'ai déjà trouvé quatre ou cinq motifs d'études ou de dessins que je ferai quand le cœur m'y poussera, et qui, je crois, seront originaux, s'ils viennent à point. Je vous dis tout cela, mon ami, sans présomption, ni sans trop de sécurité, car bien qu'un

peu remonté, je crains encore des défaillances; aussi je profite avec rage de la bonne veine.

« Adieu, je vous embrasse et vous embrasse de cœur.

« EUGÈNE. »

Fromentin dessine et sa toile de Vaugoin est « en assez bon train ». Mais la vie claustrale qu'il mène à Saint-Maurice le replonge dans un passé douloureux. « Pourquoi ne puis-je vous dire, mon ami, [*à Bataillard, 29 septembre*] les émotions que me cause ce retour périodique de mes chers souvenirs d'automne? Je ne suis pas mort pour la rêverie; je sens que si je m'y laissais aller, elle me consumerait. Quelle triste et fervente saison! »

Le lendemain, il encourage cependant du Mesnil, dont on répétait le premier drame au théâtre de l'Odéon : « Quand nous sentons que le temps est venu pour le monde de nous demander nos preuves, c'est que nous sommes à peu près disposés à les donner... »

A Armand du Mesnil.

Saint-Maurice, lundi soir, 30 septembre [1844].

« ...Le passage de la jeunesse à la maturité n'est pas un fait si simple qu'il puisse s'accomplir en un jour ni en une année. Chez les gens positifs, attelés de bonne heure aux fonctions pratiques, chez les négociants, les employés, les clercs d'avoués ou de notaires, ce passage a lieu tout naturellement à des époques marquées d'avance et invariables qui sont : le terme de la cléricature ou du surnumérariat, le mariage, l'achat d'une étude, l'admission à des emplois salariés. Comme leur

existence (je parle de la plupart) est tout extérieure, toute sociale, leur jeunesse et leur maturité dépendent de circonstances précises et se reconnaissent à des signes très palpables. Quand un jeune homme commence à se raser périodiquement, dans le monde on prétend qu'il se fait homme; ce qui ne l'empêche pas de rester enfant, ou plutôt de rester neutre toute sa vie.

« Mais nous autres qui, nous pouvons l'avouer sans présomption, prétendons à une puberté plus complète, à celle de l'âme, ce n'est qu'après de longues angoisses, après des hésitations douloureuses et des transformations bien lentes que nous la sentirons se manifester en nous. Elle se révèle, vous le voyez, comme a puberté physique, par des désirs, par des troubles intérieurs singuliers, par des efforts stériles d'abord qui nous font douter de notre puissance génératrice et de nos facultés viriles. Qu'augurer de ces phénomènes? Rien encore; il faut attendre, aider au déve oppement de nos forces morales, les accroître par l'exercice, les diriger par le sentiment acquis du juste et du vrai et surtout les tendre vers le but choisi avec une volonté forte, *constans ac perpetua voluntas*, comme dit Justinien. L'esprit humain est un arc dont la volonté est la corde. Je le sens comme vous, mon ami, je me fais homme; la meilleure preuve de ce fait, c'est que l'avenir me travaille incessamment, — non pas l'avenir social, mais l'avenir intérieur, ou plutôt les deux à la fois.

« Une chose m'étonne et m'attriste, c'est qu'il y ait si peu d'hommes, parmi tous ceux qui s'appellent ainsi : entendue en ce sens, la plaisanterie de Diogène est profondément ph losophique. Le secret de la vie, c'est de connaître sa mesure; le but, c'est de la fournir; le moyen, c'est de choisir une sphère d'action proportionnée... »

Les journées d'Eugène sont strictement consacrées à la peinture. Il ne fait aucune promenade qui n'ait un but de dessin déterminé.

« Personne ici ne m'encourage (1). Je manque également d'avis et d'exhortations. Je travaille absolument à huis clos. C'est à peine si mon père hasarde de temps en temps une observation, presque toujours défavorable... Mon plus grand malheur est de sentir que je ne puis prétendre à poursuivre une entreprise qui me serait si chère et à laquelle je voue aveuglément tout ce que j'ai d'espérances et d'énergie. Le moment est venu des graves discussions. Il n'y a plus moyen de les ajourner. »

Sur ces entrefaites un deuil imprévu vient bouleverser ce paisible foyer. Eugène en fait lui-même à Paul le récit romanesque. Il a l'imagination frappée et la plaie de son cœur s'est rouverte. Il redevient l'analyste aigu qui se regarde sentir, agir et vivre, le frère cadet de Werther, le disciple de Byron et de Chateaubriand.

A Paul Bataillard.

Saint-Maurice, mercredi soir, 23 octobre 1844.

« Mon bon Paul, vous m'en voudrez moins de mon silence quand vous saurez comment le temps a passé depuis ma dernière lettre et les nouveaux malheurs qui nous ont frappés. Mon pauvre oncle Emile Billotte, dont vous connaissez la famille, le père de cette chère enfant que nous avons perdue l'année dernière à l'été (2), a succombé vendredi, après cinq jours à peine de maladie. Il était venu passer quelques jours auprès de nous.

(1) Même lettre.

(2) Sa petite cousine Caroline, morte en 1843, fut une des vives affections d'Eugène Fromentin dans la première période de sa vie.

« Vendredi, à trois heures de l'après-midi, il expirait dans nos bras, après nous avoir fait ses adieux avec une lucidité d'esprit et un sang-froid si grands que nous doutions encore de l'imminence de la séparation...

« J'ai été témoin, mon ami, de scènes bien lamentables. Mes douleurs récentes se sont réveillées d'une manière cuisante, et en suivant samedi, par une triste et froide soirée d'octobre, le convoi de mon malheureux oncle, je n'ai pu me défendre d'une illusion douloureuse; il me semblait porter en terre deux morts au lieu d'un.

« C'était la seconde fois de ma vie que je voyais la mort d'aussi près. Mon père et Charles étaient absents. Les pauvres femmes épouvantées s'étaient enfuies. Je restai seul avec M. Drouineau (1). Au moment où le pouls cessa de battre, le mort ne bougea pas, et il demeura sur son séant, les bras allongés sur ses genoux, les mains étendues, les yeux fixement ouverts. — Un pâle soleil éclairait le bord du lit, le bruit importun des tonneliers et des scieurs de long du voisinage continuait au dehors; l'aiguille de la montre déposée sur la table de nuit n'avait pas cessé de marcher, le feu de brûler dans la cheminée; quelques mouches attirées par la chaleur de l'alcôve, volaient autour de la tête ou se posaient sur les lèvres du mort. — En me retournant, je me vis dans la glace, et me trouvant très pâle, je remarquai que cette pâleur m'allait bien.

« Cette permanence et ce sang-froid des hommes et des choses me confondirent...

« *Jeudi soir.* — Je n'ai pu continuer hier. Je le regrette, car j'aurais essayé de démêler certaines impressions nouvelles. — Jamais je n'avais si bien compris que la mort paraisse enviable à ceux que le monde a

(1) Le médecin de la famille.

fatigués et dégoûtés de la vie. — La mort, comme tous les mystères, a besoin d'obscurité; il faut la voir à distance. — Je comprends qu'en l'exposant au grand jour, qu'en l'observant de trop près et trop fréquemment, qu'en se familiarisant avec les phénomènes physiologiques de l'agonie, on n'imagine rien au delà des apparences. — Avez-vous observé comme les liens du sang se brisent aisément? Ceux-là mêmes que, vivants, on croit le plus indispensables, morts, vous deviennent indifférents et sont bien vite remplacés...

« *Samedi soir.* — ...Je voudrais pouvoir répondre à votre lettre, mon ami, — elle m'a vivement intéressé. — L'état de votre cœur est nouveau... Pourquoi n'ai-je pas pu vous assister dans ces moments-là, comme vous l'avez fait jadis pour moi, dans des circonstances analogues? Vous avez dû beaucoup souffrir, et quelque attrait qu'aient pour moi, malgré leur amertume, les sentiments que vous avez éprouvés, je souhaite que vous y ayez promptement échappé. — C'est très curieux pour l'observateur, mais très amer pour la victime. Somme toute, je ne suis pas fâché que vous ayez passé par là; il vous en restera des souvenirs mêlés de charme; c'est un nouvel espace lumineux dans votre vie. — Heureux ceux dont a flamme intérieure ne s'éteint jamais!

« Pour moi, je crois que le malheur et la faiblesse de bien des gens viennent autant de l'oisiveté du cœur que de l'inaction de l'esprit. — Cherchons dans nos souvenirs nos jours de force, d'ardeur et de plénitude, et nous verrons que ce sont ceux-là mêmes où toutes nos facultés aimantes et pensantes étaient occupées. « Nous naissons « avec un caractère d'amour dans nos cœurs qui se dé- « veloppe à mesure que l'esprit se perfectionne et qui

« nous porte à aimer ce qui nous paraît beau, sans que « l'on nous ait jamais dit ce que c'est. Qui doute après « cela si nous sommes au monde pour autre chose que « pour aimer. En effet, l'on a beau se cacher, l'on aime « toujours... *Il semble même que nous ayons une place « à remplir dans nos cœurs.* La netteté d'esprit cause « aussi la netteté de la passion... » Ceci est un fragment philosophique sur l'amour attribué à Pascal, que j'ai lu ces jours-ci, en pensant à vous...

« ... Le beau temps, la belle nuit! Vous savez tout mon chapelet sur l'automne, je ne vous le défilerai pas pour cette fois, mais vraiment, plus je vais, plus je me trouve un attachement passionné pour l'automne, pour Saint-Maurice, et pour ma mère. J'aurais pu commencer par ma mère.

« Caroline..., l'amie de Mme Bettina d'Arnim, lui disait qu'elle ne ferait jamais rien en poésie parce qu' « elle était de ces esprits qu'on nomme poétiques ». Je crains qu'il en soit ainsi de moi. La poésie, chez moi, est une qualité, non une faculté.

« Adieu, écrivez-moi promptement, je vous répondrai de même et vous parlerai de mes entretiens avec mon père qui menacent d'être décisifs.

« J'aurais grand besoin de vous voir pour vous dire toutes les choses que je ne vous écris pas, un peu par paresse, beaucoup par ineptie. J'ai une vie intérieure assez active, j'absorbe surtout énormément par les yeux.....

... Il ne se passe pas de jour que je ne pense bien souvent à ma pauvre amie, pas de soir que je ne m'endorme avec son souvenir. Pauvre Saint-Maurice !

. . . . . .

« Je vous embrasse et vous aime de tout cœur.

« EUGÈNE. »

Le jeune homme ne s'appartient pas. Son esprit est frappé d'impuissance (1). Il est resté plus de quinze jours sans toucher crayons ni brosses. Il les reprend pour achever son petit tableau qui lui paraît bien pitoyable. — « Mon Dieu ! Mon Dieu ! Dire que je vois de si charmantes choses en moi ! J'espère, pourtant, j'espère. Pourquoi ? sur quoi fondé ? — Que voulez-vous, il y a des moments, comme celui-ci, où j'espère fermement, et d'autres, il est vrai trop fréquents, où je ne crois à rien, pas même au jour du lendemain qui ne me paraît ni sûr, ni enviable... C'est vrai qu'il y a des jours, mon ami... où je ne compte aucunement sur l'avenir et où je juge bien superflu de me tourmenter pour enrichir ou glorifier des jours qui ne me seront point donnés. Ces défiances sont déraisonnables ; elles cachent peut-être tout simplement une insigne lâcheté. Quoi qu'il en soit, elles sont poignantes et m'accablent souvent. Si l'on pensait trop souvent à la mort, il faudrait se faire moine, ou bien... »

A travers ces méditations et ces rêveries, des projets littéraires s'ébauchent, pour la première fois peut-être depuis un an et demi, dans l'esprit d'Eugène. L'irrésistible ardeur intellectuelle de Beltremieux, à peine modérée par la maladie, se communique à son ami. Il s'agit de fonder et de faire vivre à La Rochelle une revue destinée à réveiller l'esprit public dans ce coin de province et à le mettre en relation avec Paris (2). Emile s'adjoint tous les collaborateurs de bonne volonté, au premier rang desquels ses amis du Cénacle parisien. Fromentin, pour sa part, s'est engagé à faire une série d'articles d'art. « Je vous le confesse avec

(1) Même lettre, ainsi que ce qui suit.

(2) A Bataillard, de Saint-Maurice, 1er novembre 1844, ainsi que ce qui suit.

défiance, parce que vous me connaissez fort en promesses, mais faible en exécution. Ce serait encore un enseignement sur la peinture contemporaine destiné à détruire une foule de préjugés sur les hommes et de prédilections pour certaines œuvres non moins absurdes, en y substituant *le respect des artistes* et l'admiration réfléchie des écoles saines et élevées dont la plupart ignorent jusqu'à l'existence. Dussé-je ne leur apprendre que ce peu de faits élémentaires : qu'il existe un Cabat, un Scheffer, un Aligny, un Duprez, deux Flandrin; que Lapito est un cuistre et Decamps un maître immortel ; que Delacroix et M. Ingres ne se ressemblent pas, mais ne s'excluent en rien ; ce que c'est que le dessin et ce que c'est que la couleur ; ce que c'est que le spiritualisme en fait d'art ; en quoi Poussin diffère autant de David que de Géricault, etc... ce serait déjà un grand service. J'ai eu de longs entretiens avec Emile qui m'ont fait naître une foule d'idées assez neuves et que nous croyons justes, riches en développements... »

Voici la saison d'automne qu'Eugène sent si profondément. Lutte sans cesse renaissante contre les résistances de la famille à la vocation de l'artiste, reviviscence des souvenirs amers d'une passion désormais sans objet, tout attriste le jeune homme et l'incite aux confidences. Ses lettres se font plus intimes et se suivent de près.

A Paul Bataillard.

Saint-Maurice, vendredi soir, 1er novembre 1844.

« ...Il y a longtemps que je n'ai fait d'examen de conscience, et pour définir exactement les modifications survenues, il faudrait, ce qui ne m'a guère été

possible depuis longtemps, fixer d'une manière un peu précise le point de la vie où je suis arrivé. Très jeune sur beaucoup de points, je me sens envahi sur d'autres par une vieillesse anticipée. Si, comme je le crois et le crains, la vie du cœur a des fluctuations, comme cette autre mer sans fond à laquelle on l'a si souvent comparée, il se peut que, jeté momentanément au creux de la vague, je me retrouve un jour porté sur le sommet.

En d'autres termes, il se peut que mes sentiments affectueux (vous comprenez lesquels), refoulés maintenant, se raniment un jour plus forts que mes souvenirs, plus invincibles que mes regrets.

Sur ce point donc, mon ami, vous comprenez où j'en suis. Détaché brusquement d'un passé qui remonte à mes plus lointaines années et qui formait un faisceau si bien lié, il me semble que j'ai reçu en mille endroits du cœur d'incalculables blessures. La passion première et dominante avait poussé des racines si profondes que l'événement qui les a tranchées a, du même coup, bouleversé tout le reste. Je ne puis mieux vous exprimer que par cette métaphore un peu confuse l'état présent de mes affections. Rien n'est tué, rien ne mourra de ce qui doit vivre, mais il y a désarroi ; une grande déception jette toujours un grand désordre. Pour m'expliquer plus clairement, je crois m'apercevoir que tous mes souvenirs jusqu'au mois de juillet dernier, de quelque nature qu'ils soient, à quelque époque qu'ils remontent et à quelque objet qu'ils s'adressent, ont eu le même sort, et qu'ensevelis en commun, ils ont l'énorme intérêt, mais aussi le peu de réalité de toutes les choses ensevelies. Je vous ai dit, il y a trois mois, que ma vie recommençait, et c'est vrai. Je la reprends aujourd'hui en raison de mon expérience acquise, c'est-à-dire avec plus de sang-froid. Au lieu de dater mes

souvenirs de *Marennes* ou de la *promenade de Saint-Cloud*, je les daterai du mois de juillet 1844. Il n'y a dans ce fait, mon ami, rien qui m'accuse et rien qui me justifie ; vous auriez tort d'y voir un renoncement volontaire à ce passé dont vous faites partie. Je n'ai rien abdiqué, rien sacrifié, rien oublié ; seulement, je me trouve transporté si loin de ces époques lumineuses et sereines qui ne reviendront plus, que je les regarde à présent comme autant de périodes merveilleuses. Ce sont mes temps fabuleux. J'imagine que tout homme en a de pareils à l'origine de sa jeunesse.

« Le côté qui reste toujours jeune et qui fera mon désespoir jusqu'à ce qu'il fasse ma force et mon talent, c'est celui qui touche aux choses visibles et qui regarde la nature. A mesure que mon attention s'est fixée, que mon œil est devenu plus habile et mes perceptions plus nettes, les aspects qui me jetaient autrefois dans des rêveries si languissantes et me causaient des troubles si vagues ont pris des formes arrêtées qui m'éblouissent et me provoquent. Je n'ai plus le temps de rêver, je n'ai ni le temps, ni la force de peindre ce que j'entrevois. Quelquefois, surtout à la fin de mes journées les plus laborieuses, quand j'ai l'esprit excité par le travail du jour, par l'heure de la soirée, et par l'attente du lendemain, à ce moment où tous les objets en silhouettes acquièrent sur un ciel déjà sombre un charme imprévu si grand pour moi, vous ne sauriez croire, mon ami, le nombre de visions étranges qui m'assaillent à chaque pas. Littéralement, de quelque côté que je me tourne, je vois une chose à faire la réputation d'un peintre qui la sentirait comme moi et la rendrait de même. Plus je vais, plus les règles de composition me sont importunes. Tout en reconnaissant l'incontestable suprématie des idées générales en fait d'art, je me sens

porté, si je m'abandonne à mes instincts, vers les conceptions les plus personnelles qui soient au monde. J'ai trouvé, l'autre soir, en chassant des grives au bord du jardin, un sujet de tableau bien singulier que je ferai peut-être par fantaisie, si je le retrouve ou que je me trouve moi-même à pareille heure en disposition de le concevoir. Car voilà, mon ami, le danger du système, et c'est aussi ce qui le condamne : à force de se particulariser, on finit par ne plus se comprendre.

« *Lundi soir.* — Mon ami, je ne vous ai pas écrit samedi, ni hier dimanche, car j'étais fort abattu, et je n'aurais fait que me plaindre. Le temps avait changé et mon ardeur s'en était ressentie ; j'étais complètement à bas, rien n'allait, j'étais dégoûté de mon travail ; aujourd'hui je me sens un peu remonté.

« Voici mon tableau presque à bout ; je n'en sors pas. — Vous n'imagineriez pas, en voyant cet essai plein d'inexpérience, la peine, les soins, la patience extraordinaire qu'il m'aura coûtés. — Je suis assez content de certaines parties prises isolément, l'ensemble est mal éclairé, diffus ; à force de tendre à multiplier l'intérêt, je l'ai disséminé et détruit ; en somme, c'est visiblement le premier tableau d'un débutant. Qu'est-ce que cela prouve ? Toute la question est là. — Vous en jugerez. — Mon père y prend intérêt, mais il trouve cela trop pénible ; il voudrait me voir improviser et ce système de peinture extrêmement faite, faite à tant de reprises, n'ayant pas pour lui le même mérite de célérité que les légers frottis liquides de l'école Bertin, lui semble incomparablement inférieur.

« Quoi qu'il en soit, mon ami, des déboires sans nombre auxquels m'expose vis-à-vis de moi-même et de mes censeurs cette triste peinture faite timidement

et à huis clos, je me surprends quelquefois à ne rien ambitionner au delà.

« J'ai besoin de calme et de solitude, un besoin incroyable ; autrefois, il n'en était pas de même. Le vent me déplaît plus que jamais. J'aime peu ce qui court, ce qui coule ou ce qui vole ; toute chose immobile, toute eau stagnante, tout oiseau planant ou perché, me cause une indéfinissable émotion. Je rendrai peut-être un jour cet universel sentiment de repos; en attendant, il m'inquiète, parce qu'il accuse peut-être une inertie stérile...

« Mes pieuses visites ? Mon ami, j'en ai fait peu ; on m'a prévenu que ma présence au cimetière était remarquée ; que cela pourrait donner matière à quelques rapprochements fâcheux et réveiller les médisances. Je me suis contraint. Les amis ont fait comme moi apparemment, sans avoir les mêmes motifs, car l'avant-dernière fois, jeudi soir, j'ai trouvé, à l'exception d'un seul, celui de la pauvre mère sans doute, tous les bouquets fanés et les vases vides. — J'y portais quatre roses : trois du Bengale, une blanche; la pluie et le vent les auront déjà flétries et effeuillées. La couronne y est toujours, mais dans quel état ! Je voudrais la remplacer pour perpétuer le souvenir de l'affreuse et ineffaçable journée du départ. — C'est d'ailleurs, vous le devinez, mon idée fixe, permanente ; tous mes soupirs involontaires, tous les refrains que je chante, toutes mes rêveries, tous mes vœux vont au même but :

« O temps évanouis, ô splendeurs éclipsées...
« O soleils descendus derrière l'horizon!... »

Ces vers que je redis sans cesse résument tout. Et je n'ai pas fait mes *Mémoires*. Il me revient pourtant de dessous l'horizon des anciens jours des rayonnements magnifiques.

« C... va bien, sa femme aussi. Je l'ai vue aujourd'hui chez sa mère. Elle est charmante, mais trop jolie ; je suis jaloux de sa beauté. Je n'ai plus rien à lui opposer ; ses mains sans contrastes et ses yeux sans rivaux me paraissent incomparables ; il me semble que toute créature belle et admirée triomphe par la mort de ma pauvre amie.

« Elle et C... exceptés, Mlle E... aussi que j'ai vue quelquefois, je me dérobe à tout le monde, et vis dans une retraite absolue.

« Un accident heureux ou malheureux de ma peinture, certains effets nouveaux remarqués, certains oiseaux entrevus dans les hauteurs du ciel, une visite où vous savez, quelques heures passées de loin en loin avec les chers enfants, puis les quelques incidents toujours tristes de ma vie domestique, tels sont uniquement et exactement les événements notables de mes longues journées.

« Je n'oublie pas Paris, mais il est bien loin ; c'est une rumeur que je n'entends distinctement que dans mes instants d'inquiétude, comme celle de la mer aux approches des coups de vent. En somme, j'habite une région assez élevée, très calme, dont toutes les clartés viennent d'en haut... »

Au même.

Saint-Maurice, dimanche soir, 15 novembre 1844.

« Mon ami..., vous savez qu'entre nous il s'agit moins de répondre ponctuellement aux choses que de répondre à l'intention de nos lettres, et c'est ce que la vôtre a fait si justement. Les plaintes appellent des plaintes, les confidences des confidences ; décidément, le meilleur

moyen de s'entendre, de se plaire et peut-être de se consoler, c'est de parler chacun de l'objet réciproquement connu de ses vœux, de ses espérances et de ses peines. L'accord en musique ne se forme point de notes pareilles, mais de notes correspondantes ; *ita* des choses du cœur.

« Votre lettre, mon ami, il faut que je vous le dise tout de suite, renferme une ardeur d'idées et comme un tumulte de sentiments qui ne vous étaient plus habituels depuis quelque temps. Je ne crois point être abusé par l'envie que j'ai de découvrir en vous ces signes récents de rajeunissement. Je pourrais vous souligner un grand nombre de phrases que vous n'auriez pas écrites il y a trois mois ou, qu'en tous cas, vous n'auriez pas exprimées de la même façon. — Je les attribue aux circonstances que vous venez de traverser, et ce nouvel exemple vient à l'appui de mes convictions que vous savez. Quelqu'un (Chateaubriand, je crois) a dit, en des termes éloquents et concis, que j'oublie, qu'il n'y a pas d'équilibre possible entre le cœur et l'esprit et qu'ils se développent communément en raison inverse l'un de l'autre. — Il y a, si je ne me trompe, dans cette opinion que j'avais jadis acceptée sans examen, sinon une erreur complète, du moins une méprise singulière qui vient de ce qu'on sépare à tort le domaine du cœur de celui de l'esprit. Il est d'abord évident que, pris à leur point de départ, les mouvements de l'un et de l'autre se confondent. Vauvenargues l'a dit : « Les grandes pensées viennent du cœur... »

« *Mardi soir*, 11 *heures*. — Je vois bien ce qui nous manque : c'est un point d'appui. Ne le trouvant ni dans l'ambition de la fortune, ni dans celle de la gloire, ni dans une vocation irrésistible, et cependant ne l'accep-

tant point des circonstances matérielles, il faut que nous le trouvions en nous. Or, ce qui nous manque à tous, c'est la possession de nous-mêmes, cette possession complète de soi-même que la folie nous enlève et qu'altèrent incessamment et amoindrissent des soins intérieurs, l'influence de la famille ou de la société, surtout le commerce des gens étrangers et dissemblables, l'empire trop absolu de certaines études, le relâchement des principes, le désordre des habitudes, l'oubli des choses passées, l'insouciance pour les choses à venir, etc...

« Cette possession qui nous rend immédiatement maîtres de toutes nos forces acquises, je ne connais point d'événements plus propres à nous la rendre, quand nous l'avons momentanément aliénée, qu'un coup violent frappé sur l'enveloppe endurcie du cœur. C'est le rocher de Moïse. Une passion vraie, quoique superficielle en apparence, quand elle date de loin, a par cela même des racines profondes et des liaisons insaisissables avec tous les faits survenus depuis son origine. Elle touche à tout, tient à tout, ne souffre aucune atteinte qui n'atteigne aussi tout le reste ; elle est le lien de nos souvenirs, elle embrasse, résume et reproduit, dans ses proportions variables, toutes nos existences contemporaines. Elle en est la formule, la trame, imperceptible souvent, mais réelle.

« L'événement qui la détermine, celui qui la déclare, celui qui la conclut (quel qu'il soit, prospère ou fatal), en nous concentrant tout entier sur un point, en y attachant tout : passé, présent, avenir, nous donnent pour un instant la plénitude, la possession et la jouissance de nous-mêmes. Je ne parle pas des mille événements intermédiaires qui servent d'anneaux. Dans ces moments-là, qui sont les points d'intersection de tant d'idées, de sentiments et de choses, et qui forment les

lieux culminants de la vie, on domine, on possède, on gouverne en quelque sorte d'un bout à l'autre toute sa destinée. Les souvenirs sont d'une lucidité merveilleuse ; ils s'enchaînent, se développent, se multiplient ou se résument avec un ordre parfait. Les endroits obscurs de la vie s'éclairent, les mystères du cœur se découvrent, tant il fait grand jour au dedans de nous-même. L'épreuve temporaire étant consommée, l'expérience est riche de tout le trésor des peines ou des joies amassées ; enfin, les perspectives indéfinies du temps s'entr'ouvrant du même coup, les déterminations sont prises, l'inconnu lui-même se révèle et se laisse entrevoir ; les jugements sur le passé sont rigoureux, les prévisions presque infaillibles.

« Voilà, mon ami, ce que j'appelle s'appartenir. Quand on dispose ainsi de soi, on a toute sa valeur ; si minime qu'elle soit, elle vous grandit démesurément ; de plus, on est contemporain de toutes les époques de sa vie, — on *est* dans la plus haute acception du mot. Pour ma part, je ne connais pas de bonheur pareil à celui-là. Chez des êtres comme nous qui péchons par continuelle dépossession de nous-mêmes, cet état, quand il arrive, nous transforme, et s'il durait, il pourrait nous mener où, sans lui, nous n'irons peut-être jamais.

« Je ne sais si vous me comprendrez d'abord et si vous devinerez ensuite que, tout en étudiant mon propre individu, j'ai cependant tâché d'exposer d'une façon générale ce qui me paraît s'être plus ou moins passé en nous. Tout cela rentre d'ailleurs un peu dans ce que je voulais vous dire l'autre soir, et se réduit à prêcher l'occupation du cœur et à soutenir l'efficacité des passions sincères...

« Il fut un temps où j'aimais à veiller et où je le faisais souvent mal à propos, toujours sans fatigue. Mais au-

jourd'hui mes idées, en s'éveillant un peu moins tard, s'endorment aussi beaucoup plus tôt ; aussi je vais vous quitter. Je comptais vous consacrer entièrement la dernière veillée que je passe à Saint-Maurice. Je me souvenais d'en avoir employé de pareilles à des lettres intimes aussi, mais plus ardentes, en des temps plus heureux, et je voulais fêter dignement l'anniversaire. C'est toujours d'ailleurs une époque solennelle pour moi que celle où je quitte Saint-Maurice : elle était telle autrefois, combien plus aujourd'hui ! Et puis je voulais vous parler encore de mon jardin tout nu, des couchants humides, des escaliers déjà moussus et des frênes enveloppés de lierre. Je voulais vous dire comme le temps est morne et calme après tant de tourmentes, comme on entend de loin tomber les feuilles dans les allées et crier les laboureurs dans les champs, comme ces brumes roussâtres qui s'élèvent des remparts de la ville, ces cloches du soir qui viennent des églises, apportées par les premiers vents d'hiver, ces voiles rouges sur la mer ardoisée, ce mince croissant de la lune dans le ciel clair presque dépeuplé d'étoiles, moins encore, cette vieille odeur de vendange gardée par les cours de fermes, cette paille de la moisson dernière, convertie maintenant en litières pour le bétail, et ces sillons déjà gonflés où germent les moissons prochaines, — comme tout cela, mon ami, malgré mon endurcissement prétendu et ma maturité si vantée, me jette en d'inexprimables confusions. Tout ce qui me ravit me fait souffrir, toute chose belle me provoque, toute sensation profonde réveille mon désir : j'ai manqué d'être poète, si je n'étais peintre.

« *Jeudi.* — Non, mon bon ami, non, le temps des rêves n'est pas encore passé ; non, je n'ai pas encore

pris la robe virile, et je ne la prendrai peut-être pas de longtemps. Non, ces choses ensevelies dont je vous parlais dans ma dernière lettre m'enlacent encore par d'indissolubles embrassements. J'en atteste ces lieux que je vais quitter, cette petite chambre où je vous écris, ce jardin plein d'herbes luisantes que raniment encore le pâle soleil et les tiédeurs des derniers beaux jours, cette mer stagnante qui murmure là-bas, et ces rouges-gorges attardés dans nos climats dont le chant me reporte aux anciens jours. Je suis encore celui qu'ils ont connu, je n'ai point cessé de leur appartenir et de me nourrir de leur impalpable substance. J'aurai beau faire, les joies s'effacent, les douleurs restent ; les roses s'effeuillent, les arbres joyeux se dépouillent ; il y en a qui demeurent toujours verts.

« En recueillant, [me dites-vous], mes impressions et mes idées, les émanations de mon âme, il me semble que je multiplie chacune d'elles par toutes les autres et que je réunis les éléments de ma vie future même au delà de ce monde... »

« C'est admirablement juste, mon ami, je devrais faire comme vous et ma vie ne se disperserait pas à tous les vents... »

Eugène est incertain sur le moment de son départ pour Paris (1). Son père ajourne autant que lui les explications et paraît redouter les difficultés. Ces trois mois paisibles ont été mis à profit pour la peinture. Et pourquoi cet insupportable désir de produire au dehors de lui ce qui l'étouffe au dedans ? Cet éloignement croissant pour les intérêts matériels ? Est-ce lâcheté, paresse ou présomption ?

(1) Même lettre, ainsi que ce qui suit.

« *La Rochelle, lundi soir.* — Je suis affreusement triste, abattu, également incapable de travail et de détermination. Ma vie se compose d'illusions successives et contraires ; je ne sais plus que résoudre, ni à quoi prétendre. La suspension complète de mon travail m'a dégrisé ; l'absurde produit de mes efforts m'apparaît dans sa désolante nullité. Il ne faut donc pas compter ces trois mois sur lesquels j'avais fondé quelque espoir. Décidément, si je persévère, mes progrès, si j'en fais, seront lents, pénibles, il faut m'y résigner. Je ne suis point un homme de production prompte et facile. Il n'y a rien qui révèle en moi l'artiste, sinon l'absurde entêtement à le devenir.

« La position ambiguë qu'on m'a faite ici m'est insupportable. Les gens qui m'entourent attendent quelque chose de moi. Je me trouve avoir envers l'opinion des engagements que je n'ai pas contractés, soit qu'on compte ici sur mes succès prochains au barreau, soit qu'on m'ajourne à l'exposition prochaine. Je ne suis ni avocat, ni peintre ; je suis un pauvre esprit impuissant que la louable envie de suivre les esprits forts rendra malheureux autant que ridicule, voilà tout.

« Pas un mot ici de ma position, pas un de mon départ... Mon père a plus peur encore que moi de l'explication devenue imminente. Je sais par ma mère qu'il ne tient plus autant au doctorat, mais il ne persiste pas moins contre la peinture. Où trouver des forces pour le combattre ? Si j'avais quelques milliers de francs de revenu de plus, la question serait vidée; on me laisserait faire ce que je veux. Mais elle reste la même; ce ne sont pas mes progrès qui peuvent militer pour moi, je n'ai pas assez d'assurance pour rompre ni pour brusquer. Que faire ? Et puis ma mère se désole et ses larmes me brisent.

« Et j'ai vingt-quatre ans ! Je n'ose plus penser, je

n'ose plus veiller, je n'ai de refuge que dans mon sommeil sans rêve... »

Emile a chargé son ami d'un article conçu en commun sur l'utilité des petits poètes et des petits artistes, en général, dans l'éducation des hommes de génie et du public. Eugène a fait rapidement quelques lectures. Les matériaux sont prêts. Mais écrire ! mais peindre ! mais rimer ! Voilà la difficulté.

« Il fait froid, la campagne est nue, stérile, inerte, comme mon esprit et comme mon cœur. Je rencontre encore, par-ci, par-là, de jeunes et beaux visages qui me sont indifférents et l'essaim dispersé des vieux rêves qui me raillent en s'envolant. Reviendront-ils ? Et s'ils reviennent, à quoi bon ? Adieu, adieu, rien de plus... »

Quelques jours après (1), Eugène écrit à Bataillard qu'il a enfin entamé avec son père les grandes explications. L'entretien a été calme, amical et franc. Le jeune homme a reconnu qu'il lui fallait une situation honorable et indépendante qui le mît au-dessus du besoin, mais déclaré son penchant pour la littérature et la peinture et son « éloignement natif des intérêts positifs de la vie. » Parmi les carrières juridiques, s'il est contraint d'en choisir une, il n'acceptera que les professions d'avocat ou de juge, la première parce qu'elle satisferait en quelque mesure aux besoins de son imagination, la seconde parce qu'elle lui laisserait des loisirs. Il est donc convenu que, renonçant au doctorat, il partagera son temps entre la peinture et les conférences du stage. Il s'efforcera d'acquérir, dans son art, ce talent d'amateur qui est l'idéal de son père. Au bout de l'année, on avisera. Eugène se dit, en ma-

(1) De La Rochelle, jeudi soir, 28 novembre 1844.

nière de conclusion, que s'il ne reste plus à ce moment aucune chance de salut pour lui, il sera toujours temps de revenir se fixer au barreau de La Rochelle.

« Car si je ne suis pas peintre, je renonce à Paris, à ses pompes et à ses œuvres, je m'ensevelis vivant : je ne connais point de tombeau plus commode et plus souterrain que La Rochelle !...

« Mon père est plus imprévoyant que moi-même, au fond, quoi qu'il dise pour prouver le contraire. D'abord, il ne tient pas compte du *bonheur*, et je ne connais point de considération plus propre à fixer l'attention des pères. Ensuite, il ne me pousse à prendre un état que parce qu'il me voit sur le point de repartir pour Paris. Je resterais oisivement et stupidement ici, chassant, mangeant, courant le monde et les grisettes, enrôlé dans une loge de francs-maçons, fort occupé des questions courantes, d'élections municipales et d'intérêts vinicoles, faisant de tout, excepté du droit, mais pourtant parlant d'affaires, fréquentant les notaires et les avoués, entretenant même un certain commerce assez libre avec le barreau, me plaignant de ne pas voir de clients, et les fuyant, ennoblissant le tout du titre d'avocat au barreau de La Rochelle ; enfin, je vivrais de cette existence odieuse et coupable que mènent ici les colins et les idiots du pays, que mon père, je vous le jure, n'y trouverait rien à redire, et qu'il ne me jugerait pas indigne des plus brillants partis...

« C'est égal, mon père est admirablement bon. Et ma mère ! Je crois, mon ami, que je sacrifierais tout à leur repos, si je le voyais trop sérieusement engagé. Si vous saviez, mon ami, les tendresses croissantes que je me sens à certains moments pour eux, vous comprendriez mieux certaines faiblesses que vous me reprochez... »

Pour surcroît de tristesses, Mme Fromentin subit

une crise de vives douleurs rhumatismales qui préoccupe son entourage et du Mesnil écrit de Paris des lettres mélancoliques. Fromentin le réconforte (1) : il connaît aussi ces découragements. Un jour, prochain peut-être, viendra pour lui de renoncer à Paris, en même temps qu'à ses espérances. Alors pourquoi Armand ne viendrait-il pas à son tour se réfugier à La Rochelle? A trois, avec Emile, ils bâtiraient quelque chose des débris de leur fortune littéraire et artistique ; ils panseraient ensemble leurs communes blessures. « Vous verriez combien la vie modérée de l'intelligence et du cœur est douce en province, et puis nous serions à Saint-Maurice peut-être... »

Eugène, hanté par cette idée, hésite à repartir pour Paris. Il va rester sans doute (2). Encouragé par Emile à tenter coûte que coûte cette dernière expérience, à laquelle son père ne s'oppose pas, il part cependant à la fin de décembre, navré, la mort dans l'âme. « Il est impossible de rien discuter avec mon père, qui ne voit que la moitié des questions et qu'un côté restreint des choses ; encore plus impossible avec ma mère, que toute séparation désole et que l'idée d'une séparation indéfinie briserait... Ce matin, le cœur m'a manqué, quand il a fallu fermer mes malles, avec l'idée que dans huit mois il faudra revenir me fixer au barreau de La Rochelle, et que d'ici là, je n'aurai ni loisir, ni les moyens pécuniaires de m'occuper de peinture de manière à faire des progrès décisifs... »

Le voici pourtant de retour à Paris, le cœur encore saignant de cette séparation à laquelle il ne peut se faire chaque année.

(1) A du Mesnil, La Rochelle, vendredi matin.

(2) A Bataillard, La Rochelle mardi 17 et mercredi 18 décembre, ainsi que ce qui suit.

« Adieu, ma mère aimée, adieu, ne te tourmente pas trop (1)... je ne puis me croire à cent vingt lieues de vous, et m'imaginer que nous sommes encore séparés pour dix mois. Adieu, ma pensée est avec vous et je vous embrasse aussi tendrement que je le ferais de plus près. »

Et quelques jours après (2) : « Ne me néglige pas, ma mère chérie, et veuille oublier, je t'en prie, les petits nuages qui se sont élevés entre nous, la veille de mon départ. Les circonstances particulières où je me trouvais ont rendu cette séparation plus dure encore que les autres et je n'oublierai point les derniers adieux que tu m'as faits à travers la vitre de ta petite fenêtre... Sois sans inquiétude... Tu connais mes goûts sédentaires ; ils ne me quitteront plus à Paris ; je n'éprouve aucun besoin de me distraire, et le mieux qui puisse m'arriver, c'est d'être toujours occupé dans mon intérieur. Je m'abstiens de sortir le soir. »

Eugène Fromentin se décide, après quelques hésitations, à rentrer dans l'atelier de Cabat qu'il a quitté en juin après l'avoir fréquenté quatre ou cinq mois à peine (3).

« ... Mes travaux sont repris ; je les poursuis avec ennui, avec de fréquents dégoûts, relevés par de fréquentes ardeurs. Jamais de niveau chez moi, jamais d'équilibre dans mon esprit, pas plus que dans mes sentiments. Il n'y a qu'une affection qui reste au-dessus de ces déplorables oscillations du cœur, c'est celle que je vous porte à tous, mes bons parents, et à toi en particulier, ma mère chérie. Chaque fois que je reçois une de tes lettres, je sens de nouveau en moi une veine de

(1) Paris, 23 décembre 1844.
(2) Paris, commencement de janvier 1845.
(3) A sa mère, le 6 mars.

tendresse et de reconnaissance, plus vive et plus abondante. Il y a telle de tes lettres surtout — je ne sais pourquoi, parce qu'elles se valent toutes — qui me cause un véritable attendrissement. Je ne parle pas d'un autre sentiment qui, tout enseveli qu'il soit, n'en résiste pas moins à l'oubli et aux accidents contraires de la vie. Et chaque pas que je fais dans ce monde, et chaque expérience qui m'arrive me prouve, ma mère aimée, le prix d'un sentiment vrai, profond, absolu, et me montre qu'un sentiment pareil est si rare qu'on est presque excusable d'y sacrifier beaucoup, quand il est placé surtout sur un objet digne de lui. J'espère que tu me comprendras ; je ne puis m'expliquer autrement, parce que c'est un sujet que je me suis promis de respecter, même avec toi. Le cœur a si grand besoin d'affections qui le remplissent que lorsqu'il s'y fait un vide, tous les autres sentiments s'agrandissent, jusqu'à ce qu'ils aient envahi la place vacante. Il n'en est pas encore ainsi pour celui dont je parle... »

Paris, mercredi soir, 7 heures [mars 1845].

« Ma mère chérie,

« ...Le travail va toujours son petit train des deux parts [droit et peinture.] Une chose me contrarie du côté de ma peinture, c'est que Cabat va partir au commencement d'avril pour l'Italie et je suis si content des leçons qu'il m'a données cette année, que je voudrais bien les pouvoir prolonger un peu plus. Du reste, il paraît assez content de moi, et il me disait ce soir que je serais au printemps en état de travailler seul, avec le secours des vieux maîtres et de la nature. »

Paris, lundi, 31 mars [1845].

« Ma mère chérie...,

« Ni mon travail, qui me fait souvent rentrer en moi-même et me rappelle à chaque instant les désirs de mon père et les tiens, ni les distractions dont je me sèvre à peu près complètement, ni le cercle affectueux de mes amis, ne sont faits pour m'abuser sur l'insuffisance et le vide de ma vie intérieure. Tu n'as pas à craindre de moi, ma mère aimée, ces oublis dont tu sembles parfois inquiète. Tu me connais assez pour savoir quelle place occupe en moi le souvenir de tous ceux que j'ai laissés au pays. Je voudrais pouvoir vous rassurer, mon père et toi, sur la direction de mes travaux... Je ne sais pas ce que l'avenir me réserve, mais je ne puis croire que les germes croissants que je sens en moi avortent sans rien produire; et puis j'espère un peu du concours des événements et je m'étourdis sur l'avenir dont l'incertitude aurait pour effet immédiat de me chagriner beaucoup et de me paralyser.

« Me voici seul. M. Cabat quitte Paris dans deux jours, non pas pour aller en Italie, comme il l'a dit afin de couvrir pendant quelque temps ses vrais desseins, mais pour se rendre directement à la maison religieuse de Chalais (Isère), où il va prendre l'habit dominicain sous la direction de M. Lacordaire, son convertisseur et son ami. Cette nouvelle, qui n'est pas encore répandue et que je te donne en attendant sous le secret, ne m'a point surpris, mais attristé. Je connaissais les convictions religieuses de M. Cabat, j'avais été le confident et le témoin de ses habitudes presque monacales, je lui savais un grand dégoût du monde, une extrême

défiance du mariage et un penchant prononcé pour la solitude et les austérités du cloître. Son talent même, en s'élevant, en s'assombrissant, m'avertissait de l'empire envahissant de ses idées religieuses. Je m'attendais à cette résolution, mais je ne la croyais pas aussi prochaine. Je m'étais attaché vivement à lui; de son côté il me témoignait quelque amitié; nos dissentiments religieux, en soulevant entre nous de fréquentes discussions, nous avaient amenés à une certaine intimité de rapports et d'idées. Je lui étais surtout très reconnaissant de l'intérêt qu'il m'a témoigné pendant tout cet hiver, des encouragements qu'il m'a donnés, ainsi que de ses marques d'estime pour mes sentiments en peinture. Je suis attristé de cette séparation si brusque et si définitive. Il se peut que nous nous revoyions un jour; nous continuerons de correspondre par lettres; mais que de changements! Un moine est un homme enseveli pour le monde, il n'a plus rien de commun avec nous, ni les passions, ni les intérêts, ni les attachements; il n'est plus des nôtres; et puis qui sait si le commerce de spéculations théologiques, en lui faisant sentir le néant de l'art comparé aux choses éternelles, ne tuera pas en pleine maturité son jeune et magnifique talent?

« J'ai donc quitté l'atelier samedi plus content de ce que j'y ai appris que de ce que j'y ai fait. Je suis effrayé de me trouver livré à moi-même. L'habitude des conseils assidus entretient l'esprit dans sa paresse native, et les difficultés n'inquiètent pas quand on a près de soi un maître éclairé pour vous apprendre à les lever. Cependant je dois à ce maître excellent d'avoir à peu près pris une direction en peinture : il l'approuve, il est content des premiers essais que j'ai faits; je vais marcher dans ma voie sans en dévier, si je puis.....

« .....Voici le printemps, on a des ardeurs dans la poitrine; heureux les hommes qui peuvent tirer quelque chose de durable et de beau de ces inspirations printanières! J'en suis où j'en étais il y a déjà bien des années, à me sentir le cœur et le cerveau pleins de chefs-d'œuvre imaginaires..... »

Paris, mercredi matin, 30 avril [1845].

« ...Je n'ose pas, ma mère aimée, te parler de mes travaux parce que le contentement secret que je commence à goûter au milieu de mes dures inquiétudes et les progrès que je me sens faire dans la peinture sont plus faits pour vous effrayer que pour vous satisfaire. — Ah! vois-tu? ma pauvre mère, je sais bien que nous aurons beau faire, vous et moi, que la vocation qui m'entraîne, téméraire ou non, est plus forte que tous les conseils, et toutes les résolutions contraires! Je travaille seul, ne reçois aucune influence et je sens enfin se développer pour apparaître un jour, bientôt peut-être, les germes d'un *talent* (je risque le mot), qui ne peut manquer d'être honorable. Je crois travailler beaucoup de la tête, sinon de la main et je m'aperçois que les progrès rapides ne s'obtiennent qu'à force de continuité dans les efforts et de patience.

« Je suis *peintre*, je le crois, je le sens, on me l'affirme; pourquoi, mon Dieu! me contraindre à n'être pas ce que je puis être, à devenir ce que je ne puis tenter?

« Le départ de mon excellent et illustre maître m'a rendu toute ma liberté d'esprit et d'invention. Je crois pouvoir me passer de directeur. Les influences me troublent et me jettent en dehors de mes voies naturelles. Paul est à peu près le seul à qui je confie mes espérances et mes conceptions.....

« Je continue mon stage qui se trouve parfaitement en règle.

« Adieu, ma mère aimée, adieu. »

Au commencement du printemps 1845, Eugène Fromentin écrit pour la *Revue Organique des Départements de l'Ouest*, fondée, on l'a vu, par Beltrémieux à La Rochelle, un important compte rendu du salon annuel. La Revue a commencé de paraître le 20 janvier. Elle s'éteindra en décembre. En annonçant que les premiers souscripteurs ne dépassaient pas cinquante-quatre, Emile ajoutait : « Je suis tout seul à y croire ». Il n'était pas seul à la rédiger, car il sut grouper autour de lui tous les Rochelais de valeur que n'effrayait pas la hardiesse de ses idées. En dehors d'eux et abstraction faite d'une nouvelle d'Albert Aubert, la Revue est rédigée tout entière par Emile, Eugène, Paul et Armand. Bataillard y rend compte avec une ardente conviction des ouvrages de Michelet et de Quinet. Beltrémieux, en directeur modèle, traite, sous diverses rubriques, tous les sujets : il présente notamment la Revue au public, examine dans un magistral article la loi et la légitimité des pouvoirs et étudie dans une série de chroniques les questions sociales ou politiques à l'ordre du jour. Quant à Fromentin, il envoie à la Revue ses deux articles sur le salon de 1845 et un travail intitulé : *A quoi servent les Petits Poètes*, dont il sera question plus loin.

L'esprit de la *Revue Organique* est intéressant à connaître parce qu'il est celui dont Eugène Fromentin fut imprégné et vécut durant les années de sa formation.

Au point de vue politique, c'est la préparation du mouvement révolutionnaire de 1848. Pour Beltrémieux

et ses amis (1) « la société est l'œuvre de Dieu et les lois divines qui la gouvernent marquent sa place dans l'ordre général et la conduisent vers sa fin ». Elle repose sur les vérités affirmées par la conscience. « Les lois, dictées par la raison divine, sont promulguées par la raison humaine qui seule fait les droits et légitime les pouvoirs..... Le peuple en qui elle réside ne confère pas la légitimité, il la constate. » — Dans la mêlée quotidienne, il faut lutter contre l'ultramontanisme, défendre l'Etat et la philosophie, légitimes héritiers de l'esprit évangélique, contre les entreprises de l'Eglise dirigée par la Société de Jésus, donner au peuple un enseignement qui le prépare mieux à la vie, étendre le droit électoral, organiser le contrôle et la responsabilité des agents du gouvernement.

Artiste avant tout, Eugène ne se précipite pas avec ses amis au fort de la bataille politique. Il est de sentiment avec la Revue, mais il n'y collabore que littérairement.

Son *Salon de* 1845 parut en deux articles (numéros d'avril et de mai). On y trouve en germe, avec certaines divergences de détail, la critique d'art des *Maîtres d'Autrefois.*

Ce qui frappe Eugène Fromentin, dans ce salon, c'est la richesse de l'exécution et l'indigence, presque la nullité, du sentiment et du goût. Entre Ingres et Delacroix, qui ne condescendent pas à flatter les instincts de la foule, se rue la multitude des disciples, outrant sans bon sens les théories de ces maîtres.

Trois grands noms dominent l'exposition de 1845 : Decamps, chercheur inquiet, étrange visionnaire, traite tous les sujets avec originalité, aborde tous les genres

(1) *Revue Organique.* (*La Loi et la légitimité des Pouvoirs*). Bibliothèque municipale de La Rochelle.

dans un esprit élevé. L'école presque entière de nos paysagistes et de nos peintres de genre sort de lui. Eugène Delacroix est le premier coloriste de l'époque. Il semble qu'il ait le sentiment du dessin sans en avoir la faculté. Ce que Scheffer a fait pour l'expression des visages, Delacroix l'a tenté pour l'expression des corps : il décompose et nuance les mouvements comme ils le sont dans la réalité. Vernet a de l'esprit, de la verve, de l'imagination, un coup d'œil prompt et juste, le sentiment net de la vie, mais sans grande profondeur, sans véritable élévation.

Fromentin critique la peinture religieuse au salon de 1845 comme dénotant un faux goût par absence des qualités de cœur et d'esprit nécessaires à ces sujets et par abus de la couleur locale. Gleyre et Flandrin, dans leur sincérité, trouvent seuls grâce devant lui, l'un comme dérivant des maîtres de la Renaissance et surtout de Lesueur et de Poussin, l'autre comme descendant des Byzantins, de Giotto et de Fra Angelico, en passant par Ingres. Flandrin montre, dans trois modestes portraits, une chaste réserve, une suavité, une noblesse que souligne encore la simplicité des accessoires : « Point suprême, où l'art, à force de spiritualisation, s'efface pour laisser vivre et penser la nature elle-même. »

Diaz s'affirme prestigieux coloriste, tandis que Delaroche n'est qu'un peintre coloré. Scheffer se range parmi les penseurs et les poètes.

Quant à notre école de paysage, elle est la plus complète, la mieux unie, la plus forte. Avec Cabat, Daubigny, Corot, Rousseau, Marilhat, Dupré, elle a, en moins de dix ans, opéré une révolution complète dans le genre. C'est une réaction contre l'école académique représentée par Rémond. Les tableaux de Cabat et

de Corot s'adressent aux rêveurs, aux poètes, à ceux qui voient par les yeux de l'âme au delà des perspectives réelles. Le sentiment intime, la tendresse d'âme et la grâce débordent chez Corot, notamment dans une de ses toiles de l'exposition : « C'est l'heure où chantent les rossignols, le bois est devenu sonore, et les feuilles clairsemées des trembles frémissent d'elles-mêmes dans l'air épuré du soir. »

Même suavité dans le *Samaritain* de Cabat : « Le jour est à demi tombé, la campagne est brune, pleine de silence, le vent du soir se lève du sud et caresse en passant la cime extrême des hêtres, le mince croissant de la lune nouvelle décline au couchant et suit le soleil qui s'en va. Un grand chemin large et battu traverse en profondeur tout le paysage et se perd brusquement au sommet du coteau. A cet endroit, se voit un cavalier, le dos tourné, prêt à redescendre le chemin et à disparaître. »

L'art de ces paysagistes s'inspire librement de la nature, sans arrière-pensée d'école, de système ou de manière. Il ne demande aux maîtres que le secret des vues simples, des interprétations ingénieuses, des arrangements savants, le sens du choix et de la combinaison. Enfin ces peintres ne cherchent pas à rendre l'objet réel, mais à en traduire l'image intérieure. « La poésie est partout, mais comme l'étincelle dans le caillou, à la condition qu'on l'en fasse jaillir. En un mot, que la nature soit pour vous comme une occasion de sentir et de rêver, de réfléchir et d'inventer. Etudiez les procédés dans les maîtres, le vrai dans la nature, mais ne cherchez qu'en vous-même l'image innée du beau et l'inspiration qui fera de votre art la *splendeur du vrai.* » C'est pour méconnaître ces principes que l'école académique de Rémond, Lapito et autres est barbare et fausse.

Fromentin insiste sur l'importance exagérée accordée à l'exposition de 1845 à la peinture de genre. Depuis une trentaine d'années, déclare-t-il, nous avons ressuscité, transformé, enrichi le genre. Mais il doit rester au second plan. Son contact avec la peinture historique est nuisible aux deux. C'est à tort que nous avons tenté de fondre au dix-huitième siècle les écoles italienne et flamande; d'où la mièvrerie de cette époque. Watteau et Greuze seuls survivront. Le genre envahit tout. « Ici l'art se débite en tableaux de chevalet, comme ailleurs on le débite en feuilletons. — Le mélodrame a tué le drame et le vaudeville la comédie. » Il y a dans ces tendances un côté vénal et platement bourgeois; on y découvre aussi l'irrésolution d'une période de transition. Nous n'avons plus d'unité de croyances, ni foi patriotique, ni foi religieuse. Les événements nous manquent à glorifier. A une époque mesquine correspond un art mesquin, tout de stérile imitation. Il ne reste que le sentiment intime, libre et personnel, souvent insuffisant, et qui produit le *genre*.

Mais où finit le genre, et où commence la grande peinture? Démarcation délicate. Scheffer et Decamps, « par l'extrême portée du sentiment, font du moindre sujet de genre la plus haute expression de l'idéal ». De même Robert-Fleury, à un rang inférieur, ennoblit ce qu'il peint.

On le voit, les idées exprimées ici par Fromentin et les jugements qu'il porte sur les peintres de son temps sont à la fois le programme de sa vie d'artiste et la substance de sa critique d'art tout entière. Il y manque, avec la maturité de la pensée, ce qui fera l'originalité des *Maîtres d'Autrefois*, l'étude des questions de métier, le charme et l'éclat du style. Ingénieuses, — trop sages, serait-on tenté de dire, — ces pages traînent en lon-

gueur, défaut commun à tous les écrits de jeunesse d'Eugène Fromentin.

Les articles sur le salon de 1845 eurent du succès. Le docteur Fromentin lui-même en fut satisfait. L'auteur cependant s'accuse de les avoir composés à la hâte et dans de mauvaises dispositions d'esprit.

Eugène, dans la même *Revue Organique*, aborde la critique littéraire avec l'essai intitulé : *A quoi servent les Petits Poètes*. L'idée première et probablement aussi les grandes lignes de cette étude, qui paraîtra en septembre 1845, ont été suggérées, on l'a vu, par Emile Beltrémieux durant l'automne 1844.

Les *poetæ minores* servent d'interprètes aux grands poètes auprès du public. Les grandes œuvres ont besoin, pour être comprises, d'être révélées et commentées par des œuvres postérieures d'une valeur moindre, plus abordables pour les foules. Bref, les petits poètes servent de réflecteurs aux grands. Fromentin illustre cette thèse de nombreux exemples pris dans toutes les littératures, de la poésie grecque à notre théâtre classique et de Pétrarque à Victor Hugo.

« Plus un poète, écrit-il, embrasse et contient de vérités générales, plus il se rapproche de la raison commune et s'élève au-dessus de la raison individuelle. Comme en sens inverse, moins il contient de vérités générales, plus il s'abstrait du sens commun et se rapproche de la raison individuelle. De sorte que l'un devient obscur à force de s'étendre, l'autre à force de se restreindre. L'avenir éclaircit le premier, et ne fait qu'obscurcir le second. Les imitateurs de Racine s'accroissent, ceux de Byron diminuent. »

Mais la poésie existe hors des vers; à des degrés divers, chacun y participe. D'où les intimes relations d'un peuple avec son poète national et les actions réci-

proques qu'ils exercent l'un sur l'autre. Un poète a besoin d'auxiliaire, aussi bien pour se former que pour se répandre. Les génies poétiques ont donc eu pour précurseurs des *poetæ minores*. Ainsi Homère, les tragiques grecs, Dante, ainsi les maîtres de notre scène française.

En résumé « la transmission des idées poétiques est soumise à des lois naturelles qui, pour ne pas être réduites en corps de doctrines et formulées, n'en assurent pas moins la perpétuité. Entendue philosophiquement, la mission des petits poètes est donc aussi fondée en principe qu'elle est réelle en fait..... Les petits poètes ont une double fonction, qu'ils exercent avant comme après la venue des grands. Avant, ils les préparent; après, ils les expliquent. Initiateurs du public, initiateurs du génie lui-même, ils forment comme la souche vivace qui doit servir à la reproduction et à la floraison des grandes œuvres. »

A quoi servent les Petits Poètes est, sur une idée originale, un travail savant et subtil, d'une composition bien ordonnée. Mais cette dissertation d'étudiant, par la raideur et la gaucherie de ses développements, ne révèle pas encore un artiste.

C'est dans la peinture qu'il faut dorénavant, et pour quelques années encore, chercher le résultat des efforts du jeune homme. « Je travaille seul et chez moi, comme je te l'ai dit, écrit-il à sa mère, le 20 mai 1845. Je continue à être assez satisfait, et le dégoût que j'éprouve à achever chaque chose que je commence me démontre assez les progrès que je fais à chaque nouvel essai. Patience donc, patience! Je suis au moment de me sentir de l'ambition... »

Et il ajoute, car il n'oubliait rien de sa jeunesse morte : « Parle de moi *aux enfants*, quand tu les verras.

Je pense bien souvent à Marie; j'ai reporté sur cette chère enfant une grande part de mes affections brisées. Cette époque est pleine d'anniversaires douloureux. Souvent on croit les souvenirs éteints quand ils ne sont qu'enfouis dans la cendre... »

De la fin de mai au milieu de juillet, avec des retours à Paris, Fromentin s'installe chez Albert Aubert, à Buc, près de Versailles. Il y peint des arbres. En même temps passent sur son cœur des bouffées de tendresse.

A sa mère, 30 *mai* 1845. — « N'oublie pas, je te le rappellerai d'ici là, l'anniversaire du 4 juillet. Je suis depuis quelque temps obsédé de souvenirs. »

A Mme Fromentin mère.

Buc, près Versailles, 18 juin 1845,
mercredi.

« Ma mère chérie,

« Quoique absolument dépourvu de conseils et d'encouragements, je travaille avec le secours des arbres et sous l'inspiration de la belle saison. Je ne suis pas sans ennui ni sans inquiétude. Mais je te l'ai dit, ma mère aimée, et je ne saurais trop le répéter pour excuser ma conduite, je ne vis plus que par et pour la peinture. Les difficultés ne font que m'attacher davantage à cet art si plein de périls, à cette entreprise si pleine d'obstacles...

Quelle belle saison, ma mère aimée! Quelle douceur de travailler loin des paperasses, libre de sa pensée, selon son cœur! J'ai beau vouloir me mûrir, je porte en moi, malgré mes vingt-cinq ans bientôt, je ne sais quelle jeunesse obstinée, quelle tendresse printanière,

qui sera lente à s'épuiser. Tel que je suis, je suis à plaindre, car cette tendresse extrême est pour faire mon tourment et celui de tous ceux qui m'aiment sagement... Je te remercie de m'avoir écrit plus souvent que de coutume depuis quelques semaines. Je voudrais bien agir de même avec toi, mais si tu savais comme à la fin de mes journées j'ai la tête lourde et la plume paresseuse, et combien il m'en coûte de me mettre à ma table pour écrire, même au meilleur de mes amis, même à toi, ma mère chérie! Je m'indigne tous les jours contre la nécessité de s'entendre, de causer et de s'embrasser par lettres. Les choses qu'on se dit et les baisers qu'on se donne du bout de la plume ne soulagent ni ne réchauffent, et pour un homme de confidences et de caresses, tu conviendras que l'éloignement est le pire des maux...

Je te remercie, ma mère chérie, particulièrement d'un paragraphe de ton avant-dernière lettre : *La Fête-Dieu à Saint-Maurice.* Pour moi, que tu connais, et qui sais ce que valent tes *demi-mots*, j'ai vu dans ces quelques lignes, réservées et contenues, tout un monde de tendresse, de souvenirs, de croyances, de regrets. *Il y a des choses qu'on n'oublie pas*, me dis-tu, dans ta dernière lettre, je crois (car ce mot, presque dur tant il est bon, m'est resté fidèlement dans la mémoire). Je te parlais de ces choses, non pour te les rappeler, mais pour t'indiquer que je ne les oubliais pas non plus.

« Nous avons dans l'esprit des évolutions périodiques analogues à celles des saisons. Je ne parle pas seulement des souvenirs que ramène naturellement le retour des mêmes époques, mais je parle aussi des dispositions d'humeur, des affections, etc... qui semblent revenir d'elles-mêmes, et comme éclore annuellement sous les mêmes soleils. A me retrouver aujourd'hui tel

que j'étais l'année dernière à la même époque, je m'imaginerais n'avoir pas vieilli... et pourtant!... »

Le second article d'Eugène Fromentin sur le salon de 1845, vient de paraître dans la *Revue Organique*. Les amis de l'auteur le félicitent. L'un d'entre eux, Charles Godélier, son aîné de sept ans, lui écrit élogieusement (1).

A Charles Godélier.

Buc, près Versailles,
mercredi 2 juillet 1845.

« Mon cher Godélier,

« Votre lettre m'a touché et je ne sais vraiment comment vous remercier de ce témoignage inespéré d'intérêt et d'amitié, ni comment m'excuser d'avoir attendu jusqu'à présent pour vous exprimer ma bien vive reconnaissance.

« Vous êtes, mon ami, du petit nombre de ceux dont la sympathie m'est précieuse et dont j'enviais l'estime. Les circonstances qui nous ont empêchés de former plus tôt des relations sérieuses et suivies, ne m'ont

(1) Après de fortes et de brillantes études au lycée de La Rochelle et des succès de poète, Godélier s'était dirigé, dès 1831, vers la médecine militaire. Dans cette carrière, à laquelle ses aptitudes littéraires ne paraissaient pas le destiner, il saura se faire, par sa science, par la hauteur de ses vues et par l'énergie de son dévouement, une place à part. En 1845, il était depuis trois ans déjà professeur de pathologie médicale à l'hôpital d'instruction de Strasbourg. Il sera plus tard choisi pour occuper une chaire de clinique au Val-de-Grâce et il parviendra à la situation de médecin en chef de cet établissement. Charles Godélier avait vu mourir, en 1844, une jeune femme tendrement aimée. Rochelais lui aussi et beau-frère de Léopold Delayant, il avait perdu de vue pendant quelques années son jeune compatriote Fromentin. Il profita donc de la publication du Salon de 1845 pour renouer par d'aimables compliments les relations interrompues. — Mlle Cécile Godélier a bien voulu nous communiquer le texte de la lettre qu'on va lire, adressée à son père.

point fait oublier que vous êtes le chef et le promoteur de cette jeune génération rochelaise dont je suis, après Emile, un des derniers rejetons; et je me rappelle avec émotion l'époque, ancienne déjà, où vos premiers écrits et vos beaux vers, qui n'ont point vieilli, éveillaient en moi de trompeuses velléités littéraires. Aussi les éloges que vous me donnez et que j'accepte comme encouragements, ont-ils, à mes yeux, je vous l'assure, une réelle autorité. J'y attache un grand prix, vous sachant aussi consommé dans les choses de l'esprit qu'éprouvé, hélas! dans les choses du cœur. Quant à ces tendances qui sont les nôtres et sur lesquelles j'étais bien sûr de me trouver d'accord avec vous, je les dois en partie à l'éducation de l'époque, qui nous a formés les uns et les autres, aux poètes qui m'ont, comme vous, enseigné, au mouvement général des idées dont nous avons subi les influences. Par tempérament et par éducation, nous sommes, je le crois, tout spiritualisme. Malheureusement ces tendances, les meilleures, les plus élevées de toutes, les plus saines aussi dans leur principe, ont, vous le savez, leur mauvais côté. L'abus en est déplorable. Certains esprits sont enclins à pousser le spiritualisme jusqu'à l'horreur des choses positives, des intérêts, des calculs, même des devoirs. Ce sentiment invincible de l'idéal engendre des ardeurs et des faiblesses, des habitudes rêveuses et des ambitions illusoires qui peuvent devenir autant de maladies ou de vices incurables. Ce qui fait notre dignité fait aussi notre tourment; quelquefois ce principe même de force semble tourner à notre impuissance.

« Pour ma part, mon ami, je ne sais pas encore si je dois maudire ou remercier les inspirations qui m'ont poussé dans les voies aventureuses où je prétends entrer. L'avenir que je m'impose et que j'affronte

m'épouvante autant qu'il me ravit. Après trois années passées à faire mon droit, il se trouva que le contact assidu de notre ami Emile, la connaissance que j'avais faite de quelques amis lettrés, l'influence même de Paris, peut-être le développement naturel de mes facultés, peut-être aussi l'entraînement de l'exemple, me tournèrent fortement vers la littérature et les arts. A ce moment, je sentis, ou crus sentir que, n'étant point ou ne pouvant point devenir un écrivain, je réussirais peut-être à faire un peintre. Le vague même, la langueur de mon sentiment, l'amour extrême que j'avais eu toute ma vie pour la nature, enfin une certaine aptitude à décrire que je me croyais connaître, me décidaient pour le paysage. J'obtins de mon père qu'il me laissât faire un essai. Aujourd'hui le terme est venu de fixer ma position, toujours incertaine. Mon père hésite et j'hésite peut-être encore plus que lui. Pour lui, c'est une question de talent et de position; pour moi c'est une question de talent. On a beau m'encourager de tous les côtés, comme vous le faites vous-même, mon ami, j'ai beau me représenter moi-même que trop d'impatience est un tort, qu'il n'est pas temps encore de présumer ou de désespérer de moi, qu'il faudrait attendre, apprendre et tâcher quelques années encore pour savoir à quoi m'en tenir; je me sens pris par moments de défaillances si grandes et d'appréhensions telles que je serais tout près de renoncer. Vous me voyez dans un de mes plus mauvais jours. Ce n'est pas seulement du découragement, c'est de la stupeur. Excusez-moi donc, mon ami, de ne pas vous parler plus longuement de mes travaux. Le pays que j'habite, dont l'aspect est délicieux, la solitude profonde, le charme même de cette tiède soirée et de ce beau ciel que j'ai sur la tête, ces émotions pénétrantes dont me

remplissent les dernières heures du jour, tout cela ne fait que m'accabler davantage en me faisant mieux sentir l'impuissance de mon esprit et la gaucherie de ma main. — Et cette nature qui m'attire et me résiste à la fois, je ne sais plus si je l'aime ou si je la déteste.

« Ajoutez à mes propres hésitations la résistance opiniâtre de mon père, et vous comprendrez, mon ami, dans quelle incertitude cruelle je vis.

« Mais en voici trop long sur ce sujet; je devrais éviter de parler de moi, et je ne puis parler d'autre chose. Je ressemble aux enfants qui, lorsqu'ils ont une égratignure quelque part, l'enveniment sans cesse en y portant obstinément la main.

« Et puis mes peines plus ou moins chimériques me font rougir de honte quand je pense à vos trop cruelles douleurs, mon ami. C'est à vous qu'il conviendrait de vous plaindre de la dureté de la vie et d'accuser la destinée qui ne vous a donné l'espoir ou l'habitude du bonheur que pour vous apprêter des retours plus rudes. Mais vous me donnez vous-même l'exemple de la réserve et les consolations les plus cordiales sont quelquefois indiscrètes...

« Mon ami, permettez-moi de vous dire seulement que, sous le rapport du talent et des dons de l'esprit, il ne vous appartient point, — que vous auriez tort de vous plaindre. Vous avez, par nécessité peut-être, détourné vos facultés de leur cours naturel, mais vous savez, comme tous les caractères fermes et supérieurs, le grand art de vous plier aux circonstances sans vous affaiblir et de vous montrer en tout égal à vous-même. A supposer que vous ne fassiez plus de vers, ce qui serait ingrat envers la Muse, vous n'en resterez pas moins poète par le fond des entrailles, et l'on reconnaîtra toujours dans tout ce que vous ferez, penserez ou écrirez les traces et la présence de l'esprit lyrique. Enfin si vous

ne possédez pas ce que peut-être vous aviez convoité, vous occupez à coup sûr une position enviable déjà et votre extrême modestie n'empêchera pas que vous n'ambitionniez plus encore. Il est vrai que les succès acquis ne valent jamais ceux qu'on a rêvés.

« Adieu, mon ami, je vous quitte au bout de mon papier et vous prie d'excuser mon désordre et mon griffonnage. Puisque vous avez pris l'initiative d'une façon si aimable, veuillez vous accoutumer à me compter parmi vos meilleurs amis et me traiter de même...

Votre bien dévoué,

« Eugène Fromentin. »

Quelques jours après Eugène, ayant revécu les douloureux souvenirs de l'année précédente, remercie sa mère d'avoir songé, de son côté, à commémorer la mort de Madeleine. A ces tristesses viennent s'ajouter les terribles soucis d'argent qui tourmentent sans relâche le jeune peintre et paralysent ses efforts. Il traîne continuellement derrière lui un arriéré de dettes qu'il avoue en tremblant à sa mère, mais d'une façon si timide et si incomplète qu'il ne parvient jamais à les acquitter tout à fait.

A Mme Fromentin mère.

Buc, lundi soir,
7 juillet 1845, 9 h. 1/2.

« Ma mère chérie,

« Voici deux jours que je passe dix ou onze heures de grand soleil par une chaleur de 30 degrés sous l'ombre étroite de mon parasol. Aussi je tombe de fatigue et d'assoupissement et je te prie de regarder ma lettre de ce soir comme un acte de réel courage, d'autant plus méritoire qu'il est plus rare. Pourtant, ce qui en

amoindrit un peu le mérite, je te dirai que je me fais un devoir d'exercer ainsi ma volonté dans les petites choses, dans l'espoir qu'elle se fortifiera pour les grandes, et bien persuadé d'ailleurs par ma très longue expérience que c'est par ces petites complaisances qu'on arrive aux grandes faiblesses...

« L'extrême agitation physique de ma vie ne m'empêche point de penser aux choses; j'ai célébré intérieurement par d'amères pensées les douloureux anniversaires de ces jours-ci. — Heure par heure, tout en marchant le long des bois, mon lourd bagage sur le dos, j'ai repassé dans mon cœur chaque incident de ces malheureuses journées, depuis le dimanche où, inquiet et déjà plein d'effroi, j'entrai le soir à la « Madeleine », assistai au Salut et entendis des chants qui ne sortiront plus de ma mémoire, jusqu'au samedi, vers quatre heures, où la noire voiture, en partant au galop, me donna dans la poitrine comme un choc dont l'ébranlement semble durer encore.

Celle-là n'est pas la seule que j'aie regrettée et pleurée au fond de l'âme; la pauvre enfant m'était bien chère aussi, et c'est une des plus douces têtes que je garde vivante en mon souvenir, déjà si peuplé de têtes disparues (1).

« Je te remercie, ma mère bien-aimée, non de penser aux anniversaires, mais de me prévenir que tu y penses. Je te remercie aussi de ce que tu me dis des *enfants;* tu ne saurais croire, ou pour mieux dire, tu sais et tu comprends à quel point j'adore cette charmante Marie. J'y pense bien souvent, et je revois, aussi nettement que si elle était là, cette démarche gauche et déhanchée,

(1) Il s'agit ici de la petite cousine d'Eugène, Caroline Billotte, morte au cours de l'été 1843, et pour laquelle il professait une vive tendresse.

ce front transparent de blancheur, toujours inondé de sueur, et ces grands yeux étonnés et souriants qui me rappelaient si bien ceux de sa mère. Je me fais un vrai bonheur de la revoir et de l'embrasser. O superstition du cœur! amère volupté des souvenirs!... »

Les intempéries d'une saison détestable découragent si bien le peintre qu'il écrit de Paris à sa mère, le 16 juillet : « J'ai été au moment, il y a huit jours, de vous écrire une lettre de démission où je me serais mis à l'entière discrétion de mon père, tant les contrariétés que j'éprouve me chagrinent à cause de vous. J'ai différé par prudence et quelques journées mieux employées m'ont remis un peu de courage au cœur... »

Au commencement de septembre, Eugène Fromentin retrouve à La Rochelle ses parents.

Il reprend à Saint-Maurice cette vie solitaire et fermée au sujet de laquelle il écrivait à sa mère quelques jours auparavant, non sans amertume (1) : « Je sais bien, ma mère aimée, que tu vis dans ton petit coin tout aussi loin de La Rochelle que ceux qui sont à cent lieues. Nous sommes, dans la famille, de ces gens que le huis clos prive ou préserve de toutes les petites choses du dehors. »

Quelques semaines après son installation, le jeune homme s'épanche à son confident habituel :

A Paul Bataillard.

Lafond, jeudi, 2 octobre 1845.

« Mon ami,

« Il n'y a guère qu'une quinzaine de jours que je me suis remis au travail, mais je m'y suis remis avec

(1) Lettre du 16 juillet 1845.

une certaine ardeur et je crois être un peu moins mécontent. J'achève une toile commencée; j'en vais mettre une autre en train. Je veux emporter quelque chose de terminé; vous connaissez mon habitude de ne rien finir, je veux me corriger ces vacances et ne plus rien lâcher de ce que j'entreprendrai. Je n'ai pas fait un seul dessin; je n'en trouve pas le temps et puis cela me devient inutile.

« Quant à mon père, je ne puis vous dire à quel point il m'amuse et m'irrite; avec vous j'en rirais, tout seul je ne puis qu'en prendre assez froidement mon parti. Il monte rarement à mon atelier quand j'y suis, et ne dit rien; mais je sais qu'il y vient en mon absence dans le but unique de surveiller les changements, grattages, etc., que je fais subir à mes toiles. Car c'est là surtout ce qui le désole; il s'en plaint amèrement à ma mère, comme il se plaignait l'année dernière de me voir *ébaucher en rouge;* il est de ceux qui n'aiment que les manuscrits intacts et les tableaux faits du premier coup, comme on écrit une lettre, ou comme on tricote un bas. Je me souviens du temps où, sous son enseignement, je croyais qu'un ciel ne pouvait se faire à deux fois, comme certains actes notariés *auxquels on ne peut divertir.* Hésiter dans le choix des formes ou dans la combinaison des effets, c'est, à ses yeux, ne pas savoir ce qu'on fait. Aussi me déclare-t-il irrésolu. Enfin, décidément, il tient à la composition en amphithéâtre et ne sera satisfait que lorsqu'il me verra *composer dans le genre de Michallon* (1). (Textuel.) Pourquoi Michallon plutôt

(1) Né en 1796, mort en 1822, Michallon, élève de David et de Bertin, eut à quinze ans un second prix de paysage, à dix-huit ans le premier prix. Sa remarquable précocité, sa mort prématurée, lui valurent une célébrité posthume. Il appartenait à l'école académique à laquelle s'était formée le docteur Fromentin.

qu'un autre? Aubert m'écrivait que son père lui disait aussi : « mais pourquoi ne composes tu pas dans le genre du *Consulat et de l'Empire* ou des *Mystères de Paris*? » Ces naïvetés me confondent et je me tais, ce qui pour mon père est m'avouer coupable. Il se montre d'une exigence extrême pour le choix de mes sujets, ce qui ne l'empêche pas, pour son compte, de trouver partout matière à tableau.

« Pour mes dessins, ils ne l'ont que médiocrement frappé. Il les a tout au plus feuilletés, comme on parcourt un carton où l'on cherche vainement ce qui n'y est pas. Qu'y cherchait-il? Peut-être un dessin dans le genre de Michallon. « Ruysdaël! Ruysdaël! » marmottait-il toujours en soulevant chaque feuille avec dépit. Vous savez si tout cela ressemble à Ruysdaël. Je n'avais pas à le contredire. Puis, pour conclure, il me dit : « Ma foi, je te montrerai quand tu voudras de vieilles gravures qui ressemblent à cela. » Je ne compris point la remarque; à coup sûr, ce n'était pas un éloge. D'ailleurs, fusain, crayon noir ou mine, tout cela lui semble aussi insignifiant. Il trouverait également naturelle la manière de dessiner de Decamps et de peindre de Diaz. Grâce à trois mots magiques tels que : pierre-ponce, rasoirs et gouache, les procédés les plus compliqués n'auront plus rien qui le surprenne.

« J'insiste là-dessus, mon ami, pour que vous compreniez qu'il n'y a rien à tirer de mon père, ni par les raisonnements, ni par les preuves. Egalement incapable de comprendre la passion naissante qui m'entraîne et les promesses de talent qu'il peut y avoir dans mes essais, il ne me donnera jamais d'adhésion formelle et ne cédera, s'il cède, qu'à des succès devenus notoires. Seulement, comme il est faible, distrait, et qu'il a peur des luttes ouvertes, il me laissera faire, si je persiste;

j'opposerai donc inertie contre inertie. Puisqu'il affecte une indifférence profonde, j'userai d'un moyen réciproque en affectant une extrême discrétion. Je serai raide et hautain, s'il le faut; je veux enfin qu'il me croie capable d'avoir des idées, et je lui imposerai peut-être un certain respect pour mes œuvres en marquant que j'ai quelque estime pour elles. Si je lui avouais le dégoût que me cause ma peinture, je serais à tout jamais perdu dans son esprit, car mon père n'admet pas qu'on soit jamais mécontent de ce qu'on fait.

« D'ailleurs, pas la moindre ouverture entre nous, ni sur l'avenir, ni même sur mon retour à Paris. Seulement je vois qu'on ne s'est pas du tout occupé de me loger, soit à la ville, soit à Lafond, ce qui me prouve bien qu'on n'a jamais songé à me garder ici.

« Au milieu de tout cela, ma mère ne dit absolument rien. Il semble, dans la maison, que je ne fasse rien et que je sois absolument désœuvré, bien que je ne perde plus un moment de mes journées. Moi qui serais si heureux, au contraire, qu'on s'associât à mes efforts, à mes espérances, qu'on comptât pour quelque chose les débuts difficiles et douloureux d'une carrière qui pourra peut-être me distinguer et qu'on aplanît d'autant les difficultés en m'épargnant mille petites contrariétés journalières et en me fournissant les moyens matériels de travailler avec suite, avec fruit! Que voulez-vous, mon ami? J'en prends mon parti et presque l'habitude. Je ne parle jamais peinture, et tout le monde, excepté Emile, ignore ce que je pense, ce que je médite, ce que j'espère. La solitude et la concentration m'exaltent et m'absorbent tour à tour. Ma mère seule, qui remarque quand je suis triste et préoccupé, en devine le motif sans me questionner...

« J'éprouve toujours, à reprendre ici mes habitudes

dans les vieux sillons d'autrefois, un charme inexprimable. Plus j'avance en âge, et plus je me sens pour les lieux où j'ai passé tant de jours heureux, quoique troublés, une tendresse filiale, une sympathie reconnaissante. Mes regrets, en s'émoussant ont pris je ne sais quelle douceur nouvelle, et l'ombre des temps écoulés qui s'allonge dans mes souvenirs les embellit encore. Je ne puis dire au juste ce qu'il y a de changé dans mes habitudes de rêverie; avec un peu de réflexion, j'y trouverais sans doute quelque chose de moins, et aussi quelque chose de plus. Mais je n'y veux point songer, j'aime mieux garder le plus longtemps possible ce qui me reste au fond du cœur d'ignorance et de naïveté. Je touche au soir de ma jeunesse, mon ami; je m'en aperçois, comme je vous le disais tout à l'heure, à la longueur des ombres, croissante. C'est la saison, vous le savez, où il se fait en moi un grand calme, où j'ai l'âme sonore comme l'air d'un soir humide, les sens reposés, le cœur paisible, un peu couvert; les éclairs qui le traversent de temps en temps sont des éclairs d'automne qui n'amènent point d'orage. En ce moment, je ne sais pourquoi, j'ai des larmes dans les yeux, et je sens monter doucement un soupir de mon cœur à mes lèvres, comme ces globules d'air qu'on voit sortir doucement et sans bruit du fond des sources transparentes et s'échapper à travers l'eau sans en agiter la surface... Ces sensations si puissantes seront-elles donc stériles? Cette faculté si vive de s'émouvoir ne doit-elle être bonne à rien?...

« Les enfants sont dans ce moment-ci chez leur grand'mère de Saint-Maurice. Marie m'inspire un attachement qui n'est point de son âge; il me semble qu'en passant par elle mes tendresses vont plus droit à sa mère absente. Un jour va venir pourtant où cette en-

fant sera demoiselle, et puis femme, où il me faudra renoncer aux caresses, au tutoiement, où nous deviendrons presque des étrangers. Le dernier lien sera rompu. Il me semble que j'ai quelque droit sur elle. J'ai fait son portrait hier; il est ressemblant moins la gentillesse et la vivacité de l'enfance...

J'oubliais de vous dire que je suis présenté à la Loge de lundi dernier; on statuera demain, et si l'on m'admet, ce que j'espère, je serai reçu lundi prochain. Je vous parlerai de cela plus amplement.... »

L'attachement d'Eugène pour les enfants de Madeleine, et surtout pour l'aînée, ne se démentit jamais. Il a été plusieurs fois déjà question d'eux au cours de la correspondance. Quelques mois plus tard (1), le jeune homme écrit de Paris à sa mère: « Tu as bien fait de ne m'apprendre la maladie de notre chère Marie qu'après sa complète guérison. Cette enfant m'est bien chère. C'eût été pour moi un malheur presque aussi grand que *l'autre*. Dis-moi dans ta prochaine lettre comment elle va et embrasse-la tendrement pour moi. »

Les Loges maçonniques, dont on connaît le rôle, à cette époque, devaient attirer les jeunes gens ardents et généreux qui formaient le petit cénacle d'Eugène Fromentin. Emile Beltrémieux se jeta dans ce mouvement avec la fougue qu'il apportait en toutes choses. En 1845, il est orateur d'une des loges rochelaises et il devient rapidement l'âme de l'association. A Paris, Bataillard est également franc-maçon. Fromentin s'affilie peut-être à la même loge que lui. Mais il ne semble pas que, malgré les exhortations de ses amis, il

(1) Lettre du 16 janvier 1846.

ait pris une part active et directe à l'agitation politique et sociale du temps. Sa vocation l'appelle ailleurs.

A la même époque, au commencement d'octobre 1845, Eugène félicite du Mesnil d'une nouvelle destinée à la *Revue Organique* : *Charles Flüe*. Il a pris sur lui d'y faire quelques corrections, il a surtout biffé :

A Armand du Mesnil.

[Saint-Maurice
commencement d'octobre 1845.]

« ...La concision n'est point, vous le savez, une qualité spontanée quand on écrit de verve; il est rare que l'idée nécessaire ne soit pas précédée et suivie de développements auxiliaires qui la préparent ou l'expliquent. C'est ce qu'il faut supprimer quand on se relit de sang-froid, laissant à faire aux lecteurs le travail qu'on a fait soi-même. C'est du moins ainsi, je présume, que procèdent des écrivains qu'on doit se proposer pour modèles. Le vieux Boileau n'a pas dit autre chose et l'expérience de tous les siècles a bien prouvé qu'il n'avait pas tort...

« Emile se porte bien et travaille beaucoup. Nous avons passé l'autre jour une après-midi magnifique, assis sur le rebord de la falaise, à regarder la mer profonde, attitude homérique. L'air était d'une transparence extrême, les barques, par un effet de mirage fréquent dans cette saison, semblaient naviguer dans l'air, et les côtes de votre pays (1) nous apparaissaient à l'extrême horizon. Nous causions des rêves chéris et des projets cachés, moi de voyages et de peinture, lui d'ambitions littéraires. Je crois bien, si ses vœux se

(1) L'île d'Oléron, pays natal d'Armand du Mesnil.

réalisent, que nous ne tarderons pas à le revoir à Paris. Ce serait un grand bonheur pour moi, et vous verriez que nous gagnerions à recevoir les conseils et l'élan de cette intelligence vigoureuse et de ce grand cœur.

« Rien de nouveau, ni de notable, entre mon père et moi : toujours la même indifférence affectée d'une part, de l'autre la même obstination sourde et muette. Mais je n'aime pas les voies souterraines et c'est ce qui me rend malheureux. Et puis l'étouffement de la vie de famille, et puis la fatigue et la douleur de remuer des idées stagnantes ou de les vaincre quand elles sont contraires, et puis le chagrin de faire d'une entreprise belle et courageuse un acte frauduleux, équivoque, d'agir sans but permis, sans but avoué! La peinture que je fais est plate; tout relief, ici, s'émousse comme le nez des Hottentots sous la compression subie dès le berceau.»

La *Revue Organique* agonise. Elle va disparaître avec l'année 1845, sans avoir eu le temps de publier l'étude sur Drouineau de Beltrémieux et Fromentin.

L'automne est fini. Eugène est furieux de n'avoir rien fait, « moins que rien ». Après beaucoup de tiraillements, il va regagner Paris. Pendant six semaines, il a donné et reçu, dit-il, de rudes assauts, mais l'affaire est gagnée, et le succès dépend uniquement de lui, ce qui lui cause une singulière terreur. « Ce départ sera plus triste que les précédents; ce n'est pas tout à fait une rupture, mais une émancipation. »

A propos de la malheureuse affaire de la place de l'Ecole-de-Médecine, où Bataillard, ami de Quinet, a failli être directement compromis, Eugène écrit de Lafond : « Vous passez maintenant à La Rochelle pour une des victimes de la sainte cause. Les odieux gredins qui nous gouvernent, mon ami! Je me sens grandir au

fond du cœur une haine qui, quelquefois, m'effraie parce que je sais qu'à l'occasion elle éclaterait sans réflexion. Je ne puis souffrir maintenant même qu'on excuse ces gens-là, et je finirai par regarder leurs partisans comme mes ennemis personnels... Adieu, le cœur me bat, et j'y sens d'avance le sourd retentissement de la vie de Paris. Le voisinage de ces pauvres gens privés de raison m'attriste souvent. Comme il faut peu de chose pour faire dérailler l'esprit! Adieu, adieu, je vous embrasse de cœur, j'ai grand besoin de vous voir, je vous assure. Et j'attends mercredi prochain comme un jour de joie et de résurrection. »

Ce soulagement de s'évader de la prison familiale n'allait pourtant pas sans amertume :

A Mme Fromentin mère.

Paris, jeudi matin, 18 décembre 1845.

« ... Nous nous sommes quittés bien tristement, ma mère aimée; il y avait entre nous, et contre l'habitude, un fond de mécontentement qui m'a rendu la séparation, sinon plus douloureuse, du moins plus amère. C'est la faute des circonstances plutôt que la mienne, car je n'ai qu'un tort, c'est de persister contre vos désirs dans un projet dont l'issue, toujours contestable, en ce moment ne justifie pas encore les moyens. Ce n'est point de l'ingratitude, ce n'est point de l'entêtement, tu le sais bien, je ne me crois pas libre de faire autre chose et autrement que ce que je fais. J'obéis à une presque nécessité de ma nature. Je n'en sens pas moins la dureté des sacrifices que je m'impose; et tu me connais bien peu, ou tu me supposes bien changé, si tu as pensé que *j'étais heureux de vous quitter*. Je voudrais avoir le

temps de causer dès aujourd'hui plus longuement et plus intimement de cela, car je voudrais te prouver, ma mère chérie, que je vous aime autant que jamais et que je ne changerai point de cœur pour vouloir être autre chose que ce qu'on souhaitait faire de moi.

« J'y reviendrai, quoiqu'il m'en coûte, mais le silence que je me suis imposé, ces vacances, plus commode il est vrai, peut quelquefois être coupable...

« Ne tarde pas à me donner de vos nouvelles, et fais en sorte d'oublier et de me pardonner les sujets de douleur ou de mécontentement que je vous ai donnés bien malgré moi pendant ces vacances. »

Au souffle de Paris, l'artiste, aussi prompt à l'enthousiasme qu'accessible au découragement, se ressaisit, il se sent des forces nouvelles.

A Mme Fromentin mère.

Paris, 1er février 1846.

« ... J'ai repris mes habitudes anciennes. Le monde, ou quelques personnes exigeantes voudraient m'attirer, me séduit de moins en moins. Je n'y vois qu'une vaine occupation d'un temps précieux pour ceux qui n'en ont point à perdre. D'ailleurs, il m'est antipathique à tous égards; les petitesses qu'on y fait, les faussetés qu'on y découvre me dégoûtent; les sentiments y sont factices, les idées comprimées et déformées par l'étiquette, comme les femmes le sont par leur corset trop étroit. Il n'y a qu'un masque pour tous les visages, et qui cache également les bonnes et les mauvaises passions; car l'honnêteté a souvent le même intérêt que le vice à ne point se montrer. Quant aux femmes, elles y sont aussi stupides et plus perfides que les hommes.

Enfin je n'ai point, Dieu merci, l'échine assez souple pour entrer en courtisan par la porte basse de certains salons. J'ai beaucoup appris depuis un mois que j'ai fait quelques pas dans le monde hors de mon trou. Mais cette expérience est funeste autant que ruineuse, car on finirait par se mettre avec les fripons pour n'être plus leur dupe, et je préfère vivre seul, afin de n'être ni l'un ni l'autre... »

A la même.

Paris, 2 mars 1846, lundi matin.

« Ma mère chérie,

« ...Ne crains pas que je me laisse éblouir par *la fausse espérance de trop de succès;* je travaille avec une constante défiance, mais avec la ferme volonté de justifier la confiance que j'inspire aux gens capables de me juger. Je *veux* avoir une exposition qui me fasse un peu d'honneur, si peu que ce soit; on m'en croit capable; c'est un devoir pour moi de répondre à la bonne opinion que j'ai donnée de mon avenir. Je manque d'études, mais j'y supplée par une certaine intelligence des choses dont je n'ai pas l'habitude; ne sachant pas, je devine, et quelquefois juste.

« M. Cabat est de retour à Paris. Il renonce, dit-on, à la vie monastique. Je suis désolé pour lui qu'il ait fait la folie d'y penser; cela peut lui nuire beaucoup. Je ne l'ai pas vu.

« Je ne sais vraiment pas comment faire pour répondre au désir de mon père (1). Tous les Marilhat sont vendus, sauf un ou deux qui, restant dans le commerce en attendant la vente, ne sont plus mis en location.

(1) Son père l'avait prié de copier pour lui un tableau de Marilhat.

J'avais envie de copier un Cabat, mais je crains, tout beau qu'il soit, qu'il ne soit pas du goût de mon père; car on n'y voit qu'un moulin à eau, des arbres un peu tortillés, un peu d'eau et des canards. C'est pourtant une chose superbe. Il aurait, d'ailleurs, cet effet de prouver à mon père que l'art n'est pas exclusif, et que le beau réside quelquefois dans les choses les plus humbles de la vie champêtre. »

Eugène Fromentin a renoncé aux essais poétiques et aux travaux littéraires. Par nécessité de se faire une situation positive, autant que par vocation, il s'est donné tout entier à la peinture. Mais, à l'exception du tableau qui figurera au Salon de 1847 sous le nom d'*Une Ferme aux environs de La Rochelle*, première œuvre marquante du peintre, il n'a rien produit encore qui fasse présager l'avenir. Il n'a pas encore trouvé sa voie.

Tout à coup, en mars 1846, une circonstance fortuite va la lui ouvrir toute grande, en lui révélant l'Orient.

CHAPITRE IV

L'ORIENT RÉVÉLÉ

(1846-1849)

Eugène Fromentin s'était lié, dès les premières années de son séjour à Paris, avec un peintre orientaliste de son âge, Charles Labbé. La famille de Labbé habitait l'Algérie. Il mariait sa sœur à Blidah dans le courant de mars 1846. Il proposa à Fromentin et à du Mesnil de l'accompagner dans le court voyage qu'il allait entreprendre.

Eugène avait été vivement frappé des aquarelles rapportées d'outre-mer par Labbé. Delacroix, Decamps, et surtout Marilhat avec sa belle exposition de 1844, avaient éveillé en lui, sans la satisfaire, l'ardente curiosité des pays du soleil. Depuis cinquante ans, peintres et littérateurs y avaient à pleines mains puisé la célébrité ou la gloire en évoquant le prestige de leur lumineuse étrangeté. Eugène Fromentin tenait en haute estime les orientalistes de son temps, son Salon de 1845 en témoigne, mais il devinait derrière leurs toiles des terres vierges qui l'attiraient. L'Algérie, récemment conquise, pas encore complètement pacifiée, n'était devenue française que de nom; de race, de mœurs, de civilisation, elle demeurait africaine.

Parvenu à un de ces tournants de la vie où l'on scrute anxieusement l'horizon, le jeune peintre eut-il

le pressentiment de ce qu'il allait découvrir? Enfant d'une race aventureuse et d'une cité en perpétuel contact avec les rivages lointains, céda-t-il plutôt simplement à la fascination qu'exerçaient sur son imagination d'artiste la lumière et la poésie du midi? Dès sa première jeunesse, il avait tant de fois, même à travers les maladroites copies de son père, rêvé tout au moins de la Provence et de l'Italie!

Cette fugue de quelques semaines avec des amis intelligents, dans des conditions pratiques et à frais restreints, se présentait comme une aubaine. Eugène n'osa pas consulter ses parents dont il redoutait l'opposition. D'ailleurs, le temps pressait, il n'avait que deux jours pour se décider. Il puisa momentanément dans la bourse de ses amis, il se prépara en secret, et il partit, laissant à Bataillard le soin de transmettre à Mme Fromentin les lettres qu'il lui ferait tenir d'Algérie. C'étaient des lettres banales où les nouvelles du travail et de la santé seraient savamment dosées, coupées de vagues allusions aux sujets qu'il eût été dangereux de passer sous silence.

Le 3 mars, Fromentin et Labbé se mettent en route. Du Mesnil les rejoindra à Marseille. Quatre jours sont nécessaires aux deux jeunes gens pour atteindre la Méditerranée.

A Paul Bataillard.

Marseille,
dimanche soir, 7 mars 1846, 10 h. 1/2.

« Mon ami, nous sommes arrivés ce matin à huit heures, assez fatigués, mais bien portants. Je ne vous raconterai point, car le temps me manque, les péri-

péties du voyage fait, moitié en voiture de Paris à Chalon, moitié en bateau de Chalon à Avignon. — Nous n'avons point séjourné à Lyon, comme nous en avions le projet, nous n'avons fait qu'y coucher, et le lendemain, vendredi, nous partions à quatre heures du matin pour Avignon.

« Une merveille, mon ami! La journée, qui s'annonçait pluvieuse comme la veille, est devenue magnifique vers midi. Les montagnes de l'Ardèche et de l'Isère, à la droite et à la gauche du Rhône, se sont débarrassées des vapeurs qui les enveloppaient le matin. Le vent, assez frais, n'était plus incommode, le soleil était chaud, l'air de cette transparence et le ciel de cette hauteur qui semblent propres aux grands horizons de montagnes. Tout le monde sur le pont, et ce souffle inconnu du midi qui m'arrivait, dans la poitrine, de cette terre souhaitée de la Provence. Bénédiction! mon ami, que n'étiez-vous là pour voir la nature si belle et pour me voir heureux!

« Nous avons passé la journée du lendemain samedi à Avignon. Les croquis que nous rapportons de cette partie de la route et de cette ville superbe ne vous donneront qu'une mince idée des constructions du moyen âge; ils ne vous en donneront aucune de l'architecture des montagnes. Je reviendrai dans ce pays-ci; j'ai un pressentiment que je trouverai là une veine originale. Je ne connais rien de plus beau dans le Poussin, rien de plus extraordinaire dans les plus fins coloristes. Tout ceci ne peut se dire, il me faudrait des pages; encore ne les comprendriez-vous que sur des études peintes et fidèles, s'il m'est jamais donné d'en faire. Nous reviendrons probablement par la même route, en remontant le Rhône, nous aurons plus le temps de dessiner.

« Les seuls croquis suffisants sont les quatre ou cinq que nous avons faits hier, tout en courant sur les hauteurs d'Avignon. — La pluie nous a repris cette nuit; c'était un déluge aujourd'hui sur Marseille. Nous avons fait une fois le tour du port en barque, exactement entre deux eaux, une autre à pieds par un mistral à nous jeter par terre. La mer est très forte et le vent continue ce soir à souffler vigoureusement du nord. C'est un bon vent pour nous pousser vers l'Afrique; mais s'il continue, nous hésiterons pourtant à nous embarquer, — vu le mal de mer imminent pour moi et peut-être quelques inquiétudes. Nous avons encore demain et après-demain matin pour nous décider. Si vous ne recevez pas d'autres nouvelles de moi de Marseille, c'est que nous serons en mer, sinon nous attendrons jusqu'au 13, et alors je vous écrirai un autre petit mot.

« Il fait froid, la ville est atroce et sale. Les Grecs, Turcs ou gens à moustaches et à bonnets rouges, tous plus crottés que des masques de la Courtille. Ils ont pourtant une crâne tournure et ce sont des révélations. Somme toute, il manque à ce beau port, qui contient à cette heure-ci plus de huit cents gros navires, à cette belle mer, si sévèrement ceinte de montagnes rocheuses, le ciel clair et la couleur bleue que je rêvais. On dirait un port de Hollande, et deux Belges de nos compagnons de route persistent à préférer Amsterdam. Quant aux oliviers, j'en ai à peine entrevu quelques-uns ce matin, à la lueur grise du jour levant, tapis sous une pluie battante, dans les déchirures des rochers.

« Je ne vous parle point de nos compagnons de route, parce qu'il y a là dedans tout un roman; il faut bien que la femme maintienne en tous lieux ses droits

dans la création sur mon pauvre et faible cœur. — Il s'agit d'une Espagnole de Castille. — Labbé ne la trouve point belle, et il a raison, mais je lui trouve un charme. Nous ne nous sommes point quittés, elle et son mari, Charles et moi, depuis Auxerre. Ils venaient de Paris; l'intimité s'est vite établie, — nous leur avons rendu quelques services, et avons eu pour eux d'extrêmes attentions. Il y a des incidents charmants, il y en a d'extrêmement drôles : tantôt je ris aux larmes, et tantôt j'ai des larmes sans envie de rire; j'ai le cœur un peu malade. Ils vont en Italie. Nous nous quitterons mardi, pour nous revoir à Anvers, où ils nous attendent à l'époque de la prochaine exposition. Je suis enchanté de mon voyage.

« Mais Armand? Je l'ai regretté bien vivement, et je ne me consolerai point d'ici mon retour qu'il ait manqué cette occasion de se retremper à des sources si vives.

« Adieu, mon ami, j'ai la tête un peu à l'envers, je vais prendre du repos. — La mer ronfle beaucoup. — Adieu, l'Espagnole que nous quittons, le palais des Papes, les montagnes de l'Ardèche, celles des Basses-Alpes couronnées de neige, la terre des Arabes de l'autre côté de la mer douteuse... Adieu, adieu, je vous regrette et vous aime et vous embrasse.

EUGÈNE. »

Armand, retardé en route, arrive enfin à Marseille. — Le temps se rassérène. Le 10 mars, on met à la voile pour Alger.

A Paul Bataillard.

8 heures du soir,
Blidah, 14 mars 1846, samedi.

« Enfin, mon ami, nous y sommes! en pleine terre d'Afrique, au pied de l'Atlas, du vrai Atlas. — Il y a de la neige au sommet et des lauriers-roses et des orangers sur les pentes. — Les Bédouins y marchent pieds nus dans le lit des rivières et dans les cailloux des petits chemins ardus.

« Partis de Marseille mardi 10 mars, par une grosse mer, à bord du *Sphinx*, mal de mer pendant trois heures. — Traversée de cinquante-trois heures. — Arrivés à Alger, jeudi à quatre heures.

« La première impression a été nulle. Alger, vu de la mer, n'est beau que par un temps clair et nous aurions cru entrer dans un port de la Manche.

« Mais, en revanche, le soir, la pleine lune éclairait les mosquées, les places, la mer blafarde où roulaient les navires à l'ancre; de grands burnous blancs entraient furtivement dans les ruelles obscures, il y avait dans l'air je ne sais quelle odeur d'encens et d'orangers. Le lendemain matin, l'impression était bien vive. Comme population, comme architecture, comme horizons, c'est superbe. Je ne puis démêler ici des souvenirs confus mais profonds dont je vous ferai jouir, mon ami; la langue parlée, aidée des gestes, est plus commode, et nous causerons.

« Nous avons quitté Alger hier à deux heures, par un temps froid pour les indigènes, chaud pour nous, très chaud; à sept heures, nous étions à Blidah.

« Nous sommes installés dans la maison de Labbé, un peu campés, mais en vrais colons, en pionniers;

murs de ciment, cheminées en terre pétrie, quatre fusils ou carabines chargés suspendus au râtelier; pour nous servir, une négresse de quinze ans, Aïcha; pour nous garder, un chien bédouin, Kilba.

« Aujourd'hui, à cinq heures, nous étions sur pied; à onze heures, nous remontions, dans les gorges de l'Atlas, le cours de l'Oued-el-Kébir jusqu'aux sources, — rivière rapide, peu bruyante, coulant parmi les roches, les lauriers-roses, les lentisques. J'ai pensé à l'Eurotas. — Çà et là, cachés dans les broussailles de la montagne, des villages bédouins; tout le long du sentier; des Arabes avec leurs ânes, allant à la ville ou en revenant. Grands airs, sous des haillons pleins de vermine, expression douce, fière, rêveuse, enfantine. Des ânes grands comme des chiens courants.

« Nous avons dessiné un cimetière arabe, dessin manqué; nous y retournons après-demain. Demain, nous allons dans la Mitidja couper des joncs et dessiner.

« Adolphe (1) est dans ce moment-ci à fondre des balles à côté de moi. Nous avions assez bonne mine aujourd'hui, le fusil en bandoulière, avec le carton, et la pique à la main.

« Adieu, adieu, c'est beau, c'est beau! Tout est beau, même la misère, même la boue des sandales, — oh! les enfants! — je vous écrirai plus tranquillement, j'espère, par le prochain courrier. Comptez sur notre prudence; nous nous portons bien. Armand ressuscite. Nous travaillerons; — mon Dieu, si cela me faisait peintre! — Ecrivez-moi, j'ai besoin de vous entendre, que n'êtes-vous ici? Mille amitiés de la part d'Armand et de Charles; à vous de cœur, je vous embrasse.

« EUGÈNE. »

(1) Beau-frère de Charles Labbé.

Au même.

Blidah, dimanche 22 mars 1846.

« Mon bon ami, nous partons, demain, si le temps le permet, pour une expédition qui nous tiendra trois ou quatre jours éloignés de Blidah. Je tiens à répondre le plus tôt possible à votre lettre; je suis très fatigué et souverainement bête...

« Nous nous levons de bonne heure; entre sept et huit heures nous sommes à la besogne, soit dans la ville, soit aux environs, suivant le temps. On rentre à la nuit; le soir, on digère; on a des visites, on se repose, on se couche. Il faudrait six grands mois pour exploiter ce petit coin de l'Afrique. Quand je dis exploiter, je veux dire non seulement en prendre les aspects, mais s'en empreindre. Je ne crois pas, à part la grande végétation (d'ailleurs assez rare) propre à ce climat, que les montagnes de cette partie de l'Atlas aient une physionomie bien originale. Mais les hommes, mais les constructions, mais les bêtes!... Et puis la plaine immense, absolument nue, qui, le soir, fume au soleil couchant et ressemble au désert! D'ailleurs tout est nouveau pour moi, tout m'intéresse; et plus j'étudie cette nature plus je crois que malgré Marilhat et Decamps, l'Orient reste encore à faire (1). Pour ne parler que des hommes, ceux qu'on nous fait sont les bourgeois. Le vrai peuple arabe, en haillons et plein de vermine, avec ses ânes misérables et teigneux, ses chameaux en guenilles passant, noirs et rongés par le soleil, devant ces horizons splendides, cette grandeur dans les attitudes,

(1) Voir *Une Année dans le Sahel*, 9e édit., p. 219 à 235.

cette beauté antique dans les plis de tous ces haillons, voilà ce que nous ne connaissons pas.

« Ceux qui, sous prétexte de couleur locale, font de la Bible avec le costume arabe, sont des imbéciles qui n'en savent point tirer parti (1). Je défie qu'on me montre un antique mieux drapé, mieux proportionné, plus scrupuleusement beau, qu'un Bédouin n'importe lequel pris au marché, au café, dans la rue. Malheureusement, il est très difficile de les dessiner au passage, et ils ne veulent point poser; leur Code religieux le leur défend. Je n'en ai pu faire que quelques croquis informes, mais je les ai si bien étudiés que je crois en pouvoir reproduire facilement le type et l'allure au besoin. Somme toute, même au point de vue du travail, je n'ai point à me plaindre et, du train dont je vais, je promets de vous rapporter un album assez intéressant.

« Nous devions partir aujourd'hui pour Médéah; il pleut à verse et la partie est remise à demain. L'entreprise n'est point sans quelque danger, aussi ne négligeons-nous aucune précaution. Nous partons en force, armés jusqu'aux dents; nous ferons route jusqu'aux gorges de la *Chiffa*, coupe-gorges assez fameux dans le pays, avec un officier de notre connaissance, qui nous offre un abri sous sa tente, car il faudra camper dans la montagne. Le lendemain, nous serons à Médéah, où nous passerons un jour. Si nous avions le temps, nous pousserions d'un côté jusqu'à Milianah, de l'autre jusqu'à Coléah, car malgré sa population de 6,000 indigènes, Blidah est encore trop français pour nous, et nous voudrions voir, chose rare dans la province d'Alger, une ville arabe à peu près intacte.

(1) Voir *Un Eté dans le Sahara*, 12e édit., p. 57 à 61.

« De politique locale, on ne s'en occupe aucunement ici. Nous apprenons par les journaux de France ce qui se passe à dix lieues de nous dans les montagnes de Médéah entre Abd-el-Kader et nos colonnes. Il en est de lui comme des jésuites en France : ceux-là seuls y croient qui ont un intérêt puissant à le détruire, ou qui sont les agents des intérêts nationaux. D'inquiétude, on n'en a point, on parle des assassinats journaliers commis aux portes des villes comme à Paris des attaques nocturnes, pour occuper les causeries de la veillée. On porte des armes plus par habitude que par précaution. Les colons spéculent sur la terre conquise et n'ont d'autres soucis que de jouer sur les propriétés, comme, à Paris, sur les chemins de fer.

« On cultive peu, mais on bâtit beaucoup : il y a trois ans, il n'y avait pas une maison française à Blidah; aujourd'hui, la moitié de la ville est française; dans dix ans, il ne restera plus, si les démolitions continuent, vestige de masure arabe. Quant à la langue, la langue usuelle qui sert entre Européens et indigènes, c'est un idiome bâtard mêlé d'espagnol, d'italien, de français et d'arabe. Nous baragouinons de l'arabe et les Arabes parlent correctement la langue de Bossuet. Les Mauresques se donnent le plaisir de s'habiller en Parisiennes et mettent des gants glacés pour cacher leurs ongles noirs de henné.

« Nous nous portons bien, — malgré le temps variable de l'extrême chaleur au froid humide; nous nous soignons et prenons beaucoup de café; nos hôtes sont excellents. Armand a retrouvé sa gaieté, Charles est le moins dispos de nous trois. S'il avait travaillé autant que moi, nous aurions un carton bien garni.

« Adieu, mon ami, je tombe de fatigue, car j'ai passé une nuit sans sommeil. »

Au même.

Blidah, 28 mars 1846, samedi soir.

« Mon bon ami,

« ...Nous sommes revenus un peu fatigués, mais bien portants de notre expédition dans la montagne. Nous avons eu trois jours de rude fatigue et deux nuits passées sous la tente, couchés sur la terre humide, à trois pas d'un torrent gonflé, et sous la gouttière des cascades. C'était dans les gorges de la Chiffa, je vous l'ai dit. Pays étrange, chaos d'ardoise et de marbre, où les hommes n'ont pas la grosseur des fourmis, où les aigles tournoient incessamment dans l'étroite échancrure du ciel bleu et que les hyènes et les chacals emplissent le soir et la nuit de leurs glapissements douloureux. Je n'ai pu en rapporter que quatre ou cinq croquis informes. Mais les souvenirs sont vifs. Nous partons demain, à cinq heures du matin, pour *Aïn-Telajsi*, point culminant de l'Atlas de Blidah. Il y a cinq heures de montée dans la montagne. Nous quittons Blidah mercredi, nous passerons à Alger une semaine franche.

« Je ne vous parle point de mon travail; vous en jugerez. J'ai fait ce que j'ai pu et employé, je puis le dire, les minutes. J'emporte beaucoup de matériaux et un dessin qui vaut un tableau tout fait, quant au motif, car je n'ai pas le temps de m'arrêter aux soins de l'exécution, et je fais plus volontiers des croquis que des dessins.

« Adieu, il fait ce soir une chaleur étouffante; il y a eu un peu de sirocco aujourd'hui et je m'en suis senti très abattu. Je cours à la poste, et de là rentre à mon lit,

car depuis mon départ j'ai pris fort peu de sommeil et j'ai demain besoin de toutes mes forces.

« EUGÈNE. »

Après un séjour de trois semaines à Blidah, du 13 au 15 avril, et cinq jours à Alger, le voyage s'achève.

A peine débarqué à Marseille, hanté des visions et des souvenirs de l'Afrique, Eugène trouve des lettres de sa mère. Elle est fort inquiète du vide des réponses de son fils, et plus encore de son long silence, car Bataillard a cru préférable de ne pas transmettre à La Rochelle les dernières missives de son ami. Eugène s'effraie lui-même des conséquences de son escapade. Il voit sa mère malade, son père en poste pour Paris. Il prend le parti de tout avouer :

A Mme Fromentin mère.

Marseille, 13 avril, lundi 1846.

« Ma mère bien-aimée, le timbre de ma lettre va t'apprendre ce que depuis six semaines j'ai mis tant de soins maladroits à te cacher : je viens de faire un voyage au delà de la mer. Je veux avant tout te rassurer car je te sais bien inquiète, mon père aussi, tous les miens aussi; je ne pouvais l'éviter, tu le verras bien. Surtout, assez de faux-fuyants, prends ceci pour la plus exacte vérité, *je te le jure, sur l'honneur*, je suis à Marseille, bien portant, parfaitement portant, débarqué de ce matin. Dans quatre jours, je serai de retour à Paris. Je suis désolé, ma mère chérie, affreusement inquiet de penser que tu peux l'être, et justement; aussi je ne puis attendre jusqu'à Paris pour te rassurer. J'aime mieux t'avouer la vérité tout entière : dût-elle vous irriter

tous et beaucoup, elle vous tirera du moins d'une incertitude plus cruelle pour vous et pour moi que la colère la plus vive.

« L'important pour moi était de te cacher que j'avais à traverser deux fois la mer. Tu n'aurais pas vécu, ma mère chérie, pendant ces six semaines et je n'aurais pas eu le courage de te tenir en de pareilles anxiétés...

« Ce n'est pas le moment de te dire à quel point ce voyage m'a rendu heureux, vous ne seriez guère en état de m'écouter, ni de m'en féliciter...

« Adieu, adieu. Le courrier me presse et je ne veux pas vous laisser un jour de plus dans l'anxiété. Pardon encore une fois et mille fois; je vous aime tous et vous embrasse plus tendrement que jamais.

« EUGÈNE. »

« Attendez une autre lettre de moi pour me condamner ou pour m'absoudre. Jugez sans colère, attendez et écoutez-moi. Surtout comptez que je vous aime, et que ceci n'est point pour démentir toute l'affection que je vous ai toujours montrée...

« Adieu, adieu. »

Le désir de rassurer ses parents en leur apprenant qu'il a repris ses habitudes quotidiennes décide Fromentin à renoncer à son projet de s'arrêter quelques jours en Provence. Il écrit à Mme Fromentin, le 19 avril, de Paris, où il est arrivé la veille. Il explique en détail les circonstances qui l'ont amené à entreprendre son voyage et les précautions par lui prises pour le cacher à ses parents. Il continue :

« Le voyage ne devait durer que six semaines. Toute courte qu'elle fût, cette excursion dans un pays si

nouveau, réputé si beau, me promettait non seulement une grande satisfaction de curiosité, mais un réel profit pour ma peinture, et j'estimais que ce n'était point suspendre mon travail que d'aller puiser en Afrique des éléments plus riches et plus variés. Enfin, je partais avec l'engagement d'y beaucoup travailler, engagement que j'ai certainement tenu au delà de mes espérances.

« Je reviens mieux portant que jamais, enchanté de tous mes souvenirs, et le seul regret qui me reste, c'est de ne pas avoir eu tout d'abord votre assentiment. Si vous dissipez ma dernière inquiétude en m'apprenant que vous ne me blâmez pas trop, ou que vous m'excusez, si tu m'apprends, ma mère chérie, que tu n'as pas trop souffert de mon silence et de ma prétendue négligence, si enfin vous ne voyez pas dans ma conduite un acte d'émancipation coupable envers vous, ou déraisonnable, je n'aurai plus qu'à m'applaudir de ce voyage.

« A une autre fois les détails. Pourquoi ne suis-je pas avec vous!... En attendant, ma mère aimée, je t'envoie sous ce pli, comme premier souvenir de mon voyage, trois petites fleurs cueillies au sommet le plus élevé de l'Atlas de Blidah; je les ai cueillies en pensant à toi, à mon père, à Charles, à tous les miens, le dimanche de la Passion, 29 mars, vers 3 heures de l'après-midi. Ç'a été une des plus belles journées et des plus belles heures de ma vie. A cette hauteur extrême de deux mille pieds environ au-dessus de la plaine, dans la région des cèdres et des neiges, avec un horizon de montagnes de trente ou quarante lieues autour de moi, et vers le nord, au delà des montagnes qui bordent la Mitidja, ayant en vue la mer qui me séparait de la France, j'ai récapitulé subitement, dans un moment d'émotion singulière, et revu comme s'ils m'étaient présents, tous les lieux et tous les êtres qui me sont chers, et j'ai compris mieux que

jamais, dans ce rapide élan de la pensée à travers quatre cents lieues de pays, la puissance du souvenir qui s'affranchit ainsi de l'espace et du temps. Une des sœurs de Charles Labbé me demandant en ce moment-là à quoi je pensais, je lui dis que je pensais à toi et que je te voyais à genoux dans la cathédrale de ma ville natale, assistant aux vêpres, et c'était vrai. Je te prie de garder ces fleurs; tout puéril qu'il soit, c'est un souvenir auquel j'attache du prix.

« Adieu, ma mère chérie, adieu; écris-moi tout de suite, et mettez-moi plus à l'aise pour vous parler à cœur ouvert de mon voyage, car je suis trop plein du bonheur qu'il m'a causé, pour ne pas vous le faire partager. Adieu, adieu, je vous embrasse tous et vous aime tendrement en vous demandant mille et mille fois pardon de mes torts si vous m'en trouvez de réels.

« EUGÈNE. »

A la même.

Paris, vendredi 1er mai 1846, matin.

« Ma mère chérie, je te remercie de ton petit mot de réponse; il m'a tiré d'une réelle inquiétude. Malgré le mécontentement que tu me marques, il est tendre; il m'a semblé y lire, sous la forme du reproche, comme un pardon involontaire. Il y a pourtant un mot qui m'a été pénible, et que je discuterais volontiers si je ne craignais d'être entraîné trop loin; c'est celui d'*émancipation;* mais il faudrait encore beaucoup de raisonnements, qui ne te persuaderaient pas mieux que les premiers. J'aurais voulu que mon père m'eût écrit déjà, afin qu'il n'y eût plus entre nous ni réticence ni contrainte.

« Je me flatte donc, ma mère aimée, peut-être à tort, que votre ressentiment n'ira pas loin, et que, me sachant

heureux de mon voyage, bien portant, et remis au travail, vous consentirez à me pardonner l'un et l'autre, même une *extravagance*.

« Ecris-moi tout de suite après la réception de ma malle, et plus longuement; dis-moi tout ce que tu auras sur le cœur. Tes reproches les plus vifs ont une secrète douceur, ma pauvre mère chérie, qui me fait encore mieux sentir toute ta tendresse, et qui les rend plus efficaces. »

Réinstallé à Paris, le jeune peintre travaille fiévreusement, au milieu de ses souvenirs d'Afrique. Il quitte la chambre qu'il occupait dans la même maison que Paul Bataillard et va loger rue de Laval, n° 1, près de la rue Pigalle, à côté de ses amis du Mesnil et Labbé. Il ne quittera plus jamais ce quartier. Deux pièces au nord, sur des jardins, pour 260 francs par an. C'est gai, c'est propre. « La même bonne fait le ménage de Mme du Mesnil et le mien (1). J'ai presque trouvé une seconde famille auprès d'Armand et de sa mère. Nous nous voyons tous les matins et tous les soirs, et je fais assez souvent porter mon déjeuner chez lui afin de le prendre en commun. » — Emile Beltrémieux, qui vient d'entrer au *National*, va probablement venir habiter auprès d'eux. Eugène prépare sa première exposition.

Cependant, le docteur Fromentin n'a pas désarmé; son fils attend toujours de lui le pardon de son escapade. Il se décide à le lui demander directement en montrant les résultats acquis (2). Il a rapporté des dessins incomplets, mais nombreux; ses amis ne s'attendaient pas à lui voir tirer un tel parti d'un si court voyage.

(1) A sa mère, 18 mai 1846. Un peu plus tard, Eugène ayant été pris de la grippe, la bonne Mme du Mesnil lui donne pendant plusieurs mois sa propre chambre.

(2) A son père, 19 mai 1846.

A M. Fromentin père.

Paris, mardi 19 mai 1846.

« ...Tu penses, d'ailleurs, que mes impressions ont été assez vives pour que mes souvenirs soient durables, et je me suis assez fortement pénétré de ce pays-là pour en faire passer dans ma peinture une fidèle et vive empreinte; c'est à quoi je travaille en ce moment-ci. Tu ne me reprocheras plus, j'espère, de me contenter du premier paysage venu. Qui n'a rien vu, n'invente rien sans risquer de copier les autres ou de tomber dans le banal et le convenu; puis chacun voit à sa manière, ce qui m'a toujours empêché de faire autre chose que ce que j'ai vu, sur la foi d'un tiers. J'ai maintenant le droit de faire de l'Orient, des montagnes et des fabriques comme tu les aimes, à ma manière et sans imiter personne. Je ne trouve point qu'on ait jusqu'à présent compris ce pays-là. Marilhat, seul, et Decamps en ont reproduit avec un immense talent certains côtés déterminés, malheureusement trop restreints. J'ai senti là-bas qu'il y avait une veine originale pour moi. Il aurait fallu quelques mois de plus. J'ai pleuré de chagrin en laissant là tant de trésors que je venais de découvrir. Un autre ira peut-être à ma place qui en découvrira de nouveaux. Mais ceux-là resteront enfouis, parce qu'il n'appartient pas, je le répète, à deux hommes de voir la même chose de la même façon.

« En attendant, je m'essaie dans le paysage d'Afrique. Il y en a déjà beaucoup trop à l'exposition de cette année, mais ils sont loin de me satisfaire; le sujet pourrait bien être défloré, mais n'est point usé. L'originalité consiste moins dans le choix du sujet que dans la ma-

nière dont on l'interprète. J'aurai à l'exposition prochaine quatre ou cinq tableaux qui seront des souvenirs de mon voyage. Ils sont ébauchés, moins un. Je ne sais si je m'abuse, mais ce voyage, la diversion nouvelle imprimée à mon esprit, l'excellente leçon que j'ai prise en ce pays de la lumière, de la couleur et des formes grandes, les progrès réels que je me sens faire de jour en jour, tout cela me donne un nouvel élan, me provoque et me fortifie. Je voudrais te rendre témoin de ma vie, tu verrais que j'emploie bien mon temps, et tu douterais moins du succès de mon entreprise, à voir la volonté et l'ardeur que j'y apporte.

« Les deux dessins que je t'envoie ne sont point très bons, et je crois pouvoir mieux faire, j'en ai même d'autres qui sont meilleurs, mais le sujet t'intéresserait moins.

« Tu ne te doutes pas à distance, et ne voyant rien de moi, que je travaille et produis beaucoup. Tous mes dessins les meilleurs se dispersent ici dans les mains de mes amis. Je voudrais ne t'envoyer quelque chose qu'avec la certitude de te satisfaire.

« Prends donc patience, mon bon père, écarte, je t'en prie, tout ressentiment et crois-moi sur parole quand je t'affirme que mon voyage est un des actes les plus raisonnables de ma vie.

« Adieu, je t'embrasse et t'aime tendrement. »

Quelques jours après, Eugène reçoit de son père une réponse modérée, indulgente, qui le rassure pleinement et dont il demeure très touché. Il peint avec acharnement et tire grand profit de son voyage. « Je n'ai pas le don, dit-il, d'inventer ce que je n'ai pas vu, et il faut être sobre d'hypothèses en fait d'art dans la reproduction du vrai et même du possible (1). »

(1) Lettre à sa mère, juin 1846.

L'installation de Fromentin, rue de Laval, réunit tous ceux qui, avec Bataillard et Beltrémieux, encore exilés au quartier Latin, vont former le « phalanstère ». Le terme était à la mode, pour désigner les cénacles de jeunes gens; mais vraiment le cercle au milieu duquel vivra dorénavant Fromentin mérite plus que tout autre d'être ainsi nommé : il participe à la fois de la famille et du petit Etat. C'est là que l'artiste retrouvera, dans un cadre approprié à sa vie nouvelle, les affections et les habitudes familiales qui lui sont chères. Une vieille amie va former avec Mme du Mesnil le centre de ces réunions intimes.

A Mme Fromentin mère.

Paris, jeudi 25 juin 1846.

« ...Ce brave Armand et sa mère sont si excellents pour moi, que je ne crains même pas de les gêner; tous les soirs, Armand et moi, nous dédoublons son lit, et le matin, sa femme de ménage, qui est aussi la mienne, fait notre chambre et notre déjeuner commun : quand je dis commun, c'est que j'y contribue pour ma ration de café et de lait.

« Je ne t'ai jamais parlé d'une dame (baronne Regnault), ancienne amie de la mère de Labbé, sa seconde mère, dont j'ai fait la connaissance à Chevreuse, il y a un an, et qui, depuis cet hiver, m'accueille vraiment plutôt en fils qu'en ami, et m'entoure d'attentions et de soins incroyables.

« Elle est veuve du baron Regnault, secrétaire des commandements du duc d'Angoulême. Attachée, par hasard, par la position de son mari, aux destinées de la Restauration, elle n'en a rien gardé, ni des préjugés, ni des petitesses aristocratiques. C'est la femme la plus

simple en même temps que la mieux élevée. Charles Labbé prend ses repas avec elle et lui tient lieu des enfants qu'elle n'a plus auprès d'elle. Elle n'aime point le monde, et il est bien rare qu'elle ne nous tienne pas compagnie à table ou le soir à la veillée. J'y dîne assez régulièrement deux ou trois fois par semaine, quand cela se rencontre, que le désir m'en prend, ou qu'elle a de la *soupe au lait*, car elle sait mon goût. Hollandaise de naissance, élevée dans les vapeurs de la bière et du tabac, non seulement elle permet, mais elle aime qu'on fume le soir au salon.

« C'est d'ailleurs quelque chose d'incroyable que la droiture, l'indulgence et la bonté de son esprit, et je crois impossible d'allier mieux qu'elle ne le fait l'extrême sans-façon avec le plus parfait savoir-vivre. Je lui ai beaucoup parlé de toi, ma mère chérie. Elle était complice de mon voyage, et c'est elle surtout qui m'a poussé et décidé à le faire. Je l'ai consultée comme mère, et c'est sur son avis que je me suis décidé à te faire un mensonge, parce que, m'a-t-elle dit : comme mère, j'aimerais mieux un mensonge excusable qu'un aveu qui me causerait de pareilles inquiétudes. Si jamais nous nous trouvons ensemble à Paris, tu verras ce que vaut et ce que fait pour moi Mme Regnault; j'ajoute, car c'est à ce propos que je t'en parle, qu'elle occupe le premier étage de la maison d'Armand, ce qui fait que tout le monde se voit ou se réunit à toute heure du jour.

« Je t'en parle aussi, ma mère chérie, et j'insiste parce qu'il me semble que je lui dois de te parler d'elle, et que c'est un moyen, le seul que j'aie, de reconnaître les bontés extrêmes qu'elle a pour ton fils.

« Voici la situation des lieux; je tiens à ce que tu juges du voisinage :

« La maison d'Armand et de Mme Regnault se trouve au fond d'un grand jardin, qui s'ouvre d'un côté sur la rue de Laval, de l'autre sur la rue des Martyrs. La mienne remplit précisément un angle rentrant dans le jardin et fait le coin des deux rues, de sorte que je me trouve entre les deux portes du jardin et qu'on pourrait, si mes fenêtres donnaient de ce côté, m'appeler des fenêtres d'Armand. L'atelier de Charles donne aussi du côté du nord, sur le même jardin, et nous correspondons de chez Armand chez lui. Tu vois qu'il n'est guère possible d'être plus rapprochés.

« Je t'écris de chez Armand (où je dîne) en attendant qu'il revienne de son ministère. Si j'en croyais les personnes qui m'entourent, je prendrais pension chez elles et je ne m'occuperais plus de ma table (1). »

Le docteur et Mme Fromentin ont fait en juillet un voyage aux Pyrénées. En réponse à une lettre de sa mère sur ce sujet, Eugène évoque ses propres souvenirs d'Algérie et commente à son père les dessins qu'il lui a envoyés.

A Mme Fromentin mère.

Paris, 27 juillet 1846, lundi.

« Ma mère chérie,

« Ta lettre m'a fait un bien vif plaisir; elle respire un contentement et comme une plénitude de cœur qui

(1) Il arrivait souvent aux jeunes gens de descendre avec leur dîner chez Mme Regnault et de mêler leur cuisine à la sienne. Elle ne faisait guère une promenade et n'allait jamais au théâtre, qu'un d'eux au moins ne l'accompagnât. (Lettre de Fromentin à sa mère, 27 juillet 1846.)

ne te sont point ordinaires. Cette vie extérieure, en rompant tes habitudes sédentaires, semble avoir aussi rompu le fil de ces idées noires que tu dévides dans la solitude.

« L'activité du voyage, les émotions causées par les lieux, si diverses, si profondes, comme tu me le dis, ont donné une santé nouvelle à ton pauvre cœur fatigué de souffrir. Le voyage a ceci de salutaire qu'il nous transporte en dehors de nous-mêmes pour un temps et qu'il nous renouvelle. Pauvre chère mère, que n'aurais-je pas donné pour être à côté de toi pendant ces belles excursions dans les montagnes? Ç'a été et c'est un de mes plus vifs désirs qui ne se réalisera peut-être jamais de faire un voyage avec toi. Nous avons jusqu'à présent partagé toutes nos joies ou toutes nos peines de famille; nous n'avons jamais eu de vie commune extérieure. Quoi de plus doux à mettre en commun que les impressions d'un voyage! Mon père aura bien fait de reprendre après vous l'excursion de Barèges et de Gavarnie. C'est, il paraît bien, une des plus belles qu'on puisse faire dans les Pyrénées. Je voudrais que nous puissions nous réunir aussitôt après notre retour afin de confronter et d'échanger vos souvenirs et les miens.

« *Si j'ai vu beaucoup plus beau que cela en Afrique?* Je n'en sais rien, mais *à priori* je ne le crois pas. Comme montagne, l'Atlas n'est certainement pas plus beau, dans la partie que j'ai visitée, que cette partie des Pyrénées. Seulement, la végétation africaine, l'éclat du ciel, les constructions, le costume particulier des habitants et jusqu'aux noms des lieux, donnent à ce pays une physionomie qui lui est propre et qui fait qu'on ne peut guère le comparer à d'autres. Sur les points même où la grandeur des lignes vient à manquer, où

la végétation s'amaigrit ou disparaît, où la peinture n'en peut plus rien tirer, il y a toujours l'empreinte arabe qui, pour nous autres Européens, est d'un extrême intérêt. En sorte qu'il se pourrait bien qu'un jour, si je les visite, les Alpes de la Suisse, les Pyrénées de Bigorre ou de Barèges, les Apennins de la Sabine accrussent de beaucoup mon admiration naissante pour les montagnes; mais je suis sûr que jamais rien n'effacera le souvenir de certains petits chemins escarpés dans les gorges pierreuses de l'Atlas où le Bédouin va pieds nus, poussant devant lui son âne lépreux, sa femme et son fils en haillons; certains lits de rivières bordés d'aloès et de lauriers-roses qui me faisaient songer à l'Eurotas; certains horizons de montagnes du côté de Milianah, vagues et bleus dans la brume ardente du soir, qui nous faisaient crier d'un même instinct : O Palestine, ô Palestine!

« Le voyage est admirable, à mon sens, moins pour ce qu'il offre de réalités nouvelles que pour les rêves qu'il éveille, les illusions qu'il crée, les perspectives indéfinies qu'il ouvre à l'imagination sur l'inconnu. Pour moi, le grand charme du mien, c'est qu'il me semble avoir voyagé dans les temps anciens et parcouru le pays de la Bible et des patriarches. L'Afrique, comme l'Orient, quoiqu'un peu moins pourtant, est un anachronisme vivant, c'est ce qui rend ces pays-là incomparables.

« J'ouvrais ta lettre avec précaution croyant trouver une fleur de la montagne; viendra-t-elle dans la prochaine?...

« Je suis bien content, cher père, que les dessins t'aient à peu près satisfait. Tes observations sont justes; ils n'ont qu'un mérite c'est d'être assez vrais, surtout pour des dessins d'atelier, et leur principal défaut,

c'est d'être lourds d'exécution et insuffisants. Ils étaient certainement plus fins qu'ils ne le sont, ils étaient surtout francs d'effet, clairs et lumineux, mais la liqueur qu'on est obligé de passer derrière pour fixer le fusain, a l'inconvénient de noircir certains papiers mal collés et de brouiller un peu le dessin en le charbonnant. En sorte qu'après l'opération, les tons ne sont plus en rapport, et que le dessin se trouve presque toujours altéré quand il n'est pas entièrement perdu. Il y en a un des deux que j'ai été forcé de recommencer, le premier s'étant tout effacé sous le fixatif. Je ne sais point me servir de la sépia et je préfère de beaucoup, pour certains dessins d'effet, le fusain au crayon. Le crayon noir ou de mine de plomb ne peut servir qu'à des croquis ou à des œuvres d'adresse. Le fusain a ce grand avantage, quand on sait le choisir et l'employer, de fournir non seulement une assez grande variété de tons roux ou gris, mais encore une grande intensité dans les ombres et une transparence égale dans les demi-teintes. Les fameux dessins de Decamps, beaux et colorés comme de la peinture, ne sont pas faits autrement; seulement ils sont faits avec une habileté extrême et par des procédés que lui seul a trouvés, que seul il sait appliquer. J'ai fait beaucoup de dessins de ce genre cet hiver, avant mon voyage; j'en ai fait de meilleurs que ceux que je t'envoie; mais ils avaient le malheur de ressembler à des Decamps, presque comme des fac-similés, ce qui leur ôte tout mérite d'originalité. J'ai tâché depuis de me détacher de cet esprit d'imitation qui est un plaisir et un danger et je n'ai fait jusqu'à présent que perdre les qualités d'emprunt que j'avais acquises, sans parvenir à m'en procurer d'autres qui m'appartiennent.

« Le dessin d'arbres est un portrait exact d'une partie

du *Bois des Oliviers* de Blidah, plus connu sous le nom de *Bois Sacré* (1). Ce bois, autrefois très étendu, composé d'oliviers et de frênes séculaires, est célèbre dans l'histoire militaire de la conquête; il s'y est livré en 1839 et 1840 plusieurs combats très meurtriers, et c'est à cet endroit même qu'un de nos compatriotes et anciens camarades de classe, Métivier, a été tué par une balle arabe. On en a incendié la plus grande partie, on a surtout détruit complètement les broussailles qui, à cette époque-là, le rendaient presque impénétrable et en faisaient une position si forte pour les tirailleurs arabes. Aujourd'hui, il ne reste plus que cent ou deux cents pieds d'arbres fort beaux, dont les troncs noueux et crevassés portent partout les traces du feu. C'est à l'ombre de ces arbres, autour de ces troncs énormes, sur une pelouse courte, maigre et languissante malgré les nombreux courants d'eau qui l'arrosent, que se tient tous les vendredis le grand marché arabe de Blidah. C'est aussi là que se font les exécutions. La route de Blidah à Médéah par la Mouzaïah passe entre le bois sacré et la montagne; les convois d'ânes et de mulets et les caravanes de chameaux y défilent à toute heure du jour. J'ai fait plusieurs dessins de ce bois, un des endroits les plus pittoresques de Blidah, un surtout que je réserve pour un tableau.

« L'autre dessin représente un petit café maure à Blidah (rue de la Mosquée). Il y en a beaucoup de ce genre, et beaucoup de plus pittoresques, que je n'ai pu dessiner faute d'espace ou de commodité. Les rues sont fort étroites, on ne peut se reculer pour prendre un ensemble. Il faut d'ailleurs s'arrêter debout au milieu de la rue et dessiner sur le pouce, sous peine d'être

(1) Voir *Sahel*, 9e édit., p. 159

à chaque instant bousculé par les ânes, les mulets ou les chariots. Encore, a-t-on sur les épaules une masse de Bédouins ou de Maures que la curiosité rend fort indiscrets, pour ne pas dire embêtants. On a bien un moyen de les dissiper, c'est de paraître les dessiner, car c'est un précepte de leur Coran ou une superstition chez eux, de ne point se laisser *tirer en portrait. Makache, makache marcar*, point marquer, point marquer moi, comme ils disent dans leur patois; mais il faudrait passer son temps à les mettre en fuite, et j'aimais mieux souvent leur laisser la place.

« Tu sais que les cafés maures se composent tout simplement d'une salle ouverte sur la rue, avec une rangée de bancs tout autour, ou des nattes jetées à terre. Les fumeurs sont assis à la turque sur les bancs ou sur les nattes, et ce qu'il faut voir c'est leur gravité. Au fond, un enfant maure de quinze à seize ans, beau comme ils le sont tous, avec une rose de Bengale ou une tige d'acacia en fleur passée sur le coin de l'oreille gauche entre le bonnet et la tempe, remue le café dans une grande bouilloire en fer-blanc et souffle le feu au moyen d'un chalumeau de fonte ou de sureau creusé. Le café se sert dans de très petites tasses, sous forme de crème liquide, noire, et répandant une forte odeur de mélasse; on y trouve à manger autant qu'à boire. C'est pourtant une boisson qui devient agréable avec l'habitude, beaucoup moins échauffante que notre café; on en peut prendre impunément quatre ou cinq tasses après son dîner. Il nous est arrivé souvent, dans nos journées de marche à travers la montagne et les tribus alliées, d'en prendre chemin faisant jusqu'à un litre par jour sans être autrement incommodés.

« Les cafés des Bédouins sont beaucoup plus simples et encore plus curieux. C'est une hutte couverte en

roseaux de la forme d'une tente longue, haute de six pieds au plus à son sommet; les fumeurs s'y empilent les uns à côté des autres, jusqu'à ce que la hutte soit pleine; les derniers venus s'asseyent à l'entrée ou en dehors à l'ombre de la hutte. Souvent il n'y a qu'une ou deux pipes pour tous les fumeurs; ils se la passent de main en main, chacun fume à son tour. La fumée du fourneau, celle des pipes n'a point d'issue par le fond et les fumeurs y sont enveloppés d'un nuage odorant qui, joint à l'horrible chaleur amassée sous ce hangar et à la puanteur de ces messieurs, suffoque un Européen qui n'est pas habitué à ces singuliers séjours... »

A Mme Fromentin mère.

Paris, dimanche 16 août 1846, soir.

« ...Ne t'effraie pas de voir tes souvenirs s'effacer un peu et de sentir que tes impressions perdent tous les jours quelque chose de leur première vivacité. Le souvenir, en vieillissant, se concentre, se simplifie, et comme les vins de bon cru devient plus limpide et en quelque sorte plus généreux. Il y a beaucoup de détails insignifiants dans un si grand voyage dont le temps fait justice et dont la mémoire se débarrasse afin de ne garder que les détails essentiels. En passant par le souvenir, la vérité devient un poème, le paysage un tableau. Si grande et si belle que soit la réalité, tu verras que le souvenir finit encore par la dépasser et réussit à l'embellir. Je suis bien sûr que tout ce que j'ai vu il y a trois mois reste maintenant au-dessous de l'image transfigurée que j'en ai gardée...

« ...J'ai deux ou trois toiles à peu près finies. En somme, il y a progrès. Je t'affirme que je me donne

bien du mal, peut-être plus qu'il ne faudrait, mais tu sais que je suis de ceux qui, prenant les choses sérieusement, et invinciblement défiants, font des secousses d'Hercule pour soulever un fétu.

« Mon père a mis mes dessins à l'exposition de La Rochelle? Il est aussi bon juge que moi de l'opportunité de la chose; je crains pourtant qu'ils ne me fassent peu d'honneur auprès de gens à qui j'ai donné quelques droits d'être exigeants par ma modestie même et ma répugnance à montrer mes produits. La modestie se prend volontiers pour de l'orgueil, et je ne voudrais pas qu'on m'en crût capable.

« Il est impossible de vivre plus doucement, plus paisiblement que je vis, grâce aux commodités de cette hospitalière maison. On dirait que nous étions tous faits pour nous rencontrer et nous associer dans une communauté complète d'idées et d'existence. Quelle bénédiction de rencontrer de si bonnes gens!... »

Dès la fin d'août, Fromentin va s'installer en Normandie, à Gournay-en-Bray. Mme Regnault et Labbé l'ont accompagné. Il écrit de là à du Mesnil (1).

« ...Merci des souvenirs de Mlle Marie (2); fais-lui nos amitiés et n'oublie pas la poignée de main que j'avais pris, soir et matin, la douce habitude de lui donner. Tu sais que c'est *une enfant* que j'ai du plaisir à voir et qu'elle est de ces figures propices qui se retrouvent dans un petit coin de mon cœur à de certains moments et y répandent une petite lumière.

« Je ne suis pas très bien portant depuis deux jours,

(1) Mardi matin, 6 heures, 1846.

(2) Mlle Cavellet de Beaumont, nièce d'Armand, que Fromentin épousera en 1852.

je souffre assez vivement de l'estomac pour m'empêcher de travailler.

« Vous m'effrayez, mes amis, en vous attendant à trop; ce que j'ai fait est bien peu, bien peu, si peu que j'ai honte maintenant d'en avoir paru satisfait... »

De 6 heures du matin à 7 heures du soir, Eugène peint : des pochades, des études, des tableaux, mais pas un croquis (1). Après six semaines ou deux mois de ce régime, il fera, pense-t-il, quelque chose qui ressemblera à de la peinture : « J'arriverai dans peu à peindre en petites dimensions aussi vite que je dessine. Je cherche surtout l'exactitude du ton, je sens qu'avec des efforts j'y arriverai, plus même que je ne croyais. Je n'ai pas eu de peine à sortir de ma routine et de mes tons d'atelier, tant sont vives, pressantes et claires les leçons que donne cet admirable maître le Soleil...

« La solitude ne me pèse pas trop ; j'y trouve plus de liberté pour mon travail et ne perds pas une minute. Mais, mon Dieu, que c'est difficile ! Ce sont, certes, les efforts les plus vifs que j'aie jamais faits pour pénétrer dans l'intimité de cette admirable nature. Tout cela est, absolument parlant, bien peu de chose, mais je sais bien que pour moi c'est beaucoup... »

Eugène n'avait guère, jusque-là, peint d'après nature. Il redoutait l'épreuve ; il est heureux de l'avoir affrontée. Il échappe ainsi au mal du pays qui le prendrait, à de certains moments, s'il n'était soutenu par les vives impressions qu'il ressent et par l'émulation du travail. C'est ce qui le console du sacrifice qu'il fait de ses vacances à La Rochelle (2).

Au milieu de septembre, la petite colonie émigre à

(1) A Paul Bataillard, 5 septembre 1846.
(2) Lettre à sa mère, 6 septembre. — A Bataillard, 13 septembre.

Chailly, près de Fontainebleau : « J'ai besoin, je t'assure, — lit-on dans une lettre d'Eugène à sa mère, du 23 septembre, — de tenir mon cœur à deux mains pour l'empêcher de s'élancer trop vivement vers toi, vers vous, vers le pays, vers ces lieux, les plus chers de tous ceux que j'aie vus ou habités. J'ai eu quelques jours de secrète langueur pendant lesquels je vivais au milieu de vous. La nouvelle que tu me donnais que vous entriez en vendanges a ravivé tous mes souvenirs. C'est, je ne sais pourquoi, une époque anniversaire à laquelle je suis particulièrement attaché. »

A Paul Bataillard.

Chailly, près Fontainebleau, vendredi, septembre 1846.

« ...Tout ne me plaît pas dans cette nature, fort diverse quand on la regarde d'un peu près. Il y a d'abord beaucoup de parties banales ou qui le sont devenues par l'abus qu'en ont fait les peintres. Il y en a d'autres dont l'emploi pour la peinture est presque impossible ; il n'y en a qu'un très petit nombre dont le caractère soit tranché, qui représentent un sentiment et impliquent un sujet. Car je ne demande point à la nature un tableau tout fait, mais la substance et l'idée génératrice d'un tableau. C'est ce qu'on trouve rarement ici où la nature, abandonnée à elle-même, semble s'être habituée à se passer de l'homme et s'y conforme malaisément. C'est le propre, au contraire, des lieux habités, ou qui l'ont été, d'offrir des épisodes tout prêts de la vie champêtre. Ici, à part une figure de chasseur, de voyageur ou de bûcheron, on ne sait que mettre pour animer le paysage, ou qu'imaginer. J'ai, par hasard, découvert un groupe d'arbres ayant un caractère

antique ou m'en ayant produit l'impression. Ce sera le sujet de ma principale étude, et je tâcherai d'exprimer, en m'y maintenant jusqu'au bout, cette impression originaire qui me fournira peut-être le moyen d'y approprier des figures moins vulgaires.

« Pour toi, mon ami, qui n'as pas à t'en servir, tu trouveras dans la forêt des impressions uniques. Quand tu reviendras le soir avec nous, le soleil couché, par les petits sentiers perdus sous la haute et épaisse futaie, ou par le pavé large et sonore de Chailly, et que tu sentiras peser sur ta tête cet incroyable silence du bois..., c'est un des effets les plus inexprimables et les plus profonds que je te promette. »

Eugène écrit un peu plus tard à sa mère (1) : « Il y a un grand vide au fond de cette existence, d'ailleurs en apparence exactement remplie. Aussi, je verse dans mon travail, qui seul m'alimente et me soutient, tout ce trop-plein de tendresse que je ne puis répandre à toute heure du jour sur les êtres absents qui me sont chers avant tous. Vous pouvez donc être sûrs que je ne vous oublie pas, et je puis affirmer aussi que la pensée constante de mon père, de ce que je lui dois, de ce qu'il attend, m'aiguillonne et me provoque sans cesse à des efforts continus. »

La saison, devenue détestable, finit par chasser les jeunes peintres de la forêt de Fontainebleau. Eugène rentre à Paris, rapportant ses études inachevées. L'automne l'incite, comme d'habitude, aux mélancoliques retours vers le passé.

« Pauvre mère chérie, j'ai pensé bien des soirs à toi avec des larmes dans les yeux pendant ces derniers

(1) Chailly, mercredi, septembre.

jours sombres, pluvieux, glacés (les derniers d'une saison que j'ai toujours passée près de toi) et qui me rappelaient avec regret les veillées de Saint-Maurice, les premiers feux de ceps de vigne allumés, tant de souvenirs, tant de souvenirs groupés autour de ceux-là !... J'ai vingt-six ans depuis deux jours ! Et je n'ai plus le droit de compter sur la jeunesse !... » (26 octobre 1846.)

Fromentin s'installe rue de La Tour-d'Auvergne, 40, dans un petit atelier dont l'entrée donne rue des Martyrs. En face de ce logement habitent, cité Rogron, la famille du Mesnil, Mme Regnault et Charles Labbé, en attendant la prochaine venue d'Emile Beltrémieux. Eugène dînera tous les soirs chez Mme du Mesnil. Le « phalanstère » se reconstitue.

Beltrémieux, collaborateur assidu d'Armand Marrast, va se marier. Dès le mois de septembre il s'est fiancé à Mlle Thérèse Waldor, la fille de la célèbre Mélanie Waldor, la muse romantique (1).

« La femme qu'il épouse, écrit Fromentin (2), est de toutes celles que j'ai connues (et je crois qu'il faudrait chercher longtemps pour en trouver une seconde) la seule qui me paraisse valoir une fortune à elle toute seule et compenser le défaut d'argent par sa propre personne. C'est vraiment un cœur et un esprit d'élite, plus mûre qu'on ne l'est à vingt-deux ans. Sans avoir pris des airs de femme, elle sait ce qu'elle fait en se mariant, ne se donne ni par étourderie, ni par curiosité d'enfant, ni par calcul, mais par pure envie de partager dans toutes ses chances la destinée de l'homme qu'elle

(1) Mélanie Waldor (1796-1871) commença à écrire en 1831; elle s'essaya dans tous les genres et collabora à la *Revue de Paris*, à la *Patrie*, etc.

(2) A sa mère, septembre 1846.

estime autant qu'elle l'aime. Ils s'adorent, et le spectacle de leur mutuelle tendresse est vraiment une chose belle à voir, tant on la reconnaît sincère, sérieuse et profonde. »

A Mme Fromentin mère.

Paris, vendredi 13 novembre 1846.

« ...Le mariage d'Emile a eu lieu hier, après de longs retards et des ajournements impatiemment supportés par les futurs. Tout s'est fait très simplement, tout à fait en famille. Il y avait beaucoup de monde à l'église (Saint-Sulpice) et des notabilités littéraires ou artistiques du cercle Waldor. On n'était que quinze à table.

« La mariée n'avait point l'air de se marier, ce qui, pour moi, est une grande preuve de bon sens, de savoir-vivre ; elle portait sa toilette de noce comme une toilette de ville, simplement, tout uniment. Je n'aime point qu'une femme se présente à l'autel comme une victime et fasse dire à ceux qui la voient si dolente et si confuse : oh! quel dommage qu'une chose si pure tombe entre les mains d'un homme! C'est faire du mariage une profanation et rendre le mari odieux. Je veux, au contraire, dans la tenue des époux l'expression visible de leur consentement et de leur mutuelle liberté ; que l'épouse montre aux témoins de son union qu'elle se donne avec réflexion et volontairement. Emile était très gentil, simple et digne. Le dîner a été convenable, très bien présidé par Mme Waldor, qui n'a pas toujours autant de bon sens qu'elle en a montré dans la journée d'hier. J'étais le second témoin d'Emile, par suite de combinaisons qu'il serait trop long de t'expliquer. Le premier témoin était M. Marrast, rédacteur en chef du *National;* les deux témoins de Mlle Waldor étaient

MM. Pongerville, de l'Académie française, et le capitaine Blanc, un ami de Mme Waldor. A titre de témoin j'étais au déjeuner...

« Mon exposition est en bon chemin, mais ce n'est rien à côté de ce que je voudrais faire.

« Je regrette surtout de ne m'être pas avisé plus tôt d'une idée qui m'est venue depuis mon retour : c'est de n'exposer que des tableaux d'Afrique; à mérite égal (si mérite il y a), ils auront celui d'être autre chose que ce que tout le monde fait. J'en aurai trois de prêts, peut-être quatre. Je commence moi-même, le plus difficile de tous mes juges, à être moins mécontent de mes progrès...

« C'était hier le 14 novembre, veille de la Saint-Eugène ; pour la première fois de ma vie on m'a souhaité ma fête. C'était la première fois que je passais loin de vous cette journée. Nous avons, depuis cet été, établi entre nous l'usage de nous souhaiter nos fêtes, comme une occasion de nous rapprocher davantage encore et de nous donner réciproquement des marques de notre commune affection. Après le dîner, on m'a fait appeler chez moi sous prétexte que quelqu'un m'y demandait. J'ai trouvé mon atelier chauffé, éclairé, les chaises disposées pour recevoir un cercle et dans un coin, derrière un chevalet, un charmant voltaire qui ne faisait point partie du mobilier. Mes amis, qui me suivaient pour jouir de ma surprise, me l'ont alors solennellement offert au nom du phalanstère réuni et d'Emile absent ; et nous avons achevé la soirée chez moi en jouant au lansquenet. J'ai été bien heureux, ma mère chérie, de ce nouveau gage d'attachement, et cette excellente Mme Regnault, l'âme de tout cela, avait l'air si vraiment heureux de ma surprise que j'en aurais pleuré de reconnaissance et de joie... »

Si Eugène Fromentin s'est privé de vacances, s'il travaille avec une rare assiduité, c'est qu'il prépare, on l'a vu, la première exposition à laquelle il prendra part, celle de 1847.

Le Salon annuel, qui se tenait au Louvre, ouvrait alors le 15 mars, les envois étaient reçus jusqu'au 20 février seulement. L'hiver se passe donc dans la fièvre de cette préparation. Eugène met la dernière main à un grand tableau (1). Ses amis en sont contents, mais il est plus difficile qu'eux. Cette sévérité envers soi-même, que certaines personnes prennent pour de l'irrésolution, est à ses yeux la cause des progrès qu'il a faits depuis un an. Il cherche l'équilibre, le repos moral : « Je suis, tu le sais, prompt à me jeter dans les extrêmes (2). Mes jours d'extrême modestie, comme le disait ce pauvre Drouineau, compensent mes jours d'extrême orgueil. Je me défie également de mes découragements déraisonnables et de mes présomptions factices; les uns et les autres sont passagers. L'avenir m'inquiète toujours sourdement, mais j'ajourne des anxiétés qui auront trop bien leur temps. »

L'expérience va être, en une certaine mesure, décisive cette année. Il faut frapper un grand coup, entraîner par un succès éclatant la bonne volonté chancelante du père de famille (3).

Avec les appréhensions de l'avenir, Eugène subit les tristes impressions de l'hiver. Il souffre d'être exilé loin de ce foyer familial auquel, pour la première fois, l'automne ne l'a pas vu s'asseoir.

A sa mère. — Décembre 1846 *ou janvier* 1847. — « J'ai

(1) A sa mère, 17 décembre 1846.
(2) A la même, 27 décembre 1846.
(3) A Bataillard, 19 novembre 1846.

besoin de recevoir des lettres de vous; j'en ai besoin pour me rattacher à ce point fixe et consolant des affections de famille, sans lequel il n'y a que ballottement et désarroi dans les choses de la vie. Je plains sincèrement ceux qui, n'ayant point cette amarre puissante, flottent au hasard à la surface de ce triste monde. »

A Mme Fromentin mère.

Paris, samedi 2 janvier 1847.

« Ma mère chérie, la chambre d'Armand où je suis établi le jour et où je fais ordinairement ma correspondance, était envahie par les amis. Les membres du phalanstère ne faisaient que descendre ou monter de l'un chez l'autre avec des bonbons. Tout cela se passait comme en famille, et c'était, je t'assure, malgré le bonheur réel que j'avais de me sentir si bien entouré d'affection, une vraie douleur d'être le seul qui n'eût point sa famille à embrasser (1).

(1) Eugène s'est étendu et s'étendra souvent encore dans sa correspondance sur les joies de la famille qu'il goûte à Paris, sur la sollicitude et sur les mérites de Mme du Mesnil ou de Mme Regnault. — [*A Mme Fromentin mère*, Paris, 10 février 1847.] « ...J'ai remis à Mme du Mesnil le petit billet à son adresse, elle y a été je crois très sensible, elle l'a lu avec larmes, car chez cette excellente femme, comme chez toi, la moindre émotion un peu vive se traduit de cette manière. Elle a voulu y répondre tout de suite et je t'envoie sa lettre, écrite il y a déjà cinq ou six jours. — Tu jugeras peut-être par ce peu de lignes, de la bonté simple et profonde de ce cœur aimant et pieux. — Je suis heureux, ma mère aimée, de ce rapprochement entre vous et je désire que ces relations continuent... Vous êtes bien faites pour vous comprendre. Je t'ai gagné depuis longtemps toute son amitié. — [*A la même*, vendredi matin, 5 mars 1847.] « Mme du Mesnil a été vivement sensible au paragraphe de ta lettre qui la concerne, elle t'en remercie. Elle te « vénère autant « qu'elle t'aime », voilà ses expressions. Tu sais qu'elle est très pieuse; mais d'après ce que je lui ai dit de toi, ma mère chérie,

« Ce que tu me dis des coups de vent des 23 et 24 confirme les nouvelles générales que les journaux nous donnent du pays. Je lis ce soir dans la *Presse* une liste de naufrages effrayants.

« Etes-vous maintenant à couvert? avez-vous épongé partout? Ta lettre m'a rappelé des scènes domestiques qui ont toujours eu le singulier effet de me beaucoup divertir quand j'étais enfant. Je te voyais, escortée des deux bonnes, courant d'une chambre à l'autre jusqu'au grenier et disposant des plats sous les gouttières. J'entends encore retentir dans toute la maison les cris d'alarme de : « Il pleut ici, il pleut par là!... » Et je t'avoue que, malgré le côté très sérieux du sinistre dernier, je n'ai pu m'empêcher d'en rire un peu dans mon petit coin.

« J'ai mis le plus d'économie possible dans mes étrennes et je n'ai eu que deux ou trois cadeaux à faire, assez insignifiants. J'ai donné, après m'en être entendu avec Mme du Mesnil, à sa petite-fille, Mlle Marie, une épingle faite avec les cheveux de sa mère, morte il y a déjà plusieurs années. Mon intention était de donner à cette aimable et gentille enfant une marque de ma reconnaissance pour sa grand'mère et de mon amitié pour son oncle Armand. Je suis bien aise d'avoir chois. un objet qui a eu pour elle un double prix. »

Eugène, atteint de la grippe, ne peut terminer à temps pour le Salon de 1847 le grand tableau sur lequel il fondait de vives espérances. Il en est très contrarié, car son exposition va devenir insignifiante. Mais il a la sagesse de ne pas s'entêter. Ce peut être une œuvre

elle t'estime « une sainte ». Quelle excellente et admirable femme! Je suis toujours chez elle; je t'écris debout, sur le coin de la cheminée. Mme du Mesnil dit ses prières à côté de moi, et Armand sommeille encore de l'autre côté dans son lit. C'est une vie de famille aussi complète que possible. »

de début importante; il ne faut pas la risquer (1) : « J'ai repris avec Cabat nos relations interrompues par son absence et par quelques bouderies réciproques. Il a vu ma peinture et m'a témoigné beaucoup de satisfaction. Lui et d'autres m'ont rendu le mauvais service de me prôner d'une façon que je trouve imprudente, parce qu'elle m'impose, en quelque sorte, des engagements que je me sens incapable de tenir... J'enverrai à l'exposition, uniquement pour donner à mon père cette preuve de bonne volonté, trois petits tableaux. Je voudrais ne les point signer, non pas qu'ils soient déshonorants, mais parce qu'ils ne prouvent rien et ne méritent point la mention que j'aurais souhaitée; je voudrais qu'ils passassent aussi inaperçus de mes amis que du public et de la critique. »

Les trois petits tableaux de Fromentin sont admis au Salon à l'unanimité (2).

Cabat a demandé à son élève de lui faire, dans une grande composition qu'il achève, un ciel très important

(1) A Mme Fromentin, 22 janvier 1847.

(2) *Une Ferme aux environs de La Rochelle*, composé, on le sait, en 1846 et qui fut donné à Paul Bataillard; *Une Mosquée près d'Alger* et les *Gorges de la Chiffa*. « Le premier de ces tableaux, dit M. Louis Gonse (*ouvr. cité*, p. 40), est caractéristique de sa manière du début. A le regarder à la surface, il n'est que lourd et pâteux. Il renferme cependant déjà des marques curieuses de la justesse d'œil de Fromentin. Il ne trahit aucune autre influence que celle de Cabat : c'est une œuvre timide et naïve, mais qui n'est ni niaise, ni vulgaire. » Les *Gorges de la Chiffa* sont louées par M. Gonse pour la « fermeté cristalline de l'exécution qui rappelait beaucoup celle de Marilhat. » C'est le « lever de rideau de l'Algérie dans l'œuvre de Fromentin ». Cette toile fut mentionnée dans quelques comptes rendus du Salon, notamment au cours d'un article de Théophile Gautier dans *la Presse*. Maxime du Camp écrit de ce Salon (*Souvenirs littéraires*, t. I, p. 255) : « Je n'y devinai point le futur maître des élégances orientales. La touche était plate, sans transparence, grisâtre et tâtonnante; néanmoins, çà et là, une finesse précieuse et une sincérité d'aspect qui me rappela les paysages que j'avais parcourus. »

et qu'il avait manqué : « Il comptait sur les ressources particulières de ma palette colorée par mes souvenirs d'Afrique. Je lui ai fait un ciel, — le meilleur que j'aie jamais fait, — qui a paru le beaucoup satisfaire. » Et Fromentin, réconforté par l'appui de son ancien maître, s'écrie : « J'ai de l'ambition, malgré mes continuelles défiances, et de la modestie réelle, quoique avec un grand fonds d'orgueil (1). »

A Mme Fromentin mère.

Paris, mercredi 24 mars 1847.

« ...L'exposition est ouverte depuis le 16. Etant prévenu, je n'ai pas eu la douceur d'une surprise. Le jury a été cette année plus sévère que jamais. Il y a eu, dit-on, trois mille tableaux de refusés sur cinq mille et quelques cents.

« Je suis assez bien placé, je n'ai donc point à me plaindre, et c'est ma faute et bien ma faute si ma peinture ne se soutient pas mieux au grand jour du Salon; c'est une rude épreuve, j'ai reçu une leçon sévère et qui me profitera.

« Quand la peinture n'a, comme la mienne, qu'un certain équilibre de qualités secondaires, un dessin à peu près correct, une couleur fine et agréable, mais dénuée de ressort puissant, enfin ce je ne sais quoi de tempéré que je m'applique à maintenir, de peur de m'égarer dans les excès, et de grossir le nombre déjà trop grand des excentriques, elle pâlit, s'efface, et n'ayant rien de tranchant, a déjà l'air émoussé. En outre, le jour très vif et vertical des galeries trahit tous les se-

(1) Lettre à Mme Fromentin mère, 26 février 1847.

crets de l'exécution, quand elle n'est point parfaite, et on découvre impitoyablement la moindre inexpérience.

« J'ai donc été un peu déconcerté en me voyant tout d'un coup mis à nu dans mes moindres défauts. Cette découverte m'a pendant quelques jours abattu. Elle m'oblige non seulement à des efforts et à des soins plus grands, mais encore à des modifications notables dans ma manière de peindre. C'est à quoi je songe et vais m'appliquer maintenant dans les tableaux que j'entreprends.

« Mes amis n'ont pas éprouvé sans doute le même désappointement que moi, car ils m'ont tous fait des compliments mêlés à des conseils fort sages. Cabat a été content, et il me disait hier ne pas comprendre mon dépit. Le fait est que je ne fais point tache au Salon, même à côté d'œuvres beaucoup plus fortes. Mais je me sens si loin, quoique sur le chemin, de la bonne et saine peinture que je rêve, que j'ai besoin de reprendre haleine.

« En somme, l'exposition n'est pas forte, et le moment eût été superbe pour un jeune homme inconnu, mais vraiment solide, de s'y faire jour. Les maîtres n'ont point exposé, c'est encore, comme je le disais du Salon de 1845, une exposition d'élèves. Il y a beaucoup de choses estimables, presque point de saillantes, une incroyable dépense de talent, d'adresse, d'habileté mécanique, de prestidigitation, une réelle et inquiétante indigence de sentiment réel, d'idées élevées. La peinture me semble devenir un jeu d'adresse, une espèce de gymnastique; c'est à qui fera le plus de tours de force et d'escamotage devant le public ébahi et trompera les peintres eux-mêmes par l'inexplicable complication de ses procédés. La peinture qui n'étonne plus paraît trop simple. Il faut écrire en rébus pour piquer la curiosité

de certains amateurs. Telle est du moins la mode que propage et qu'accepte la jeune école des peintres de genre ou de paysage, la plus nombreuse, et celle qui se partage cette année presque exclusivement l'exposition. Il y a bien encore quelques gens qui protestent, et ce qui me console, c'est qu'ils réussissent à se faire regarder, même admirer. Ils ont aussi leurs partisans, moins nombreux, mais non moins fanatiques, peut-être plus aveugles. Ceux-ci combattent un excès par l'excès contraire et poussent beaucoup trop loin le mépris des procédés dont les autres font leur unique affaire.

« Il y a peu de gens raisonnables; c'est ici seulement que je comprends le juste milieu, et l'école du bon sens. Les journaux vous donneront les détails; je n'y puis entrer. Il n'y a qu'une œuvre très saillante au Salon : c'est une *Orgie romaine* d'un jeune homme (1) qui n'en est point à ses débuts, mais qui consacre cette année sa réputation d'une façon éclatante. Cette œuvre le place au premier rang, et je ne me rappelle pas avoir vu, depuis six ou huit ans, rien qui fît autant d'honneur à notre jeune école...

« EUGÈNE. »

A la même.

Paris, samedi 3 avril 1847.

« ...J'ai reçu, il y a deux jours, la visite d'un employé des Musées royaux, qui venait, au nom d'une personne qu'il n'a point nommée, me demander si j'avais l'intention de disposer d'un de mes trois tableaux du Salon

(1) Thomas Couture. Ce tableau lui valut une première médaille et la croix de la Légion d'honneur. Il est aujourd'hui au musée du Louvre.

(*les Gorges de la Chiffa*) et le prix que j'en voulais : j'ai demandé 400 francs. Il en a pris note et m'a dit qu'il m'instruirait du résultat de cette affaire. J'ai peur que mes prétentions un peu élevées ou qu'un examen plus attentif de ma peinture ne détournent mon *acheteur inconnu* de cette bizarre envie de s'approprier mon œuvre. »

L'effort fait pour le Salon a fatigué Eugène Fromentin. Il se décide à partir pour La Rochelle le 4 avril. Il prévient ses parents la veille seulement. « Je me fais une fête de ce voyage improvisé, je n'aime rien tant que l'imprévu. » Après quinze mois d'absence, le voici de nouveau parmi les siens.

A Armand du Mesnil.

La Rochelle, jeudi 8 avril 1847.

« Cher vieux,... j'ai fait un voyage absurde au milieu de gens que je n'ai pas gratifiés d'une parole pendant quatre-vingts lieues, par une pluie continue, avec l'esprit fort sombre, pensant à vous avec un vif regret et à ma famille avec une certaine appréhension qui diminuait un peu mon impatience d'arriver. J'ai changé de voiture à Saumur, où l'on m'a plongé, moi huitième, au fond d'une espèce de coffre infect et sans air, ballotté sur de mauvais essieux et traîné par des haridelles poussives et paralytiques; nous allions le pas d'un piéton qui se promène. Enfin, hier au soir, à 4 heures et demie, on me déposait à Lafond, à la porte même de la maison de mon père, où tout le monde m'attendait : père, mère, frère, domestiques et la suite. — Ma pauvre chère mère s'est tout à fait évanouie en me voyant, et nous avons dû l'emporter sans connaissance. — Mon

père était sérieux et froid. Charles donnait ses soins à ma mère; j'étais stupide et fort consterné... Voilà mon arrivée. Il pleuvait toujours, et la soirée était très triste. J'avais le cœur serré, et j'ai un moment regretté d'être venu.

« Les choses pourtant se sont arrangées, les visages se sont éclaircis; ma mère a versé d'abondantes larmes qui l'ont soulagée, puis elle s'est occupée de me voir maigri, puis chagrinée de ma barbe qui l'offusque et de mes cheveux qui manquent et qu'elle ne reconnaît plus. Charles plaisantait aimablement sur tout cela. Il a fini par égayer tout le monde et la soirée s'est terminée au milieu d'entretiens divers sur les Pyrénées, sur l'Afrique, sur toi, sur ta mère, sur notre intérieur de Paris. Mais pas un mot de peinture, du Salon, etc. Seulement ma mère me dit à la dérobée que mon père avait été blessé que je vinsse ici sans lui rien apporter, que je songeasse à vendre ma peinture avant de lui en avoir offert le moindre échantillon, des minuties de ce genre, un petit égoïsme de père, mal entendu selon moi, mais qu'il faut bien excuser et satisfaire pour avoir la paix.

« Ce matin, je m'en suis expliqué avec lui et lui ai représenté que, n'ayant pu lui apporter ni mes tableaux qui sont au Salon, ni ceux inachevés qui sont sur mon chevalet, j'avais cru mieux de lui faire ici même quelque chose en attendant. Il a paru comprendre et goûter cette idée...

« Tout le monde se porte bien. Charles a pris de l'embonpoint, l'embonpoint de province et du vieux garçon. Toujours excellent, d'une philosophie pratique un peu bizarre, mais plaisante et commode pour ses semblables et ses proches.

« Cher, cher vieux, je ne regrette presque pas de ne

pas t'avoir avec moi, tant j'ai trouvé notre intérieur froid, exigu, peu attrayant. Décidément, nous comprenons l'existence autrement. Et, pourtant, quels cœurs excellents et quelle mère! Elle t'embrasse, et ta mère d'abord, de tout son cœur; je vous assure qu'elle vous aime bien et je vous promets que ma mère aime solidement.

« Enfin, c'est moi qui mets de l'ombre dans toute la maison; il faut que j'y ramène un jour le soleil et le contentement. Il sera peut-être bien tard, et tous ces êtres qui me sont si chers seront si bien déshabitués du bonheur qu'ils n'en sauront plus jouir.

« Je t'ai à peine embrassé, pauvre vieux, ta mère aussi que j'ai quittée comme sans y penser, tout en courant après toi qui portais ma malle. Je me suis dédommagé dans la voiture et vous ai fait de longs adieux.

« Figure-toi bien que je suis autant à Paris qu'à La Rochelle, comme il y a quatre jours j'étais moitié avec ma mère et moitié avec vous. Vous faites si bien partie de mon existence que je ne puis vivre en aucun lieu qui soit en dehors de vous, et vous m'êtes, ta mère et toi, présents partout. Hier à table, à trois ou quatre reprises, j'ai répondu à ma mère « oui, madame » croyant répondre à ta mère et ne m'en suis aperçu qu'en voyant qu'on riait de ma distraction.

« Que les détails de mon arrivée restent entre nous deux. *Tout le monde* ne fait pas justement de différence entre la sensibilité profonde de nos mères et la sensiblerie. Je t'écrirai sous peu de jours, je me doute que j'aurai beaucoup à te dire du présent, et je t'ai promis des notes sur le passé. J'y ai beaucoup songé depuis quarante-huit heures.

« ... Je voulais m'adresser à ta mère en même temps qu'à toi; je ne sais comment m'y prendre. Dans une lettre,

Madame est bien nul. Dis-moi donc comment il faut que je lui dise, car j'entends causer avec elle en même temps qu'avec toi, excepté sur les sujets trop intimes qui font que nous nous taisons quand ta mère entre et qu'elle se retire après avoir rôdé autour de nous. Embrasse-la, cher vieux, comme je l'aime, bien tendrement, et porte-toi, s'il le faut, caution de mon durable attachement pour elle. M'est avis que nous sommes mariés les uns avec les autres et qu'il n'y a pas de séparation possible entre nous...

« Porte-toi bien, cher ami, soigne-toi, mais travaille. Tâchons ensemble de donner, toi à ta mère des jours plus faciles, moi des jours plus heureux à la mienne. C'est un devoir bien grave, pensons-y...

« EUGÈNE.

« *P.-S.* — Mes amitiés à Mlle Marie. Tu sais la valeur de certains *post-scriptum.* »

Le jeune peintre, pour contenter son père, lui brosse un « Repos de la sainte famille » : « La scène se passe dans un pays quelconque de la Judée ou d'ailleurs (1). Il y a là force rochers et montagnes, juste assez d'arbres pour que cela prenne aux yeux de mon père le caractère véritable du paysage. Car il est, vous le savez, de cette école où un pays sans arbres ne peut, dit-on, prêter au paysage. L'exécution n'est pas forte. C'est un peu sec et lourd de métier.

« Il n'est plus question de la magistrature ni du

(1) Lettre à Bataillard, de Lafond, 23 avril 1847. — Ce tableau était bien dans le goût du docteur Fromentin : un ciel verdâtre, des rochers roses, une pâte lourde, noire et des valeurs peu justes, mais la composition en était heureuse, et l'exécution point maladroite.

barreau, la position est maintenant acceptée. Reste la question d'argent sur laquelle je trouverai toujours mon père intraitable... Il a l'habitude de passer sous silence et de paraître oublier les questions qu'il ne veut ou ne sait résoudre...

« J'habite avec mon père et ma mère la grande et triste prison de Lafond (1). Je m'y consumerais d'ennui si je n'avais du travail ou que j'y dusse séjourner plus longtemps. La perspective si prochaine de retourner à Paris anime un peu cette solitude profonde...

« L'état moral de mon pays est toujours à peu près le même : un égoïsme profond sous les noms d'esprit de famille, d'esprit de localité, d'intérêt de paroisse, la petite morgue des enrichis, l'insolence du rentier et son dédain pour le pauvre artisan de sa fortune, l'amour insupportable des cancans, la manie des nouvelles propre à tous les esprits oisifs, l'inquiétude de ce qu'on dit ou pense, la curiosité de ce qu'on fait chez le voisin...

« Ma première visite à Saint-Maurice a été, mon ami, un religieux pèlerinage à travers tout mon passé. Mes souvenirs ont encore une extrême vivacité; je me suis retrouvé, en présence des lieux témoins impassibles de tant de changements, jeune et amoureux comme il y a huit ans. Amoureux de quoi, je vous le demande? Amoureux d'une ombre, de *l'ombre* d'une *ombre*. J'ai recomposé pièce à pièce l'histoire de ma vie. J'en ai retrouvé les débris épars au pied de chacun de mes arbres. Vous aviez bien raison, mon ami, il y a des choses tombées de mon cœur qui sont à jamais regrettables, des instincts, des naïvetés, des idolâtries, des

(1) Eugène s'était installé pour peindre dans l'atelier de menuiserie de l'asile des aliénés. Il travaillait là au milieu des outils et des planches, souvent auprès d'un cercueil préparé pour un des pensionnaires de l'établissement.

superstitions : toutes ces fleurs de l'extrême jeunesse. Les fruits de l'été vaudront-ils les fleurs de mai? C'est donc fini, mon ami, la jeunesse et tout le reste! Nous ne nous reverrons donc plus! C'est au tour des jeunes gens qui nous suivent à être amoureux, à le dire, à faire des vers, à jouir des délicieuses mélancolies de vingt ans. Un jour, peut-être bientôt, nous perdrons jusqu'au souvenir que nous avons été jeunes, jusqu'au regret de ne plus l'être : ce sera la fin de tout, la première mort.

« Dans quelques jours, nous nous reverrons. Et puis vous partirez, et peut-être après je m'en irai de mon côté...

« Courage, mon ami, puisque la vie que nous avons choisie est ainsi faite, acceptons-la, avec ses ennuis, ses lenteurs, ses obstacles, sa continuelle inconstance.

« Je ne suis ni triste, ni gai, plutôt triste, comme il m'arrive quand je retombe sur moi-même et que je me retrouve seul entre un passé en deuil et un avenir fort incertain... Adieu (1). »

En l'absence d'Emile Beltrémieux, fixé à Paris,

(1) Bataillard répond le 5 mai ces lignes, qui marquent en quoi les deux amis se ressemblaient et par où ils différaient à cette heure de leur jeunesse : « Jamais, mon bon Eugène, vous ne m'avez écrit une page qui m'ait plus ému que celle où vous me parlez de votre visite à Saint-Maurice et du pèlerinage dont elle fut pour vous l'occasion à travers tout votre passé... Le cœur a des paroles qui ont, comme la musique, un sens multiple et indéfini. — Mais vraiment je m'oublie. N'est-ce pas justement à toutes les choses qui ont un sens multiple et indéfini que je dois en vouloir? Oui, j'en veux à l'art qui ne produit que des jouissances indéterminées, aux sentiments éthérés qui n'aboutissent pas, à l'enthousiasme qui ne peut durer, à tout ce qui n'élève que pour donner le vertige et troubler la vue; j'en veux à toute expression qui ne laisse pas une idée nette, un sentiment vivant, à toute idée, à tout sentiment qui ne laisse pas un fait. Ce que je cherche maintenant, c'est la précision de l'esprit et du cœur dans l'élévation... J'en veux à beaucoup de choses. J'en veux même, vous l'avez sans doute deviné, au langage si éloquent des lieux où l'on a aimé. N'avons-nous pas un cœur pour y embaumer nos souvenirs, et faut-il donc que les pierres se souviennent pour nous?... »

Eugène a repris ses relations, assez intimes, avec l'indolent Mouliade, nommé à La Rochelle dans la magistrature ou l'Enregistrement. Mais, loin de ses meilleurs amis, il se sent plus isolé que jamais.

A Emile Beltrémieux.

La Rochelle, 4 mai 1847.

« ...Si ta vie, mon ami, désormais complète et remplie, peut momentanément se passer d'amitiés, la mienne est plus vide que jamais et rien ne supplée, ni les affections de famille, ni le bien-être intérieur, rien ne supplée les amitiés absentes. Je ne puis m'habituer surtout à vivre à La Rochelle sans toi. Dans tout La Rochelle, il n'y a, tu le sais, qu'un lieu que j'aie vivement aimé, où j'aie toujours trouvé une douceur et un repos d'esprit extraordinaires : c'est ta chambre, du temps que tu l'habitais. Ta chambre vide fait de La Rochelle une solitude.

« Si je n'avais pas ta famille et Léon [Mouliade], je n'y viendrais presque jamais. Il est vrai que Lafond ne vaut guère mieux. J'attache aux lieux une importance extrême, et celui-là me déplaît particulièrement. J'y suis étranger, inconnu comme dans une hôtellerie, je n'y ai rien laissé et n'y laisserai rien de moi. Je n'y ai jamais eu d'intelligence avec les choses, avec les bruits, pas d'habitudes, pas de superstitions, pas la moindre tradition, ni le plus petit souvenir.

« Je ne suis allé, grâce au temps et à mon travail, qu'une seule fois à Saint-Maurice, et encore à la hâte, et par un soleil douteux. C'est fini, c'est bien fini, mon ami. Le passé, la jeunesse, les jeunes amours, les rêveries des années oisives, tout cela est loin, bien loin,

à huit, à dix ans déjà de distance. La grande transparence de mes souvenirs, la longue portée et l'extrême vivacité de ma mémoire me font croire par moments que rien n'est changé, ni au dedans de moi, ni au dehors; parfois je m'exerce aux mêmes impressions qu'autrefois, essayant pour ainsi dire de revivre et me jouant à moi-même la triste comédie de ma jeunesse. C'est devenu une histoire que je me raconte à moi-même afin d'essayer si, ne pouvant la remettre en action, je serai du moins sensible au récit,— triste chose que de passer ainsi dans une égale et perpétuelle inquiétude des espérances vaines aux regrets inutiles. Comme tout cela est imaginaire, et comme l'impuissance d'en jouir rend précieux les biens perdus! Qui sait si la réalité vaudrait pour moi maintenant l'illusion du souvenir?

« La saison est absurde; je n'ai jamais eu de goût pour le printemps. Je compte un ou deux printemps à peine qui sont marqués par des souvenirs très doux et me seront éternellement chers. Mais il faut avoir seize ans pour trouver du charme à cette saison douteuse de vert tendre et de bleu pâle toujours indécise entre le soleil et la pluie, comme l'inconstante humeur d'une jeune fille entre le sourire et les larmes. C'est la saison des *mais*, des premières communions, du pain bénit, des cerfs-volants. Bientôt viendra cette abominable foire de Dompierre qui a été le jour néfaste, un des plus exécrés de mon enfance. En attendant, on se promène le soir du dimanche, par un petit vent aigre-doux, sur le cours Richard.

« L'automne a je ne sais quoi de grave et de magnifique qui prête aux lieux les plus ingrats un charme extraordinaire, le charme du regret, la réverbération sereine du soleil qui s'en va; le printemps laisse à toute chose sa plate, son indigente réalité.

« Et puis quel soleil, quel temps, quel froid! Si je ne sentais pas d'avance le bon soleil de Blidah (1), si je ne revoyais pas la mer bleue et les orangers et tout le reste, je ferais, je crois, comme les tortues à l'approche du long hiver, je m'endormirais de désespoir.

« Je vois souvent ta famille. Tu sais mon affection pour ta sœur (2) et pour Edouard et pour tous les tiens. Je trouve au milieu d'eux toutes tes qualités de cœur et dans ta sœur beaucoup de tes qualités d'esprit. C'est la seule personne de La Rochelle que je regrette de ne point avoir auprès de nous... Je l'ai vue samedi dernier au bal de la préfecture, où je me suis laissé entraîner.

« Le bal était joli. J'y ai dansé toute la nuit, afin de faire aussi comme tout le monde et trouvant sot de poser dans un coin pour l'ennui de ceux qui vous voient. Je n'ai fait danser que des jeunes filles. N'ayant point d'inquiétude de cœur, j'ai trouvé tout le monde aimable. Si je ne l'ai pas été autant qu'il le faudrait, c'est par défaut d'habitude et par un reste de raideur dont je ne puis me défaire, mais je faisais causer et voyais de près ces jeunes visages tout honnêtes, tout candides. Autrefois, mon ami, je ne voyais dans un bal que le côté mystérieux, l'envers de toutes choses, — la femme éprise et l'amant trompant un jaloux, — à peu près comme nos romanciers voient le monde. Maintenant, je suis beaucoup plus simple et ne vois que ce qu'il en paraît; je crois volontiers tout le monde aussi désintéressé, aussi innocent d'intrigues que je le suis moi-même...

« De moi, je n'ai pas grand'chose à dire, mon ami. Tu sais que je fais un tableau pour mon père. Je suis sûr d'avoir avancé beaucoup mes affaires générales : ma carrière est acceptée. Mon exposition notoire me

(1) Fromentin projetait son second voyage en Algérie.
(2) Mlle Lilia Beltrémieux; Edouard était leur frère.

fait une position officielle de peintre que je suis bien obligé de subir. J'apprends que je me réhabilite un peu dans l'opinion de mes connaissances, et je crois qu'on sera toujours disposé à me prêter du talent. J'ai pensé faire un petit acte de politique en me montrant au bal, j'ai jugé nécessaire aussi d'y faire quelques frais. Je voudrais faire croire à des goûts que je n'ai pas pour le monde, et surtout paraître le plus simple possible, afin de détruire ce préjugé stupide qui prête aux artistes des prétentions à l'excentricité.

« Ma vie intérieure, tu la connais. Je n'ai pour société intime à Lafond que mon père et ma mère... »

Séquestré, dit-il, chez ses parents, par la tendresse jalouse de sa mère, Eugène se décide enfin à repartir pour Paris.

A Armand du Mesnil.

Lafond, jeudi matin [27] mai 1847.

« Enfin, enfin, j'ai pris mon cœur à deux mains et malgré les prières unies de tous les miens et de tous mes amis, je pars...

« Cher ami, tu sais si je t'aime, tu sais si j'aime ta mère, tu sais si tous vous m'êtes chers, et quel besoin j'ai de vous revoir ; tu sais si mon travail m'intéresse et si je suis pressé de le reprendre, — et pourtant j'ai le cœur bien gros de m'éloigner d'ici.

« Cette séparation, vois-tu, est plus grave que toutes les autres. Ma position est telle aujourd'hui, que ce dernier départ est une rupture définitive avec le pays et la première expatriation véritable. Me voici décidément fixé pour toujours à Paris, et pour toujours séparé

de ma mère et de ma famille. Tout le fardeau de mon avenir pèse entièrement sur moi; à partir de ce jour, je m'appartiens et ne relève que de ma propre volonté.

« Tout cela fait que ce moment me semble assez solennel. Ma chère et pauvre mère, qui est la première à en comprendre la gravité, est bien triste, tu le comprends. Mon père, que ma conduite depuis un mois, mon travail assidu, les preuves de bonne volonté et de volonté persistante que je lui ai données, enfin le résultat même de mon travail, ont converti à des sentiments tout à fait bienveillants, ne me marque plus qu'une tendre et sérieuse sollicitude, et mes engagements envers lui me semblent, par cette raison même, d'autant plus sérieux. Mon frère ne m'avait jamais témoigné plus vivement le regret qu'il a de me voir partir. Enfin, tout semble se liguer contre ma propre faiblesse, et je te l'avoue, à toi à qui je dois tous ces aveux, jamais je ne m'étais senti si faible devant un départ... »

A Paul Bataillard.

Lafond, jeudi matin 27 mai 1847.

« Vous avez mille raisons de m'en vouloir, mon bon Paul. Votre lettre, qui m'a véritablement et profondément ému, voulait une longue réponse, je ne me suis pas senti le courage de la faire. Vous comprendriez cela si vous saviez dans quelle langueur d'esprit et de cœur, dans quel attendrissement bizarre, j'ai passé ces dernières semaines; c'est un état maladif peut-être. Je ne saurais l'attribuer à aucune cause précise. Mais quelle qu'en fût la cause ou l'excuse, il était tel qu'il m'était impossible, sans me mentir à moi-même, de prendre ce moment-là pour défendre ma volonté et ma force si

tendrement attaquées par vous. Cependant, il y avait beaucoup à dire, et je ne pouvais m'avouer coupable et faible sans réserve et sans explication.

« Mon mal, je le sens bien, vient d'une extrême, d'une incurable sensibilité morale et physique. J'espérais que l'âge et les intérêts sérieux de la vie en amortiraient une partie. Mais chaque fois que je retombe sur moi-même et que je reprends dans la solitude possession de mon cœur, je le sens plus faible que jamais. Et cependant, car je ne m'épargne point les examens ni les reproches, je ne saurais m'accuser tout à fait, ni me laisser condamner sans résistance.

« Aimez-moi donc tel que je suis, mon pauvre et bon ami; je mérite, je crois, malgré tous mes torts et mes indignités, qu'on aime en moi quelque chose qui, je crois, est bon.

« Je suis très *triste de partir*, je serai très heureux de me retrouver au milieu de vous tous et près de mon travail à Paris.

« Je suis un peu souffrant depuis quelques jours, je crois que le mal vient du dedans, je me consume dans des ardeurs singulières.

« Mon tableau a réussi au delà de mes espérances, mon père est converti, je suis libre; je suis peintre; mon avenir est entre mes mains.

« Le moment est bien grave, allez! jamais départ ne m'avait causé pareille émotion, je crois retrouver à Paris mes forces, un peu abattues, en ce moment. Et puis, je m'appuie maintenant sur l'estime et la confiance de ma famille et de mes amis de La Rochelle.

« Enfin, la saison est propice, j'ai la tête pleine de rêves, je suis dans ces dispositions maladives qui précèdent, je crois, l'enfantement. Je compte sur ma saison d'été. Les orages fréquents que nous avons agissent

fortement sur moi. J'ai peur que ma constitution, qui se fortifie en apparence, ne devienne cependant plus susceptible.

« Je ne suis pas encore tout à fait à Paris, mais dans trois jours je serai un autre homme, celui de Paris, qui ne ressemble guère à celui du pays.

« Adieu, adieu, mon ami... »

A Mme Fromentin mère.

Paris, dimanche 30 mai 1847.

« Ma mère chérie, je suis arrivé hier soir bien portant et nullement fat gué.

« ...Mes amis m'attendaient au bureau des messageries depuis deux grandes heures. J'ai trouvé là Armand, Emile, Mme Emile et Charles Labbé. Mme du Mesnil, Mme Regnault et Mlle Marie m'attendaient à la maison du 47, où le thé était préparé. La façon dont tous ces excellents amis m'ont accueilli m'aurait, je crois, fait pleurer d'attendrissement si je n'y étais habitué depuis longtemps déjà; je puis dire que la maison était en fête. On s'est séparé tard...

« ...Chère mère aimée, je ne puis me croire éloigné de tant de lieues en si peu de temps. Je me suis trouvé transporté à Paris sans m'en douter, n'ayant guère cessé de penser à vous pendant la route; je n'ai compris et senti la réelle séparation qu'en reconnaissant ici les lieux et les gens qui vous sont tout à fait étrangers. La première partie de mon voyage a été bien triste; j'ai beaucoup dormi pendant le reste, afin d'abréger le temps, de tuer l'ennui et d'assoupir les regrets.

« Que veux-tu, ma pauvre mère chérie, c'est apparemment une destinée qui s'accomplit, quelque chose

de plus fort que notre propre volonté qui me pousse ainsi à sacrifier le bonheur de vivre ensemble et sans jamais nous quitter!...

« Je viens de passer six semaines heureuses. Le bonheur intérieur, celui que je goûte le mieux, ne se manifeste jamais chez moi par de la gaieté, en sorte qu'on pourrait souvent le prendre pour de la tristesse.

« Pauvre mère chérie, si tu savais ce qu'il m'en coûte et ce qu'il m'en a coûté pour me séparer de toi, de vous! J'ai pris mon cœur à deux mains pour ne pas le laisser faiblir devant vos prières et mes propres regrets.

« Adieu, ma mère aimée, adieu, ma pauvre amie chérie, adieu, mon bon père, adieu, vieux ami Charles; portez-vous bien tous, mes amis, aimez-moi sans trop d'angoisse, et comptez sur moi pour vous aimer du fond du cœur...

« Je vous embrasse tendrement.

« EUGÈNE. »

A peine de retour à Paris, Fromentin y bat le pavé pour y faire, un peu à contre-cœur, les commissions dont on le chargeait à chacun de ses départs. Il s'agit, cette fois, de toilettes à choisir pour une cousine, de modes et de bijoux. Nous le voyons discuter la qualité et le prix du crêpe de Chine, marchander un chapeau de paille d'Italie, des boucles de ceinture; il achète un livre pour M. l'Aumônier, des bottines destinées à Mme C. M. et jusqu'à une poupée dont il fera cadeau à sa petite amie Juliette Bué. Enfin, il se remet en hâte à ses grands tableaux (1).

(1) A sa mère, 6 et 19 juin 1847.

A Mme Fromentin mère.

Paris, samedi 19 juin 1847.

« Depuis quelques jours, je fais des études de figures, un de mes amis ayant modèle; j'en profite pour m'exercer à ce genre d'études que je n'ai jamais faites et que tout paysagiste devrait se résoudre à faire, car c'est la clef de bien des difficultés. Je m'en tire assez mal, mais pour un début il ne faut pas être très exigeant. Mon tableau est parti pour Strasbourg, résidence de mon acheteur; je n'ai pas encore reçu l'argent, je l'attends avec une certaine impatience. C'est bien 350 francs. On me dit qu'il en fallait demander 500; ce sera pour le prochain. »

Quelques jours après, Eugène Fromentin fait avec des amis une rapide excursion à Dieppe. Il est curieux de noter l'extrême indigence des impressions qu'il en rapporte. Est-ce parce qu'il est déjà en proie à une crise de stérile ennui qui pendant plusieurs semaines annihilera ses facultés sensibles? Ou plutôt les spectacles de cette nature n'ont-ils pas le don d'émouvoir le peintre du désert africain?

A Paul Bataillard.

Dieppe, samedi matin
[26 juin 1847].

« ...Rien de bien intéressant sur notre séjour de Rouen : des églises, et puis des églises, et toujours des églises. Hors de là, rien ou presque. De beaux quais, de belles et riantes collines autour de la ville; à l'inté-

rieur des masures qui avaient jadis un caractère, qui n'en ont plus, une population assez plate, assez silencieuse; bref, je m'y ennuierais à mourir.

« Mercredi, nous avons poussé jusqu'au Havre, un magnifique port encombré de navires; des quais couverts de farine. La mer était superbe; un immense orage enveloppait tout l'horizon.

« Dieppe, au moins, a une physionomie. Le temps, toujours à la pluie, est doux et supportable. La mer est fort calme et l'on en embrasse de la jetée une admirable étendue. Je n'ai jamais si bien joui de la mer; c'est vraiment beau, quoi que j'en aie dit. »

Rentré à Paris, Eugène écrit le 3 juillet à sa mère : « Je pense beaucoup à vous ce soir, à Lafond, à La Rochelle, à Saint-Maurice; cela me vient par bouffées, comme une haleine des vents du pays. »

A M. et à Mme Emile Beltrémieux.

Paris, mardi 20 juillet 1847.

« ...Je ne fais absolument rien, quoique essayant tous les jours de travailler. Ma santé n'est pas très bonne. Je m'ennuie cruellement, c'est plus que de l'ennui, je ne sais plus ce que c'est. Je ne me suis jamais trouvé dans un état de si complet anéantissement, et voilà déjà près de trois semaines que cela dure. J'ai toutes les peines du monde à rassembler mes idées pour vous écrire. Je viens de me mettre encore pendant plusieurs heures de suite à mon chevalet, tentative inutile. J'ai dans le cerveau comme une nuit profonde, la palette me tombe des mains, et la peinture me donne des nausées...

« Ce qui m'effraie, c'est que de jour en jour cela

empire. J'ai commencé par m'indigner, maintenant je subis ma morne ineptie presque patiemment.

« Prenez ceci non pour une lettre mais pour une preuve d'amitié, car il m'en coûte beaucoup de me montrer dans un pareil état d'esprit. »

Cet accès de découragement, concordant avec le retour de la saison brûlante, réveille en Fromentin la nostalgie de l'Afrique. Il reprend le projet de faire un second voyage en Algérie et il finit par s'en ouvrir catégoriquement à ses parents (1). « Je crois pouvoir affirmer qu'après de fortes études faites dans ce pays-là, j'en reviendrai avec un talent du moins personnel. Je sais qu'il y a là quelque veine originale, je vous l'écrivais il y a un an. J'en ai aujourd'hui la certitude. Pour moi, si j'avais le choix entre Rome et Alger, vu les besoins présents de ma peinture, je n'hésiterais pas.

« Tu comprends, ma mère chérie, combien ce projet est sérieux pour moi. Je vous supplie donc, mon père et toi, de le prendre aussi tout à fait au sérieux et de le bien examiner avant d'y faire une opposition trop positive. »

La réponse du docteur Fromentin tarde un peu. Elle arrive enfin. L'adhésion au projet de voyage est si peu formelle qu'Eugène s'en attriste, ainsi que des inquiétudes que ressent déjà par avance son excellente mère (2). Le père s'abstient de donner un avis qu'il regarde comme inutile, ne voulant ni encourager ni empêcher le voyage pour n'avoir plus tard aucun reproche à se faire. Cette façon de le laisser libre afflige beaucoup Eugène. Il se plaint d'agir toujours, depuis quelque temps, sans le

(1) Lettre sans date, qui se place vers la fin de juillet.
(2) A son père, 13 août 1847.

concours de la volonté paternelle, quand ce n'est pas contre elle. Il remercie cependant ses parents de ne pas contrarier ce nouveau projet et il entreprend de réfuter leurs objections.

A M. Fromentin père.

Paris, vendredi 13 août 1847.

«... Ce qui me manque en ce moment, ce n'est pas précisément *une nature nouvelle et toute différente de celle qui m'est familière.* Ce sont d'abord des matériaux plus complets en dessins, des études peintes plus sérieuses devant servir de régulateur et de renseignements dans l'atelier. C'est, en outre, indépendamment de ces résultats matériels, la science elle-même de la nature acquise au moyen de ces études.

« Il m'est trop bien démontré que jusqu'à ce jour, également dépourvu de savoir et d'études personnelles, j'ai travaillé sous l'inspiration des autres; que je n'ai vu la nature qu'à travers les peintres eux-mêmes, et que je ne suis capable du peu que je fais que parce que j'ai beaucoup étudié la peinture des maîtres. Je réussirais peut-être de la sorte à me faire une fausse expérience d'imitateur, à me composer un savoir d'emprunt; ma peinture pourrait n'être jamais servile, mais ne serait non plus jamais personnelle. Il m'est non moins démontré que la nature, étudiée de près dans son exacte vérité, me fera naturellement oublier les peintres et les systèmes, *que ce qui est me détournera de ce qu'on fait*, et que je reprendrai mon indépendance en regardant à travers mes propres yeux.

« Il y a dans la peinture historique beaucoup de traditions qu'on respecte peut-être par impuissance de les renouveler, car elles ont été imposées par des

maîtres jusqu'à présent inimitables. Il s'en faut qu'il en soit de même en paysage. Il n'est pas de genre où le sentiment individuel soit plus libre, où l'indépendance soit plus nécessaire. L'éclectisme que tu recommandes ne consiste point à se soumettre, à s'abdiquer, mais à profiter de l'expérience ancienne en ce qu'elle nous paraît avoir de rationnel d'abord, ensuite de conforme à notre sentiment propre. Il n'est pas un des paysagistes modernes dont je n'aime ou n'admire certaines qualités, dont je ne partage certaines tendances. A quoi me servira cet éclectisme, si je ne trouve pas au milieu de ces sympathies diverses ma propre et personnelle tendance?

« Il est certain que tout en aimant chacun d'eux à des titres différents, je n'en voudrais imiter aucun. Et ce qui fait que quelque chose encore m'en sépare et me fait choisir les qualités et rejeter les défauts, c'est précisément cette façon particulière qui m'est propre d'envisager les choses. Où trouverai-je donc l'occasion d'essayer mon indépendance et de me créer ma manière, si ce n'est devant la nature elle-même, interprétée librement en vertu de ma propre inspiration?

« Les peintres eux-mêmes qui sont devenus nos maîtres n'en avaient pas d'autres pour leur faire la leçon. Pourquoi, venant après eux, n'agirions-nous pas comme eux? Ils ont ouvert les grandes routes; il en reste encore peut-être d'imprévues à percer. Nous savons comment ils ont fait, profitons en ceci de leur expérience; toute autre imitation serait servile, tout autre emprunt serait du plagiat.

« Ce qui me manque encore, c'est une nature qui m'intéresse, qui s'accommode précisément à mes besoins d'esprit. Tu conviendras qu'en fait de nature, et quand il s'agit de l'art, il y a des goûts déterminés : tel se con-

sacre à la Normandie parce que son goût l'y porte; si tel autre se tourne vers le Midi, c'est que la Normandie ne lui aura paru qu'un agréable pays de promenade. J'en suis là, je n'ai jamais souhaité, depuis que je fais de la peinture, de visiter les bords du Rhin qu'on dit magnifiques, les Pyrénées, ni la Suisse. Un natif instinct me portait vers la nature du Midi, je l'avais en quelque sorte devinée avant de l'avoir vue. Et si je fais aujourd'hui ce nouveau voyage, de préférence à tout autre, c'est uniquement pour suivre la voie qui m'est indiquée par mon exclusif penchant. C'est afin de ne point sortir de mes goûts, de ne point aller à l'aventure dans un pays qui me serait tout à fait étranger et peut-être me laisserait froid.

« A présent suis-je en état de profiter d'un pareil voyage? Mieux que de tout autre, puisque le pays m'intéresse davantage et que les études que j'y ferai, même à valeur égale, auront sur des études faites ailleurs, aux environs de Paris, par exemple, cet important avantage de servir directement de matériaux pour les tableaux que je veux entreprendre. Je crois être en état de faire de bonnes études, non sans peine, bien entendu, car c'est pour tout le monde une chose fort difficile. Il y a plus, cela m'est nécessaire, c'est urgent. Pourquoi ne pas les faire là-bas aussi bien qu'ici? En apprenant mon métier, j'apprendrai en même temps cette nature dont j'ai besoin. Ce sera à la fois une éducation générale qui me sera partout utile et une connaissance acquise des aspects particuliers du Midi. J'aurai là-bas plus de soleil qu'ici, plus de lumière, une richesse de tons qui n'est jamais superflue dans aucune peinture. Je ne parle pas de la constance du climat qui permet de longs travaux en plein air qui sont impossibles en France.

« Quant à faire sur la foi des autres ce qu'on n'a point vu soi-même, quant à faire de l'Italie, sous le ciel de France, avec les végétations de la France et quelques grains de couleur locale empruntés çà et là, ce n'est point une chose sérieuse à proposer comme exemple à suivre. Pour ma part, je ne peindrai jamais rien qu'en toute sincérité d'esprit; et comme, après tout, je ne veux relever que de mon propre sentiment, je ne toucherai pas du bout du doigt à ce beau pays d'Afrique avant de me l'être approprié.

« Il n'est pas dit, tu le comprends, que je me restreigne au point que tu parais le craindre dans tel ou tel genre de paysage. La nature est là-bas infiniment variée, comme en France, quoique tout autre, et le sentiment est infiniment plus varié encore; c'est une veine avec des ramifications multiples.

« Considérant mon voyage sous un autre rapport, tu parais craindre pour mon exposition prochaine, et tu sembles objecter du temps perdu? Mais crois-tu, qu'à supposer mon exposition compromise, ce qui n'est pas certain, je n'emploierai pas mon temps plus profitablement pour *l'avenir* là-bas, dans un travail suivi, complet, aussi sérieux qu'il est possible, au milieu de richesses extrêmes et de matériaux surabondants, qu'ici dans un travail difficile, décousu, partagé entre l'atelier et Fontainebleau, dans des conditions de climat certainement inférieures, sinon tout à fait contraires, comme il m'est arrivé depuis deux ans?

« En définitive, si Alger se trouvait à cinquante lieues de Paris, ou même aux frontières d'Espagne, nul doute que tu m'y laisserais aller. Reste donc la question de distance, qui se traduit par une question d'argent.

« Je vous ai dit dans quelles conditions j'entreprends ce voyage : avec l'intention de me fixer à Blidah, à

dix-sept lieues d'Alger, près d'une famille amie et d'y vivre avec mon compagnon de voyage comme nous vivrions en France, à Fontainebleau ou dans la vallée de Royat. Je n'y dépenserai pas plus qu'à Paris. Le trajet, je vous l'ai dit, ne doit se compter que de Paris à Marseille : *notre passage nous est bien et dûment assuré, aller et retour...*

« ... Ce que tu m'écrivais, l'autre jour, de mon tableau m'a fait réfléchir. Je crois savoir d'où vient l'altération de certains tons : les couleurs que j'ai employées pour le ciel, en particulier, sont fines isolément, mais ne sont pas susceptibles de se combiner. J'ai, depuis, éprouvé que le bleu minéral et le jaune indien, combinés avec les blancs, blancs de plomb surtout, noircit et donne à la peinture ce ton plombé que tu remarques. Il est prouvé aussi que la peinture est moins solide sur une toile blanche que sur une toile déjà couverte; j'y veillerai.

« ...Je n'ai pas le temps de t'écrire aujourd'hui, ma mère aimée, ce sera pour dans quelques jours. Je ne pourrais discuter froidement avec toi, chère mère chérie; les meilleures raisons échoueraient devant cette inébranlable raison du cœur; je ne puis que te rassurer, ce que je ferai; te connaissant, je m'attendais à ta lettre tendre et résignée; ce n'est pas résignée que je voudrais te voir, mais heureuse. »

Eugène s'efforce, d'ailleurs, de convaincre sa mère de l'excellence du climat algérien et d'atténuer, dans son esprit, les inconvénients de la distance.

Emile Beltrémieux, alors dans l'île d'Oléron avec sa femme, se fait l'avocat d'Eugène auprès de ses parents (1).

(1) « On a tort, écrit Beltrémieux à son ami (15 août 1847), de se maintenir dans la dépendance qui ne fortifie en rien les affections

A M. et Mme Emile Beltrémieux.

Paris, vendredi 3 septembre 1847.

« Encore une fois merci, mes amis, de votre bonne lettre de consolation...

« Depuis l'époque où je vous ai écrit, je n'ai eu que trois semaines d'activité soutenue; jusque-là ça n'avait été qu'un long et douloureux affaissement sur moi-même. Tout y concourait : le temps variable de l'extrême chaud au froid, à travers des orages continuels, le mauvais état de ma santé, l'impuissance réelle de faire un pas de plus dans la peinture sans de nouvelles études, et puis des tristesses annuelles, des anniversaires pénibles. J'ai passé plus d'une semaine à exhumer de vieux souvenirs, à relire d'anciennes notes enfouies dans mes tiroirs, à fouiller dans les reliques du passé mort; puis une autre à lire des livres désolants, vingt fois lus déjà, l'histoire du faible Amaury (1) et celle de cette pauvre Mme de Mortsauf (2). J'ai été étonné de pénétrer plus avant que jamais dans ces intimes douleurs. Tout cela était fort malsain, et je rougis, non point tant de cette faiblesse indigne de mon âge, que de cette sensualité qui me fait trouver un charme dans l'âcre saveur de toutes les afflictions réelles ou imaginaires. Enfin la raison a pris le dessus, et je me suis remis tant bien que mal au

de famille... Tu devrais régler tes rapports de toute sorte avec ton père de manière à éviter des discussions et à n'être pas à sa merci, Tu n'as pour cela *qu'à lui faire part de ta résolution*, sans solliciter une approbation que tu n'en peux pas attendre, et à spécifier plus nettement le revenu qu'il te fait... Ton père croit que tu spécules sur ce défaut de netteté dans vos rapports pécuniaires... Tu ne sais pas ce que tu reçois et tu ne peux faire une dépense extraordinaire sans un crédit extraordinaire. C'est une position fausse et très gênante. »

(1) *Volupté*, de SAINTE-BEUVE.

(2) *Le Lys dans la Vallée*, de BALZAC.

travail; je m'étais donné ma tâche, et je l'ai faite sans m'en distraire un seul jour. Aujourd'hui je me dispose au grand voyage.

« Vous savez déjà, mes amis, que l'affaire est décidée...

« Je n'en espérais même pas tant du premier coup, connaissant l'indécision habituelle de mon père. Je me suis borné à réfuter sa lettre point par point. On ne m'a pas encore répondu, et j'ai passé outre.

« Je n'ai pas dit un mot de la question d'argent, j'ai mal fait peut-être. Ta lettre sur ce point est parfaitement sensée, je devrais suivre tes conseils, j'aurai peut-être bientôt besoin de les suivre; pour le moment je ne m'en suis pas senti le courage. Tu connais mon horreur pour les démêlés de ce genre. Ce qu'il y a de certain, c'est que je suis, comme tu le dis fort bien, dupe de ce défaut de netteté dans nos rapports pécuniaires. Il est certain que si je touchais effectivement ce que mon père est présumé débourser pour moi, je serais beaucoup plus heureux que je ne le suis.

« Que je me sois ou non fourvoyé dans la voie que j'ai prise, on ne peut, Dieu merci, m'empêcher d'y faire mon chemin. Cet entêtement, légitime ou non, ne prévaudra pas contre moi. Je pourrais faire à des raisons d'intérêt le sacrifice d'espérances douteuses; je ne ferai jamais, même à mes devoirs de piété envers ma mère, celui de ma vie tout entière. Je regrette de ne pouvoir mettre ceux qui me sont le plus chers de moitié dans ma confiance, mais, s'il faut que je me passe absolument de tout concours et de tout encouragement, je m'en passerai, quoi qu'il m'en coûte. Quant à la direction de mon travail, je me la réserve exclusivement, et je ne souffrirai pas que personne se l'attribue.

« Nous partons trois, Labbé, un peintre de nos amis communs, nommé Salzmann, et moi. Salzmann a pris le

devant. Il est allé passer quelques jours dans sa famille et nous le rejoindrons à Marseille du 20 au 22 de ce mois. De tout ceci, pas un mot. Je tiens à ce que ma mère ignore le jour précis de notre embarquement : ce serait pour elle une anxiété terrible. Je veux qu'elle me croie encore en France quand je serai déjà de l'autre côté de la mer...

« Nous avons notre passage gratuit, aller et retour. Je n'ai point dit le temps que nous devons rester. Mon père ne peut pas supposer que nous y restions moins de trois mois. La vérité est (mais, silence absolu!) que nous n'y resterons pas moins de six mois, à moins d'événements ou d'accidents imprévus. Je veux un voyage assez long pour nous permettre, non seulement de beaucoup amasser, mais de *faire des progrès*. Il faut une initiation, surtout dans un pays original comme celui-ci. J'entends, tu le comprends, tirer un double parti de ce voyage : d'abord faire mon éducation de peintre dans ce long et étroit contact avec la nature. Mon travail d'atelier m'a appris tout ce qui me manque; il faut que je l'acquière; je le puis là mieux qu'ailleurs. Mes observations porteront sur tout à la fois, car l'éducation d'un peintre ne saurait se faire d'une manière complète dans une nature qui ne l'est point elle-même. Je compte, en outre, meubler mes cartons et amasser de quoi suffire à de longs travaux d'atelier. Mon programme est arrêté. Outre les études qu'il faudra faire à titre d'exercice, j'en ferai en vue de travaux prévus, déjà médités. Nous emploierons la saison des pluies à faire la figure. Je ne sais pas encore à quelle époque nous quitterons Blidah pour voyager; il est probable que ce sera vers la fin de l'hiver. Toujours est-il que nous verrons les points extrêmes de la colonie, Oran et Constantine.

« Nous voici donc au moment d'entreprendre sans

vous ce beau voyage que nous avions rêvé en commun!... Peut-être retournerons-nous ensemble un jour [dans le Midi] un peu plus tard. Espérons que la vie sera longue, et plus facile et moins dépendante. Nous nous écrirons régulièrement, si c'est possible, mais je souffre de ne pas vous embrasser avant de partir, cela fera près d'un an sans nous voir, — c'est énorme.

« La maison est bien triste, vous le comprenez. Mme Regnault frémit à l'idée de passer toute seule ce long hiver. Je laisse Armand et sa mère fort ennuyés, plus inquiets de l'avenir que jamais. La santé d'Armand est meilleure, mais le travail ne va pas aussi vite que les nécessités. Il est faible comme nous; il a, comme nous, besoin de n'être pas seul. La moitié de ses ennuis se dissipe aussitôt qu'il nous a; réduit à lui-même, il y succomberait. Ces quinze derniers jours nous seront pénibles à tous; c'est comme un enfant de la maison qui s'en irait, et je vous assure que, de son côté, l'enfant de la maison a le cœur assez gros.

« ...Après cela, rien de nouveau que vous ne sachiez aussi bien que nous. Vous savez qu'on ne « chourine » plus, mais qu'on « prasline ». Avez-vous lu dans le *Journal des Débats* la réhabilitation de cet affreux duc? et quelle distinction grande ces messieurs font entre le crime bas et vil qui prend sa source dans un ignoble sentiment de vengeance ou de cupidité, et ces passions violentes qui sont le privilège des classes éclairées, et ne se recontrent d'ordinaire que dans les grandes âmes?... Tout cela est de la plus comique effronterie. Décidément nous dansons plus que jamais sur un volcan. Voici que pour 8 sous qu'un maître cordonnier refuse à un ouvrier, on casse les vitres dans la rue Saint-Honoré, et que, hier soir, il y avait une armée rangée en bataille dans tous les environs du Louvre. L'affaire

Praslin a produit un immense effet, d'autant plus fort que l'opinion n'a point eu la satisfaction qu'elle voulait et que ce gredin nous a volé sa tête; je suis de ceux que son suicide a fort mécontentés. L'affaire Cubières à peine éteinte, voici l'affaire des cinq journaux et peut-être l'affaire Warnery qui va venir. Je crains que quelque chose n'éclate en notre absence, et nous aurions souhaité d'y être présents.

« ... Adieu, mes deux amis, ne me négligez pas quand je serai loin, pensez à moi.

« Je vous embrasse et suis bien à vous.

« EUGÈNE. »

A Mme Fromentin mère.

Paris, 11 septembre 1847, lundi.

« Ma mère chérie,

« Ta seconde lettre m'a causé une émotion que je ne saurais te dire, j'ai le cœur encore remué des larmes qu'elle m'a fait verser. Chère mère aimée, si je n'écoutais dans de pareils moments que la voix de ma tendresse, il n'est rien que je ne me sentisse prêt à faire pour t'épargner l'ombre d'un chagrin. L'affliction que je te cause me déchire profondément; mais comment faire, mon Dieu? Je subis en la maudissant ce que je regarde comme une nécessité de ma vie. En vérité, ma mère adorée, dans de pareils moments, je fais le vœu insensé que tu n'aies plus pour moi cette tendresse qui fait ton tourment. Ta lettre est de celles que je garderai comme une relique. Si tu pouvais voir au fond de mon cœur, cela rachèterait tout le mal involontaire que je te fais. J'ai mis immédiatement à mon cou la chère et sainte médaille, je te remercie d'avoir eu confiance que je ne

la refuserais pas, elle ne me quittera pas un instant. *Tu peux regarder la promesse que je te fais ici comme sacrée.*

« Mon Dieu, mon Dieu, je voudrais pouvoir t'ouvrir mon cœur à deux mains; chère mère, mon père chéri, croyez-moi bien digne en tout de votre affection.

« Merci encore une fois de ta lettre, merci de la médaille et du précieux souvenir que tu y as joint; vous ne saurez jamais le mal et le bien que m'a fait l'ouverture de cette lettre et la vue de ce petit sachet. Ce sont des émotions qui fondraient des cœurs de pierre; je voulais t'écrire sur le moment, le trouble où j'étais ne me l'a pas permis...

« ...Je te remercie, chère mère aimée, de l'offre d'argent que tu me fais et ne l'accepterai qu'à la condition que cela ne vous gênera ni toi ni ma grand'mère. Mme du Mesnil, qui se trouvait de l'argent disponible, a mis sa bourse à ma disposition, c'est donc à elle que je devrai. Cette dette ne m'inquiéterait ni ne me gênerait en rien, vu nos rapports de complète intimité. Il pourra se faire qu'un jour je sois à même de lui rendre un pareil service, et je sais qu'elle en usera sans plus de scrupules que moi. J'emprunte à Armand exactement comme j'emprunterais à Charles... Puisque mon père a l'obligeance de m'envoyer d'avance les 300 francs de mon trimestre prochain, je les emporterai avec l'argent qu'Armand m'avance.

« ...Tu ne saurais imaginer la tendre affection de Mme du Mesnil et d'Armand. « Si je n'étais pas si pauvre, « me disait Armand hier soir, je partirais le même jour « que toi et j'irais passer trois ou quatre jours auprès de « ta mère, peut-être que nous nous consolerions ensemble « de ne plus t'avoir. » On t'aime bien dans cette maison, chère mère aimée, et cette pauvre femme aussi n'est pas

heureuse. Je rêve un moyen de les rendre l'un et l'autre plus heureux, mais ce sont des rêves insensés.

« Je ne réponds point à mon père, sa lettre tendre et grave m'a vivement ému, je l'en remercie.

« Adieu, chère mère adorée, adieu; sois forte et confiante en Dieu; je crois me conduire de manière à ne point l'offenser et mes torts sont de ceux qu'Il doit pardonner. Si les prières d'une sainte mère sont efficaces, je n'ai rien à craindre sous cette puissante sauvegarde, et la Providence aura soin de nous conserver tous...

« EUGÈNE. »

A la même.

Paris, dimanche 19 septembre 1847.

« ...Le bonheur que Mme du Mesnil éprouve à recueillir partout *des louanges sur tes vertus* m'a touché encore plus que les louanges elles-mêmes. « Mon bon « ami, me disait à ce propos cette pauvre femme, je « suis bien vieille, je tiens bien à la vie pour mes enfants, « qui, sans moi, n'auraient pas de soutien, mais je don- « nerais la moitié des années qui me restent à vivre « pour ressembler à votre mère. » Je t'ai déjà dit que c'est plus que de l'amitié, c'est une vénération, je n'exagère pas.

« Chère mère aimée, continue de m'écrire ces tendres lettres qui, par l'émotion qu'elles me causent, me font sentir combien je vous aime; mais, je t'en conjure, tâche de t'habituer à cette idée de la distance un peu plus longue. J'emporte ta petite prière dans mon portefeuille, et dans *ma mémoire*. Tu sais bien, pauvre amie chérie, qu'en me parlant au cœur, tu viendras toujours à bout des résistances de ma raison. »

Le départ, retardé par une indisposition de Charles Labbé, peut enfin s'effectuer le 24 septembre. L'autre compagnon de voyage d'Eugène Fromentin, le peintre Auguste Salzmann, qu'il connaît depuis peu, lui semble distingué, sérieux et doux.

A Armand du Mesnil.

Lyon, 25 septembre 1847,
samedi, 10 heures 1/2 du soir.

« J'ai voyagé comme une machine inerte et comme privé de sentiment pour entendre et pour voir; vous ne m'avez pas quittés d'un instant, mes chers bien-aimés; c'est absurde de voyager quand on laisse tout son cœur derrière soi. Je ne me suis un peu réveillé que ce soir en arrivant à Saint-Etienne, pays étrange, tout planté de cheminées pointues flambant comme des torches, et peuplé de gens tout noirs, enveloppé d'un double nuage de fumée et de poussière de charbon. Les montagnes du Rhône s'agrandissaient à l'horizon, les villages prenaient de la tournure et de la grandeur; j'ai reconnu mon Rhône, et j'ai senti un petit tressaillement intérieur, le premier signe de vie que j'aie donné depuis Paris.

« Voici les trente-six premières heures d'une séparation qui doit être bien longue. Pauvre cher, si je m'arrêtais à cette idée que ces arbres encore tout verts se dépouilleront, que l'hiver et la neige passeront dessus et qu'ils reprendront des feuilles nouvelles, et qu'un autre équinoxe viendra avant que nous nous revoyions, le cœur me manquerait pour aller plus loin. J'ai senti hier matin combien vous m'êtes chers

« Bonne nuit, cher vieux...

« Adieu, chère bonne amie, adieu, Mlle Marie. Si

vous m'aimez au point que je crois, souhaitez-moi de vous oublier un peu afin d'avoir le cœur et l'esprit plus libres que je ne l'ai. Je voyage à reculons, les yeux tournés vers vous. »

Au même.

Marseille,
mercredi 29 septembre 1847.

« Cher vieux,

« Lundi, à 9 heures du matin, nous descendions au milieu d'un flot de poussière blanche les pentes arides qui mènent à Marseille. Je n'ai pas retrouvé, je ne sais trop pourquoi, peut-être à cause de l'extrême malaise où j'étais, la forte impression de mon premier trajet sur le Rhône. A deux ou trois fois seulement, entre Valence et le Pont-Saint-Esprit surtout, entre deux tiraillements d'estomac, je me suis senti peintre. La silhouette vive et cassante des premières Alpes nageait dans un air d'une limpidité extraordinaire. Les nuages, qui nous avaient suivis depuis Lyon jusque-là, se repliaient derrière nous en mille plis, comme une draperie de soie rose et or, et nous entrions enfin dans la Provence sous une arche étincelante de lumière. C'était beau, c'était beau, mon pauvre vieux, et j'ai eu un battement de cœur qui s'adressait à toi. Mais le vent s'est levé, et comme je déteste le vent, je n'ai plus rien vu ni senti de la journée. La nuit en diligence a été fort belle, le vent s'est calmé vers minuit; à 2 heures du matin, il avait tout à fait cessé, la lune était encore presque pleine, il n'y avait presque pas d'étoiles, tout le ciel était d'un bleu clair, l'air était d'une extrême douceur. L'arrivée à Marseille m'a ravi : il y a là une impression, je la noterai dans mon journal.

« Le temps est magnifique, il y a sept mois qu'il n'est tombé de pluie à Marseille; tu peux juger de la poussière amassée. Le port est encombré, mais peu de Grecs, et peu de Croates.

« Il y a ici un café tenu par un Maure et trois juives d'Alger; deux sont ravissantes. L'aînée des deux ressemble en plus grand et un peu plus lourd à Aïcha, la plus jeune est d'une adorable sensualité : — c'est un avant-goût. Nous nous sommes un peu promenés, mais nous n'avons pas le temps de visiter les environs, ce sera pour le retour...

« Cher ami, cher ami, j'ai passé ma journée d'hier à causer de toi tout en flânant avec Salzmann. Te voilà tout seul, pauvre ami, que fais-tu? as-tu repris ton travail? et ta santé? Je ne m'habituerai point à ne pas t'avoir, je ne puis en dire davantage. J'ai eu déjà des avanies, il m'a fallu entendre des choses affreusement bêtes, et subir de fastidieux récits. Enfin je me bouche les oreilles et réponds par des *nutus* muets. Je ne connais que toi, cher ami, qui n'aies jamais blessé les susceptibilités de mon esprit.

« Mes bons amis, mes chers bien-aimés, je suis à vous, bien à vous sans partage. Notre pauvre maison, nos dîners en famille, nos soirées en commun, nos deux lits si près l'un de l'autre, vraiment je ne vois pas de vie plus complète...

« EUGÈNE. »

Au même.

Alger, lundi 4 octobre 1847.

« ...Nous n'avons pas encore fait de dessins. Si demain nous allons à la campagne, nous commencerons. Je suis impatient, je crois parfaitement sentir le pays;

ce que je ferai, je n'en sais rien. Je crois décidément que le mieux est de s'abandonner naïvement à son impression, sans programme; en tous cas il y a immensément à faire.

« Notre *bon ami Azoum* du bazar a fermé sa boutique. La tour de la mosquée qui dominait la fontaine de la porte Bab-el-Oued a été abattue; je ne reconnais pas non plus la fontaine, le dessin que j'en ai fait est plus intéressant que ce qui en reste.

« La frégate n'est pas encore signalée. Nous allons en attendant voir à Mustapha le goum arabe campé dans la plaine au nombre de 1,500 à 2,000 hommes : ce soir, il y aura fantasia (1).

Tout ce qu'il y a de Maures et de Mauresques dans Alger est sur pied et tous en toilette. En ce moment, je vois, de la table où je t'écris, la rampe de la place, qui donne sur la mer, couverte de gens qui regardent la mer et attendent qu'on signale le pavillon français.

« Quand nous aurons pris notre assiette, je vous écrirai à tous les deux plus posément. Dans ce moment-ci, le sang-froid me manque, et l'impression même est trop présente et trop vive pour que je la puisse exprimer.

« Sans adieu, cher vieux, à ce soir; cher, cher, tu me manques bien.

« J'ai noté pour mon journal un ou deux détails charmants que je n'ai pas le temps de mettre ici.

« Ce peuple est adorable et leur puanteur même garde une arrière odeur de benjoin...

« J'écris à Paul; tu trouveras dans sa lettre un passage que j'extrais et transcris de la lettre de ma mère, il aura peut-être de l'intérêt pour toi...

(1) Voir la lettre qui suit, du même jour. Il s'agissait d'une fête donnée en l'honneur du prince de Joinville dont on attendait le débarquement.

« 9 *heures et demie.* — Nous revenons de chez Aïcha. Elle va mieux, elle était gaie, et elle a fumé avec nous. Voici trois petites fleurs qu'elle a prises elle-même dans sa gorge où elle en avait répandu une poignée, et qu'elle t'envoie. La sœur, *Anéfa,* est fort jolie, je n'ai jamais vu d'yeux plus longs et moins ouverts; elle est rose au point que nous lui croyons du fard; mais elle chante *Gastibelza* et le *Domino noir.*

« Le prince n'est pas arrivé, la fête est remise à demain.

« Nous avons revu notre ami le vieux brodeur (voir la lettre de Paul), nous avons fumé une cigarette assis sur son seuil. »

A Paul Bataillard.

Alger, lundi 4 octobre 1847.

« Mon ami,

« En ce moment, au milieu du tumulte d'impressions qui se fait depuis vingt-quatre heures autour de moi, je n'ai presque plus le souvenir ni du Rhône, ni de la Provence. D'ailleurs, je veux toujours revoir le Rhône à travers mes premiers souvenirs qui ont un charme que je n'ai plus retrouvé cette fois-ci. Il y manquait je ne sais quoi, peut-être le puissant attrait d'un premier voyage, peut-être les yeux de Mme d'Arripe.

« Je ne vous dis rien de la traversée. C'est cependant bien beau et très varié. Songez qu'un oiseau qui passe en vue du navire est un événement qui met tout l'équipage en mouvement. Le moindre accident devient un sujet d'émotion générale. Et puis il y a dans cette solidarité qui s'établit devant le danger entre tant de destinées séparées et étrangères quelque chose de sin-

gulier, qui est plus que la simple familiarité d'un voyage en diligence; c'est du dévouement, c'est presque de l'amitié. La mer a, pendant quinze ou dix-huit heures, été vraiment très forte. Nous avons traversé un orage de toute beauté. Si j'étais M. Bernardin de Saint-Pierre, j'en ferais un morceau de style à mettre dans le prochain cours de littérature.

« Enfin nous voici. — Alger n'est plus nouveau pour moi; mes souvenirs se sont mûris depuis un an que je les ai retournés de tous côtés; je vois mieux, plus juste et plus précisément, ce qu'il faut voir. Tous ceux qui ont fait ce pays n'y ont rien compris. Il faut décidément changer sa palette : le gris, voici l'avènement et le triomphe du gris. Tout est gris, depuis le gris froid des murailles, jusqu'aux gris puissants et chauds des terrains et des végétations brûlées. C'est décidément admirable. Les hommes sont incomparables. Je ne puis quitter ce pays sans avoir fait de la figure.

« J'ai revu *Aïcha*, j'en parle à Armand, et d'autres encore. Je ne sais qu'en dire; je veux pénétrer profondément dans l'intimité de ce peuple. Je suis si loin de toute idée sensuelle que j'affronterai sans danger ces lieux où d'autres se dépraveraient. C'est le menu détail de la vie domestique, des usages, des coutumes, que je veux apprendre; je veux que tout cela me devienne aussi familier que notre vie européenne. Peu de voyageurs ont eu, je crois, le temps ou le goût d'observer cela de près. Les Européens fixés ici n'y apportent pas la réflexion qu'il faut, ou cela leur devient trop familier. Il y a la poésie de l'intérieur arabe, comme il y a la poésie du foyer français. C'est ce côté poétique et intime des choses qui me frappe et que je veux saisir. Voici un détail que je note dans mon journal, et que je transcris de la lettre à ma mère :

« Avant-hier soir, Salzmann et moi, nous visitions à la nuit des recoins obscurs de la haute ville. A cette heure-là toutes les boutiques étaient fermées. Les chiens errants fouillaient au coin des bornes, et les Bédouins sans asile dormaient roulés dans leurs burnous sur les dalles de marbre noir. Des bruits vagues de tambourins et de musettes nous venaient, à travers les profondeurs des rues étouffées, d'une *festa* qui se donnait dans les environs. Arrivés dans une impasse, rue Darfour, nous nous arrêtâmes devant une échoppe ouverte où travaillait seul, assis devant une petite lampe, un vieux Maure que nous avions déjà remarqué dans la journée travaillant de même, et également seul (1). Ce vieux brave homme brode en fils d'or des pantoufles et des fonds de bourses et de calottes. Il était là, propre, paisible, souriant à son travail, avec un écheveau d'or passé autour de ses oreilles et découpait attentivement avec un canif des arabesques dans un rond de parchemin. Sa petite lampe en cristal était suspendue par un fil de fer fixé au plafond, à la hauteur de son œil, et pour mieux y voir, il avait posé sur un escabeau encore plus près de lui, une petite bougie de cire verte et rouge qui touchait à sa fin. Devant lui, dans un vase en terre à long goulot, trempaient deux tiges d'une plante qui ressemble à un petit lys avec une faible odeur d'oranger et qu'on appelle *misk-romi* (à l'orthographe près). De temps en temps, il interrompait son travail, regardait ses fleurs et se penchait en avant pour les sentir. Nous nous assîmes sur le seuil, et liâmes par gestes (car il ne savait du français que le mot « bonjour ») une espèce d'entretien avec lui. Sa femme est *morte et dans le ciel;* du moins il nous le fit comprendre en mauvais patois

(1) Voir *Sahel*, 9e édit., p. 48.

italien. Il est seul, et comme nous avions l'air de le plaindre d'avoir perdu sa *mouchera*, et de nous étonner de sa constance au travail dans la solitude, il leva ses deux mains en l'air, et fit un mouvement de tête et d'épaules qui voulait dire : « A quoi bon se plaindre, « Dieu est grand et Mahomet, etc... » Tout ce qu'il y a de profonde sécurité et de soumission dans le fatalisme oriental se résumait là dedans. En nous séparant, il nous donna, sans que nous les eussions demandées, ses deux tiges de misk-romi. Nous gardons la fleur de ce vieux juste.

« Le prince devait arriver aujourd'hui; la ville est en émoi, tous les travaux chômaient, Arabes et Francs stationnaient sous nos fenêtres sur la place du Gouvernement, confondus dans un incroyable pêle-mêle. On lui prépare une réception brillante; les goums des environs, commandés par leurs scheiks, venus spontanément ou convoqués pour concourir à la fête, attendent, campés dans la plaine de Mustapha, le moment de se mêler au cortège et de commencer leur fantasia. Ils sont campés sous leurs tentes au nombre de 1,000 ou 1,500 avec un immense convoi d'ânes, de mulets ou de chameaux. Les chevaux sont entravés autour des tentes, les hommes dorment à l'ombre.

« *Mardi matin*, 6 *h.* 20. — Le prince vient d'arriver. Le signal de trois coups de canon et le salut de vingt et un coups auquel la frégate a répondu, nous ont réveillés. En un clin d'œil, la place, absolument vide, s'est couverte; des nègres dansent au milieu, la frégate double le môle et entre dans le port. Le rappel bat dans tous les quartiers. Nous restons à nos fenêtres qui dominent le port, la place et les rues par où doit passer le cortège.

« Voici les zouaves qui débouchent à gauche par une

petite rue qui longe la *Zanina*. Voici le goum arabe qui défile au galop sous nos fenêtres, les chefs seulement il y en a beaucoup de décorés. Voici le 1er escadron du 1er chasseurs d'Afrique; nous apercevons M. de Lacarre (1) à la tête de l'escadron; nous allons descendre lui dire bonjour. Dites-le à Armand.

« Les haies se forment. Le mouvement devient tel et si intéressant que je ne puis plus quitter la fenêtre.

« Adieu, nous nous portons bien... Le tapage et le mouvement sont incroyables!

« A vous de cœur, je vous embrasse.

« EUGÈNE. »

A Armand du Mesnil.

Blidah, jeudi 14 octobre 1847.

« Cher ami, nous sommes depuis trois jours dans les grands embarras de l'emménagement; c'est à peu près fini; ce soir, nous couchons enfin dans *notre maison* (2).

« C'est une maison mauresque arrangée à la française, avec une cour intérieure et un étage sur la rue, un balcon à l'étage; sur les appartements du derrière, une terrasse. L'exposition est du nord au couchant; nous habitons le rez-de-chaussée; des deux pièces de l'étage nous faisons nos ateliers. L'ameublement est des plus simples; il a fallu tout acheter ou presque tout; on nous assure que nous revendrons le tout à peu près au prix coûtant. Nous avons un domestique espagnol, nommé *Vicenzio Vidale*, bon cuisinier, homme de confiance, connu dans le pays. Nous aurons peut-être un chien. La maison est située sur la place de l'Orangerie, à l'extré-

(1) Parent d'Eugène Fromentin.
(2) Voir *Sahel*, 9e édit., p. 117

mité de la rue que nous habitions ensemble. Du balcon au nord nous avons vue, par-dessus les orangers de la place, sur la plaine et sur le Sahel au nord, sur les orangeries de la porte d'Alger au levant et sur les montagnes de Milianah au couchant. On ne voit pas, je crois, le *Tombeau de la Chrétienne.* De la terrasse, nous embrassons, par-dessus les toits plats de la vieille ville, une partie de l'Atlas. Nous avons une salle à manger qui fera salon, chacun une chambre et une cuisine. Dans chaque chambre : un lit de sangle, une table en bois blanc, une chaise *idem*, un râtelier pour les armes, et un long roseau pendu par deux ficelles servant de porte-manteau et de commode.

« Nous avons remonté l'Oued, c'est moins beau que les souvenirs. Le cimetière de Sidi-el-Kébir est intact. Le bois des Oliviers (1) est ridiculement petit à côté de mon tableau; *je dois* maintenir mon dessin, et me borner à des études de ton. Je vais décidément faire l'étude ou le tableau sur place du petit dessin d'Emile, porte d'Alger.

« Pris dans un autre sens, le soir, il m'a donné l'idée d'un autre joli tableau que je ferai concurremment. Blidah est bouleversé, on n'a pas bâti, mais démoli. Je suis un peu désorienté. C'est égal, il y a encore à faire et Coléah, Médéah, Mustapha, Biskadem ne sont pas loin...

« Je ne suis pas gai! Jusqu'à ce que j'aie fait quelque chose, je serai inquiet; et tu sais que rien au monde ne m'attriste comme des installations.

« Adieu, cher.

« Adieu, madame, adieu, chère bonne amie, je vous aime comme ma mère. Soyez sûre que je me sens là

(1) Voir *Sahel*, 9e édit., p. 160

quelque chose de bien tendre et de bien profond pour vous. Triste matinée où je vous ai embrassée, puis dit adieu de la main pour la dernière fois! Je suis à vous, mes amis, comptez sur moi pour vous aimer toujours du meilleur de mon cœur; je vous embrasse tous deux.

« EUGÈNE.

« Mes amitiés à Mlle Marie. »

A Paul Bataillard.

Vendredi soir,
Alger, 12 novembre 1847.

« Mon ami, je vous écris d'Alger, où je suis venu pour affaires diverses. Je serai demain soir de retour à Blidah.

« En descendant dans la voiture les pentes boisées de Mustapha, j'ai vu dans le brouillard, qui déjà tombait sur la mer, la fumée du bateau qui m'apporte des lettres de France. Elles seront distribuées demain et me précéderont à Blidah. J'aurai sans doute, au moins, indirectement, de vos nouvelles.

« Malgré la tristesse propre de votre lettre, elle m'a fait un bien extrême, à cause de la chaude émotion de cœur qu'elle m'a causée et qui s'adressait à vous. Je l'ai lue d'abord en revenant de la poste au milieu du tumulte de nos petites rues populeuses, et puis avec plus de recueillement sur le balcon de la chambre qui me sert d'atelier. Je ne saurais jamais trop vous remercier, mon bon Paul, de revenir ainsi sans rancune et sans défiance aux lettres confidentielles d'autrefois. Vous comptez toujours que mon cœur vous est ouvert et vous faites bien. Si j'ai une malheureuse et coupable mobilité de sentiments, j'ai du moins, j'en suis sûr, et

vous le jugez aussi, une grande persistance dans mes attachements véritables. Les apparences sont souvent blâmables; le fond de mon cœur est bon, et je n'endors jamais tout à fait ma conscience sur mes torts, légers ou graves. Cette lettre vous représente tout entier, mon ami; jamais peut-être vous n'avez exprimé d'une façon plus simple à la fois et plus frappante les singulières duplicités d'un tempérament si tendre et d'une raison si vigoureuse. Les passions actives s'y font sentir à côté des tendres regrets donnés aux passions languissantes, aux voluptés inertes.

« Ce moment d'une belle après-midi d'automne où vous avez lu ma lettre sur le penchant des bois de Seineport peut servir d'image au moment de la vie où nous entrons l'un et l'autre, où vous entrerez peut-être un peu avant moi.

« Je ne suis ni surpris ni inquiet de vous voir ces défaillances en face des nécessités prochaines de la vie d'homme. Vous me semblez tout prêt à remplir les devoirs sérieux, quels qu'ils soient. Je voudrais seulement vous voir plus de résolution pour agir. Je voudrais surtout que vous missiez un peu plus *du vôtre* dans la question du mariage. Jusque-là votre vie ne sera ni complète ni heureuse. La solitude morale dont vous souffriez le jour où vous m'avez écrit, m'a serré le cœur. Ces longs circuits dans Paris désert, les maisons des amis fermées, les amis absents, l'horrible ennui de rentrer dans sa chambre vide à une heure inaccoutumée, l'esprit qui s'échappe en tous les sens et ne peut se fixer sur le travail, les souvenirs alors qui vous arrivent par bouffées, avec le bruit plaintif des cloches de Saint-Germain-des-Prés, des horloges éloignées, des passants de la rue... Le cœur s'imbibe, s'imbibe, et se grossit dans la poitrine, de toutes les douleurs anciennes; il acquiert en

ces moments-là une susceptibilité douloureuse et le voilà prêt à fondre en sanglots. Enfin le solitaire fait un austère effort sur lui-même et se condamne avec un âcre plaisir de mortification à une de ces lectures ardues qu'il ajourne par ennui, par dégoût ou par indifférence depuis des années...

« *Nous* voilà bien, mon ami; vous ne sauriez m'écrire une chose qui vous soit plus personnelle et qui nous soit en même temps plus commune. En lisant ce passage de votre lettre, quatre années intermédiaires se sont d'un coup effacées. Vous avez soulevé le rideau qui me cachait à moi-même ma vie d'autrefois. Merci encore une fois, mon ami, merci de votre lettre. Vous voyez bien, au plaisir qu'elle m'a fait, que je mérite encore que vous m'en écriviez de pareilles.

« J'ai dans la vie, le plus souvent extérieure, que je mène ici, d'assez longs oublis de moi-même. En revanche, et surtout le soir, j'ai par moments des recueillements salutaires. Quelquefois aussi, quand le peintre s'efface devant la nature, le cœur de l'homme se dilate avec une énergie prodigieuse. Ces retours me réconcilient avec moi-même en me prouvant que l'artiste n'a pas tué chez moi toute sensibilité naïve.

« Par le dernier courrier, j'ai écrit une longue lettre à Armand. La première moitié contenait uniquement le récit d'une course de quatre jours faite à Tifsa. La seconde, écrite dans des dispositions d'esprit toutes particulières, la nuit, dans le silence profond de la ville, en face de ma bougie voilée d'un abat-jour, n'est qu'une redite de mes anciens souvenirs du pays. Si, comme je lui disais, vous avez eu communication de cette lettre, vous avez dû voir, mon ami, que le vieux cœur proteste toujours, et quand il parle je suis trop heureux de ne le pas interrompre.

« J'ai eu beaucoup de plaisir à faire ce soir, à la nuit tombante, ma rentrée dans Alger : c'est décidément fort beau, surtout quand on revient de Blidah, où la grandeur manque absolument. Mustapha m'a fait croire aux délices des jardins de Péra. Nous n'avons rien en France qui puisse en donner l'idée. Toutes ces maisons bizarres à petits compartiments, à petites fenêtres grillées, à petites colonnades intérieures, à petites terrasses échelonnées en amphithéâtre, ont l'air d'avoir été bâties par des mains espiègles de femmes et d'enfants. J'imagine que nos architectes français ne sauraient avoir cette puérile imagination de détails. Il faut être de l'Orient pour se construire ces charmants joujoux. Il y a dans cet art de construction une sensualité que je ne saurais dire. Tout à fait au sommet de ces maisons, sur la dernière terrasse, il y a une petite chambre; d'un côté, une porte en trèfle avec deux colonnettes qu'on découvre de loin, de l'autre, trois lucarnes ouvertes au vent du sud. La porte s'ouvre au vent de la mer. Peut-être que sur cette étroite et haute terrasse il y a un petit jardin, un bassin à jet d'eau avec de l'eau qui court dans des rigoles de marbre. Un haut palmier ou bien un cyprès, plantés dans la cour la plus basse, viennent balancer leur tête au niveau de la petite chambre et les colombes bleues se posent en passant au sommet du vieux arbre. A l'intérieur, il y a des coussins et des nattes étendues sur un pavé de mosaïque, des consoles en bois doré, à galeries découpées, supportant les tasses à café, les narghilés à longs tuyaux garnis de fil d'or et les pipes. De grands coffres en bois, peints comme des étoffes, contiennent les vêtements de toilette, et du fond de ce nid charmant, où il fait toujours sombre et frais, quelqu'un, *Zuleika* peut-être, regarde, sans se lever, la mer qui s'enflamme, les cavaliers qui passent

là-bas sur la route, et les tourterelles bleues qui, du sommet du vieux arbre, viennent laver leur plume et boire à l'eau du petit bassin.

« N'avez-vous jamais, étant enfant, rêvé les jouissances furtives de pareils abris? Ne vous êtes-vous jamais disposé une cachette bien haut dans une fourche d'arbre, où vous étiez seul, d'où vous voyiez très loin? Les gens passaient au bas sans vous voir. Singulière jouissance, mêlée du plaisir de se cacher, de sensualité et de beaucoup de paresse. Voilà le génie de ce peuple et le secret de ces constructions.

« A mon précédent séjour à Alger, j'étais chez une femme, dans une petite chambre, au sommet d'une maison mauresque fort élevée, et dans le quartier le plus élevé de la ville, en sorte que de sa petite fenêtre, imperceptible à ceux qui, du port ou de la place, auraient regardé par là, nous voyions pourtant et nous embrassions d'un coup d'œil tout le mouvement de la ville, du port et de la rade. J'eus le sentiment de cette jouissance dont je parle. La femme était charmante. Elle est Turque de *Stamboul* et ne ressemble pas du tout aux Mauresques : des yeux plus ouverts et qui par moments sont capables d'une animation extraordinaire, les cils longs et tout à fait recourbés, le nez sec et plus aquilin, la bouche accentuée et d'une dignité un peu dédaigneuse, quelque chose de plus ferme dans les contours; avec cela une voix d'une douceur singulière, un susurrement d'oiseau qui devient bref quand le caractère se prononce; je ne sais quoi dans toute sa personne de moelleux et de tranchant comme un damas. Elle me disait donc, tout en grasseyant du français, comme si les *r* eussent déchiré ses lèvres si fines, qu'elle ne s'ennuyait jamais chez elle, bien qu'elle ne sortît jamais que pour aller au bain, qu'elle ignorait absolu-

ment ce qui se disait ou faisait dans la ville, mais qu'elle assistait de sa fenêtre à tout le mouvement de ce peuple comme à un spectacle de pantomime. Et la fumée légère de sa cigarette s'envolait par la fenêtre et dessinait des ombres mobiles sur le fond éblouissant de lumière des montagnes, de la mer et du port. Elle se nomme *Kedoudja*, — prononcez le *k* comme le *j* espagnol, mais plus doux, un *r* aspiré, — son nom, prononcé par elle, la représente.

« Imaginez, mon ami, que sur une étendue de plus d'une lieue et sur une profondeur de plusieurs kilomètres, Mustapha est couvert de maisons pareilles, juchées sur les plateaux, posées sur les pentes ou enfouies dans les vastes profondeurs des ravins; et figurez-vous bien aussi que rien n'est charmant, régulier à l'œil, distingué de lignes, comme le profil de ces petits joujoux si bizarres.

« Nous comptons consacrer une semaine ou deux à ce côté des environs d'Alger. Il y a vraiment de fort jolis dessins à y faire. En descendant le Sahel pour entrer dans la plaine, on traverse deux villages, Bounandrès et Biskadem, où sont deux fontaines ravissantes, celle de Biskadem surtout; je compte bien ne pas les omettre.

« Nous travaillons, nous trouvons enfin des modèles; hier nous avons eu séance depuis 8 heures du matin jusqu'à 5 heures. Nous n'avons fait que des dessins; à mesure que je m'exerce, je comprends l'atroce difficulté de la figure, et je comprends ce qu'il faut que j'acquière. Je sais saisir et rendre le caractère; quant à la conception, j'ai tout à faire; et puis c'est sec, inanimé, comme des poupées de bois; il y manque le laisser-aller, l'accent de la vie. Enfin, chose non moins grave, je vois *joli* et pas *grand;* c'est peut-être, de tous mes défauts,

celui qui me désole le plus, parce que c'est un défaut de nature qui ne sera jamais tout à fait corrigible. Vous voyez que sur ce point seulement j'ai beaucoup d'études à faire. Du reste, je sais ce que je dois faire et j'y viserai de toutes mes forces. Je ne pourrais trop vous dire ce que j'ai en train, bien que j'aie plusieurs choses. Le plus important pour le moment est un tableau assez grand d'une rue de marchands à Blidah.

« Le motif est intéressant en ce sens qu'il a l'intérêt de la vérité, étant pris sur nature, et qu'exprimé avec conscience et naïveté, il serait un spécimen assez fidèle de ce côté de la vie du peuple arabe; j'ai beaucoup d'éléments à recueillir pour le compléter.

« Je me sens l'esprit dans un mouvement satisfaisant; je ne me suis pas proposé de programme précis. J'accepte au contraire plus volontiers les impressions comme elles viennent, sauf à les traduire ou non en tableau; ce serait un moyen de rester naïf. Mais, bon Dieu! j'ai bien de la peine à le devenir!

« Ce qu'il y a de vraiment profitable dans notre genre de vie, outre les études positives de forme ou de ton, c'est qu'après une aussi longue intimité avec ce peuple, il nous deviendra familier comme le nôtre, et nous penserons en arabe, naturellement et sans recherche.

« Jusqu'à présent nous parlons peu, cependant, j'achète demain des formulaires, grammaires et dictionnaires, et nous travaillerons le soir en commun.

« Il commence à se faire tard, je dois être levé de bonne heure pour un rendez-vous. Je vous quitte pour me mettre au lit... Décidément, bonne nuit. Voici une heure qui sonne, tout l'hôtel dort et ma bougie s'en va; je vous embrasse, mon ami.

« *Samedi* 13, 1 *h.* 1/2. — Je pars dans une heure pour

Blidah... Le temps s'est gâté; il fait un vent vif et frais qui charrie les nuages de l'ouest et va nous amener de la pluie. Je ne me lasse point, malgré la poussière qu'il y fait, de traverser ce long et populeux faubourg Bab-Azoun; cela sent on ne peut plus la grande ville arabe.

« *Dimanche.* — Je n'ai que le temps de fermer ma lettre en vous embrassant...

« EUGÈNE. »

Depuis quelques mois, la santé d'Emile Beltrémieux déclinait rapidement. Malgré les bouffées de vie qui lui montaient encore de temps à autre au cœur et au cerveau, les symptômes inquiétants se multipliaient. Obligé par cet état maladif de renoncer à la collaboration qu'il fournissait au *National*, contraint même de quitter Paris, Emile était venu passer l'été de 1847 à l'île d'Aix et à La Rochelle.

Lorsque Eugène Fromentin partit pour l'Algérie, à la fin de septembre, son malheureux ami, fiévreux, abattu, projetait un voyage dans le Midi. On se retrouverait en Provence. Pourquoi pas même sur la terre africaine?

Fromentin, lorsqu'il apprend le désir du malade, se hâte d'écrire à M. et à Mme Beltrémieux pour les mettre en garde contre les fatigues d'un tel voyage et les inconvénients du séjour (1). Comment ne l'a-t-on pas consulté, déjà, sur ces questions? Depuis son départ de France, il n'a pas reçu un mot d'Emile ni de sa femme. Il s'en étonne et se plaint qu'on l'oublie.

(1) Lettre du 17 novembre 1847.

A M. et Mme Emile Beltrémieux.

Blidah, mercredi 17 novembre 1847.

« J'ai beaucoup d'amertume et plus encore de tristesse que j'épancherais ainsi pendant des pages, si je ne m'arrêtais. Je ne suis pas sûr non plus de n'avoir pas de torts, et tout cela m'afflige, et m'affligera jusqu'au jour où je recevrai votre lettre qui me dira : mon ami, nous pensons à vous et vous aimons toujours de même. Ce sera à la fois mon absolution et la vôtre.

« Je ne sais pas ce que vous avez appris de mon voyage... J'ai traversé la France sans trop m'en apercevoir... J'avais une hâte extrême d'arriver; je ne comptais guère les quarante-huit ou cinquante heures de mer que j'allais passer dans le demi-sommeil du mal de mer. J'étais encore un peu fatigué de ce grand mouvement de la mer, et du balancement du navire, quand on nous débarqua dans les petits canots biskris qui nous mirent au quai. Cependant, cette indéfinissable odeur propre à l'Orient, qui vient de la fumée du bois de chauffage, du tabac, des orangers et de la propre personne des indigènes, et qui m'avait saisi lors de ma première entrée dans Alger, me saisit de nouveau avant que je ne fusse au pied du grand escalier de la marine; et cette première sensation fut si vive et si lucide qu'elle anima tout à fait mes souvenirs de dix-huit mois et qu'il me sembla n'avoir point quitté ce pays. Alger est décidément fort beau, je le connaissais mal, je soupçonne la plupart des Européens indifférents qui l'habitent de ne pas le connaître mieux.

« Je ne saurais dire si je suis content ou mécontent de mon travail. J'apprends beaucoup : c'était mon but

plutôt que de produire. Je m'efforce enfin, en consultant à chaque instant la nature, de me débarrasser de ces *à peu près* dont je n'aurais pu sortir dans mon atelier. En ce moment-ci je fais un tableau d'un intérieur de rue de marchands arabes. Je veux que ce soit sinon un *portrait*, du moins une impression fidèle et comme un spécimen de pays. J'ai déjà fait un assez grand nombre de dessins de figures. J'ai deux autres tableaux commencés, et plusieurs autres en projet, dont je ferai du moins l'esquisse ou l'ébauche au prochain jour. Je commence à voir plus juste et surtout plus large. Je péchais par une singulière mesquinerie dont je ne pouvais me défaire loin de la nature : celle-ci est, de toutes celles que je connais, la plus propre à vous agrandir le dessin. C'est une chose remarquable aussi et propre aux pays du Midi, que si nombreux, si discordants que soient les détails, ils forment un ensemble toujours simple, toujours lisible à l'œil et facile à inscrire dans un tableau.

« Je vous ai souvent et longuement parlé de Blidah, mes amis, des orangeries où l'on se promène en pleine ombre à midi sous les épais feuillages chargés de fruits comme les pommiers de Normandie; des deux vieux palmiers de la porte d'Alger; des vénérables oliviers du bois sacré; de la plaine bornée au nord par la longue chaîne des collines du Sahel, collines plates, grises le matin, rousses à midi, marquetées de taches sombres qui sont des bois de lentisques, d'oliviers et de myrtes, avec un point blanc vers le nord-est, qui est *Coléah*, et à gauche une large échancrure formée par l'embouchure du Mazapan, à travers laquelle on voit la mer, à douze lieues environ de Blidah.

« Le soir, cette immense plaine, d'un gris fauve uniforme, va se perdre à l'ouest dans la vapeur enflammée du soleil couchant. Toujours sur quelques points

s'étendent ou montent suivant le vent de longues fumées blanches, et la nuit les incendies allumés par les Arabes pour défricher la lande colorent tout l'horizon.

« L'intérieur de la ville a peu changé, car on a peu travaillé depuis un an, vu le manque absolu d'argent. Dans tout ce côté de la colonie, la moitié de la population de Blidah a émigré, les maçons n'ont pas eu le temps d'abattre le peu qui reste de la vieille ville arabe. Mais voilà qu'ils s'y remettent. Depuis que j'ai ébauché mon tableau de la rue, ils en ont démoli la moitié, la plus intéressante, l'entrée. Heureusement qu'ils ont respecté la tour de la mosquée. La population indigène, du moins, restera longtemps intacte. Il y a plus de chance ici et dans les villes de l'intérieur pour qu'elle se conserve que dans les grands centres, habités surtout par les Juifs, les Turcs et les Maures marchands. Ici il y a presque autant de Bédouins et de Mozabites que de Maures, et ceux-là seront plus lents à se rapprocher de nos usages. Les riches Maures, les jeunes gens surtout qui ont grandi sous la domination française, en contact avec les Européens, sont bien près d'abandonner leurs traditions et leurs coutumes. J'en connais ici qui n'attendent que leur indépendance pour aller habiter Paris et prendre le frac anglais, le chapeau rond et les souspieds. Quand on leur dit qu'ils ont tort d'abandonner leur costume pour le nôtre, ils ne comprennent pas ce reproche qui ne s'adresse qu'à leur mauvais goût : mais le Bédouin ira longtemps, je l'espère, pieds nus et la tête rasée, sous son haïk blanc et sous son long burnous. Il continuera de coucher, s'il est riche, sous la tente en poils de chameau du *douar*, ou dans les petites échoppes de la rue Abdallah; et s'il est pauvre, sous l'auvent des boutiques ou sous le vieux caroubier de la porte d'Alger. Ceux-là, les vrais Arabes, identiques

à ceux du Hedjaz, n'ont guère changé, j'imagine, depuis *Mohammed-ben-Aboubeker* et peut-être depuis *Jacob-ben-Isaac*. Le fait est que certaines parties de ce pays-ci, c'est la Bible en images (1).

« En allant, il y a quelque temps, faire une longue excursion au lac Haloula (2) (voir une lettre à ma mère du 5 novembre) à moitié chemin du lac et de la plaine, au milieu d'un carré d'herbe courte, semée de touffes de palmiers nains et de tamarins, j'affirme que j'ai rencontré le vieux Isaac de la Genèse. Ses deux fils étaient avec lui. Ils surveillaient ensemble un troupeau de maigres brebis; ils n'avaient point de burnous et pas de haïk; une seule chemise en laine épaisse et d'un blanc sale, serrée à la ceinture par une corde en poils de chameau bruns, laissait à découvert leur cou, leurs bras jusqu'aux épaules et leurs jambes couleur de bronze florentin. Une simple calotte, en laine feutrée, garantissait le sommet de leurs têtes rasées. Le vieillard, grave et un peu voûté comme un patriarche de *Raphaël*, avait une barbe blanche, longue et floconneuse. Il s'appuyait sur le bras de l'un des jeunes gens; l'autre, un long bâton recourbé à la main, dirigeait le troupeau à travers les lataniers et le conduisait aux endroits plus fertiles. Le troupeau marchait tête basse, et serré, comme on est convenu qu'il doit marcher dans un tableau de style. Quand notre nombreuse cavalcade passa près d'eux, pas un des trois ne leva la tête. Le vieillard semblait tenir un discours à celui de ses fils qui lui servait d'appui; quant à l'autre, il s'en allait toujours à l'écart comme un réprouvé. Lequel était Esaü, lequel Jacob? Peut-être s'agissait-il du plat de

(1) Voir *Sahara*, 12e édit., p. 57 à 60, p. 98 et p. 162. — *Sahel*, 9e édit., p. 218 et 248.

(2) Voir *Sahel*, 9e édit., p. 240.

lentilles. Deux ou trois chameaux bruns paissaient au loin dans le chaume, au pied d'un groupe de palmiers. Et le soleil descendait derrière le triple étage des montagnes qui nous faisaient l'année dernière nous écrier : O Palestine! O Palestine!

« Je vous écris par une nuit magnifique; pleine lune, et la silhouette blanche des montagnes se dessine comme en plein jour : il n'y a que peu d'étoiles, à fleur de montagnes et qui semblent posées sur la neige. Le reste du ciel est tellement clair qu'il semble vide.

« Il y a longtemps que ces messieurs dorment. Le froid me gagne, car je vous écris sans feu. Bonne nuit. Que je voudrais savoir comment vous êtes l'un et l'autre à l'heure où, de si loin, je cause paisiblement avec vous!

« Adieu encore et je vous embrasse tous les deux.

« EUGÈNE. »

A Armand du Mesnil.

Blidah,
samedi soir, 27 novembre 1847.

« La température est demeurée très froide. Nous ne pouvons pas nous passer de feu le soir. Le jour cependant nous travaillons en plein air sans incommodité.

« Ce soir, le temps semble se gâter de nouveau et tourner à la pluie. Le vent souffle avec violence du sud-ouest, le ciel est noir et l'air très humide. Nous traversons notre premier hiver; nous allons entrer dans les beaux jours de décembre, qui est le vrai printemps et l'unique de ce pays-ci, car tu sais que l'été commence brusquement après les dernières pluies de mars.

« Les oranges sont mûres; on va tout à l'heure en faire la récolte; les orangers de notre place en sont cou-

verts; elles seront vendues à l'adjudication et l'adjudicataire, qui est, je crois, un indigène, a établi un gardien de jour et de nuit pour surveiller les maraudeurs. C'est un vieux Bédouin qui passe sa journée au pied d'un oranger, dans une place éclairée par le soleil, auprès d'une rigole où coule notre source, la nuit dans une toute petite tente en coutil, si petite qu'il ne peut évidemment s'y tenir qu'accroupi ou roulé sur lui-même.

« J'ai revu hier matin sur la place du marché arabe *la petite fille au haïk bleu*. Deux des coins de son haïk étaient attachés par derrière autour de son cou, ce qui lui donnait à peu près la forme d'une gourde. Si grotesque que fût son accoutrement, elle n'en était pas moins charmante et d'une imperturbable dignité; elle rôdait autour des marchands de pastèques et de figues de Barbarie, allant de l'un à l'autre. »

Au même

[Blidah],
lundi matin, 29 novembre 1847.

« Je n'ai pu continuer ma lettre samedi soir, cher ami, j'avais comme un petit mouvement de fièvre qui m'a forcé de me mettre au lit. Le cœur me manquait et j'ai dû quitter la plume...

« Hier soir avait lieu le baptême (1). Nous sommes restés jusqu'à minuit passé dans la maison Fournier et je n'ai pu reprendre ma lettre. Auguste et moi, nous étions en *Turcs*, pour ne pas mettre un fez avec un habit noir; on a bien voulu nous passer ce travestissement. Je t'écris encore à la hâte, car je ne puis me dis-

(1) Baptême d'un enfant de Mme Fournier, sœur de Charles Labbé, habitant Blidah.

penser de travailler aujourd'hui, j'ai sur mon chevalet des glacis faits hier qui m'attendent.

« Ta lettre m'a fait un bien... un bien... Pauvre cher! voici qui est enfin une lettre d'homme. Je suis avec angoisse, avec bonheur, les tâtonnements de ta volonté, les progrès de maturité de ton esprit. Tu m'as écrit dans ta vie déjà des lettres bien senties, tu m'en as écrit de courageuses, jamais je ne t'ai vu si décidément maître de toi. Il y a beaucoup de tristesse dans ta lettre, mais cette tristesse a des raisons palpables, légitimes, fort graves; il y a de la souffrance, mais c'est l'effort douloureux d'un homme qui se résout. Je te connais, j'ai surveillé depuis des années toutes les transformations de ta pensée, tu peux m'en croire quand je t'affirme que ta lettre est une preuve infaillible de quelque chose de nouveau. Ne nous hâtons pas, cher ami, d'ensevelir notre jeunesse, elle n'est pas morte, elle ne peut être stérile, elle doit produire. Tous ces sacrifices cruels que t'impose l'absence de ta mère et la mienne, cher frère, te seront salutaires; je l'avais prévu, je m'en étais consolé d'avance, sachant qu'ils te serviraient. Ce complet isolement te force à rentrer plus sévèrement en toi-même; l'ordre qu'on met dans sa conscience passe aussitôt dans l'esprit. *L'ordre*, voilà ce qui te manquait et ce que tu es sur le point d'atteindre.

« Cher, merci de m'avoir souhaité ma fête avec les fleurs bien-aimées *des anciens jours*. Je vous remercie, madame Regnault, de vous être associée à Armand dans ce souvenir qui m'est bien cher, vous avez le droit de voir aussi le fond de mon cœur, et je ne crains pas de mettre à découvert, devant vous, des sentiments qui me seront toujours respectables et qui n'ont de puéril que les apparences.

« J'approuve ton idée de demander un congé, non

pas pour voyager, mais pour t'enfermer au cœur de Paris, dans cette brume et dans ce froid, et mener enfin pendant quelque temps la vraie vie solitaire d'homme de lettres. Cette vie a bien des douceurs et vaut bien celle que nous venons chercher si loin de notre pays. Je le sens de plus en plus, l'esprit a des soleils plus beaux que ceux de tout l'Orient.

« Pauvre vieux, pauvre vieux... pense encore à la pâle figure de ta mère entrevue dans la froide salle du chemin de fer (1); va-t'en, grignotant tes petits pains de seigle dans les brumeuses rues de Paris, impose-toi des peines, fais-toi stoïque, exagère-toi tes douleurs afin de fortifier d'autant plus ta volonté, fais-toi martyr, afin de devenir vraiment fort.

« Nous *travaillons tous trois beaucoup*, c'est-à-dire que nous ne perdons pas un moment de nos journées. Je continue mon tableau de la rue des Koulougli. En voici la première idée, elle n'est que peu modifiée (2). Toutes les figures seront faites d'après nature afin qu'elles soient à peu près correctes et qu'elles aient autant que possible un cachet reconnaissable d'authenticité. J'ai déjà fait d'après des modèles divers cinq ou six études peintes ou pochades et un assez grand nombre de dessins grands ou petits. C'est faible; mais pour moi c'est le début, il n'y a pas à me plaindre, je crois qu'ils ont sinon du *caractère*, abstraitement parlant, du moins *le caractère de la nature*. Je ne te dirai pas que je suis content, tu sais que je ne puis l'être. Mais j'espère et ne me repens pas, bien au contraire.

« Je fais les études que je m'étais précisément promis de faire, et je sens que j'apprends beaucoup. Mon

(1) Mme du Mesnil était allée faire en Saintonge un séjour de quelque durée.

(2) Un croquis de ce tableau accompagnait la lettre.

tableau ne sera point une œuvre, mais une occasion d'études; il n'en sera point l'effet, je veux qu'il en soit le prétexte, car tu sais que les observations sont ainsi plus précises, mieux dirigées, que si elles étaient faites en général sans but déterminé.

« Nous sortons peu, nous jugeons que ces études d'atelier, posées et patientes, nous ne pourrions les faire nulle part aussi bien qu'ici.

« 11 *heures.* — Tous les jours, pour peu que le temps le permette, nous faisons, pendant un quart d'heure après le déjeuner, les cent pas devant la maison. Nous avons vue, tu le sais, à gauche, sur toute la rue de l'Orangerie, à droite sur l'Orangerie où est le lavoir. C'est l'heure où les bourriquots reviennent du marché indigène. C'est aussi l'heure où les petits enfants vont porter leurs galettes à la boulangerie banale. Nous leur disons : *Ouack, entrez!!!* Ils nous répondent : *Meher*; nous leur donnons des sous. Le soleil, qui dans cette maison est très bas sur l'horizon du sud, n'éclaire qu'une bande étroite de terrain, entre le seuil de notre porte et le terrain de la place; c'est sur cette bande formant chaussée que nous nous tenons. A chaque instant, quelque figure nouvelle, ou déjà connue, passe à côté de nous; il est rare que nous ne fassions pas chaque matin de nouvelles observations utiles; nous ne sommes pas toujours du même avis et de là des discussions qui se continuent dans l'atelier.

« Je te disais, l'autre soir, que j'avais revu la petite au haïk bleu. Je ne l'ai point approchée, car tu sais qu'il faut mettre une extrême réserve dans ses rapports apparents avec les enfants indigènes. Ils sont d'une défiance injurieuse pour les Européens, à qui ils supposent tous les vices qu'ils ont eux-mêmes, et dont ils sont

jaloux. Elle s'en allait, se dandinant sur ses jambes grêles, appuyée d'une main sur un bâton beaucoup plus grand qu'elle. Elle ne passe plus aussi souvent devant notre porte.

« Ces messieurs sont allés à Alger... Ce n'est pas sans regret que je les ai vus partir pour cette belle ville où retourneront toujours mes regrets en quelque pays que je sois. Auguste Salzmann partage mon vif attachement pour Alger : il a vu Rome, il y est arrivé le soir à la plus belle heure, par la route du midi, il a vu le soleil couchant colorer les Apennins et la coupole de Saint-Pierre; il a vu Naples au printemps; il a vu Pestum et le commencement de la Calabre; il a descendu le Rhin; il a débouché sur le lac de Genève par les montagnes du Jura; il a vu presque toute la Suisse allemande; il me répète que jamais impression ne fut si forte que son entrée dans Alger. Il y est retourné depuis, habitué au pays, aux Arabes, au climat, son impression a été plus vive encore. Ah! que nous avions raison, cher vieux, de pousser des soupirs vers ces hauts remparts, quand le bateau qui nous emportait en France se détacha du môle et se mit à labourer l'eau sombre de la haute mer! Enfin nous avons vu cela *ensemble*. Dieu veuille que nous ayons d'autres souvenirs communs, mais que celui-ci ne s'efface jamais!...

« Aussitôt que la plaine sera praticable nous irons à Coléah et à la même époque nous irons enfin à Médéah, soit par la Chiffa, si la route est libre, soit par le col. De là, nous pousserons, sans doute, avec un colon de notre connaissance, jusqu'à Boghar : il y a par là des montagnes que nous sommes curieux de voir. La Chiffa devient méchante; il s'y noie toujours du monde. Ces faits-là sont si fréquents qu'on ne les enregistre plus et que ceux-là seuls en font leur profit qui ont besoin

de la passer. Aussi serons-nous prudents quand nous en serons là!

« Je ne fermerai ma lettre que demain; peut-être aurai-je de tes nouvelles et de ta mère? Chers amis, ma famille, mon autre famille, allez, allez, je vous aime bien!... Tu vois, je suis à cinq cents lieues de toi, voilà deux mois et demi, presque trois mois que nous ne nous sommes embrassés ni vus, et je suis près de toi, je t'appartiens, je cause avec toi, comme au lendemain de mon départ.

Comme tout paraît extraordinaire à distance, et comme l'inconnu, quand on l'habite, est simple! Ah! Blidah, l'Afrique! traverser la France, passer la mer, ces Bédouins, l'Atlas, des gens qui marchent nus et qui ont plusieurs femmes, des gens hostiles, un soleil torride, un ciel éternellement bleu!... Eh bien! Voilà, il pleut, il fait presque aussi froid qu'à Paris. J'ai près de moi un volume de Louis Blanc, un verre rempli d'eau rougie sucrée, du feu, mon paletot bleu sur le dos, mon fez au lieu de ta calotte et je t'écris comme de ta chambre j'écrivais à ma mère. C'est au point que j'ai besoin de me transporter hors de ce pays-ci, à Paris, par exemple, pour lui restituer son prestige. Et ce qu'il y a de plus drôle c'est que ces détails si simples et si bien d'accord pourtant avec le pays lui-même, me deviendront délicieux en souvenirs. Voilà l'esprit. — Je fais tous les jours des méditations profondes sur la mémoire.

« Mon feu s'éteint et, quoiqu'il soit encore de bonne heure, je tiens à ménager notre bois qui est rare, et dont j'ai juste pour demain. Je vais me coucher. Adieu, cher, adieu, à demain. »

Depuis son départ de France, Eugène n'avait pas eu de nouvelles directes d'Emile Beltrémieux. Dans les

lettres qu'il recevait de sa mère, il n'était pas question — on ne voulait pas inquiéter l'absent — d'une aggravation dans l'état du malade.

Or, le 11 décembre, Eugène reçoit tout à coup d'Emile deux pages d'une écriture méconnaissable qui l'émeuvent profondément : « Je m'étonne que mon silence ne t'ait pas été expliqué. J'ai pensé plus d'une fois au tien avec amertume. » Le malheureux conte qu'il est à la dernière période de la phtisie pulmonaire. Depuis quinze jours, il dort dans un fauteuil, sans pouvoir se coucher. « J'ai souffert plus que la part d'un homme... J'ai la vie dure et j'en ai vu succomber à moins... Un avenir brisé à tout jamais, et pour tout rêve, pour toute espérance, *vivre*, non pas vivre mais *durer*, car je ne m'appartiens plus; dans un coin de terre où il y ait du soleil, végéter sans émotion, sans mouvement, dans du duvet, sans parler jamais de l'année prochaine... J'ai confiance dans ma forte nature. J'ai toujours espéré contre toute raison et toute vraisemblance. J'aurai encore le bonheur de prendre racine dans quelque coin... »

Cette lettre était accompagnée d'un billet très dur de Mme Emile Beltrémieux : Eugène était inexcusable d'avoir, lui seul, laissé sans un mot de sympathie *son ami mourant.*

C'est pour Fromentin un déchirement inexprimable d'apprendre sans ménagement que la vie échappe au plus cher ami de son enfance et de sa jeunesse, au premier et au plus fécond directeur de sa pensée. Toute autre préoccupation disparaît à ses yeux. Ses lettres refléteront pendant un mois et demi le tourment que lui fait subir ce reproche d'abandon et la douleur d'une perte que l'éloignement rend particulièrement cruelle. Il y a là un malentendu qu'il faut à tout prix dissiper. Emile va-t-il mourir sans avoir pardonné? Se justifier

auprès de lui, de ses parents et de leurs amis communs, telle est, pour le moment, l'idée fixe d'Eugène.

A Armand du Mesnil.

Blidah, samedi 11 décembre 1847.

« Cher ami,

« J'ai reçu ce matin seulement ta lettre, et avec elle un petit mot, deux pages *suprêmes* d'Emile, suivies d'un mot amer et cruel de Mme Emile. J'ai le cœur déchiré! Je n'ai pas encore ma tête à moi; je veux écrire pourtant pour me soulager.

« On me croit mieux instruit que je ne le suis; j'ignorais tout. Je me livrais à l'espoir d'un mieux possible...

« Ces reproches, cher ami, ces reproches dans un pareil moment, ces reproches accompagnant une nouvelle *imprévue*, terrible, au milieu d'un adieu qui sera peut-être le dernier — cela m'est horrible! Il m'est impossible de les repousser, je ne le puis qu'au moyen d'aveux qui seraient des vérités cruelles, je ne les repousserai pas, je les subirai. Et pourtant, mon Dieu! qu'il ne soit pas dit que mon ami s'en aille avec cette fausse, cette abominable idée de moi sur le cœur!...

« J'ai cru meilleur de me taire afin de ne pas trahir des inquiétudes, et voilà qu'on m'accuse d'y être resté indifférent! « Votre ami est *mourant, entendez-vous cela?* » Mon Dieu, on aurait bien dû m'épargner des mots pareils! Pauvre femme, pauvre chère femme, je la plains, et je l'aime de toute mon âme.

« J'ai délibéré dans la journée si je ne partirais pas. Je serais indépendant, libre de moi, que je serais parti ce soir et que dans trois jours je serais en route pour La Rochelle; mais je ne m'appartiens pas, je ne le puis,

je crois ne pas le devoir. Mes engagements, mes devoirs de famille, me forcent à discuter le mouvement de mon cœur qui serait de courir auprès de notre ami.

« Pauvre ami, j'ai le cœur et l'esprit mort. J'y ai comme un trou par où s'échappent toutes les douleurs remuées de ma vie. J'ai erré toute la journée, à la face de ce soleil impitoyable, traînant comme une chaîne aux pieds cette fatale nécessité qui me retient ici, et me débattant sous ces soupçons, comme un fou importuné par des fantômes.

« J'ai lu et relu vingt fois cette funeste lettre; j'ai palpé du haut en bas la place où s'est appuyée la main du malade, interrogé cette écriture altérée, médité le billet de Mme Emile et plus j'ai pesé les mots soulignés, plus ils m'entraient dans le cœur d'une façon cuisante; ces lignes lugubres ont fini par me faire peur. Puis j'ai pleuré de rage autant que de douleur. Je n'ai pas encore écrit; j'ai voulu commencer par toi, afin d'épancher le peu de colère qui se mêle à mon chagrin.

« Adieu, pauvre ami, que se passe-t-il là-bas à cette heure-ci? Où est notre ami? Il s'est peut-être déjà passé des choses bien affreuses que tu sais et que j'ignore. Mon Dieu! Mon Dieu! que je suis loin! Adieu, encore adieu; je t'embrasse bien tristement... »

Une lettre de Mlle Lilia Beltrémieux, parvenue le 13, n'était pas plus rassurante. En termes émus, Mlle Lilia s'étonnait du long silence d'Eugène et du ton de sa lettre du 17 novembre. Ignorait-il donc l'état du malade? Mme Fromentin adjurait également son fils de se disculper.

Le sensitif artiste, affolé, répond à tout le monde à la fois; il épanche longuement sa douleur.

A Emile Beltrémieux.

Blidah, 13 décembre 1847

« Ami, mon pauvre ami, ta lettre m'a déchiré le cœur. Merci, merci d'avoir trouvé la force de me l'écrire, quelque mal qu'elle m'ait fait. J'aime mieux souffrir avec toi que de rester dans cette affreuse ignorance de tout.

« Je te jure qu'en tout ceci je ne suis pas coupable. La distance, l'éloignement, l'absence de nouvelles précises, la crainte de te trouver dans des dispositions contraires à celles où je t'écris, mieux ou plus mal que je te supposais, voilà mes seuls torts.

« Que ta femme m'écrive, que dans votre cœur, il n'y ait rien de secret, qu'il n'y ait surtout rien d'amer. Si, au lieu de ces lignes inanimées, sans persuasion, j'avais vos deux mains dans les miennes, je vous défie de me soutenir en face que je ne suis pas l'ami d'autrefois.

« T'oublier, t'oublier! ah mon Dieu!... Je suis loin, bien loin, voilà tout. C'est terrible et c'est nécessaire...

« Adieu, pauvre et cher ami, à bientôt. Je suis près de toi, aussi près que possible. Courage, courage, que Dieu te vienne en aide et à ceux qui te soignent et que des jours meilleurs nous rendent à notre amitié impérissable! Adieu, je t'embrasse avec ta femme et suis bien à toi...

« EUGÈNE. »

A Mlle Lilia Beltrémieux.

Blidah, lundi 14 décembre 1847.

« ...Vous seule m'avez compris. Vos reproches n'ont rien d'amer. Votre douleur, pauvre et chère amie, ne

vous avait pas égarée jusqu'à me croire odieux, odieux envers Emile.

« Malgré tout, en dépit de tout, j'espère, je veux espérer, je résisterai jusqu'au dernier jour contre l'évidence du danger. Vous me rappelez des temps bien heureux, des temps que je n'oublierai jamais, quoi qu'il arrive, et le souvenir de notre amitié, alors nouvelle et bien douce, je vous le jure, se mêlera toujours à celui de la vieille amitié de quinze ans qui m'unit à votre pauvre frère, à mon pauvre Emile. Mais, rappelez-vous, à votre tour, les temps bien malheureux, où, malade aussi, horriblement malade, Emile allait nous échapper; à trois reprises différentes, il descendit si près de la mort que ce fut comme un miracle qui le ressuscita. Voici qui me soutient, qui m'empêche de croire que tout est perdu.

« Oh! que je voudrais être auprès de vous, car Mme Thérèse n'est pas seule à plaindre : vous aussi, mademoiselle Lilia, je vous plains du plus profond de mon cœur.

« Emile est pour vous plus qu'un frère, c'est une partie de vous-même, de votre force, de votre orgueil, de votre avenir. Il y a entre vous et lui des liens qui ne peuvent se rompre sans vous déchirer le cœur et partager votre esprit par moitié.

« Prenez courage, pauvre amie; tant qu'il restera un peu d'espoir, gardez-le, réchauffez-le. Soutenez son courage à lui, car la force morale est souvent toute-puissante...

« Je prie pour Emile, avec toute la force d'une amitié désespérée...

« A vous, bien à vous.

« EUGÈNE. »

Une seconde lettre de Mlle Lilia apprenait à Fromen-

tin que tout espoir était désormais perdu : le malade lui-même ne conservait plus aucune illusion. Ses amis l'entouraient. Paul Bataillard venait de Paris s'asseoir auprès de son fauteuil (1).

A Armand du Mesnil.

Blidah, 18 décembre 1847.

« En ce qui nous concerne, toi et moi, ton travail et notre amitié commune, mon pauvre ami, ta lettre m'a fait un bien infini. Les nouvelles que tu me donnes d'Emile sont affreuses.

« C'est fini, c'est bien fini, maintenant déjà ou un peu plus tard; notre pauvre ami ne reviendra jamais à la santé, au bonheur qui lui échappe après de courtes illusions de moins d'une année.

« Je ne me consolerai jamais de ne lui avoir pas fermé les yeux, si le malheur veut qu'il s'éteigne à cinq cents lieues de moi...

« Ce que j'éprouve en ce moment, ce n'est point une douleur bruyante avec larmes, c'est un chagrin silencieux qui m'enveloppe d'une ombre sinistre et me fait songer.

« Ce que tu me dis de toi me console de bien des ennuis, de bien des chagrins.

« Courage, ami, courage. Tu as un esprit distingué, d'élite, il ne peut se faire que tu restes stérile. Il te manquait la volonté, tu l'acquiers. Le savoir-faire, tu l'obtiendras, l'expérience de la langue, tu l'as presque tout à fait acquise. Songe à ta mère, non pour te désoler, mais pour te fortifier davantage dans tes résolutions,

(1) Lettre à Fromentin, 11 décembre 1847.

dans ton ardeur. Courage encore; j'ai les yeux sur toi, je t'assiste, et si, comme nous l'avons dit souvent et comme je désire que *cela se prouve* et *s'effectue un jour*, nous sommes solidaires l'un de l'autre, je te suis, cher ami, pas à pas; il y a, je te le jure, une terrible émulation entre nous deux.

« Je travaille beaucoup et me désole toujours, mais je suis bien décidé à travailler comme une brute, sans penser, sans prévoir, dans la confiance qu'une volonté ferme mène à quelque chose, que le progrès se fait tacitement et que les résultats apparaîtront après les études.

« Je bûche, bûche toujours, les yeux fermés sur ma conscience — conscience toujours troublée, haletante. *Je mène, moralement parlant, une vie de chien, mais sacredieu!* il faudra que cela sorte, ou bien je ne serai à tout jamais qu'un cuistre!...

« Notre vie est toujours identique : une demi-heure de promenade au plus entre sept ou huit heures de travail, toujours la promenade indiquée. Même célibat...

« O magnifique pays! Magnifique peuple surtout! J'entasse, j'entasse : il y aura les trois quarts d'ordures, qu'importe? cela sert toujours. Ce sont les chiffons de la hotte, dont on fait de *beau papier*.

« Le temps est beau, un peu frais, mais superbe; voici l'hiver annoncé, plus de neige, le soleil brûle, l'air est toujours humide seulement.

« N'exige pas trop de ta nièce, mais continue de diriger, de surveiller, autant que possible. La phrase citée me plaît, mais c'est trop *mûr;* pauvre enfant! N'aurait-elle pas de jeunesse? Encore un poids sur mon cœur.

« Je l'embrasse, si tu le permets, monsieur son oncle, ou tout au moins, je lui envoie une poignée de main, de bien bon ami. Chère, chère enfant!...

« *Dimanche.* — Je suis fatigué; j'ai encore beaucoup travaillé des figures; peut-être trouverai-je enfin ce que je cherche.

« Adieu, cher, adieu. J'ai besoin de rester assis près du feu, sans parler, sans penser.

« Il fait depuis midi un temps effroyable.

« Compte sur moi, pour t'aimer et pour me conduire.

« Je ne te dis que cela : *je pioche.*

« EUGÈNE. »

A Emile Beltrémieux.

Blidah, 24 décembre 1847, vendredi.

« ...Je voudrais te voir, t'entendre, causer avec toi et recevoir toutes les plaintes que le mal arrache à ton cœur si ferme et toujours resté si maître de lui. Il me semble que tu me donnerais des forces pour ranimer les tiennes au besoin, et que je te serais quelquefois un appui.

« Que de choses douces, que de choses graves, pauvre ami, j'aurais à te dire!...

« Nous avons eu de tout temps des entretiens bien sérieux, même au plus fort de tes crises, qui ont été cruelles aussi, tu le sais. Il m'a toujours semblé que tu te soulagerais en me contant tes inquiétudes quand tu les cachais aux autres.

« Je relisais encore tout à l'heure les derniers mots de ta triste lettre. J'ai confiance, me disais-tu, « que je « prendrai encore racine dans quelque coin de terre. »

« Tu es clairvoyant, tu as tout envisagé, tu n'ignores rien de ton état, tu n'as pas l'aveuglement que donne une maladie toute douce, sans douleur; une pareille assurance donnée par toi me fortifie plus que ne le

ferait l'avis de tous les médecins. Tu te sens toi-même. Et tu me dis : je durerai, c'est-à-dire : je vivrai.

« Pauvre ami, pauvre ami, prends courage et fais-moi dire par ta femme ou par ta sœur d'en prendre aussi. Tâche que je sache aussi bien que toi ce que tu as d'espoir et fais-moi partager la force qui te restera.

« Je t'embrasse, pauvre cher ami, j'espère, j'espère.

« A toi.

« EUGÈNE. »

Cependant, à Blidah, le temps change, la pluie tombe à torrents, il fait froid; les trois peintres sont désorientés (1). Fromentin seul s'acharne à faire « de mauvais dessins en regardant l'eau ruisseler sous les orangers. » Le pays devient inhabitable. Mais où aller? La route de la Chiffa est interceptée, les autres peu praticables, Milianah enfouie sous la neige. Impossible de s'acheminer vers Constantine avant le mois de mars

A Armand du Mesnil.

Blidah, mardi 28 décembre 1847.

« ...Nous sommes dans une grande perplexité, juges-en. Il nous faut à tout prix des matériaux, des études d'après nature. Certes, nous avons étudié le pays de près, nous le possédons, nous avons la mémoire abondamment nourrie de formes et de détails, mais cela ne suffit pas.

« Désespérés, ne pouvant aller tout de suite dans l'Est, ni subir encore pendant deux mois de séjour dispendieux (nos ressources s'épuiseraient sans profit) des pluies et un froid pareils, nous avons tourné nos

(1) Lettre à du Mesnil, 28 décembre 1847.

vues (tu vas t'écrier), vers *Tanger*, dont on nous vante le séjour et le bon marché. Mais c'est bien loin; comment y aller? Comment s'y installer? Le bon marché promis n'est-il pas une nouvelle chimère? Sommes-nous sûrs d'avoir là-bas, sous l'unique protection de notre consul, toutes les commodités et libertés qu'il nous faut pour étudier le pays et y travailler? J'ai tellement peur de l'inconnu dans les circonstances embarrassantes où nous nous trouvons, déjà trompés une fois, j'ai tant peur d'une déception nouvelle, je sens d'une façon si pressante qu'il ne faut rien risquer qu'à coup sûr et travailler à tout prix, que dans nos délibérations je m'oppose à ce projet en invoquant tous les *mais* que je t'expose, et qu'instinctivement je me détourne de ce voyage en dehors de notre programme.

« En définitive, nous sommes fort tristes, et horriblement ennuyés. Je ne me dissimule pas que ce que j'ai fait jusqu'à présent est le *néant*, à côté non de *ce que je voudrais*, mais même de ce que je *devrais* faire. Il faut un effort, bien des efforts encore. Et le moyen? Le temps, la pluie, le froid, nous paralysent, nous enchaînent, nous lient bras et jambes. Enfin, nous verrons, je ne crierai jamais sauve-qui-peut; je ne reculerai pas d'une semelle; je ne puis, je ne veux pas retourner en France avant d'avoir fait quelque chose de propre; il le faut, dussé-je en passer par toutes les extrémités de la gêne, de l'ennui, de l'attente...

« *Nos amis*, les Maures, nous sont devenus un peu suspects; encore une déception. Nous n'avions aucune idée de l'impénétrable dissimulation de ces taciturnes esprits; ils sont fins et profondément roués.

« Nous avons, il y a huit jours, profité d'une éclaircie de quelques heures pour assister à la fête du Marabout Sidi-Mohammed, à un kilomètre dans la plaine, à côté

de Joinville. Pour la première fois, nous avons joui d'une *fantasia* en règle (1). C'est fort beau, et je donnerais tous nos steeple-chase, tous nos exercices d'équitation, pour un spectacle pareil. Je t'ai bien regretté, pauvre ami, tu aurais vu là, ce que nous n'avions pas vu ensemble, le cavalier arabe dans toute sa beauté et son ardeur et le cheval dans toute sa vitesse, de fort beaux costumes, force coups de fusil, et l'étrange glapissement des femmes à chaque arrivée de cavalier au bout de l'hippodrome.

« On nous promet pour ces jours-ci une nouvelle fantasia en l'honneur de Sidi-Abd-el-Kader. A propos, tu sais maintenant la grande nouvelle : dimanche soir, le télégraphe de Milianah l'annonçait à celui de Blidah; immédiatement, on l'a fait répandre dans la ville par la voix des crieurs publics, avec accompagnement de tambour. Le lendemain, lundi, à 5 heures, nous étions réveillés par vingt et un coups de canon tirés à la porte d'Alger. A 8 heures, on courait les uns après les autres dans Blidah, malgré la pluie et le froid, pour se questionner et commenter. Dans l'après-midi, la dépêche fut affichée sur tous les murs; elle se terminait ainsi : (c'est le duc d'Aumale qui parle) : « Je l'emmène à « Oran, d'où je le ferai partir immédiatement pour « Toulon. Il y sera mis à la disposition du gouverne- « ment, *qui l'enverra probablement en Orient.* »

« Qu'est-ce que signifie cette phrase, et surtout ce *probablement?* Pourquoi en Orient? Pourquoi ne pas le garder? Ceci démontre qu'Abd-el-Kader a fait ses conditions.

« Le duc d'Aumale est allé le recevoir à Oran, averti certainement qu'il était prêt à se rendre. Il y a long-

(1) Voir *Une Année dans le Sahel*, p. 277 à 287.

temps que cela se mitonnait; on en a fait les honneurs au duc, et la nouvelle doit arriver à Paris le jour même de l'ouverture des Chambres... Les charlatans! les gredins!...

« Le militaire est consterné comme s'il ne lui restait plus rien à faire. De détails, nous n'en avons aucun, ils nous reviendront par les journaux de France.

« *Mercredi soir.* — Voici enfin une journée de peintre! nous commençons à nous recroire paysagistes. Nous avons travaillé dehors.

« Mais une affaire de la *dernière gravité*, dont Job (Auguste) est la victime, survenue dans la soirée d'aujourd'hui, et qui met sur pied depuis deux heures toute la police du Hackem et tous les chaouchs du bureau arabe, ne m'a pas permis de reprendre ma lettre plus tôt (1). Nous sortons de table et nous courons à la poste. Au courrier prochain les détails.

« Ne vous inquiétez en rien; cela ne sera peut-être que risible. Jusqu'à présent, *il n'y a que la fantasia de Job de compromise...* »

Emile Beltrémieux est au plus mal, écrit Mlle Lilia, sa sœur; on attend la fin d'un moment à l'autre (2).

A Armand du Mesnil.

Blidah,
jeudi soir 30 décembre 1847.

« ...Je ne gardais plus d'espoir; à l'heure où je t'écris j'ai pris dans mon cœur le deuil de notre pauvre ami.

(1) Voir *Un Eté dans le Sahara*, p. 211 à 216.
(2) Lettre à Fromentin, 21 décembre 1847.

La première nouvelle m'a donné une secousse cruelle, mais du premier coup j'ai bien vu que tout était fini; et si mon cœur protestait encore, si ma longue et profonde amitié menacée se révoltait contre un danger évident, inévitable, mon espoir n'allait pas au delà de cette dernière étreinte dont on enveloppe un être cher que la mort vous dispute. C'est fini. J'y suis bien préparé depuis quinze jours; chaque instant, chaque souvenir, chaque réflexion me rapproche du fatal moment et m'y dispose, et c'est presque sans effroi que j'attends la nouvelle que m'apportera le courrier prochain, tout au plus le suivant.

« C'est un grand malheur; je m'en apercevrai surtout (longtemps après vous, mes amis) en rentrant au pays, en visitant les lieux déserts, en reprenant les vieilles habitudes où manquera l'absent pour toujours. Le temps aura peut-être calmé les plus vives blessures quand les miennes s'ouvriront tout à fait; on a beau dire et beau faire, la distance amortit le coup de certaines douleurs. De si loin, dépouillée de son épouvante, de son appareil de larmes, de l'agonie, la mort devient une chose abstraite, une idée qu'on ne comprend qu'à demi, surtout quand on n'en sent pas l'effet immédiat, le vide qu'elle a laissé dans le cœur et dans la vie.

« On m'annonce que mon pauvre ami se meurt, qu'il est mort, mais je ne l'ai vu ni souffrir, ni expirer, je n'ai point suivi son convoi, je suis également loin de tous ceux qui le pleurent, proches ou amis.

« Ah! quand rentrant en France, et retrouvant l'un après l'autre tous ceux qui me sont chers excepté lui, le cherchant partout et ne le trouvant plus, ni dans la chambre bleue de la rue des Martyrs, ni dans la grande chambre blanche de La Rochelle, ni dans l'atelier de sa

sœur, ni dans le mien, c'est alors, pauvre cher ami, que le sentiment de sa mort et que la conscience de sa perte me deviendront évidents et terribles.

« Je ne sais si tu me comprends, mais je me fais à moi-même ces aveux pour m'expliquer le sang-froid avec lequel j'envisage le malheur qui s'accomplit si loin de moi. Je te les dois comme à mon confesseur; tu me comprends bien certainement.

« Ainsi ces deux êtres entre lesquels je me suis partagé si longtemps, *elle et lui*, les voilà morts, tous deux rentrés sous la terre sacrée du pays; l'une auprès de mon grand-père dans le cimetière de Saint-Maurice, l'autre auprès de mon oncle et de ma petite cousine Caroline, dans le cimetière de Saint-Eloi (1). Je connais bien ces lieux-là. Pauvre et triste pays! Tu connais mon attachement profond pour les lieux, en ce qu'ils conservent quelque chose des personnes aimées. Cette pauvre maison de la rue des Trois-Marteaux que j'aimais tant me devient religieusement chère; je te la montrerai, nous entrerons ensemble dans la grande chambre, nous ouvrirons les fenêtres au midi, tu verras les inscriptions écrites sur le mur; si c'est en automne, les tilleuls qui lui font face jauniront et perdront leurs feuilles. Le sombre clocher de Saint-Sauveur nous enverra par bouffées le son fêlé de sa vieille cloche, et tu sentiras venir par-dessus la ville ces bruits du port et ces souffles vivifiants de la mer qui nous ont tant de fois émus jusqu'aux larmes.

« La grande table verte chargée de livres n'y sera plus, ni les dessins au mur, ni l'herbier en presse entre deux rayons, ni la robe de chambre doublée de rouge

(1) Cimetière de la ville de La Rochelle. — Caroline Billotte, morte enfant, en 1843, avait été, on s'en souvient, une des plus vives affections de la jeunesse d'Eugène.

sur un fauteuil aux bras minces, ni le verre d'eau souvent poudreux que mon pauvre ami s'était procuré un peu pour moi, ni la lampe de cuivre, ni... cette pâle et sereine figure toujours maigre, assise en face du jour, avec un rayon de soleil dans ses cheveux blonds et m'interrogeant de son œil limpide, attentif, caressant, pour savoir si j'étais content ou triste...

« Et nous sortirons par la porte du nord, nous suivrons les tristes glacis plantés d'ormeaux; de loin tu verras des cyprès par-dessus un long mur de clôture, ce sera la demeure de notre ami.

« Je suis triste à la mort; la pluie s'engage comme si elle voulait durer quinze jours encore, le froid revient, la montagne a disparu ce soir sous des nuages impénétrables. Que devenir? Que faire? C'est à désespérer!

« *Vendredi*, 6 *janvier* 1848. — J'attends demain une nouvelle; elle sera peut-être la dernière, je ne puis la conjurer. Si le malheur est accompli maintenant, je suis avide de l'apprendre et je me reprocherai presque les distractions que j'aurai prises pendant que là-bas tout le monde était dans le deuil. Que veux-tu, cher ami, quand le tonnerre gronde trop loin pour qu'on l'entende, on oublie qu'il est suspendu sur nos têtes!...

A Mlle Lilia Beltrémieux.

A Mme Emile Beltrémieux.

Blidah, mardi 4 janvier 1848.

« Mademoiselle Lilia, vous m'avez bien préparé au malheur qui va nous frapper; je vois bien qu'il n'y a plus d'espoir à garder et je ne fais même plus d'ef-

forts pour conserver une illusion que votre prochaine lettre va peut-être à tout jamais détruire.

« Le sacrifice est déjà accompli dans mon cœur, je ne m'habituerai que peu à peu à l'idée de cette perte. Elle ne me sera rendue sensible qu'à mon retour en France. Mon pauvre ami restera toujours au nombre de mes plus chers absents, jusqu'au jour où je sentirai que lui seul est absent pour toujours.

« Que je vous remercie de me dire que vous *aimez à m'écrire*. Si vous saviez le bien que me font vos lettres et comme il m'eût été cruel qu'on m'épargnât jusqu'au récit de vos chagrins! Je n'y puis prendre part autrement; vous avez bien compris que ne pouvant être auprès de vous, où ma place était marquée, je méritais qu'on m'associât le plus près possible au deuil de tous ceux que le même malheur atteint dans leurs affections les plus vives.

« Je ne vous dirai point tout ce que je pense, tout ce que je sens de clair et d'éloquent dans le fond de mon âme. De plus près, j'aurais des mots qui vous donneraient du courage; mais le moment est terrible, je sais par expérience qu'on aime mieux n'être point consolé.

« Si ma lettre, que vous attendiez le 21, n'est point arrivée trop tard, peut-être mon ami aura-t-il eu le temps de se réconcilier avec mon souvenir et aura-t-il emporté de mon absence des regrets moins amers.

« Je puis encore moins que vous, pauvres amies, qui l'avez vu descendre pas à pas dans la mort, qu'il a par ses entretiens peut-être préparées à cette terrible fin, je ne puis croire à cela ni le comprendre. J'ai bien le contre-coup d'une douleur aiguë, je vous le répète, je n'ai pas le sentiment de ce que je perds...

« Vous a-t-il quelquefois parlé de la mort? Que vous

en a-t-il dit? Eternel sujet dont nous discourions ensemble, pauvre et cher ami, et que tu approfondissais sans effroi, sans trouble, avec la sûreté de conscience d'un homme de bien qui croit à son immortalité.

« N'écartez point l'idée de la mort, croyez-moi; oubliez-en les images funèbres, l'appareil effrayant; mais résignez-vous devant une nécessité plus forte que nous, plus forte que les prières et tous les liens du cœur et du sang, et pensez à la mort comme votre frère y pensait, comme votre mari y pensait, pour vous consoler par vos propres croyances. S'attacher à l'être perdu par le regret du passé, c'est un incurable tourment; s'y attacher par la foi dans l'avenir, c'est un éternel espoir.

« Adieu, mademoiselle Lilia. S'il en est temps encore, embrassez une dernière fois mon ami pour moi.

« Votre ami,

« EUGÈNE. »

Aux mêmes.

Blidah, vendredi 14 janvier 1848.

« ...Je n'avais plus aucun espoir, et j'avais pris dans mon cœur le deuil de notre pauvre Emile..., peut-être de son vivant.

« Mes pauvres amies, vos deux lettres ne sont qu'un cri déchirant de douleur et de tendresse. J'y avais répondu immédiatement quatre pages que je déchire parce qu'elles manquent de fermeté. J'avais le cœur à tel point brisé que je n'avais plus de force ni pour vous consoler, ni pour vous soutenir.

« Puisque le malheur, accompli ou non, est devenu inévitable, puisque rien, ni les prières, ni les soins,

ni les révoltes contre Dieu, ni rien au monde, ne peut nous soustraire au coup qui nous menace, il faut le subir sans faiblesse. Il y a, croyez-moi bien, dans les grandes douleurs une douceur à se résigner; n'appelez pas la mort, ma pauvre amie, elle ne viendra pas, car elle n'est point à vos ordres. Vous vivrez pour l'éternel regret et l'éternelle adoration de l'être cher que vous aurez perdu. Mais vous vivrez. Gardez du moins fermement, gardez l'espoir de le rejoindre un jour, quand votre heure sera venue. Je n'ai jamais eu d'autre consolation que cette croyance, mais elle était, elle est encore inébranlable.

« Nous resterons auprès de vous pour conserver en commun le souvenir d'Emile. Vous savez comme on l'aime, vous voyez les regrets qu'il laisse. Chacun de nous perd plus qu'un ami, c'était un exemple; il devait être notre chef et notre guide dans la vie; nous aussi nous mettions en lui la moitié de notre propre orgueil. Emile était celui sur qui nous tous avions les yeux tournés...

« A vous tous, du plus profond de mon cœur et pour toujours. Je ne vous manquerai pas...

« EUGÈNE. »

La mauvaise saison persistant, Fromentin et ses deux compagnons se décident à partir pour Alger, d'où Labbé rentrera en France. Eugène ne s'avoue pas vaincu. Il veut amasser des matériaux nouveaux dans une autre partie de l'Algérie. Avec Salzmann, il gagnera Constantine. Ils se résignent l'un et l'autre à la plus stricte économie.

A Armand du Mesnil.

Stora (1),
vendredi 21 janvier 1848, minuit.

« Cher ami, ma première pensée en débarquant est pour toi et pour tous les miens.

« Nous sommes partis d'Alger, hier matin 20, sur le navire de l'Etat *le Tartare*, par un gros temps; grosse mer, un roulis énorme, surtout à la hauteur de *Matifou* et en deçà de Dellys. Peu après, le vent est tombé, la mer s'est adoucie; nous avons fait escale à Dellys, de 3 heures et demie à 6 heures, à peu près. A 2 heures, le canon du bord m'a réveillé, nous entrions dans des eaux plus calmes et tournions d'immenses rochers, faisant môle, pour entrer dans le golfe de Bougie. La lune était pleine, et le Jurjura, couvert de neige, étincelait à gauche sous les rares étoiles. *Bougie* s'étageait à mi-côte, sur des rochers noirs abrupts.

« Nous avons roulé trois heures sur notre ancre dans le mouillage du golfe; à 5 heures, nous faisions route vers l'est, par un vent debout, temps clair. Nous avons défilé devant toutes les montagnes neigeuses, de vrais glaciers; à 10 heures, nous mouillons devant *Djidjelli*, toujours sans aborder. Mer mauvaise, gros roulis, temps clair. Ville entièrement française; seulement deux tours carrées, surmontées de deux minarets, et un petit palmier, formant ensemble le détail le plus oriental que j'aie jamais vu.

« On m'interrompt pour me raconter qu'hier, un navire marchand a fait côte à Djidjelli et a été pillé

(1) Le voyage à Stora a fait l'objet d'une rédaction que Fromentin n'a pas cru devoir insérer dans le *Sahara* ni dans le *Sahel*. Elle reproduisait à peu de chose près les lettres qui suivent.

par les Kabyles. Le capitaine a eu la tête tranchée; l'équipage ayant été disputé par deux tribus ennemies comme objet de butin, a finalement été ramené ce matin à Djidjelli. Quel pays original que celui-ci!

« Enfin, malgré le roulis grossissant toujours, malgré le vent debout, nous entrions à 8 heures et demie dans le grand golfe de Stora. Imagine une rade à peu près large comme celle d'Alger, plus profonde. A droite, au pied d'immenses rochers à pic dont le pied plonge en pleine mer, deux ou trois établissements réguliers français à étages, et une vingtaine de baraques en planches, perchées à diverses hauteurs sur des escaliers de rochers: c'est Stora. Tout au fond de la baie, à deux lieues en la tournant, des lumières en grand nombre annoncent une ville importante qui est Philippeville.

« Le navire restant en rade, la mer étant forte, on nous menace d'abord de ne point nous débarquer et de nous emmener à Bône. Coûte que coûte, nous n'irons pas à Bône; la mer menace, le temps horrible qu'il a fait ces jours derniers ne peut se reposer longtemps. Nous voulons au plus tôt quitter ce pont tremblant. Pas de barque qui veuille nous amener à terre. Enfin, deux canots accostent à bâbord; nous en hélons un, le patron nous accepte moyennant 20 francs. L'embarquement fut difficile à cause du roulis; le débarquement ne le fut pas moins. Le ressac était dur.

« J'avais pris mon parti et mes mesures en conséquence; j'étais résigné à me mettre à l'eau s'il le fallait. Nous n'en eûmes pas besoin; des Maltais à demi nus nous enlevèrent du canot et nous portèrent à bout de bras sur le sable, nous et puis nos effets. Nous étions à terre, je poussai un hourra, et mon premier mouvement fut de regarder *le Tartare* qui se renversait sur le flanc au mouvement de la mer à une demi-lieue de

nous, dans la rade. Un canot nous suivait, portant deux autres voyageurs. Puis, deux ou trois chalands, chargés de troupes embarquées avec nous, abordèrent au même point de la plage.

« Nous suivîmes un prétendu aubergiste, nous escaladâmes les premiers rochers et nous voici.

« Notre auberge est une baraque en planches; la chambre, ou compartiment où nous sommes, est en soupente, un grand feu de liège dans la cheminée, deux matelas sur des planches sur lesquelles nous allons nous étendre, deux par deux, roulés dans nos burnous.

« Nous avons dîné avec des côtelettes de porc et des anguilles de rochers. Nous sommes sortis sur la plage, *le Tartare* est encore là qui fume; la mer se brise avec grand bruit sur la plage; une cinquantaine de matelots halent à la côte les chalands qui ont servi au débarquement des troupes. La côte est couverte de débris de navires brisés, hier ou avant-hier, entre Stora et Philippeville. La lune est magnifique. Nous faisons un vin chaud.

« Je t'écris, debout, sur une vieille commode, à la lueur d'une lampe infecte. Une petite fenêtre donne sur la plage, le vent y souffle avec violence. J'éprouve un bien-être indicible à me sentir sur la terre.

« Je ne puis démêler mes impressions, qui sont extrêmement vives : où suis-je? où suis-je? Je crois rêver. Est-ce l'Afrique? Est-ce l'Orient? Est-ce l'Italie? Est-ce le Spitzberg? Du reste, il ne fait pas froid, mais cette mer menaçante! Ces barques de pêcheurs, cet intérieur de contrebandier!... Je te regrette... Que je pense à toi! A demain, je me remets les pieds au feu, avant de m'étendre sur mon matelas. Adieu, cher; je suis bien loin de la France : Blidah, c'était Paris comparé à Stora... Je me rappellerai toujours cette soirée.

Au même.

Philippeville,
samedi 22 janvier 1848, au soir.

« Cher ami, nous étions debout à 5 heures; à 5 heures et demie nous flânions sur la plage au jour naissant; la mer charriait des débris des derniers naufrages.

« Les côtes de Stora sont belles, sauvages, d'une grande élévation; des bouquets de chênes-lièges et d'arbres qui, comme d'immenses absinthes, pendent à toutes les fissures du rocher. A 7 heures, nous chargions nos malles sur une légère charrette et nous nous mettions en marche, à pied, bien entendu, vers Philippeville, par une pluie battante. A 9 heures, nous entrions, trempés, noyés jusqu'aux os, dans cette sale ville.

« Ce n'est ni l'Afrique, ni la France; des maisons en pierre et des baraques en planches, d'immenses hôpitaux, une caserne, un campement, voilà Philippeville.

« Nous avons à grand'peine obtenu trois places, les trois dernières, dans la voiture de Constantine; nous partons demain matin à 6 heures, on couche en route. Nous n'arriverons qu'après-demain entre 10 et 11 heures du matin. Nos bagages suivent par le roulage, arriveront-ils? Arriverons-nous?...

« Pauvre Emile, pauvre Emile! que j'y ai pensé pendant la traversée! Il est dans le repos éternel, et nous, ami, nous courons, nous voyageons. Triste ironie! Il le faut... »

Au départ de Blidah, cinq minutes avant de monter en voiture, Eugène avait appris la mort d'Emile par une lettre de Mlle Lilia, datée du 6 janvier, jour même de l'événement, et remplie des plus attristants détails.

Beltrémieux approchait de sa vingt-neuvième année. Il disparaissait après un an de mariage au moment où allait éclater ce mouvement d'émancipation sociale qu'il appelait de ses vœux et auquel, depuis l'âge d'homme, il avait tant travaillé. Il laissait inemployés les matériaux qu'il avait accumulés pour l'avenir. Sa main défaillante rédigeait encore une *Histoire de France* que terminera Delayant.

A Mlle Lilia Beltrémieux.

Philippeville, 22 janvier 1848.

« Je vous remercie bien profondément, mademoiselle Lilia, d'avoir trouvé la force de m'apprendre vous-même la mort de votre pauvre frère, de mon ami. Cette affreuse nouvelle annoncée par vous portait avec elle une espèce de consolation. Vous avez dû voir par mes lettres reçues successivement que je ne gardais plus d'espoir; le premier coup avait été le plus cruel. J'avais suivi peu à peu son agonie, et je l'avais enseveli, mon Dieu, même avant que vous ne lui eussiez fermé les yeux. Je remercie la Providence de l'avoir laissé s'éteindre sans secousse; c'était le seul bienfait que nous pussions attendre d'elle.

« Je garde dans mon portefeuille votre lettre avec la sainte relique de notre mort (1) et la petite bourse que vous m'aviez envoyée dans des temps plus heureux.

« Tout notre passé, tous nos souvenirs communs, ma pauvre amie, ont maintenant un côté respectable et douloureux; nous n'y pouvons plus toucher sans remuer des cendres bien chères. Mais, vous le sentirez

(1) Une mèche des cheveux d'Emile envoyée par sa sœur.

comme moi, n'évitons pas les souvenirs; nourrissons-nous ensemble de nos regrets. Que notre cher absent reste vivant dans notre mémoire, dans notre amitié!

« La lettre de Paul m'a fait assister à ses derniers moments; je souhaitais qu'il en fût ainsi, j'aurais plus souffert de ne rien apprendre. Oh! le dernier moment, quoi qu'on fasse, est horrible! Votre lettre, écrite à la hâte et d'un cœur qui se contient, m'a effrayé comme si je vous avais vue, comme si j'avais été à la porte de cette chambre où la mort venait d'entrer.

« Il y a plus que de la douleur, il y a là dedans des méditations sans fin. Quand Paul appelle les derniers instants des instants solennels, il a profondément raison. J'ai senti cela dans ma vie. Je jure que la solennité de la mort avait tari mes larmes, pour m'inspirer un respect muet.

« Notre Emile, mon amie, a vu maintenant ce qu'il a, pendant toute sa vie, tâché d'entrevoir. Il sait le secret qu'il a cherché dans sa conscience, dans sa raison, pendant dix ans de réflexions et de rêveries. Il est entré dans le repos. Il a la clairvoyance de l'âme délivrée. Il est où nous irons tous après lui, si, comme lui, nous avons la justice et la bonté du cœur, l'honnêteté de la vie.

« Je crois que, sur la foi de ses propres paroles, de sa vertu qui vous était connue, de sa vie dont vous pouvez rendre témoignage à Dieu lui-même, vous avez le même espoir, la même confiance que nous. Emile était plus près de Dieu que bien des cœurs qui s'inquiètent du sort de cette âme vraiment juste. Notre ville doit être dans le deuil. J'éprouve un bonheur inouï à penser aux regrets qu'il laisse.

« C'est une bien grande perte; chacun la sentira à sa manière. Notre Emile était un de ces hommes dont la

vie importe à beaucoup, et qui, par l'unique autorité de leur esprit et de leur conduite, deviennent nécessaires à tous ceux qui les connaissent.

« Je m'éloigne encore de vous. Cette extrême agitation, tant de lieues faites en si peu de temps, tant de pays nouveaux, tant de rencontres, tant d'incidents de toute nature, ne me distraient qu'à demi de l'impassible souvenir qui me suit partout, et que j'emporte pour m'y livrer paisiblement dans ma prochaine retraite de Constantine.

« Adieu, mes regards sont toujours du côté de la France. Vous m'êtes présents en tout temps et partout. Mon ami, mort, voyage avec moi, et son esprit m'accompagne à travers tout ce pays que nous devions voir ensemble. Pauvre cher mort! L'éternel repos! Ne le plaignons pas, non, non, vraiment, ne le plaignons pas, mais aimons-le toujours.

« Encore adieu, mon amie, dites pour moi à tous les vôtres que j'ai pleuré avec eux l'ami qui m'était comme un frère...

« A vous, votre ami,

« EUGÈNE. »

A Armand du Mesnil.

Constantine, dimanche 6 février 1848.

« ...Je t'ai quitté à Philippeville, cher ami; les derniers mots de ma lettre étaient : arriverons-nous à Constantine? On nous avait bien prévenus des difficultés du chemin, et qu'il nous faudrait deux jours pour faire un trajet qui se fait en six heures l'été, et que nous serions souvent obligés de descendre. Nous nous étions chaussés et guêtrés en conséquence; la précaution ne fut pas inutile. Nous mîmes une journée tout entière pour

faire dix lieues; la voiture resta trois heures embourbée dans un marais; il nous fallut, après d'inutiles efforts pour la relever, faire à pied, dans l'eau jusqu'à mi-jambes, une forte lieue pour atteindre le village le plus voisin. Or, nous étions trois hommes, et je me compte, et nous avions à porter, à traîner, à diriger dans ce cloaque, trois femmes dont une enceinte et deux enfants dont l'aîné, si nous ne l'avions pris sur nos épaules, aurait eu de l'eau jusqu'au nombril et y serait resté, le pauvre enfant. A 6 heures du soir, nous atteignions un des plateaux supérieurs de la montagne et descendions dans un affreux bouge décoré du nom d'auberge et nommé *le Kantour*. Il tombait un peu de neige, le froid était très vif, le pays sinistre et nos hôtes, je te le jure, ne l'étaient pas moins. Chacun se sécha de son mieux. Cependant, la gaieté qui nous avait soutenus tout le jour commençait à s'en aller devant la perspective du lendemain. Nous étions, d'ailleurs, plus ou moins brisés de fatigue. Notre chambre ressemblait assez à une tente ouverte à tous les vents, ou, si tu veux à une cage à grillage étroit. La lune et le vent entraient sans peine à travers les planches à jour, une moitié de fenêtre manquait, que nous bouchâmes avec une couverture de lit. Nous dormîmes pourtant sous la garde de la baïonnette d'Auguste. Il y eut pendant la nuit une forte gelée qui nous sauva, car nous avions en partant du Kantour deux lieues et demie à trois lieues à faire à pied pour atteindre le *beau chemin* et je ne sais comment nous nous en serions tirés si la boue n'eût pas été un peu solide.

« Nous partîmes avant le jour par une aube claire, transparente sous un vent glacé. On nous avait conseillé de charger nos fusils et nous les portions à l'épaule, escortant de très près la voiture, qui n'allait qu'au petit

pas, et ne quittant plus nos voyageuses qui, dans la journée précédente, avaient appris la valeur de nos services. A mesure que le soleil s'éleva, sur les neiges de la montagne, la matinée devint magnifique et la course tout à fait salutaire. Toutes nos sinistres appréhensions de la veille se dissipaient aux rayons du soleil déjà chaud à son lever; la voyageuse du coupé, à qui notre gaieté rendait des forces, descendit, et tantôt marchant seule, tantôt à nos bras, d'équilibre en équilibre, de pente en pente, atteignit avec nous la fin de l'étape. L'heure était vraiment bien belle et comme ton souvenir n'a jamais manqué de m'assister dans toutes les fortes émotions de ce voyage, nous criions ton nom, cher ami, à tous les échos de ces hautes montagnes. Je pensais à ton bonheur de courir avec nous sur ces pentes où le soleil étendait l'or tendre de ses premières lumières. L'air était si sonore, si vif! L'horizon, borné de tous côtés par des plateaux étincelants, nous donnait le sentiment de la hauteur des lieux où nous étions. De distance en distance et dans les plis imprévus de la montagne nous rencontrions, rangées en cercles, les immenses tentes noires des douars kabyles. Les troupeaux, parqués pendant la nuit dans l'enceinte du douar, se dispersaient à l'entour; d'énormes troupeaux de moutons blancs remontaient en bataillons vers les hauteurs, tandis qu'un vieux berger en haillons, montant à nu un maigre cheval sans bride, menait devant lui le troupeau des bêtes à cornes. Ces impressions si simples sont d'une telle pureté de formes, de couleurs, qu'exprimées ainsi, elles ne disent rien.

« Un jour, je te raconterai cela, et je te ferai assister à ce pittoresque voyage. Mes souvenirs sont fidèles, tu le sais, précis, minutieux et jamais ils ne se transformeront aux dépens du vrai, ni du beau.

Smindouh, où l'on relaya vers 10 heures, est une ferme militaire, bastionnée, crénelée, qui sent encore l'état de guerre. A midi, nous déjeunions au *Hamma*. Le Hamma est le jardin de Constantine, la végétation doit y être fort belle en été et les palmiers y sont en assez grand nombre. Nous n'étions plus qu'à deux lieues de Constantine. Le soleil était superbe, la gelée fondait, nous descendions dans des régions plus chaudes. La voiture roulait au galop sur une route à peu près unie; ce fut entre nous une émulation de curiosité et une véritable ivresse, lorsqu'en côtoyant le lit ombragé du Rummel, nous aperçûmes le pont d'Aumale d'où nous devions avoir, nous disait-on, la première vue de Constantine. En effet, nous tournâmes, avant de nous engager sur le pont, un dernier angle de montagne; on nous cria de la banquette : regardez! et nous mîmes ensemble la tête à la portière. Le Rummel, sur lequel nous passions, sortait à gauche, d'un ravin profond, fort encaissé, en forme d'entonnoir, refermé par deux immenses rochers à pic, séparés l'un de l'autre ou plutôt fendus par le passage du fleuve. Sur le rocher de droite se dessinait la silhouette grise de Constantine, si petite à cette hauteur qu'on dirait les inégalités mêmes de la pierre. La route, en sortant du pont, s'engage par de longs circuits dans les plateaux de Coudiat-Aty. Une demi-heure après, nous étions au sommet et nous entrions dans la ville par la *porte de la Brèche*, aujourd'hui porte Valée.

« Si tu te rappelles le premier décor de la *Juive de Constantine*, il donne une assez juste idée de la place Valée. De petites maisons basses, des boutiques ouvertes sous des auvents en tuiles. Un minaret carré, avec un toit en pignon et un nid de cigogne au sommet; des murs couleur de brique passée; au fond, à gauche, une

rue étroite comme les plus étroites d'Alger, couverte d'un plafond en planches ou en roseaux, obstruée par les étalages des marchands et si obscure en plein midi que la plupart des boutiques y sont dans de complètes ténèbres. C'est à cinquante pas dans cette rue qu'est situé l'hôtel du Palais-Royal où nous sommes descendus et où nous restons, par suite d'arrangements économiques pris avec le propriétaire.

« Nous arrivions par un beau soleil; dès le soir, nous avions fait le tour de la ville par le pont El-Kantara, visité le quartier juif, le quartier franc et nous connaissions assez la ville pour nous y orienter nous-mêmes à l'avenir.

« Ce n'est point l'Orient; les maisons, tu le sais, n'y ont point de terrasses, les minarets, carrés ou octogones, y sont aussi couverts les uns en tuiles, les autres en cuivre et surmontés d'une...

« *Lundi.* — Je me suis fait violence hier soir pour t'écrire ce qui précède. Je renonce à continuer, l'ennui m passe par-dessus la tête... »

Constantine, 28 janvier 1848 (1).

« J'ai profité d'une journée douce et couverte pour descendre aux *Cascades*.

« En sortant par la porte Valée, on tourne à droite, et pour abréger la distance et éviter les longs circuits de la route tracée, il est plus simple de descendre tout droit jusqu'au fleuve, par des pentes rapides et des terrains éboulés, l'immense remblai sur lequel est assis le rocher de Constantine.

(1) Note de voyage inédite.

« Arrivés au bas de la descente, au lieu même où sont établies les usines alimentées par le fleuve, j'ai pris un petit sentier formant corniche presque à la base du rocher. Ce sentier, large au plus de deux pieds, à brusques tournants pierreux et rendu glissant par les pluies, est suspendu à quarante ou cinquante pieds au-dessus du Rummel. Nous le suivons pendant cinq minutes et descendons précisément au-dessus des cascades que nous dominons de quelques mètres.

« Je me trouve à l'entrée du gigantesque corridor dans le fond duquel le Rummel a tracé son cours. Sur nos têtes, la ville, à une hauteur qui donne le vertige. Devant nous, formant l'autre paroi du couloir, l'immense et noire muraille du Sidi Mécid, tapissée et couronnée d'aloès et de cactus. Sous nos pieds, la chute du fleuve, divisée par un rocher tombé des sommets qui surplombent en deux nappes d'un blanc d'argent irisées de bleu. La chute a 12 ou 15 mètres au plus, mais elle est belle par son volume. Le fleuve, qui perd tout d'un coup son niveau, ne se précipite point avec fureur, il tombe en masse et dans toute sa largeur comme une [*illisible*] qui se renverse. D'abord, ce n'est qu'un vaste flot d'écume et de poussière neigeuse toute diaprée des couleurs du prisme; au delà, d'innombrables petits filets d'eau courante couvrent de réseaux d'un bleu tendre un sol jonché de gros cailloux roulés; un peu plus loin tous ces ruisseaux se réunissent dans un lit large bordé d'arbres à fruits, d'aloès et d'oliviers toujours verts, et le fleuve va se perdre dans la direction du nord au fond d'une campagne couverte des sérieuses couleurs de l'hiver.

« Au-dessus de la chute, le lit du fleuve est pavé, pour ainsi dire, de larges dalles naturelles sur lesquelles l'eau basse se promène sans bruit. De distance en dis-

tance de gros blocs carrés, précipités au milieu du bassin, pourraient permettre au besoin de le passer à gué

« Remontant au fond du ravin sur une étroite chaussée taillée dans le rocher même, on longe une galerie souterraine parallèle au fleuve que le génie vient de percer sous le rocher de Constantine et qui doit prendre les eaux à El-Kantara et les mener aux moulins à farine bâtis à côté de la chute. C'est un travail effrayant. Le tunnel est creusé dans le rocher vif. De loin en loin, une brèche pratiquée dans la paroi extérieure du tunnel s'ouvre sur la chaussée et donne un peu de jour et d'air dans la galerie. Il sort de ces jours une forte odeur de poudre et des bruits sourds de voix et de coups de pioches contre la pierre.

« A mesure qu'on pénètre plus avant dans le ravin, que le bruit de la chute s'affaiblit et qu'on perd le sentiment de la campagne voisine, des arbres et des lieux habités, l'impression du silence, de la solitude et de la grandeur du lieu devient extraordinaire. La profondeur d'un abîme et la hauteur d'un précipice ou d'un rocher produisent le même vertige en sens contraire, l'une un je ne sais quoi qui vous attire, l'autre un poids qui vous écrase, pour ainsi dire vous renverse.

« Quelques pas plus loin, après avoir tourné un dernier angle de rocher, nous débouchons sur une partie du ravin un peu plus large et nous découvrons devant nous le fond de la gorge. Nous étions au but de notre promenade.

« Les parois des deux murailles parallèles du Sidi Mécid et du rocher de Constantine, d'abord écartées, se rencontrent en décrivant une ellipse allongée, se rapprochent et se rejoignent à moitié de leur hauteur, de manière à former une immense arche de pierre sous laquelle s'ouvre un porche noir et béant. Ici, il

faut des mesures, car les chiffres sont la seule langue sensible à l'esprit qui puisse décrire quand la nature atteint ces proportions. L'arche de ce pont naturel, jeté là ou creusé je ne sais par quel effort prodigieux de la terre, peut avoir deux cents pieds de la base au sommet de la route. Le cintre en a soixante ou quatre-vingts d'épaisseur. Il reste encore au-dessus trois cents pieds de murailles à pic pour atteindre la corniche supérieure du Sidi Mécid et le niveau de Constantine.

« Tout au fond de cette voûte, là où l'ombre, d'abord indécise et bleue, va s'épaississant jusqu'à la nuit complète, un faible rayon de jour marque l'entrée d'une seconde voûte. Il y a quatre ponts naturels pareils à celui-ci et se faisant suite jusqu'à El-Kantara dont les piliers romains sont appuyés sur le dernier de ces ponts.

« L'été, on peut, en suivant le lit presque à sec du Rummel, achever par ces passages souterrains le tour du ravin, passer sous *El-Kantara* et déboucher à ciel ouvert dans la partie sud de la ville.

« Il était 4 heures du soir. Le ciel, droit sur nos têtes, dans le morne encadrement des deux montagnes, était brouillé de tons violacés et d'un bleu pâle, il ne laissait plus tomber dans le fond de la gorge qu'un demi-jour de reflet. Des lueurs livides, glissant des hauteurs, se répandaient sur la surface plombée des rochers, pendant qu'à leurs pieds s'amassaient les ombres grises. De minute en minute, une nouvelle vague d'ombre sortait de la voûte, qui semblait recéler toutes les ténèbres de la nuit. L'eau du fleuve, lente, à peine ridée par les nombreux quartiers de pierre qui obstruaient son lit, ne réfléchissait rien du ciel. Aucun bruit ne tombait de la ville. L'air était calme, d'innombrables légions de corbeaux et de ramiers venaient, avec des cris plus rares, s'aligner sur une étroite assise du

Sidi Mécid, à quelques cents pieds de nous. Nous tirâmes un coup de fusil à toute portée sur la rangée compacte et noire de ces oiseaux. L'explosion fit rendre un son formidable aux échos de la voûte. Les corbeaux s'envolèrent par centaines, mais un grand nombre ne bougea pas. Un moment après, quand elle eut fait deux ou trois vols en hauteur, la troupe entière vint reprendre sa place au même endroit.

« Le silence se rétablit et la nuit continua de descendre gravement.

« Quand nous regagnâmes l'entrée de la gorge, il faisait encore jour dans la vallée. Le soleil venait de disparaître derrière le Coudiat-Aty, et les neiges de l'horizon achevaient de s'éteindre.

« Des feux s'allumaient dans les gourbis arabes épars de l'autre côté du fleuve et de blanches fumées s'élevaient du fond des vergers. De lourds chariots suivaient à côté de nous le chemin montant qui mène à l'esplanade, conduits par des charretiers valençais dont nous entendions de loin résonner le rude idiome espagnol. Des formes vagues allaient et venaient sur les pentes. Une ou deux femmes arabes rentraient en se hâtant de leur *djemmem* (maison de campagne) escortées de leurs négresses chargées de paquets, et de longues cavalcades d'officiers français remontaient au galop par le chemin du Hamma. »

A Armand du Mesnil.

Constantine,
mardi 15 février 1848, au soir.

« Cher ami, il est probable qu'après-demain, à moins d'un nouveau changement de temps, nous serons en

route pour le Sud, c'est-à-dire pour Batna et Biskra.

« Depuis ma lettre du 8, la pluie et le vent n'ont pas cessé plus de quelques heures. Charles (1) est en mesure de t'expliquer ce que c'est que la pluie d'Afrique. Il a vu celle de Blidah, mais il n'a pas senti le froid de Constantine, qui rend l'humidité tout à fait insupportable. Nous ne sommes donc guère sortis depuis quelques jours hormis pour secouer un peu le mauvais air et le terrible ennui de l'auberge. Je n'ai pas même eu le courage d'écrire, bien que j'en eusse trouvé dix fois le temps. Ces journées sans soleil, sans activité, sans jouissance intérieure et sans profit, ce sont des lacunes dans notre voyage. Je me réfugie, pour échapper au découragement qui me prendrait sans cela, dans l'espoir du printemps qui vient.

« Je ne t'ai donc point encore parlé de notre voyage de Biskra qui, d'hypothèse très vague, est devenu dès notre arrivée ici, un projet sérieux, et qui serait déjà mis à exécution sans l'obstacle du temps, du climat et des routes.

« Biskra, tu le sais, cher ami, n'est point à la porte de Constantine, mais un voyage fait autrement qu'en voiture ne me semble jamais un voyage, surtout dans un pays où il n'y a ni lignes de postes ni relais et où l'on n'est point habitué à compter les pas qu'on fait. En outre, le voyage se fait assez facilement moyennant qu'on emporte avec soi des vivres et sa maison. Enfin, là seulement nous trouverons le véritable pays d'Afrique avec ses caravanes de chameaux, ses forêts de palmiers et sa population à peu près intacte. Aucun peintre français, que je sache, n'aura pénétré aussi avant que nous dans le sud de nos possessions. La route est fort

(1) Charles Labbé, rentré en France depuis quelques jours.

belle et nous avons presque jusqu'à Biskra, et d'étapes en étapes, des ruines romaines assez importantes pour mériter un voyage *ad hoc*. Enfin, la *certitude* d'y trouver du soleil et de la chaleur, en attendant le véritable été de Constantine, la certitude aussi d'y trouver des éléments de travail parfaitement introuvables ailleurs et d'y travailler régulièrement, tous les jours, robustement, toutes ces raisons nous ont fait, à l'unanimité de nos deux voix, prendre ce parti comme le meilleur et le plus profitable, dans ce moment-ci surtout, et nous nous adjoignons à trois voyageurs qui retournent à Biskra.

« Nous aurons trois mulets, deux de monture et le troisième pour nos bagages. Nous avons acheté des cantines où nous enfermerons nos vivres pour la route et nos effets de corps de rechange. Nous avons aussi une tente, un lit de cantine et un lit en peaux de moutons. Comme il est probable qu'à Biskra nous ne trouverons point de chambre disponible, nous habiterons notre tente; aussi tâchons-nous de nous pourvoir d'avance de lits à peu près commodes. Nous nous faisons, d'ailleurs, un plaisir de cet essai de vie nomade, et je t'avoue, cher vieux, que ce sera un immense bonheur pour moi, mêlé d'un vif regret que tu comprends, de pouvoir t'écrire au moins deux courriers de *notre tente*, assis sur nos peaux de moutons, éclairés par notre lanterne de campement. N'aie aucune inquiétude pour ma santé qui est bonne, solide et qui résistera aisément aux fatigues modérées de ce voyage...

20 *février*. — « La pluie, qui a repris de plus belle après vingt-quatre heures de froid vif et presque de gelée, les lenteurs de nos compagnons de route, nous ont retenus jusqu'à aujourd'hui samedi.

« Mais enfin, il est tout à fait décidé que nous partons coûte que coûte après-demain lundi.

« Si nos compagnons nous manquent (ils sont nombreux et nous formerons ensemble un convoi de dix ou douze personnes), nous partons seuls et le bureau arabe nous donne un cavalier d'escorte avec des recommandations pour les caïds. Notre cavalier nous mène jusqu'à Batna; à Batna, nous avons des lettres qui nous recommandent à M. De..., le chef du bureau arabe; M. De... se chargera de nous jusqu'à Biskra. A un jour de Batna, nous atteignons El-Kantara et nous entrons dans le royaume de l'éternel soleil. Tu vois, cher ami, qu'il faut aller loin encore pour trouver ce paradis véritable de nos rêves.

« Le seul obstacle sérieux, c'est la difficulté des routes, qui se sont effondrées, et le passage de deux ou trois rivières, qui ne sont presque plus guéables. Cependant, comme il n'a pas plu aujourd'hui et qu'il ne pleuvra guère demain, quoique le vent souffle encore du nord-ouest, deux jours de demi-sécheresse auront suffi pour donner au gros de l'eau le temps de s'écouler, et pour réparer un peu la route...

« Tout est prévu, tout est prêt. Le rendez-vous est pris avec les muletiers pour lundi matin à 8 heures.

« Nos montures n'ont point de selle, mais un bât arabe à forme plate, à peu près comme les selles d'*exercice* des chevaux du cirque. On peut s'y mettre dans toutes les positions, assis à la turque, à l'anglaise ou même debout, si l'on est fatigué de demeurer assis.

« Voici notre costume : notre paletot pardessus, une veste, un gilet, deux chemises et deux gilets de flanelle; par-dessus le paletot, les deux burnous à capuchon rabattu sur la chéchia; les guêtres de cuir, et par-dessus les guêtres, des bas maltais montant jusqu'à mi-cuisses.

J'oublie la ceinture avec le poignard obligé, faisant fonction ordinaire de cognée pour le bois, et le fusil en bandoulière.

« Quand tu liras ma lettre, cher pauvre ami, à moins d'accidents qu'il ne faut pas prévoir, nous aurons déjà fait une fois ce long trajet que je souhaiterais du fond de mon âme et que je regretterai toujours de n'avoir pas fait avec toi (ce n'est pas français, ô grammairien, n'y regarde pas). Nous serons, s'il plaît à Dieu, sous le soleil et sous le ciel bleu, à deux pas du pays du sable, en pleine *Arabie*. Je pense à cela comme un aveugle, à qui l'on va rendre la vue, pense à la lumière. Depuis quelques semaines je ne vis plus, je suis mort pour moi, mort pour toi; tu le vois bien, je ne t'écris plus : que t'écrirais-je? Cet éternel horizon de pluie, de neige et de nuages livides, m'a glacé, attristé, endolori l'esprit. Laisse faire, laisse venir l'été; patience jusqu'à Biskra; tu verras, cher vieux, que je ne suis point enseveli tout à fait.

« Je te parlerai de Constantine un peu plus tard, quand le soleil y sera revenu : c'est une drôle de ville bien curieuse, à vrai dire. Il y a de fort belles choses qui demandent à être débrouillées. Nous savons positivement ce que nous pourrons y faire, mais que le bon Dieu nous rende sa lumière! Quant aux gens du pays, je ne crois pas que nous ayons beaucoup à nous louer d'eux. Ne me parlez pas d'un pays infecté par le militaire!...

« Je suis triste, je suis inquiet. Tous ces sacrifices que je fais et que j'impose à mes plus chers seront-ils payés par le succès que je veux et qu'ils attendent? Cette obstination du ciel à nous contrarier, à nous nuire, me préoccupe quelquefois comme un avertissement, presque comme une menace. J'irai pourtant jusqu'au

bout, il le faut; j'affirme que malgré mes ennuis profonds, mes désespoirs fréquents, l'inaction longue et forcée qu'il m'a fallu subir, mon amour pour le travail, mon ambition du but cherché, du progrès atteint, n'ont pas faibli un instant.

« Je t'ai dit, en deux mots, ce que c'est que Biskra. On touche au sable, on y est, on a, à quelques cents mètres derrière soi, les derniers plateaux des montagnes qui servent de limite au pays du Tell. On est dans les oasis, c'est-à-dire au milieu des palmiers, des gazelles, des dromadaires blancs. Les autruches font leurs nids, ou plutôt déposent leurs œufs à très peu de distance de Biskra. Tu devines un pays nouveau, parfaitement différent de celui que tu connais, à peu près intact, puisque nous n'avons pas eu le temps de le défigurer.

« Je t'ai dit que la route est fort intéressante, que les ruines romaines y abondent, je t'ai cité Lambessa, il faut citer encore le tombeau de Siphax, El-Kantara, etc.

« Or, voici notre projet, *projet sérieux* que je te *confie* sous le secret, pour mille raisons que tu devines. Nous voulons faire une série de dessins, formant ensemble une espèce d'itinéraire de Constantine à Biskra, par Lambessa. De retour à Paris, nous en ferions des eaux-fortes que nous publierions sous la forme d'albums, à peu près comme le voyage de Grèce d'Aligny, *avec un texte explicatif*. Le texte serait bref, mais en rapport avec les dessins. Ce serait autant des *notes de peintres* que de simples notes d'archéologues ou de touristes. Si, comme cela est très probable, les dessins que nous rapporterons dans un mois en valent la peine et nous permettent de donner suite à ce projet, à notre passage à Alger nous ferions demander au duc d'Aumale la permission de lui dédier le *voyage*, c'est-à-dire l'autorisation de le faire précéder d'une dédicace et de le pu-

blier avec son nom en tête : ceci pourrait nous être extrêmement profitable.

« Nous avons depuis un mois mûri ce projet; il est parfaitement arrêté, nous ferons en sorte que l'exécution et que la conception en deviennent également homogènes, nous n'aurons pas grand effort à faire. Cela sans préjudice des études peintes et des matériaux étrangers à notre œuvre commune (1)...

« Il faut absolument que ce voyage nous rapporte en raison de la peine, de l'ennui et de l'argent qu'il nous aura coûté.

« Nous avons une provision de *papier et de carton pour études* qui me fait bondir de joie, un format charmant, un ton superbe.

« O cher, cher! les belles choses que je vois par-dessus ces montagnes du sud que nous apercevons de notre fenêtre!

« Adieu, une dernière fois jusqu'à Biskra, et que le *bon Dieu veille sur les peintres!*

« *Dimanche matin.* — Les cigognes sont arrivées! Le temps est beau, le ciel brûlant; nous n'en sommes pas quittes avec la pluie, mais nous courons sur le printemps.

« Nos compagnons de voyage nous manquent, *nous n'en partons pas moins demain matin lundi, à 9 heures;* notre cavalier d'escorte nous attendra à la porte de la Brèche, au pied du minaret que tu connais par le tableau de Vernet.

« ...Si je vous revenais heureux, aussi riche de matériaux que de souvenirs, quel bonheur pour moi! Je ne puis penser sans douleur que je vais voir sans toi des

(1) Ce projet d'un itinéraire illustré ne fut pas réalisé, on ne sait pour quelles raisons.

lieux si souvent rêvés et que j'aurai tout seul la pleine jouissance de ce pays dont tu n'as eu qu'un si faible avant-goût; ceci sera probablement la perle de notre voyage.

« Il faut bien espérer que je vais retrouver là-bas le calme et le contentement d'esprit qui me sont nécessaires pour écrire. Je te le répète, quand le soleil sera revenu sur Constantine et qu'après une journée brûlante bien employée par le travail je rentrerai dans notre chambre sombre et fraîche, je t'écrirai longuement; peu à peu je déroulerai devant toi tout ce tableau bizarre, imposant de la ville et du ravin; je te parlerai du peuple qui ne ressemble pas tout à fait à celui d'Alger, des femmes qui ne ressemblent pas du tout aux Mauresques de l'autre province. Mais patience! adieu encore, porte-toi bien; aime-moi bien, et que la Providence, qui nous a jusqu'à présent conservés l'un à l'autre, nous rende un jour à notre amitié toujours plus vive.

« ...La fleur vient du fond de la gorge du Rummel; je l'ai cueillie au pied d'un rocher presque à pic de 800 ou 900 pieds de haut que nous venons de descendre *à quatre pattes.*

« Adieu, cher, bien cher, je t'embrasse, nous t'embrassons.

« EUGÈNE. »

A Mlle Lilia Beltrémieux.

Constantine, lundi 21 février 1848.

« ...Votre souvenir, mon amie, la pensée de ce que vous souffrez, vous, votre sœur et tous les vôtres, ne m'a pas abandonné un seul instant à travers tous les

accidents de mon voyage, et quelques lieues de plus entre nous ne font pas que je puisse oublier...

« Nous monterons ensemble dans cette vieille chambre des souvenirs. Vous savez bien que ma jeunesse aussi s'y est en partie passée. Les heures les plus actives peut-être de toute ma vie, les mieux remplies, pas toujours les plus heureuses, mais les plus regrettables, je les ai passées là dans ces longs tête-à-tête avec cette figure aimée. Que n'ai-je pas rêvé, que n'ai-je pas conçu, que n'ai-je pas appris sous l'inspiration de cet esprit qui fut toujours le maître, le guide et souvent le promoteur du mien?... Vous n'ignorez pas les forces qu'on puise dans cette association complète de deux volontés; aussi ce que je dois à notre Emile est énorme. Les seuls travaux que nous ayons faits ensemble ont été faits là sur la longue table couverte en serge verte, où je vois encore la place occupée, dans ces soirées laborieuses, par les livres, par les manuscrits, par les journaux et par la petite lampe de cuivre que lui-même allumait au commencement de la veillée.

« Si j'écrivais l'histoire de cette chambre à tout jamais vénérable, ce serait notre histoire à tous les deux. Pendant bien des années, notre vie fut à tel point unie qu'on n'y peut trouver un endroit où notre pensée et nos intérêts mêmes ne se confondent, et la grande chambre fut le dépositaire et le témoin de tout cela.

« Je suis heureux, c'est puéril à dire, mais vous me comprendrez, que notre cher Emile ait rendu le dernier soupir là plutôt qu'ailleurs. Il est mort au milieu de tous ses souvenirs, en présence de tout son passé. Ces quatre murs enferment d'un bout à l'autre cette destinée, si simple, si belle, si modestement héroïque. Ne la grandissons pas plus qu'il ne l'aimait, restons simples

et modestes comme lui dans nos regrets, mais jugeons-le sur sa puissance qui ne s'est jamais exercée, et plus encore d'après sa vie que d'après ses œuvres...

« Vous savez mieux que personne ce que valait son cœur, car il vous aimait autant qu'un frère peut aimer. Ceux qui ont reçu, comme moi, l'impulsion de ce vigoureux esprit, qui ont vécu à sa lumière, savent ce qu'il renfermait de puissances naturelles ou acquises.

« Si quelqu'un de nous pouvait se permettre une ambition, c'était lui. Il comptait, il a toujours compté beaucoup sur moi, ce pauvre ami, mais je n'ai rien qu'il n'eût pas; j'ignore une partie des choses dont il s'était fait, par ses lectures, par les applications diverses de ses études, une véritable érudition. Il lui manquait peut-être l'ambition de paraître et de montrer ce qu'il pouvait.

« Cette grande chambre, si longtemps négligée, ces murs blanchis à peine et couverts de dessins ou de plâtres d'une valeur et d'un intérêt tout intimes, la grande bibliothèque, si bien montée, si bien choisie, la science, la philosophie, les lettres pures, la poésie surtout dans le rayon supérieur, la politique introduite depuis, le vieil herbier dont il avait fait des *mémoires*; Gœthe sur la cheminée, le microscope sur la table, tant de manuscrits épars, cet ordre sous le désordre apparent, cette opulence d'idées, cette richesse morale, au milieu de ce dénuement des meubles et de cette simplicité du lieu... n'est-ce pas notre Emile tout entier?

« Oui, cette grande chambre est bien véritablement notre *sanctuaire* à tous comme vous l'entendez...

« Ayez confiance. Toute la vie de votre frère n'a été qu'un courageux témoignage de l'existence d'un Dieu juste et bon. Ce Dieu de sa raison et de son cœur, il l'a trouvé à l'heure où je vous parle. Votre frère, mon

amie, est plus heureux que nous. Croyez, espérez, nourrissez-vous de vos regrets, mais qu'ils ne soient pas stériles; vous vous devez à ceux qui vous entourent...

« Non, le premier accès de la douleur n'est pas le moment cruel, surtout quand il excède la sensibilité. L'affreux moment, c'est la maison vide, la place de l'absent vacante pour toujours, ce témoignage à tout moment, partout répété, qu'il est bien mort, que c'est fini, fini sans retour. Pauvre cher ami!...

« Quand vous irez au cimetière, portez une fleur pour moi. Emile n'approuvait pas ces superstitions, mais c'est une habitude que j'ai toujours eue pour les morts qui me sont chers.

« Votre ami,

« EUGÈNE. »

A Paul Bataillard.

Constantine, mardi 22 février 1848.

« Mon ami, nous devrions être partis hier pour Biskra; tous nos préparatifs étaient terminés la veille au soir. Hier, à 7 heures du matin, il pleuvait à verse, il a fallu renvoyer nos mulets, notre cavalier, et remettre encore notre voyage. Depuis trente heures la pluie n'a pas cessé; les routes, effondrées par les torrents de tout l'hiver, n'avaient pas eu le temps de sécher tout à fait et les voilà redevenues impraticables. La rivière est grosse et les mulets ne la peuvent plus passer; enfin nous ne trouverions pas d'ici Batna un seul endroit où pouvoir planter notre tente et faire du feu. Nous nous applaudissons même, quelque tort que ces retards nous fassent, de n'être pas partis, car nous aurions pu véritablement, comme tant d'autres plus vigoureux et

aussi intrépides que nous, crever en route de froid et de misère. Jusqu'à quand sommes-nous bloqués dans cette affreuse ville?...

« Vous ne sauriez imaginer ce que nous avons eu de pluie, de froid, de vent, depuis notre arrivée à Constantine, il y aura demain un mois. Nous n'avons rien fait, rien pu faire; vous comprenez que nous avons mille raisons d'être désespérés...

« Nous savons, nous sommes sûrs qu'à Biskra il fait chaud et beau. Biskra est déjà dans le désert; on traverse un peu de sable pour l'atteindre, et, au delà de l'oasis, commencent les quatre-vingts lieues de désert qui la séparent de *Tuggurt*. Il n'y pleut que très rarement. Nous devons arriver pour la récolte des orges, qui se fait d'habitude dans les premiers jours de mars. Si nous pouvions atteindre ce pays béni, nous serions sauvés; on nous en dit des merveilles. Oh! mon pauvre ami, si vous saviez avec quelle douloureuse avidité nous regardons cet horizon du sud qu'il suffirait de franchir, pour être enfin délivrés de ces inextricables entraves!

« Nous fondons un espoir vraiment considérable sur ce voyage de Biskra; j'en parle confidentiellement à Armand.

« Ce qu'il y a de sûr et d'énormément attrayant pour nous, c'est la végétation qui devient tout à fait tropicale, l'immense quantité de dattiers (l'oasis de Biskra en compte 58,000); les mœurs arabes qui sont là dans leur primitive intégrité, et puis ce voisinage du désert qui doit donner à la lumière, au ciel, au pays lui-même un aspect inconnu pour nous, inconnu même à la latitude où nous sommes; les phénomènes du mirage, le sirocco dans toute son ardeur, etc... Nous avons soixante-trois lieues de pays à traverser et six jours de marche régulière...

« Je vous disais, il y a quelques jours, que nous n'avions rien vu encore de Constantine; je puis aujourd'hui vous répéter exactement la même chose. Nous ne sortons pas, nous inventons des jeux inouïs pour tuer ces interminables journées, passées tout entières dans notre chambre, où par ce temps sombre il fait presque nuit à midi.

« Constantine est un cloaque, une mare, un égout, où patauge et grelotte toute une population sale, en haillons, misérable, exténuée de faim et de froid; je n'exagère rien.

« La misère est atroce ici, parmi les indigènes surtout; les deux tiers peut-être du bétail des douars sont morts faute de nourriture ou d'abri. Les arrivages de France ne se font plus, la farine est sur le point de manquer; le vin, le sucre et presque toutes les denrées de consommation journalière manquent également. L'administration civile, et nous le savons de bonne source, ne sait plus comment approvisionner la ville; on assure qu'il n'y a plus aujourd'hui dans les boulangeries que pour un jour de vivres. Il faudra emprunter la farine aux magasins militaires. Vous jugez de l'élévation des prix et de la misère du pauvre. *Sétif* et *Batna,* qui s'approvisionnent à Constantine, sont dans une détresse pire encore, vous le comprenez; tout transport devient impossible; le service des dépêches lui-même, qui se fait à dos de mulets par des spahis indigènes, est interrompu sur ces deux routes. Nous allons donc, aussitôt que nous pourrons nous sauver sans danger, aller vivre du couscoussou arabe.

« En somme, et malgré le désœuvrement, les impressions s'amassent et c'est toujours un fonds de richesse. Constantine doit être admirable sous le soleil. Les deux vallées que la ville domine, l'une au sud,

l'autre au nord, sont d'une étonnante beauté de lignes et de tons; les proportions en sont immenses. Quoique la ville ne rentre pas précisément dans le programme ordinaire des villes d'Orient, qu'il n'y ait ni coupoles aux mosquées, ni terrasses aux maisons, que les constructions, presque toutes en briques, bâties sur d'anciens murs romains, ne soient pas blanchies à la chaux, qu'il n'y ait pas un arbre dans l'enceinte compacte des remparts, il est impossible de méconnaître ici l'action du soleil africain, et de supposer pour coupole et pour fond à ce tableau sérieux et bizarre autre chose que le bleu foncé du ciel d'Orient. Les cigognes font leurs nids sur les minarets (on dit qu'elles sont arrivées, mais je n'en ai pas encore vu). Le ciel, au-dessus de la ville et du ravin, est constamment traversé par des volées bruyantes de corbeaux et de pigeons sauvages et par la lente évolution des aigles, des vautours et des milans. On a souvent comparé Constantine à un nid d'aigles; le mot est juste dans toutes ses acceptions.

« Le Rummel, vous savez, entoure la ville du côté sud; il s'est creusé, dans l'énorme rocher sur lequel elle est juchée, un lit étroit de 300, de 500 et par endroits de 600 pieds de profondeur. Le pont *El-Kantara*, qui rattache la ville au plateau de Mansourah, est jeté sur la partie la plus profonde peut-être du ravin. Les parois de ce gouffre véritablement effrayant et dont je n'ai mesuré la profondeur que du parapet du pont, car j'ai peur du vertige, sont taillées exactement à pic; il semble que ce soit bien réellement le fleuve lui-même qui s'est tracé petit à petit ce chemin extraordinaire.

« A quelque point qu'on se place au dehors de la ville, à moins de se mettre à l'esplanade de la Brèche et sur le plateau de Coudiat-Aty, le seul point abordable

en effet, par où nos colonnes l'ont attaquée, on la voit de bas en haut. La silhouette en est fort belle et d'un caractère extrêmement sévère, qui rappelle comme couleur et comme dessin les vieux villages de la vallée du Rhône, avec ce je ne sais quoi de fort indéfinissable qui indique une autre latitude et une autre race. J'en ai déjà fait un dessin, nous en aurons plusieurs autres, et nous aurons surtout d'excellentes études peintes, fort utiles, qui seront un échantillon.

« La population ne diffère pas beaucoup de celle de la province d'Alger; elle est moins riche en apparence, moins aimable, moins brillante. Les Maures y sont en très petit nombre et les juifs ont adopté presque entièrement le costume arabe : burnous et turban blanc.

« Ce qu'il y a de vraiment pittoresque, ce sont les Arabes du sud qui apportent à dos de chameaux les dattes de Biskra et de Tuggurt; ceci, c'est la Bible juive, ce qu'il y a de plus primitif, ce que nous avons de plus sauvage.

« Le costume des Mauresques surtout est beaucoup moins aimable, quoique plus riche et plus imposant que celui des Mauresques d'Alger; elles n'ont ni le pantalon arrêté aux genoux, ni la *futa* qui s'attache au-dessous des hanches et s'entr'ouvre par devant pour montrer les jambes nues ornées d'anneaux, ni la veste sans manches laissant tout le torse à nu sous la transparente enveloppe des chemises de soie ou de gaze à fleurs. Leur vêtement, très lourd quand la femme est petite ou qu'il est mal porté, consiste en deux, trois et même quatre longues chemises, *caftans* ou *gandouras*, flottantes, retenues au-dessus des hanches soit par une simple cordelière de soie tressée d'or, soit par une large et massive ceinture de velours et de soie fermée par une immense boucle d'argent ciselé. Les anneaux des

pieds sont, le plus souvent, larges et massifs comme la ceinture et rendent quand la femme marche un bruit de métal assez semblable à celui d'un forçat traînant son anneau. Leur coiffure est lourde, évasée, écrasée, et les deux ou trois foulards dont elle se compose forment un épais turban, avancé sur le front, ce qui donne à la physionomie de la femme un air fort digne, mais très renfrogné; une espèce de gourmette, composée de sultanins ou de piécettes d'or, se rattache de chaque côté au turban et fait un cliquetis sonore tout autour de leurs joues.

« Nous n'en avons guère vu de remarquablement jolies; une seule est vraiment fort distinguée. Il est regrettable qu'elle n'ait pas un excellent caractère, et que nous n'ayons à nous en louer davantage. Mais le militaire, ici surtout, a tout perverti. Je regrette ma pauvre *Zorh* (voir mes lettres à Armand et le portrait) (1). Celle-là du moins ne se montrait pas cyniquement cupide; elle nous chantait de sa petite voix bizarre des chansons qui lui rendaient les yeux humides d'émotion. Elle ne restait pas des jours entiers lourdement assise sur sa natte dans la stupide immobilité d'une statue indienne; elle allait, venait, montrait qu'il y avait du sang dans ses veines, et n'avait pas sur la peau ce froid visqueux qui sent à la fois la débauche et l'inertie.

Nous n'avons pas pu encore, malgré d'innombrables et fatigantes démarches, parvenir à faire un dessin d'homme ou de femme.

« O Biskra! Biskra!...

« J'ai à peine aperçu dans un journal de France que les Ecoles se soulèvent contre l'arbitraire interdit lancé encore une fois contre la liberté de la chaire. Je voudrais

(1) Eugène Fromentin avait fait de *Zorh* l'héroïne d'un récit, utilisé en partie dans la rédaction du *Sahel* (épisode de Haoua).

être à Paris, pour signer de mon nom des protestations si justes.

« Quand vous verrez M. Quinet, veuillez me rappeler à son souvenir et présenter mes respects à Mme Quinet...

« Adieu encore, à bientôt. Je vous embrasse du fond du cœur.

« EUGÈNE. »

Jeudi 24 février 1848.
Bivouac de Mélilla (1) 7 h. du soir.

« Nuit close. Nos muletiers arabes de la tribu forment un corps de garde en plein air à la porte ouverte de la tente. Notre lanterne est allumée. Les tentes sont fermées. On n'y fait plus de bruit. Les chiens vaguent dans l'enceinte du douar et continuent d'aboyer...

« Une lueur jaunâtre demeure encore à la base du ciel dans le sud. Par devant, plus de nuages. Auguste examine les armes; nous allons nous coucher. Sentiment profond de solitude et de bien-être. Nous sommes à 532 lieues de la France. Si les nôtres nous voyaient ici! Très vite, après un moment de défiance, les chiens eux-mêmes nous acceptent pour hôtes.

« Confortable intérieur, inexplicable pour ceux qui ont vu passer nos maigres montures portant la maigre apparence de nos bagages.

« Les trois mulets entravés à un mètre de la tente, la tête de notre côté, le mufle plongé dans un couffin d'orge, une abondante litière de chardons devant eux. Les troupeaux sont rentrés. Les petits moutons bêlent.

« Chaleur extrême au cerveau, voisine du délire. Visages écrevisse. Dilatation du nez. Chaleur tout le jour

(1) Extraits du carnet de route d'Eugène Fromentin jusqu'à la lettre à Armand du Mesnil p. 316.

d'un beau jour de septembre en France, avec plus d'âpreté dans le soleil. »

Au camp d'En Yacoud, 7 h. du soir,
vendredi, 25 février 1848.

« Nuit close... La nuit dernière passée sans sommeil. Nos trois muletiers, couchés en travers de la porte de la tente. Les chiens bédouins ne cessent d'aboyer toute la nuit. La lune se lève tard. Elle nous éclaire après la lanterne éteinte. L'air fraîchit et le vent s'élève sur le matin. Nos gens dorment, sous la rosée, du sommeil le plus paisible du monde. La lune était encore au sommet du ciel que déjà une lueur se dilatait au-dessus des nomtagnes de l'est. Nous sommes debout... Nous partons au jour plein, il pouvait être 6 heures ou 6 heures et demie...

« Nous déjeunons au bord d'une fontaine. Nous sommes entourés par un groupe nombreux d'Arabes que la carabine d'Auguste intéresse...

« Second douar. Consultation... Toutes les femmes accourent. Maladies hideuses de la bouche, ulcère des amygdales, des gencives, des lèvres, ophtalmies. Il faut palper tout cela...

« Vaste marais de plus d'une lieue à traverser. Nous atteignons un plateau d'où nous redescendons sur un nouveau lac (*Sebkha*). *Terrible émotion ;* lumière, solitude, perspectives extraordinaires, grand vol de courlis.

« Majesté étonnante des montagnes de droite. La Grèce. Souvenir d'Aligny. Convois de chameaux portant des dattes. Nous tournons le lac. Nous laissons les montagnes derrière nous. Nous inclinons au sud.

« Douar d'En-Yacoud, appuyé au levant sur un

plateau découvert (1)... On nous reçoit bien, les chiens toujours exceptés. Primitivité extraordinaire. Enceinte étroite. Les tentes se touchent, la nôtre au centre. La nuit descend. Nous faisons connaissance avec nos hôtes qui revêtent, pour nous recevoir, leurs burnous officiels...

« Intérieur indescriptible d'un douar. Nos hôtes continuent de nous tenir compagnie. Ruines romaines. Notes à prendre à ce sujet. Projet de tableau. Décrire un douar. Ya-Muchera. Enfants nus. Nous devons avoir fait douze lieues au moins. Si nos calculs ne nous trompent, nous devons être à vingt-quatre lieues de Constantine et n'en avoir plus que six ou huit à faire pour atteindre Batna. »

Batna, 26 février 1848, 9 h. du soir,
samedi.

« La dernière nuit n'a pas été meilleure que la précédente. L'air était frais, la tente mal fermée. Brisés de fatigue, nous avions pourtant grand besoin de repos. Nos hôtes nous quittent vers 8 heures. Les chiens continuent d'aboyer. Il est impossible, quelque raison qu'on ait de sortir, de mettre un pied hors de la tente sans attirer la meute furieuse à ses talons... Bruits singuliers. Les enfants, mal endormis, chuchotent. Les chèvres, enrhumées, toussent. Les chiens, activés par l'odeur de l'étranger, viennent flairer autour de la tente. Air toujours limpide. Pas de vent. Un demi-quart de lune dans le ciel semé d'étoiles.

« A 5 heures, Omar est éveillé, allume le feu, fait le café. Nous attendons le plein jour pour nous mettre en marche. Les troupeaux se répandent sur les plateaux.

(1) Le carnet de route contient en regard de ce texte un croquis sommaire du lieu.

« Troupeaux parqués. *Vie de patriarche.*

« Aussitôt levé, le soleil est chaud. Immense plaine aride qui doit être un marais pendant les pluies. Passage d'une rivière où le génie jette un pont.

« A 9 heures, halte aux *Fontaines-Chaudes*... Chaleur extrême. On se remet en route. Encore cinq lieues. Nous passons un petit plateau et redescendons dans une seconde plaine. Les montagnes changent d'aspect, se couvrent de végétations sombres, s'abaissent, quoique le sommet soit encore mâché de neiges. Peu à peu la plaine se rétrécit et ne forme plus qu'une vallée d'une lieue de large au plus. Puis le terrain se couvre de cèdres. Sol pierreux, inégal, traversé par des [*illisible*] desséchés. Aspect du nord triste, désolé, froid, sans majesté. Le vent s'élève. Soif très grande. Halte au bord d'un ruisseau. Deuxième halte au pied d'une ruine romaine (?).

« Une lieue plus loin, la plaine s'élargit de nouveau; nous gravissons des mamelons pierreux. Batna est devant nous. Nous tirons un aigle posé à cent pas...

« A gauche, à deux lieues dans l'est, dans la vallée parfaitement plate où la ville est bâtie, une masse de pierres carrées éclairées par le soleil : c'est *Lambessa.*

« Nous mettons pied à terre à l'entrée de la citadelle. Nous entrons dans Batna. Des soldats, des goumiers. Contraste avec les douars. Discordance pénible avec les impressions des jours précédents...

« Depuis le cou jusqu'aux jarrets, nous ne sommes qu'une douleur. Coup de soleil. Douce perspective d'une nuit passée dans un lit...

« Toujours du vent. Promenade autour de Batna. La neige fond sur la montagne. Rencontre d'un petit lion. Nous tirons des corbeaux. Un vautour se pose hors de portée. Nous le reconnaissons à sa tête chauve

et rose au soleil, ventre blanc. L'extrémité des ailes, quand il vole, se recourbe en l'air. Il peut avoir de six à sept pieds d'envergure. Nous le mesurons à la longueur des vaches au-dessus desquelles il se promène.

« 5 heures et demie. Revu le capitaine de Neveu. Accueil obligeant. Une heure. Arrivée de la mission de Tuggurt. Cortège magnifique. Chevarrier en Arabe (1). Arrivée du Marocain.

« M. de Neveu nous présente au colonel *Canrobert*. Accueil inespéré, chevaleresque. Le colonel nous invite à dîner. »

A Armand du Mesnil.

Biskra, 3 mars 1848, vendredi.

« Cher pauvre ami, j'ai reçu ce matin, en me levant, ta lettre, ta bien triste lettre du 19 dernier; jusque-là tu ne m'as rien dit de ta santé que je croyais bonne, et voilà que tout d'un coup je te vois frappé, malade, réellement malade, et tu es seul, et je m'éloigne encore de 60 ou 70 lieues de toi. Que faire, *me veux-tu?* J'ai passé cette journée dans une perplexité extrême...

« ... Nous sommes ici depuis hier, après un voyage magnifique : ces 60 lieues faites en huit jours, je n'ai pas le temps de t'en parler; après tant de nuits passées sous la tente, tant de journées de fatigue. La journée d'hier a été la plus rude : 15 ou 18 lieues, dont la moitié dans la montagne et onze heures de selle.

« Nous nous portons bien; c'est superbe; c'est inouï... Depuis El-Kantara, ce n'a été qu'un enchantement. »

(1) Chevarrier paraît avoir été le type du voyageur Vandell dans *Une année dans le Sahel*.

Saada (1).
Smala du scheik Si-Ahmet-bel-Hadj-Ben-Ganah (2),
9 mars 1848, mercredi.

« Départ de Biskra pour la smala du *scheik El-Arab*, en compagnie de M. Duvernoy, interprète du bureau arabe, et de *Ahmet-bel-Hadj*. Deux cavaliers d'escorte.

« Traversé *Sidi-Okba*. Reçus par le scheik. Collation sous les palmiers. Visite à la mosquée et sépulture de Sidi-Okba. Village populeux. Même construction que Biskra. Rues encombrées. Curiosité et émotion. Tout le monde se range et se lève sur notre passage.

« Arrivée à 4 heures à la smala d'Ahmet-bel-Hadj. La smala du scheik El-Arab à deux portées de fusil. Notre tente est préparée. Intérieur somptueux. Tapis. Trois lits couverts de riches tapis ou d'étoffes de soie. Oreiller en soie brochée d'or, en satin rouge et vert. *Diffa* abondante et recherchée. Le fils du scheik El-Arab

(1) Extraits du carnet de route d'Eugène Fromentin jusqu'au bas de la page 319.

(2) Sidi-Mohammed, neveu de Si-Ahmet-bel-Hadj-Ben-Gana et petit-neveu du scheik El-Arab, nous a raconté que son oncle et ses parents insistèrent vivement auprès de Fromentin pour l'empêcher d'entreprendre cette course dans le désert. Ils alléguaient le pays peu sûr et la fatigue du voyage. La volonté ferme du peintre eut raison de leur résistance. La chevauchée de Saada eut lieu à travers une contrée qui devait être, quelques mois après, le théâtre d'une insurrection meurtrière. Le siège de Zaatcha, oasis située une douzaine de lieues à l'ouest de Saada, a laissé dans la mémoire des Arabes de cruels souvenirs. Il fallut donc en 1848 la recommandation pressante du commandant de Saint-Germain, qui devait périr lui-même dans un combat, l'année suivante, pour que Si-Ahmet consentît à se charger d'Eugène Fromentin. La tradition s'est transmise jusqu'à nos jours dans ces tribus de l'ardeur avec laquelle ce Français, d'enveloppe si frêle, mena à bout cette fatigante expédition. Il ne laissa pas de faire, par le charme de sa nature, une impression durable sur ces populations accoutumées au rude contact avec nos soldats.

dîne avec nous. Silence, attitude pensive, attentions exquises de notre hôte.

« Belle nuit, froide. Rêves et réflexions sans nombre. 9 heures du soir. Souvenirs de France.... »

11 mars 1848.

« Journée unique dans notre voyage, et qui doit marquer dans tous nos souvenirs. On nous réveille à 6 heures. Le chameau portant la geffa est tout prêt devant la tente du scheik. Dessin. Un autre chameau blanc amené de la smala du scheik El-Arab. Nouveau dessin.

« On lève le camp (le scheik El-Arab en a donné l'ordre par écrit hier soir). En une demi-heure, les tentes sont abattues, roulées, les chameaux chargés, tout le matériel organisé pour le transport par la main seule des femmes. Les chevaux sont sellés. Les cavaliers, en grand costume, le fusil au poing, toutes les armes de luxe à la ceinture, montés sur des chevaux caparaçonnés de longues housses de soie de couleurs, attendent le signal du départ. Les deux smalas se mettent en marche en même temps. On nous donne deux chevaux avec selle arabe. Nous ouvrons la marche à côté de Si-Ahmet-bel-Hadj avec les deux fils du scheik El-Arab. Les cavaliers nous précèdent et nous suivent. Derrière et lentement, divisé par groupes, arrive l'immense convoi composé de sept cents chameaux, chargés ou libres, de femmes à pied, de serviteurs, d'enfants (au moins 1,000 personnes).

« Il est 9 heures environ. Le ciel et la plaine sont noyés dans une incomparable lumière.

« On arrive au bord de la rivière. Nous la passons des premiers. Elle est profondément encaissée entre des bords ombragés de tamarins. Nous mettons pied à terre

sur l'autre bord et nous nous asseyons près d'Ahmet pour assister avec lui, qui y préside, au passage de la caravane tout entière. Indescriptible défilé. Episodes sur épisodes. Chaque nouveau groupe est un tableau. Le passage se fait avec ordre, mais avec grand bruit. Cela dure une demi-heure au moins.

« Nous voici dans une nouvelle plaine pendant que le convoi s'achemine vers le nouveau campement. Les cavaliers font la fantasia.

« Nous hâtons le pas des chevaux et arrivons sur le lieu choisi pour la smala. C'est un terrain plat, sablonneux, sans la moindre aspérité, sillonné seulement par le passage des chameaux.

« On nous donne un second cavalier et nous allons faire visite au scheik Ahmet-Bey. Réception sous la tente. Diffa. Si-Ahmet y est convié. Il arrive au galop. Nous allons tous ensemble visiter à deux lieues dans le sud une oasis abandonnée. Impression entièrement nouvelle.

« Rencontre d'une caravane faisant halte qui vient de *Suf*. Au retour, on nous offre des dattes. Le scheik Si-Ahmet avec son frère, puis son fils, viennent au galop à notre rencontre. Hospitalité offerte. Nous ne pouvons l'accepter. Ils nous escortent longtemps. On se sépare. Nous nous séparons aussi de Ahmet-Bey. Nous rentrons au camp à la nuit. Souper. Si-Ahmet nous apporte des cadeaux. Promesse d'amitié durable. Emotion très vive. Attendrissement.

« Si-Ahmet porte aujourd'hui un burnous en drap gris-perle sur deux burnous blancs. Les bottes en maroquin jaune et un turban de cachemire jaune [*illisible*] de la corde de chameau. Physionomie intéressante des jeunes fils des scheiks.

« Projets. Rêveries sans fin. Vraie nuit du désert. Plénitude extraordinaire de l'esprit... »

En France, les événements politiques se précipitent : journées des 22 et 23 février, abdication de Louis-Philippe, formation du gouvernement provisoire et proclamation de la République.

A Armand du Mesnil.

Biskra, 13 mars 1848, lundi.

« Mes amis, pas de lettres, pas un mot d'aucun de vous; ce silence en un pareil moment m'inquiète, m'effraie. Il est impossible que vous n'ayez pas pris les armes.

« J'ai cherché toute la soirée, dans tous les journaux, la liste des blessés et des morts, je n'en ai pas trouvé. Dieu veuille, mes amis, qu'il ne vous soit rien arrivé! Depuis vingt-quatre heures, notre vie est un cauchemar, un rêve; apprendre à six cents lieues de son pays de pareils événements, et comment! J'ai dévoré à la hâte tous les journaux, pêle-mêle, comme ils me sont tombés sous la main, car vous comprenez que tout le monde ici se les arrache. C'est à peine si je puis à présent suivre la marche extraordinaire de cette révolution opérée en moins d'un jour. Je ne raisonne pas, je ne réfléchis pas, je ne discute et ne prévois rien. Cette odeur de poudre apportée par ces bulletins précipités nous monte au cerveau; c'est aujourd'hui pour nous notre 24 février! Je ne vois qu'une bataille engagée pour la sainte cause, et je me souviens, mes amis, que nous nous étions promis de n'y point manquer, sans prévoir alors qu'elle dût se livrer si tôt, et je n'y étais pas! Et certainement, je le jure, j'aurais fait mon devoir.

« Il est impossible d'apprendre des événements plus extraordinaires dans une situation plus dramatique...

Notre place était à Paris. Qui l'aurait pressenti? Nous tournions le dos à la France, et cheminions de rêve en rêve à travers les paisibles solitudes de ce pays reculé. Nous étions sur la route de Batna pendant que le sang coulait dans Paris et que vous vous battiez peut-être à la barricade du faubourg Montmartre.

« Le jeudi 24 au soir, j'écrivais sur mon album au bivouac de Mélilla : « Sentiment profond de solitude et « de bien-être, nous sommes à cinq cent trente-deux lieues « de France; si les nôtres nous voyaient ici! »

« Et pendant que nous nous endormions dans cette égoïste satisfaction de nous-mêmes, que faisiez-vous, mes amis? L'avenir de notre pays se décidait, notre avenir à tous était mis en question!

« Je reçois, à la date du 4, une lettre de ma mère qui me supplie de revenir au plus tôt.

« Nous sommes l'un et l'autre dans de telles perplexités que nous nous abandonnons au hasard des événements qui peuvent bouleverser notre existence entière. »

Au même (1).

Biskra, vendredi, 17 mars 1848.

« Dieu soit loué! mes amis, chacun de vous a fait son devoir et vous êtes tous épargnés!...

« Vive la République! Vive M. de Lamartine! Où en êtes-vous maintenant? Où en sont les affaires? Ah! s'il y avait la poste d'ici à Philippeville! Il faut attendre encore, nous ne pouvons partir tout de suite...

« Oui, nous regretterons toujours de n'avoir pas été

(1) Des fragments de cette lettre ont été insérés dans le texte de Ph. Burty qui accompagne les vingt-cinq dessins de Fromentin gravés par Montefiore. (Paris-Londres, Librairie de l'Art, 1877.

témoins de ce glorieux moment; mais peut-on rester témoin impassible de la lutte? Ah! mes amis, que de choses nouvelles quand nous nous reverrons!

« Voici comment nous avons appris ces nouvelles : un dimanche, il y aura quinze jours après-demain, il y avait revue, revue dont nous ignorions, dont tout le monde ignorait le véritable objet. La revue passée, la petite garnison de Biskra se forme en carré, on appelle les officiers au centre, on nous invite à y entrer aussi; qu'est-ce que cela veut dire? Le commandant de Saint-Germain tire de sa poche une double pancarte et lit deux proclamations datées d'Alger annonçant l'abdication du roi et la régence aux mains de la duchesse d'Orléans. Vive la France! L'émotion fut profonde, inattendue.

« Voyez la situation : ce petit bataillon relégué aux avant-postes de l'armée d'Afrique, à trente lieues de Batna, sur la limite du désert inconnu, insoumis, sans bornes, criant vive la France! aux échos du Sahara, et ces quelques résidents français, trois ou quatre (nous deux compris), apprenant ainsi les destinées changées de la dynastie, peut-être de la France. Nous n'en savions pas davantage, les nouvelles ne dépassaient pas le 24, à midi, je crois.

« Dix jours après, n'ayant rien appris de nouveau encore, nous revenions tous deux, escortés de cavaliers arabes, d'une course de cinq jours dans le sud au milieu des tribus sahariennes. Nous étions à six lieues encore de Biskra, nous allions entrer dans la petite oasis de Sidi-Okba, quand un cavalier du goum vient à notre rencontre au galop, tenant à la main un paquet cacheté et timbré du gouverneur (1). Il y avait une lettre de

(1) Voir *Une Année dans le Sahel*, 9e édit., p. 181.

M. de Saint-Germain et un exemplaire imprimé du *Courrier* de Philippeville. Cet exemplaire portait en tête : Actes officiels du gouvernement provisoire *républicain;* le titre était en grosses lettres, il me sauta aux yeux, je n'en lus pas davantage; je poussai un cri vers Auguste et lui montrai du doigt ces caractères saisissants. Nous entrions dans Sidi-Okba. Pendant que les chevaux soufflaient et qu'on nous apportait la diffa, nous lûmes dans un enclos planté de palmiers les détails de l'événement qui venait de bouleverser notre pays.

« Nous avons failli partir le lendemain, mais plusieurs raisons nous ont retenus et nous retiennent encore pour quelques jours ici. Notre place est à Paris, nous le savons, mais on ne fait pas d'aussi longs trajets comme on le voudrait...

« ...Je reçois ce matin une lettre de ma mère qui me rappelle à grands cris. Je viens de lui écrire, et tout en promettant de partir le plus tôt possible pour la France, je lui expose que ces événements ne changent rien à la situation, à la tranquillité, à la sûreté de ce pays; que les événements étant accomplis maintenant, il faut espérer que notre présence au pays n'est pas urgente..., mais je vois bien qu'elle n'aura de repos que lorsqu'elle me tiendra sous sa main.

« C'est une honte que cet empressement, que cette ardeur à la curée des places et des emplois : le désintéressement est-il donc si rare?

« C'est une position extraordinaire que la nôtre, une agitation au milieu de cette nature si calme, de ces populations indifférentes à tout, de cette double solitude également sensible, une agitation dont vous n'avez pas idée. Le travail marche à travers ces préoccupations, ces inquiétudes, ces diversions continuelles...

« Tu m'as quitté à Constantine, partant pour ce pays inconnu du sud, — rien depuis... Depuis j'ai fait soixante lieues à dos de mulets, à travers des pays bien extraordinaires. J'ai pris des notes en route que je ne puis transcrire faute de temps. Le troisième jour au soir, nous couchions à Batna, le sixième au soir, nous débouchions par le pont *El-Kantara*. (Retiens ces noms, ce sera le rendez-vous de tous mes souvenirs, et quand nous causerons de l'Afrique ensemble, je te mènerai sur ce pont) (1).

« La plaine ou la vallée qu'on suit pendant cinq ou six lieues avant d'arriver au pont est un chaos effroyable de pierres. Les montagnes fort élevées, à droite, et d'une ligne superbe, moins élevées à gauche et taillées carrément en forme de tables, ne sont plus que de la roche vive. Le sol est une poussière de pierres, silex ou calcaires. On dirait aux vives cassures, aux arêtes tranchantes des montagnes, qu'une secousse quelconque les a séparées l'une de l'autre et que ce sont les éclats de la roche, réduits en poudre par le temps, par le soleil ou par les eaux, qui pavent aujourd'hui les bas terrains de la vallée. Pas une herbe, pas une mousse; le soleil a des réverbérations incroyables; de loin, on aperçoit à gauche une étroite coupure dans la montagne. Cette échancrure, assez large au sommet, se rétrécit graduellement jusqu'à la base; c'est par là que la rivière *El-Kantara* entre dans la première vallée du désert : cette porte est la porte du Sahara. On prétend que jamais les vents rigoureux du Tell, que jamais la pluie n'a passé le seuil de ce royaume inviolable du soleil et des chaleurs torrides.

« C'est à cet endroit même et sur la rivière qu'est bâti

(1) Voir *Un Eté dans le Sahara*, 12e édit., p. 4.

le pont romain *El-Kantara* qui donne son nom à l'oasis, au village et à la rivière. On arrive par de larges circuits, le chemin devient de plus en plus difficile, à la fin; le sentier pratiqué entre les rochers et la rivière par le pas sûr des mulets et des chameaux devient tellement étroit, tellement accidenté, qu'il semble impossible d'atteindre au pont. Les rochers à pic vous menacent de leur masse énorme de 800 pieds de hauteur. Un homme est une fourmi. On tourne encore, on atteint une rampe dallée de pierres antiques, on est sur le pont à l'entrée de la gorge. La gorge a 100 mètres de long tout au plus; humide, obscure, étroite à la hauteur du pont, elle s'élargit, s'évase; devant vous, dans l'espace compris entre les parois de la montagne, vous voyez une masse compacte d'un vert sombre, froid, sobre, dominée par quelques aigrettes plus élevées; vous reconnaissez des palmiers, un bois de palmiers, quarante-huit mille palmiers embrassés presque d'un coup d'œil et nageant dans un air bleu fluide, pailleté par le soleil couchant d'étincelles de feu.

« Le docteur qui était avec nous et qui pour la seconde fois de sa vie passait ce pont célèbre, arrêta son cheval et salua. Nous redescendîmes une rampe assez rapide, nous étions dans l'oasis d'El-Kantara.

« Je ne puis continuer; cette soirée, mes amis, je vous souhaiterais de l'avoir passée avec nous. Il me faudrait des volumes.

« Le lendemain, septième jour de notre voyage, à 5 heures du soir, après une étape de dix-huit lieues, dont huit environ dans des sentiers de chèvres, nous atteignions le sommet des derniers mamelons qui bordent le désert. Une mince ligne sombre s'étendait en face de nous sur une longueur d'une lieue, c'était Biskra; à gauche et six lieues plus loin, une autre ligne plus

courte, perdue dans les vapeurs, c'était l'oasis de Sidi-Okba que nous avons visitée depuis (1). Enfin, au delà et dans toute la largeur de l'horizon une ligne raide, à peine amollie par les vapeurs de l'extrême distance, grise, nuancée par le brouillard, exactement uniforme comme la mer, moins la couleur : c'était le désert.

« Auguste et moi nous arrêtâmes un moment devant cette première et singulière vision, puis nous remîmes nos mulets au petit trot et une heure après nous entrions par les palmiers dans les rues étroites et singulières de ce pittoresque village bâti en boue, le principal et le plus important des sept villages qui composent l'oasis de Biskra.

« Nous sommes logés à la citadelle (il n'y a pas moyen de se loger ailleurs), dans des chambres affectées, par le commandant de Saint-Germain, aux voyageurs de distinction. Nous mangeons à sa table et vivons entièrement avec lui. Toute la population militaire, artillerie, génie, infanterie, administration, bureau arabe, gouverneur et officiers, est concentrée dans cette vaste casbah bâtie sur l'emplacement agrandi de l'ancienne, au centre du village arabe et avec des briques en boue cuite comme toutes les autres constructions sahariennes. Tu vois que la citadelle sert aussi de fondouk aux voyageurs. Le commandant a toujours à sa table au moins deux ou trois officiers et autant de voyageurs.

« Mais avez-vous le cœur de me lire? J'écris comme à des esprits calmes et disposés encore à s'amuser de récits de voyages. En vérité, vous devez voir au désordre de ma lettre, que je n'ai pas l'esprit beaucoup plus calme que vous ne devez l'avoir. Je ne vous parle pas du séjour que nous venons de faire dans une tribu saha-

(1) Voir *Sahel*, 9e édit., p. 180.

rienne, à dix lieues dans le sud, chez notre bien regrettable ami le scheik *Si-Ahmet-bel-hadj-ben-Ganah;* ce sont des jours uniques. Je ne veux pas déflorer ce sujet qui mériterait un récit religieux, c'est certainement la fleur, la perle fine de nos souvenirs (1).

Ah! cher ami! cher pauvre ami, toi qui mets un point d'exclamation après Sidi-Madoni! cher ami, que n'as-tu passé avec nous ces soirées silencieuses, sous la tente en laine noire, au centre du grand douar nomade, notre hôte à côté de nous, la porte de la tente ouverte au levant sur l'interminable horizon du désert, pendant que le soleil se couchait sur l'autre horizon sans bornes aussi et que les longs troupeaux de chameaux défilaient sur le ciel rouge! J'ai des dessins, des croquis et des notes de tous ces lieux-là. Nous avons aussi des cadeaux de notre ami Si-Ahmet qui nous seront des reliques.

« Je t'ai mis de moitié, pauvre cher, pendant ces jours-là dans bien des projets, dans bien des rêves. Si les événements politiques de la France ne donnent pas à notre existence une direction imprévue, si l'Afrique demeure entre nos mains, nous reverrons, il faut que nous revoyions ensemble Si-Ahmet. Maintenant, nous disait-il, — et je le crois, — Auguste, moi et lui, nous sommes plus qu'*amis*. J'aurais pleuré quand je lui ai serré la main pour la dernière fois.

« Il était sur le seuil de la tente quand nous sommes montés à cheval, sa figure toujours grave, toujours pâle, incomparablement douce. Il nous suivit longtemps de l'œil, et nous fit encore à toute distance un adieu de la main.

« Deux heures après, sous le charme encore de cette séparation, des souvenirs de la veille, de cette solitude,

(1) Voir *Sahel*, 9e édit., p. 181-182.

de cette paix, de cette indépendance unique, en plein désert, un cavalier nous apportait de Biskra la dépêche qui nous apprenait que la France était bouleversée.

« Nous travaillons raide, raide. Enfin, enfin, j'aurai, nous aurons quelque chose et je sais que je fais des progrès et que de retour à Paris je tirerai parti de mes souvenirs autant que de mes dessins. Je tombe de fatigue; à demain pour fermer ma lettre, mes amis.

« Je t'envoie deux bouts de lettres commencées, ce n'est rien, ce sont des jalons. Mais ta santé, ta santé. Ah! j'aurai besoin d'expier ce voyage!

« Oui, pauvre, pauvre Emile! ç'a été un de mes premiers mots à Auguste, sous les palmiers mêmes de Sidi-Okba; ce souvenir, ce regret amer m'est revenu. Pauvre ami! un mois plus tard il se serait endormi comme Siméon : « Et maintenant, Seigneur, je puis mourir. »

« Adieu, adieu; Auguste dort depuis longtemps. Vent du sud, le ciel est couvert d'un brouillard de sable, la lune est à demi voilée.

« Je travaille un peu en désespéré; avoir tant attendu, être venu si loin chercher le soleil, le trouver et se voir rappeler, arracher de ce pays!

« Adieu, adieu, à demain! »

« *Même jour, 4 heures et demie.* — Nous venons d'assister à une solennité qui nous a remué l'âme. La nouvelle officielle de l'établissement de la République en France est arrivée ce matin, on vient de la proclamer devant les troupes réunies.

« Le carré s'est formé sur le champ de manœuvre; c'est une vaste esplanade, au centre de laquelle est bâtie la citadelle, entourée d'une ceinture indéfinie de palmiers. Toute la garnison complète ne forme pas plus de cinq cents hommes. Il y avait, en outre, douze spahis

indigènes, et pour toute artillerie, une petite pièce de campagne, attelée de mulets. Aux cris de *Vive la République!* cris perdus dans l'immense terrain, le drapeau tricolore, cousu ce matin chez le commandant, s'est élevé sur la citadelle et la petite pièce a appuyé les trois couleurs de vingt et un coups.

« Auguste, moi et un voyageur arrivé hier de l'intérieur, nous représentions toute la population civile française du pays. Une centaine d'Arabes, groupés sur les mamelons, assistaient à ce modeste spectacle, sans en comprendre la grandeur. »

Au même.

Biskra, 2 avril 1848, dimanche soir.

« Cher ami!... Je regrette que tu n'aies pas eu le temps de m'écrire plus longuement, nous sommes avides de détails : comment vivez-vous, comment vit-on à Paris? Nous n'avons aucune idée de cette agitation. Que de changements à notre retour? Je ne comprends plus rien à rien; j'éprouve une admiration mêlée d'inquiétude, et je ne sais quelle faiblesse encore qui me fait savourer le repos dont nous jouissons ici avec une égoïste complaisance.

« Notre paisible intérieur serait-il changé? La République va-t-elle envahir notre petit ménage et nous arracher à nos régulières habitudes? Je lis vos récits comme une histoire héroïque d'un autre temps. Je ne puis croire à de pareils bouleversements à voir l'immutabilité de tout ce qui m'entoure. Pardonne-moi ces lâchetés, cher ami, jamais je ne me suis senti pris d'un tel amour pour le repos; et la concorde, propice au paisible travail de l'esprit, me paraît, aujourd'hui surtout, un des biens

les plus précieux de la terre. C'est le fruit de ce long séjour hors de France et des préoccupations solitaires : je fais un rêve et j'ai peur du réveil.

« *Je suis plus peintre que jamais.* La paix du désert est entrée dans mon esprit. Je te dois ces aveux et je te les fais, dussé-je vous paraître indigne de vous. A pareille distance, en pareils lieux, je crois que tu ne sentirais pas autrement, tu ne saurais imaginer cet effet des lieux sans les connaître.

« Je te reviendrai tel que tu m'as connu, passionné pour tout ce qui est juste autant que pour le beau; je me crois capable de dévouement actif, il se peut que l'occasion s'offre à moi de l'éprouver. Je crois du devoir de tout honnête homme de concourir dans la mesure de ses forces et de son intelligence au triomphe des idées que vous avez enfin exhumées, au maintien des libertés que vous avez conquises, au maintien de l'ordre s'il était menacé. Je mettrai certainement ma personne à la disposition de la République et du pays, je ferai mon devoir de citoyen aussi bien que personne; mais je n'en emporterai pas moins du pays que je vais quitter ce profond regret de ne pouvoir vivre selon mon cœur dans un oubli complet des passions grandes et petites qui font tant de mal au monde pour le mener à un bien inconnu. Ceci peut être contradictoire à des opinions que j'ai eues, que j'ai soutenues, que je soutiendrai peut-être encore quand je rentrerai dans la vie sociale et que je reprendrai cette autre moitié des sentiments humains que j'ai momentanément abdiquée. Aussi, n'en préjuge et n'en conclus rien. Prends-le pour un rêve et rien de plus.

« Je te le répète, je rêve une existence chimérique sans doute, impossible, coupable à certains points de vue en ce qu'elle est pleine d'égoïsme et peut-être de

lâcheté. Mais que veux-tu rêver autre chose devant ce pacifique horizon du désert?

« Si jamais des événements nous éloignent de France, si jamais l'ennui, le dégoût des choses et des hommes, la lassitude ou les nécessités, — tout est possible, tout est à prévoir en ce moment, — nous obligent à chercher un refuge ailleurs, c'est ici que nous viendrons. Il y a un mois que je caresse et que je nourris ce projet que les événemen s survenus depuis n'ont en rien détruit : une amitié, une famille unie, l'existence la plus simple du monde dans un des pays les plus cléments pour l'homme.

« J'ai passé des heures bien douces, des moments inouïs, dont le souvenir me paraîtra incroyable, quand je serai rentré dans ce tumulte de France, comme aujourd'hui, mes amis, ce prodigieux mouvement de notre pays n'entre qu'à demi dans ma pensée habituée à la paix et au silence.

« Je vis hors des lieux, hors du temps; chaque courrier de France me cause une secousse douloureuse en me rappelant des souvenirs, des devoirs, des intérêts. Dans ces moments d'oubli dont je parle, et c'est là ma vie depuis un mois surtout, si je pouvais enlever de France et transporter ici ma famille et toi et ceux qui me sont le plus chers, je me coucherais sur le sable chaud du désert et ne demanderais plus rien à la Providence pour combler ma vie.

« On me rappelle anxieusement de chez moi; j'ai reçu encore une lettre de Charles qui croit nécessaire d'appuyer de raisonnements les prières de ma mère et l'injonction formelle de mon père. Je ne puis encore fixer l'époque précise de notre retour en France, car nous reviendrons à petite journée et ne laisserons rien échapper de la route, ce qui serait une folie.

« Voici quel doit être à peu près notre itinéraire :

En quittant Biskra nous irons à vingt-cinq lieues sud-ouest dans le *Hodna* (voir sur la carte) faire une visite au grand scheik *Si-Mokrane* et passer quelques jours sous sa tente, de manière à avoir une idée complète du Sahara et du cercle de Biskra. De là nous nous rabattrons sur *El-Kantara* où nous passerons au moins quarante-huit heures; d'El-Kantara à Batna nous suivrons la route ordinaire de Constantine.

« Nous la quitterons à Batna pour incliner dans l'est en passant par Lambessa et ne la reprendrons qu'à la dernière étape de Mélilla. Nous ferons à Constantine quelques dessins de rigueur. Il est probable que nous ne retournerons pas à Alger et que nous prendrons le paquebot direct de Philippeville à Marseille.

« Nous quitterons Biskra dans huit ou neuf jours, je ne sais plus d'où je t'écrirai...

« Notre projet de publication est en bonne voie d'exécution. Si les circonstances ne s'y opposent pas à Paris, il aura lieu; nous aurons les éléments qu'il nous faut, à peu de chose près.

« Le temps nous seconde, la chaleur est tolérable et ne dépasse pas 28 degrés. Que de richesses, si depuis cinq mois le travail avait été comme il va maintenant! C'est, je t'assure, étonnant ce que nous avons fait au milieu de déplacements continuels, en défalquant les jours de route.

« J'estime que nous avons encore un mois de travail, il y a espoir de beaucoup amasser.

« Songe que nous avons *El-Kantara*, *Lambessa*, la route de *Constantine*, Constantine et peut-être *Mila*. Je ne compte pas beaucoup sur le *Hodna*, sinon pour des détails de douars arabes. Jamais je n'avais plus vécu dans mon travail.

« Nous arrivons d'une course dans les oasis du sud-

ouest (dix lieues de Biskra) où nous avons passé six jours. Nous avons visité des lieux dont le nom ne se trouvait que sur des cartes très détaillées, mais que je cite parce que chacun de ces lieux aura probablement une place dans notre album : *Bouchagroun, Lichana, Tolga, Farfar.* Ce sont des villages entourés de palmiers à peu près comme Biskra, mais plus agglomérés, et plus primitifs encore, car on voit, à l'étonnement des habitants pour le costume franc, que bien peu d'Européens les ont visités. Nous avons vécu, chez les scheiks, de la vie arabe à laquelle nous sommes maintenant habitués. Je renonce encore à te parler de ce voyage qui demanderait des volumes; tu ne perdras rien, sois-en sûr.

« C'est bien beau, bien curieux; nos dessins seront des notes. Quelles journées, quel peuple, quelle beauté, mon Dieu!

« Nous sommes revenus à chameau, il faut essayer de toutes les montures, c'est une habitude à prendre et quoi qu'on en dise il n'y a pas de mal de mer à craindre. Nous avons fredonné le *Désert* de Félicien David, au pas mesuré de nos hautes montures. Le temps était d'une pureté extrême, le désert s'étendait à perte de vue tout tacheté de marques brunes, qui sont des oasis, et de plaques scintillantes qu'on prendrait pour des lacs, et qui sont des sables ou des *Sebkha*, lacs salés desséchés. Les souvenirs deviendront extraordinaires, et si jamais je les écris ils prendront la forme littéraire, ils valent qu'on les exprime avec soin.

« Jamais je n'ai eu l'esprit plus sec et cependant plus rempli d'images, de visions, d'émotions merveilleuses.

« Cher, cher ami, mon travail, vraiment opiniâtre, m'empêche d'écrire, il faut m'excuser. Je n'ai ni sang-froid, ni abondance d'idées la plume à la main... »

Au même.

Biskra, 16 avril 1848, dimanche.

« Cher ami,

« Nous quittons demain Biskra.

« Nous partons à midi pour le *Hodna*, nous serons dans quatre ou cinq jours à *El-Kantara*, dans huit à *Batna*, dans quinze à Constantine ou à Philippeville. Je ne m'appartiens plus, la peur nous prend tous ici et je crois que je ne m'arrêterai plus en route...

« Je ne sais, cher, cher ami, si je repasserai par Paris; les instances, les injonctions de ma famille sont formelles. Ce serait un *immense chagrin*; tu ne saurais croire, cher ami, *le besoin que j'ai de te voir*, de t'embrasser, toi, ta mère, vous tous. Encore une secousse atroce, je sortais d'un délire de quelques jours. Le commandant de Saint-Germain a quitté Biskra il y a trois jours pour rejoindre à trente lieues d'ici (nord-ouest) la colonne du colonel Canrobert partie de Batna. Il nous attend à Barika (vingt-cinq lieues ouest) chez Si-Mokrane. Nous reviendrons à Batna, soit avec la colonne, soit avec une escorte. Le pays n'est plus aussi sûr qu'il y a deux mois. On se tient sur ses gardes; ces démonstrations militaires en sont une preuve, *mais silence absolu!* et ne conçois aucune inquiétude, *on répond de nous.*

« Nous avons travaillé, mais j'ai la mort dans l'âme en quittant ce prodigieux pays. Si peu, si peu, pour tant de beauté! J'emporte des souvenirs qui vaudront mieux que mes notes. Dans quel état retrouverons-nous la France et vous tous? Que la Providence veille sur tous ceux qui nous sont chers!

« J'ai un désir, plus qu'un désir : il faut, si cela se

peut, qu'au cas où je n'irais pas tout de suite à Paris, tu viennes à La Rochelle auprès de moi. Il le faut; songe au malheur de vivre séparés encore en France après ce long éloignement. Je ne demande à Dieu qu'une chose, c'est de nous trouver tous réunis un jour prochain, et si des malheurs nous menacent, de les subir ensemble.

« Je te presse sur mon cœur, cher tendre ami, et t'embrasse en frère. »

Au même.

Au camp de Barika, 20 avril 1848,
10 h. du matin.

« Cher ami, nous nous portons bien. Partis de Biskra le 17 à midi, nous sommes arrivés à l'*Outaya* à 4 heures; nous y avons campé. Le 18, à 3 heures du matin, nous étions à cheval avec un goum de 20 cavaliers d'escorte; nous ne sommes arrivés qu'à 4 heures et demie, après treize heures pleines de marche, à la smala de Si-Mokrane, au bord de l'oued *Barika*. Hier 19, à 7 heures, nous étions à cheval et nous partions avec tous les goums réunis, formant un effectif magnifique de 600 cavaliers, à la rencontre de la colonne du colonel Canrobert.

« Nous avons rejoint la colonne et le commandant de Saint-Germain à midi seulement, à six lieues nord. Fantasia immense.

« La colonne est campée à une portée de fusil de la smala. Nous y avons dîné chez le commandant des zouaves, M. Bourbaki...

« ...Nous voyagerons avec la colonne, nous serons dans cinq jours à El-Kantara. La smala compte 300 ou 400 tentes. Le pays est tranquille. La colonne a fait une razzia de peu d'importance et une quinzaine de prisonniers qu'on garde au milieu du camp.

« Hier soir, à 8 heures, les spahis ont filé à la sourdine pour je ne sais quelle opération, une capture sans doute. Ils ne sont pas encore de retour. On a besoin de ces démonstrations, il y a du feu sous la cendre.

« En venant de l'*Outaya* ici, nous avons fait la police de la route et désarmé dans la montagne trois ou quatre Arabes suspects... »

Fromentin, rappelé par ses parents, à bout de ressources et hors d'état de continuer avec fruit, dans une région troublée, son voyage d'artiste, reprend à regret le chemin de la France. Il passe la première semaine de mai à Constantine. Il se rend de là à Alger, d'où il s'embarque le 19 pour Marseille.

Il va trouver le pays fort agité. A Paris, de fréquentes manifestations dans la rue. L'Assemblée nationale constituante a failli être balayée le 5 mai par une tourmente révolutionnaire. Les événements de juin se préparent.

C'est pour Eugène un pénible réveil. Sa correspondance trahit le désarroi de son esprit.

A Armand du Mesnil.

Marseille, 23 mai 1848.

« Cher ami, nous voici sur la terre de France. — Pauvre France! — et je ne vais pas à Paris!... Je suis au désespoir. J'étais résolu coûte que coûte, et malgré les injonctions formelles de ma famille, à courir au moins vous embrasser, vous voir tous, ne fût-ce qu'un jour et rentrer après m'ensevelir, puisque l'on m'y force, dans mon trou. La lettre de ma mère, à la date du 19, que je trouve à l'instant à la poste, est telle que je ne puis

m'empêcher d'obéir à des prières devenues *sanglots*.

« C'est un sacrifice extrême que je fais à sa tendresse; elle doit le comprendre, si elle sait à quel point vous m'êtes chers, ta mère et toi et vous tous, mes amis. Ainsi, ce n'est pas assez de huit mois d'un éloignement pareil, il faut encore vivre séparés à cent lieues l'un de l'autre, et dans quels moments?

« Je t'écris sans savoir quoi; je débarque, j'ai le roulis de la mer dans les jambes. Je viens de lire les journaux du 20, je sais l'histoire du 15 (1). J'appartiens encore à moitié à l'enchantement des lieux que je quitte.

« Nous avons débarqué hier à minuit, après une traversée de soixante heures, la plus mauvaise que nous ayons faite encore...

« ...Une misère extrême : j'ai vécu de galettes arabes, achetées et mangées honteusement dans les rues désertes de la haute ville, et de café maure.

« Ce retour précipité ne m'a laissé dans l'esprit qu'une grande confusion. Au milieu de tous ces voyages, de tous ces soins et de beaucoup de soucis, j'ai travaillé, occupant les minutes, je puis dire. Je rentre, la tête pleine de choses en fusion : à quoi bon, maintenant? Je ne sais que croire, qu'adopter, que penser, encore moins que résoudre...

« ...J'emporte avec moi ma boîte, mes couleurs; je vais m'enfouir dans le paradis de mes rêves et je veux rester sourd à tout, car tout cela m'épouvante et tout ce que j'apprends, tout ce que je vois, ne fait que me remplir le cœur de ténèbres et démolir toutes mes croyances.

« Je ne sais ce qu'on va faire de moi. Je vais opposer à toutes les exigences diversement hostiles qui vont

(1) La Constituante assiégée par le peuple dans la salle de ses délibérations.

m'assaillir, aux entraînements, aux diversions, aux contraintes, à tout, en un mot, ce qui viendra du dedans et du dehors, la muette obstination de mes souvenirs, de mes rêves. Je veux du fond de ma solitude retourner vivre au pays pacifique d'où je viens...

« Je pars après-demain...

« Biskra! voilà cinq cents lieues tout à l'heure que je fais, sans conscience de moi, lisant les journaux, faisant des adieux, absorbant la substance de ce pays tant regretté, griffonnant des dessins avec la rapidité de notes écrites, me cramponnant à tout avec désespoir et entraîné, malgré moi, vers la France, par des forces douloureuses. Les deux traversées que je viens de faire coup sur coup, sans être malade pourtant, n'ont été, au moral, qu'un long évanouissement.

« Adieu, je vous embrasse tous, tous du fond de mon cœur.

« EUGÈNE. »

Au même.

Lafond, samedi soir, 3 juin 1848.

« Ah! pauvre cher ami, que je t'ai fait du mal et à moi aussi! Tu m'as entendu déjà, tu m'as jugé! Je n'échappe pas au reproche de faiblesse et j'en reste coupable tout en étant victime, mais j'en ai repoussé d'autres. Je te le dis encore, ces tendresses m'ont accablé de douleur, ce que je dis à ta mère est écrit la main sur le cœur. J'effleure un point, celui de la raison d'argent qui, pourtant, a été grave, car c'est peut-être cette raison-là qui m'a décidé. Plaignez-moi de cette faiblesse qui est ma croix, mais il est bien difficile de reprendre en un jour le terrain perdu depuis dix ou quinze ans.

« Quant à la résignation que tu croyais (j'y reviens avec toi), quant à cette défaillance du peintre, jamais, jamais! Si tu m'avais suivi depuis quatre mois, si tu savais l'énergie véritable, je puis le dire, la ténacité au travail, la vigilance que j'ai déployées dans cette dernière partie de mon voyage, si tu me voyais surtout en ce moment, tu n'aurais pas cette alarme. Crois-le bien, cher ami, quoi qu'on fasse, quoi qu'on entreprenne, je suis peintre par la volonté de Celui qui m'a fait le cœur de cette manière et je ne pourrais (le voudrais-je) me soustraire à cette nécessité de ma nature, à ces conditions de ma destinée. Jamais je n'ai été plus peintre, tu le verras bien et tu m'en accuseras trop souvent. Tu veux que j'abdique au moment où je me sens un peu maître de moi? Allons donc, où as-tu vu cela? Tu ne m'as pas compris, j'étais triste, profondément atterré en t'écrivant. Je retrouvais à mon pied ce lourd boulet que j'avais secoué depuis huit mois, je sentais se tendre de nouveau cette chaîne de la tyrannie domestique, cette chaîne que je n'ai pas le courage de rompre parce qu'elle tient au cœur de ma pauvre mère...

« Je vais, aussitôt ma correspondance achevée, me mettre à reprendre, à partir de janvier, le récit de mon voyage. Il te sera adressé, je le ferai pour nous, sauf à en tirer parti de la façon qu'on pourra si l'occasion s'en offre.

« J'ai fait décidément un bien beau voyage, cher ami, bien curieux, bien senti. Je me sens positivement, chose qui jamais ne m'était arrivée, un certain fonds d'idées et d'impressions nouvelles en moi. Je le sens, j'en dispose et je m'aperçois, à la façon dont j'intéresse mon auditoire, que je pourrais, la plume à la main, amuser peut-être et instruire quelques lecteurs; nous verrons. Arrive, arrive, que nous dépouillions ensemble mes

richesses et que nous en tirions ce qu'il y a de bon.

« J'ai mille projets; j'ai toujours le crayon à la main, et tout cela se grossit, se complète. Il y a un trop-plein de souvenirs qui va déborder pendant quelque temps sous mille formes : notes, récits, aquarelles, dessins, esquisses. J'attendrai le sang-froid pour entreprendre une œuvre; je suis trop tiraillé de tous les côtés en ce moment.

« La ville est calme, la politique y dégénère en commérages. Je ne te parle de rien ce soir, je n'aime pas mon cœur; hier soir j'aurais été en veine.

« Arrive, arrive, je t'en conjure, réponds-moi vite... »

« *De La Rochelle, dimanche midi.* — Cher ami, la fièvre me prend; je l'attribue à ce changement si brusque de température et de climat, ça ne sera rien. »

A Mme Emile Beltrémieux.

Lafond,
dimanche matin, 4 juin 1848.

« Chère madame Thérèse, votre lettre m'a fait un bien et un mal infinis. Vos reproches sont justes, vos craintes ne le sont pas. Je ne serais pas libre de changer ma nature qui s'est prononcée et de comprimer le développement naturel de mon esprit. Mon cœur est à ma mère et à mes amis, ma vie est au travail; rien ne l'en distraira. Vous ne jugez pas les dispositions où je me trouve : je ne rêve plus, je ne contemple plus, je sens, je sens vivement; incessamment, j'absorbe par les yeux des impressions nouvelles; mes souvenirs récents m'obsèdent. Les regrets amers, anciens ou nouveaux, dont mon passé est plein, me sont un aiguillon, non un dissolvant.

Deux voix également aimées, également saintes aujourd'hui, sortent de cette terre du pays pour me crier courage, l'une au nom d'une amitié virile et d'une vie exemplaire, l'autre au nom d'un amour vigilant et ambitieux pour moi (1). Je ne me flatterai pas d'être devenu un *homme*, j'ai peur de rester longtemps enfant par le caractère; mais que voulez-vous, je perdrais peut-être une force indispensable, en en gagnant d'autres.

« Si, par hasard, ce que je ne prévois pas, je rencontrais ici des obstacles que rien encore ne m'annonce, je saurais les lever par la fermeté, par la violence ou par la ruse. J'ai traversé des moments plus difficiles. J'ai voulu être peintre pendant trois ans, où je ne l'étais pas encore; je le serai, parbleu bien, maintenant que je le suis devenu, je le crois. Je n'ai plus rien à discuter, je n'ai plus rien à résoudre; ce n'est plus un parti à prendre; aussi, je vous le jure, vos encouragements unanimes, mes amis, étaient superflus.

« *Ma vie de peintre, par et pour la peinture, ma vie à Paris par conséquent, est un fait accompli contre lequel rien ne peut prévaloir, et rien ne prévaudra.*

« Je ne dirai pas que ma voie dans l'art soit bien trouvée, mais du moins j'ai sous la main, j'ai dans la tête des matériaux en abondance; je n'irai plus au hasard errer dans des inventions sans consistance, infirmes, en dehors des réalités. Je viens de faire un admirable voyage. Il m'était à peu près impossible de mieux employer les derniers mois de beau temps que je ne l'ai fait. Je vis dans mes souvenirs et dans un éblouissement qui m'empêchera d'ici quelque temps de bien juger ce qui se passe autour de moi.

« J'ai vu les vôtres une seule fois. J'ai franchi, la mort

(1) Il s'agit d'Emile Beltrémieux et de Madeleine.

dans l'âme, cette porte où la mort a passé. J'ai tout revu, et quand, toute la famille et moi, nous nous sommes trouvés assis dans le grand salon, près du canapé, j'ai vu, j'ai senti enfin cette place vacante et nous sommes restés, les larmes sur les joues, muets et sans nous rien dire.

« J'ai vu la chambre où *il* est mort. Les volets étaient fermés, le lit couvert, Gœthe et la Vénus impassibles sur leurs socles.

« ...Je ne vous dirai rien de plus, mon amie; ce qui s'est passé en moi de réel ou d'imaginaire, en ce moment bien court, est inexprimable...

« Je me tais sur *notre République*, je ne puis la juger je fais des vœux pour elle, j'ai battu des mains quand je l'ai vu paraître, mais les faits me dégoûtent, nous y reviendrons. J'ai notre devise commune écrite au fond du cœur, mais je ne porterai pas de cocarde; et je garderai mes croyances, mais je laisserai les hommes agir, sans prendre ouvertement parti pour ou contre, car je crois la plupart de ceux qui nous mènent *ni forts, ni honnêtes, ni convaincus*. J'en excepte un ou deux qui, j'en ai peur, ne sauveront pas le pays des mains des ambitieux ou des gredins.

« Je vous quitte, chère bonne amie, à bientôt, comptez sur moi. Vous êtes mon Emile. J'embrasse Paul. Je veux, entre nous deux, une amitié virile, vous m'en donnez l'exemple. Merci encore de votre lettre, je n'y réponds pas.

« Je ne me relis pas. Que toutes les lettres que je vais écrire dans ces jours-ci vous soient communes à tous! Encore adieu, je vous embrasse et suis à vous.

« EUGÈNE. »

A Paris, la situation se tend. Les ateliers nationaux viennent d'être dissous. Les boulevards, la Cité, se

hérissent de barricades. On s'y bat avec rage. Le 24, les troupes enlèvent aux insurgés les faubourgs Poissonnière et Saint-Denis. Le faubourg du Temple, le quartier du Panthéon sont pris d'assaut. Le 25, on bombarde le faubourg Saint-Antoine, l'archevêque de Paris tombe frappé à mort sur une barricade. Les garnisons et les gardes nationales de province sont mandées d'urgence à Paris. La Rochelle envoie à marches forcées son contingent. Eugène Fromentin brûle d'en faire partie, mais son frère Charles, plus âgé, plus robuste que lui, ayant revendiqué cet honneur, la mère retient à ses côtés son second fils dont elle vient d'être si longtemps séparée.

Eugène, à qui les nouvelles parviennent avec des réticences et des retards, tremble pour ses amis parisiens.

A Armand du Mesnil.

Lafond, lundi 26 juin 1848, soir.

« Que Dieu soit béni! cher, cher ami, le 24 tu n'avais rien, on te retenait à la maison, aura-t-on réussi? (1). Qu'es-tu devenu? Hier dimanche on s'est encore battu, nous le savons par les dépêches de ce matin.

« J'ai perdu mon sang en recevant votre lettre, chère bonne madame. Qu'à l'avenir et pendant ces jours cruels, *Armand ou Charles mettent eux-mêmes l'adresse à toutes les lettres qui me viendront de la maison*; ce sera m'épargner une seconde terrible.

« J'ai vu ta signature avant de rien voir, j'ai poussé un cri; ma mère, en larmes, mon père, béant, attendaient

(1) Du Mesnil prenait part à l'action rue La Fayette et rue du Faubourg-Saint-Denis.

ce cri de délivrance. Que Celui qui te protège et vous conserve à nous soit béni!

« Cette inquiétude est horrible; je ne sais où courir, où aller, où me réfugier, j'ai passé la journée à la fenêtre, attendant quoi? Stupéfié. Je compte sur une lettre pour demain. Charles est parti ce matin avec son petit détachement de braves gens; ils sont bien peu. Avant 5 heures ils passaient par le village même de Lafond, devant notre porte, escortés par la musique de la ligne et la moitié de la ville. On s'est séparé à l'angle de notre maison, au cri de : « Vive la République! » J'ai accompagné Charles à une demi-lieue; il t'emporte mon cœur. J'ai avalé bien des larmes et suis rentré dans mon atelier en chantant tout seul, en sanglotant le Chant des Girondins.

« J'apprends ce soir par un exprès qu'ils ont dû coucher à la Châtaigneraie, à dix-huit lieues d'ici; ils seront vendredi soir ou samedi à Paris.

« A demain, mes amis, il me semble que je vous embrasse tous d'une étreinte, et vous dispute au danger.

« Nos dépêches, affichées depuis ce matin, annoncent que le feu a cessé dans Paris et que les insurgés sont réduits ou dispersés dans les campagnes.

« Le détachement rochelais a couché hier plus loin qu'on ne l'avait dit. Ils ont des chariots et des relais. Si rien ne les retarde, ils seront ce soir à Saumur et après-demain à Paris.

« Ma fièvre a cédé, mais le moment me bouleverse.

« Adieu, tous, mes chers, mes bien-aimés; écrivez-moi, je vous en conjure. A vous tous, je vous embrasse et vous appartiens.

« EUGÈNE. »

L'insurrection vaincue, l'ordre est rétabli à Paris

avec le gouvernement du général Cavaignac. Mais la crise n'est pas conjurée. Le pays demeure anxieux, la vie nationale suspendue. Les artistes souffrent particulièrement de ce trouble social. « La peinture est oubliée, écrit Eugène à Bataillard (1), enfouie sous les décombres, mais elle en sortira avec le reste : c'est le moment pour moi de travailler et de me tenir prêt à tout événement... Si ces terribles secousses ne me rappelaient pas au sentiment poignant du pays que j'habite et des événements, je pourrais dire volontiers que je n'ai pas cessé de voyager, tant il y a eu peu d'interruption dans mon travail, et tant mes impressions sont vives et présentes... »

Et cependant, débarquer dans un pays en révolution, trembler pour ses amis, se retrouver aux prises avec les résistances de sa famille et les soucis de l'avenir, c'est trop à la fois. Eugène sent, d'ailleurs, en repassant le seuil de la maison paternelle, qu'il y revient plus étranger. Il subit des alternatives de confiance et de doute qui, dans sa solitude morale, exaspèrent sa détresse jusqu'à la désespérance.

A Armand du Mesnil.

La Rochelle, lundi, juillet 1848.

« Cher ami, je suis depuis quelques jours dans de si mauvaises dispositions que je n'ai pas eu le cœur de t'écrire; je te vois inquiet de moi et je souffre encore davantage que ma pauvre vie, qui m'est par moments à charge, le soit encore à ceux que mon rêve et ma pensée unique étaient de rendre heureux. Je ne sais pourquoi

(1) Lettre du 25 juin 1848.

(peut-être qu'en cherchant bien j'y trouverais plus d'une cause), j'ai le cœur oppressé, aujourd'hui particulièrement. Je me sens la poitrine gonflée de larmes; il n'en paraît rien, qu'un peu plus de stupeur et qu'une obstination plus grande à me taire...

« ... En ce qui touche aux apparences, Charles ne t'a point trompé si c'est lui qui t'a dit que *je vis seul* et que *je parle peu.* Je me fais pourtant quelquefois violence pour rire un peu devant ma pauvre mère. Mais tu sais que je ne puis tromper ceux qui me connaissent, en voulant paraître ce que je ne suis pas.

« Ce n'est pas uniquement la contrainte où je vis vis-à-vis des miens qui me rend ainsi taciturne. Que mon travail aille bien ou mal, je ne puis m'empêcher d'en être toujours fortement préoccupé. Tu dois comprendre aussi que ma vie intérieure se compose aujourd'hui de souvenirs, d'impressions, d'affections, auxquels les miens sont tout à fait étrangers. Nous avons bien peu de sujets d'intérêt communs, en dehors des faits absolument généraux. Et comme, en général, les entretiens de famille sont intimes, je me trouve en dehors de leur intimité, et je ne puis les admettre dans la mienne. De sorte que, sans qu'il y ait précisément opposition d'idées, car je garde les miennes et je respecte les leurs, il y a *séparation.* J'en souffre, chacun d'eux en souffre aussi sans que nous ayons, je crois, le droit de nous en accuser, ni le moyen d'y remédier. C'est l'effet des longues séparations, peut-être un peu de ma nature.

« *Lundi soir.* — Ce matin ma pauvre chère mère m'a pris à part : elle était émue, tremblante, des larmes embarrassaient sa voix... Elle avait été prévenue par Charles, à qui j'en avais fait part, de mon embarras pour payer et mon loyer et ma dette à Mme Regnault;

elle voulait m'annoncer que l'argent était prêt à mettre à la poste. Ce fut une occasion pour elle de se répandre en tendres et amers reproches; tous étaient justes : pourquoi me cacher ainsi de ma meilleure amie? Pourquoi garder pour moi mes ennuis et prolonger par défiance un embarras dont je ne puis sortir tout seul? N'est-il pas de son devoir de venir à mon aide avant tous les autres?... Je vis au milieu d'eux comme un étranger, indifférent à tout, quoi qu'on fasse pour m'attacher à la maison. La maison m'est devenue importune, et je suis perdu pour elle... Elle me prenait les mains et s'écriait en fondant en larmes : « Mon Dieu, « mon Dieu, qu'ai-je donc fait, pour perdre ta confiance, « mon pauvre cher enfant? » Je n'ai pu tirer de mon cœur brisé un seul mot tendre pour répondre à ces déchirantes tendresses et je l'ai pressée silencieusement dans mes bras.

« Je suis accablé depuis ce matin, pauvre cher ami, je suis bien malheureux! »

Au même.

Lafond, samedi 27 juillet 1848.

« Cher ami, dans ma vie toujours inégale, jamais je n'ai eu de plus brusques et de plus fréquents accès de courage et de défaillance, de confiance et de profond dégoût, à moins d'être tout à fait à bas, ce qui est rare, pour peu que je sente ou que je pense. Je n'ai pas d'autre confident que toi; tu es toujours là, derrière la chaise où je travaille, et je te questionne d'avance sur mon travail, je sollicite un avis, je quête un encouragement. Pauvre cher, je vis bien seul, et si je n'avais pas ta pensée qui m'assiste, cet isolement me serait intolérable...

« Il m'est absolument impossible de juger mon travail : il y a des jours où je m'imagine, à des soulèvements intérieurs que je sens, que je vais enfin rompre mes lisières et faire tout d'un coup un grand pas. Le lendemain je retombe à plat et me retrouve au-dessous de moi-même. Je ne puis, quelque envie que j'en aie, rien entreprendre de décidément sérieux; et je ne considère ce que je fais que comme de purs exercices.

« Il est fort rare que Charles me donne l'occasion de discuter et de me prononcer franchement. Je me tais avec lui, comme il se tait avec moi, sur les sujets qui nous touchent de près, parce qu'il est tacitement entendu entre nous que nous différons de point de vue. Et, ce qui pourrait me faire absoudre quand on m'accuse, ce sont précisément ces continuels tourments de mon esprit qu'une pudeur invincible m'empêche de découvrir à tout autre qu'aux amis du cœur.

« Non, encore une fois non, les épanchements ne sont pas possibles. J'ai des susceptibilités que je ne puis exposer à des blessures certaines... Ce n'est pas que je veuille repousser certains reproches mérités : en tout et pour tout, vis-à-vis des autres, vis-à-vis de moi-même, je suis faible, j'en subirai éternellement la peine.

« Je ne t'ai pas dit que je suis allé visiter la tombe de notre mort (1). J'y ai versé des larmes amères. Il y avait des fleurs nouvelles dans un vase de porcelaine, sur la pierre, des fleurs des champs... autant d'herbe que de fleurs; c'est le bien connaître que de lui offrir des bouquets pareils.

« *Lundi.* — De ma vie intérieure, je n'ai rien à dire, car le petit monde où je vis n'a de moi qu'un fantôme.

(1) Emile Beltrémieux.

Si je m'y mêle aussi peu, si j'y donne aussi peu de moi, ce n'est pas par calcul ou par dépit, c'est que tout cela m'est devenu extraordinairement indifférent. Les hommes sont occupés d'affaires qui me sont étrangères, les femmes de puérilités qui me sont importunes. Naturellement et sans que j'y travaille, les liens qui m'attachaient au pays se relâchent ou sont déjà rompus. Mes distractions, mon isolement doivent déplaire, en offenser quelques-uns, en détacher beaucoup. Je m'en occupe assez peu, pourvu qu'un ou deux vrais amis me soient fidèles, et quand je dis deux, je pourrais dire *une*. Il est positif que Mlle Lilia est désormais la seule personne ici en qui je trouve quelque conformité de nature et qui m'inspire une profonde sympathie. Elle n'est pas du monde où elle vit, elle est bien des nôtres. Tu ne comprends pas encore à quel point nous différons, nous autres, du monde de province.

« Il me semble pourtant que je ressusciterais si je t'avais ici. Tu l'as éprouvé par toi-même, cher ami, tu le vois, on ne se fond pas impunément l'un dans l'autre. Qu'on nous sépare, et nous ne sommes plus bien réellement que deux moitiés d'homme. Ah! mon Dieu! que la vie s'en va, que la vie s'abrège!...

« Je te quitte en te suppliant d'arriver.

« EUGÈNE. »

Au même.

Lafond, août 1848, vendredi soir.

« Cher ami, je t'écris la mort dans l'âme, et je ferais mieux de ne pas t'écrire. Je n'ai pas même la conscience distincte du déplorable état dans lequel je suis, je sens seulement que mon cœur et ma tête ne sont qu'une douleur, je n'exagère rien.

« J'aurais accepté la position temporaire qui m'est faite à la condition d'employer profitablement ce temps d'exil, je dirais d'emprisonnement s'il ne s'agissait de la maison de mon père.

« Depuis ma dernière lettre, ma force est à bout et je n'y tiens plus : ce que je fais est détestable; ce n'est pas de la démence, ce n'est pas une erreur, c'est l'indigence et la nullité même, je le sens, je le vois clairement, d'une manière impitoyable...

« Et cependant, même à présent, je sens en moi une intelligence si vive de toutes les beautés! Ai-je mal dirigé mes études? Serait-il temps de refaire mon éducation de peintre? Est-ce faiblesse, inertie?

« Est-ce le mal du pays qui me prend loin de vous? Est-ce la tristesse et l'isolement profond de ma vie qui enfin m'accablent?...

« Et le temps passe, je touche à mes vingt-huit ans!

« Toutes les privations, tous les embarras, toutes les détresses de ma vie sont devant mes yeux comme un reproche et comme une menace. Je suis le propre artisan de tous ces tourments. Je refuse à ma mère un repos, un bonheur dont elle aurait tant besoin. Les jouissances matérielles, la considération, l'honneur, la fortune plus large me sont, je le jure, indifférents, mais j'ai tué mon repos et tué mon bonheur...

« Il me reste assez de force pour écarter de ridicules et sinistres idées qui sont de vieilles connaissances et reviennent aux plus mauvais jours...

« *Samedi soir.* — La journée a été moins mauvaise; j'ai examiné froidement toutes les toiles éparses dans mon atelier.

« Tout bien considéré, c'est déplorablement faible, mais est-ce désespéré?

« Voici l'état moyen, que j'appellerai raisonnable, de mon esprit. Tu m'as vu hier dans un excès; mais ces bouffées d'ennui et de douleur sont intolérables.

« En te quittant hier soir, la nuit tombait, je suis allé chez mes voisins. C'est là que je traîne souvent ma stupeur et cet ennui sombre qui deviendrait haineux, je le sens, si je n'avais une naturelle bonté qui m'en préserve. Leur vie à eux non plus n'est pas toujours de rose, mais le père a laborieusement et simplement rempli sa vie. Les enfants sont jeunes, actifs, bien dirigés, dans une carrière où il n'y a pas de chemins de traverse. Ils iront droit devant eux, ils ont leur avenir tracé, ils peuvent dire : dans deux ans, dans cinq ans, je serai ceci ou cela. Ils ont confiance, ils sont gais, ce sont des esprits simples et ouverts. Les distractions et le repos du soir sont légitimes après des journées bien occupées. Le plus jeune frère et la sœur ont chanté, c'étaient des chants fort doux, fort tendres, des niaiseries en fait de sentiment, mais la fraîcheur de ces deux jeunes voix unies, ces vifs éclats de rire de la sœur pour une mesure manquée, l'heure charmante, la douceur de la nuit, donnaient à ces fades couplets une expression et un intérêt extrêmes. Toutes les fibres horriblement tendues de mon cœur se relâchèrent, les larmes vinrent dans mes yeux secs et je me sentis soulagé; ce fut une révolution salutaire. Je rentrai plus triste et moins violent, la nuit acheva de me calmer.

« Je travaillerai demain et le jour suivant. Si je ne puis échapper à l'ennui, que Dieu m'épargne au moins la colère!...

« J'aurais, tu le vois, un immense besoin de toi; peut-être m'éclairerais-tu. Je ne résoudrai rien sans toi, parce que nul autre que toi ne peut me donner un conseil. Je ne puis accepter cette idée de ne pas te voir ici...

« La saison est bien belle, nous touchons aux mois les plus chers. Les vents violents qui règnent l'été sont apaisés et les journées vont devenir si paisibles. Je ne préparais aucun plaisir extraordinaire, pauvre cher : ma maison, le partage de mes habitudes que tu connais, des promenades dans les petits chemins pierreux à l'heure où les ombres sont longues; j'aurais retrouvé des forces pour aimer encore ce pauvre pays qui a ses beautés.

« Tu me demandes la liste de mes dessins; je n'en sais pas le nombre, cher ami, et la liste ne signifierait rien. J'ai quelques indications utiles sur un point que je regrette de n'avoir pas presque exclusivement étudié parce que c'est le côté le plus neuf, le plus pittoresque, le plus riche en matériaux comme en interprétation de ce beau pays. Je veux parler de *la vie de la tente* de l'Arabe nomade. Là est vraiment le trait biblique du peuple; pris dans la réalité, c'en est le trait flamand. J'ai des données là-dessus qui me permettront de faire au moins deux ou trois tableaux importants, mes souvenirs y aidant.

« Je réserve, pour être entrepris plus tard, quatre ou cinq tableaux tout prêts, tracés d'après nature; les dessins ont été faits sous une impression claire, précise, et j'ai senti le tableau; ils en renferment, je crois, tous les éléments.

« Deux tableaux d'intérieur de tribu : un de jour : le douar est désert, les tentes à demi fermées, au soleil, les enfants jouant au seuil; les ânes, les chevaux, les mulets couchés à l'ombre; peut-être un marchand ou des musiciens ambulants nègres, faisant un groupe au soleil. L'autre, de soir, à l'heure où les troupeaux rentrent; les femmes rapportent les outres pleines d'eau, les feux s'allument, et de minces colonnes de fumée

bleue s'échappent des tentes. Le premier, dans le désert, tout en silhouette, sur le ciel une imperceptible ligne grisâtre marquant à demi-hauteur d'homme la ligne indéfinie de l'horizon. L'autre, sur un des plateaux entre Constantine et Batna; pour fond à droite et à gauche, des cônes abrupts; au centre, la pittoresque et bizarre silhouette du *Nif-en-Ser*, côté du nord.

« Un café de *hatchéchia* à Tolga, village des oasis de l'Ouest; effet de soir : le silence, la placidité du village du Sud. Le dessin est mal fait mais le motif est beau, Auguste en a le double exemplaire fait à mon intention; qu'il te l'explique. Une mare sous les palmiers, à Tolga, etc., etc.

« En attendant, voici ce que j'ai en train : des palmiers à Biskra, une mare en avant et deux enfants s'y baignant; le mur d'enceinte de Tolga (je n'en puis sortir et cependant c'est l'effet le plus décidé); l'entrée du *Far-far :* un fossé avec des joncs sous des palmiers, à droite le mur extérieur du village (tout cela, petite dimension); deux petites esquisses de musiciens nègres dans une tribu, projet de mon tableau du soir dans un douar.

« Enfin quelques dessins dont je suis content.

« *Lundi soir.* — Passé la journée d'hier et celle d'aujourd'hui en courses, visites, distributions de prix, dîners d'amis, je me suis produit. J'avais, par ma négligence volontaire, fait des mécontents que j'ai calmés par de caressantes politesses, tactique savante qui me coûte, mais que j'emploie avec succès à toute extrémité.

« Mes impressions de voyage cessent d'être des réalités et prennent le charme incroyable, le charme attendrissant des souvenirs.

« C'est le moment où j'aimerais à les écrire; ils se dé-

gagent avec une limpidité admirable de la confusion des incidents, et ne gardent que les traits essentiels à l'unité sans rien perdre de leur vie. Ils prennent même cette vie particulière et idéale, cette valeur absolue qui fait les œuvres d'art. Mais rien ne me pousse à ce travail, et je me complais dans la muette jouissance qui me suffit. Si j'avais à te raconter ici tout cela, le besoin me viendrait de lui donner sa forme, de lui restituer sa couleur; et j'écrirais pour t'y faire participer. Mais quoi, tout seul! A quoi bon? C'est cependant dommage; si tu m'en pries, je l'essaierai...

« EUGÈNE. »

Au même.

Lafond,
vendredi soir, 1er septembre 1848.

« ...Je me consume, cher pauvre ami, je descends de plus en plus bas dans un ennui dont je ne vois pas l'issue. Ce que je t'ai écrit, je pourrais te l'écrire encore, car les choses n'ont fait qu'empirer. Il m'est impossible d'avoir l'esprit plus troublé, à moins d'être fou, plus malade, à moins d'être à la veille d'un crime que je ne commettrai pas tant que j'aurai pour me retenir ma mère, la tienne et toi. C'est un ennui qui m'étouffe, une douleur qui, par moments, me monte du cœur au cerveau comme une apoplexie, et me rend ivre. Ce que je fais est jugé et me dégoûte au point que je n'ai plus la force de continuer ce ridicule effort de volonté, contre une œuvre apparemment impossible.

« Je mène, on me fait mener une vie propre à tuer l'esprit le plus solide; encore un peu et on fera de moi un idiot, si je leur en laisse le temps. Vivre ici n'est pas

vivre. Mon père oublie qu'il a eu mon âge, ma mère oublie qu'elle n'a pas toujours passé sa vie entre son aiguille et le confessionnal. Ils ne se rappellent pas qu'ils ont agi, qu'ils ont vécu, qu'ils ont été gais, qu'ils ont été jeunes, et on m'impose à moi (vingt-huit ans) les goûts et les habitudes d'une vieillesse anticipée. J'étouffe entre ces murs qui ne sont faits que pour les raisons fatiguées et les vies presque éteintes. Tous ces fantômes au milieu desquels j'habite ne sont pas des hommes, ce lieu est en dehors des vivants, et c'est presque un cimetière; on m'attache à un cadavre...

« Je te le dis, à vingt-huit ans, pour perspective on me donne l'horizon de la tombe. Expliquer cela n'est pas possible; je ne le pourrais pas sans colère, au point où j'en suis, sans de justes et sanglants reproches. Cette incurie de mon avenir, cette tendresse aveugle qui sacrifie tout au plaisir égoïste de me posséder, cet oubli incroyable de nos destinées, de mes besoins, de mes devoirs et des leurs, m'exaspère après m'avoir affligé.

« Je déclare que mon père et ma mère sont coupables; le dire serait me donner à leurs yeux d'irréparables torts. Je me tais encore, mais si j'éclate, il y aura un malheur dans la famille. Comprenez bien que c'est l'acte d'accusation de la vieillesse; que c'est dire : « Vous êtes au dé-« clin de la vie quand moi je ne suis pas encore au som-« met; ainsi nous ne suivons plus la même route, vous « tournez le dos à la vie, où je dois entrer. » C'est horrible! le cœur me saigne. Le mal ne vient pas d'eux, et pourtant il existe; un mot de moi pourrait faire à ces deux cœurs, qui me chérissent après tout, de terribles blessures. Je le contiens.

« Que faire? C'est intolérable; le temps passe. Je crois que je suis perdu; quelque hypothèse que je fasse, je n'y vois qu'obstacles ou impossibilité, inaptitude,

impuissance, avortement, une dépendance matérielle qui resserre les liens. Je ne puis dire : « Je veux, je fais, « je vais. » Il faut dire : « Voulez-vous que? » Tout se réduit à des avances d'argent; et mon père réduit tout à un calcul. Ma vie est manquée. Tu ne saurais croire à quel point je suis amoindri, je me fais pitié à moi-même.

« Je ne puis me confier à personne; personne ici — excepté deux femmes — n'est capable de me donner un conseil éclairé; personne ne me connaît, personne ne me juge. Je me mettrais à découvert devant eux qu'ils ne me comprendraient pas davantage. Il y a entre nous la différence de la nuit au jour, de la vie à la mort. Cette sourde, cette croissante irritation m'aigrit sur les choses les plus insignifiantes. Il n'est pas une idée, pas un fait si simple où je ne sente un désaccord de pl ıs. Et je passerai pour un mauvais fils.

« La province est horrible. Que Dieu t'en préserve!

« Je finirai par prendre en horreur cette maison de famille, où dans des moments plus heureux j'ai déposé de chers souvenirs... »

De tels appels ne demeurent pas sans réponse. Du Mesnil réconforte son ami par des lettres brûlantes de tendresse et d'éloquents reproches (1). La situation est grave. Le docteur Fromentin fait en faveur de son fils des sacrifices importants pour l'état de sa fortune. Pourquoi Eugène n'a-t-il pas de budget à lui? On solde ses dépenses, et il ne reçoit annuellement en argent que 2,000 francs (2). Comme les questions de ménage le rebutent, et qu'il a les chiffres en horreur, ces ressources

(1) Lettre d'Eugène Fromentin à du Mesnil, septembre 1848, ainsi que ce qui suit

(2) Lettre d'Emile Beltrémieux à Eugène Fromentin, 15 août 1847.

ne lui suffisent pas. Il ne comble les vides de son budget et ne paie ses dettes qu'avec les avances des personnes dévouées qui l'entourent. Cet état de choses ne saurait durer. Il faut qu'à tout prix le jeune homme se crée une position indépendante.

Eugène Fromentin en convient; mais si ses parents ne savent que résoudre, il se demande, lui aussi, « ce qu'il doit sagement vouloir ». Dans cette incertitude, il est retenu au foyer familial par l'économie, la prudence et la tendresse des siens...

« Je vis comme dans un orage, enveloppé de ténèbres, ou ébloui de clartés sinistres, et ne voyant devant moi, quand j'y vois, qu'un abîme inconnu. Que fais-tu? que fais-tu? cher, cher, mon véritable frère par le cœur et par les liens de l'esprit? (1) »

Du Mesnil ne peut quitter Paris. Effrayé de la crise que subit son ami, il prend le parti d'écrire directement à Mme Fromentin (5 octobre 1847). Il ne comprend rien au manque de résolution d'Eugène. Sans doute, l'avenir est préoccupant pour lui, mais lui seul *peut* et *doit* décider; c'est un esprit délicat et rare qui a besoin de ménagements.

Pour comprendre l'attitude de M. et Mme Fromentin, il faut songer qu'à cette époque la carrière de peintre apparaissait comme une profession des plus fantaisistes ne menant guère qu'à la bohême, difficilement acceptable pour des parents bien élevés et soucieux de l'avenir de leur enfant. Le spectacle des angoisses de leur fils ne pouvait cependant les laisser indifférents. Ils consentent enfin à son départ pour Paris (2).

Mais des incidents répétés retardent ce départ. Il

(1) Lettre de Fromentin à du Mesnil. mercredi, septembre 1848.
(2) Lettre à du Mesnil, octobre 1848.

faut encore parler, solliciter, presser, agir, pour vaincre une faiblesse qui profite de tous les prétextes. Eugène perd patience, sa colère ne se contient plus : « Quoi que je fasse et de quoi qu'on ait plus tard à m'accuser, leur conduite envers moi m'absout d'avance de tous mes torts! »

Voici qu'au moment de monter en voiture, la grand'-mère d'Eugène, Mme Billotte, qui était aussi sa marraine, est frappée soudain d'une attaque d'apoplexie (1). Elle a quatre-vingt-six ans. Impossible de quitter le foyer paternel dans un pareil moment. Le jeune homme ne songe plus qu'à soutenir sa mère que ce deuil va cruellement affecter.... « Outre la douleur de cette perte devenue inévitable, douleur qui me viendra surtout de ma pauvre mère, je me sens dans le cœur une horrible colère.

« J'en suis à ce point d'injustice que cette maison où l'on me chérit me devient une prison que je déteste, et que pour un rien je la fuirais au moment où le deuil va encore une fois y entrer.

« Je t'écris le cœur aussi sec qu'un parchemin, je crois que ces quatre mois de supplice ont achevé leur œuvre et m'ont rendu mauvais.

« EUGÈNE. »

De ces lettres, l'écriture est désordonnée, le style bat la fièvre. Que pouvait y répondre Armand? Ce qu'on représente à un fils lorsqu'il s'enhardit à juger ses parents (2). Il l'engageait à accomplir son devoir de bonne grâce, résolument.

Sa grand'mère se remettant peu à peu, Eugène finit par expédier ses malles à Paris. Elles contiennent les

(1) Lettre à du Mesnil, 16 octobre 1848.
(2) Note de du Mesnil sur la lettre du mercredi, septembre 1848.

cartons de ses dessins. Du Mesnil les feuillette. Il rassure aussitôt son ami. Non, la partie n'est pas perdue, l'avenir est là.

Le peintre, épuisé de luttes, de doute et d'angoisse, reçoit cette bouffée d'air pur comme un convalescent rendu au soleil et à la vie. Il pousse vers son sauveur un cri de tendresse et de délivrance où tremblent encore des larmes.

A Armand du Mesnil.

Saint-Maurice,
jeudi soir, 25 octobre 1848.

« On m'apporte ta lettre. Ah! que de bien et que de mal tu me fais, cher ami, chère moitié de mon cœur! Quelle vie tu m'apportes, quel souffle, quelle lumière! Un prisonnier qui a blanchi, qui s'est perclus, qui s'est exténué dix ans dans son cachot privé d'air, un naufragé qui a jeûné sur son radeau quarante jours, n'est pas plus ivre de liberté, plus affamé, plus fou que je ne le suis en lisant cette lettre. Que veux-tu? Je te l'ai dit, ils m'ont hébété, ils m'ont pétrifié, on m'a tué.

« S'il y a quelque chose dans ces feuilles qui te fait crier que je suis peintre, je l'ai cru, je l'ai cru jusqu'au jour où un voile est descendu devant mes yeux, où la nuit, où la stupidité s'est établie dans mon cerveau. Aujourd'hui, je ne m'en souviens plus, je n'en sais plus rien. J'ai emballé mes cartons sans les ouvrir, je te les envoie comme je t'aurais envoyé un brin d'herbe, un caillou, une relique de ce beau pays que tu n'as pas vu, que j'ai vu sans toi.

« J'ai peur pourtant, j'ai peur, tant ils m'ont appris que je suis infirme, tant on m'a répété que tout cela n'était rien, j'ai peur que tu ne t'abuses.

« Et puis, comment avoir raison contre eux? Enfin, taisons-nous, taisons-nous, jusqu'au moment où nous pourrons causer ensemble. Je jure que s'il faut céder, ces cartons seront à toi, à toi, et pas à d'autres. Je sais trop bien qu'ils n'y comprennent rien.

« Ah! pauvre ami, je t'ai bien fatigué de mes plaintes, je ne t'ai guère écrit que pour gémir (1). Eh bien! tu ne sais pas encore ce que j'ai souffert avant d'arriver à l'état déplorable où je suis. Mes souvenirs même, mes souvenirs de voyage ne me font plus battre le cœur, et je les laisse dormir en paix, en attendant que je puisse enfin trouver à qui les raconter. »

L'état de sa grand'mère continuant de s'améliorer, et M. Billotte, son oncle, s'étant chargé de plaider sa cause auprès de ses parents, le jeune homme finit, dans les premiers jours de novembre, par quitter La Rochelle.

La crise est terminée. Eugène Fromentin n'en connaîtra plus d'aussi cruelle. Définitivement, cette fois, la vocation du peintre a triomphé des obstacles élevés par la famille (2).

Son talent de peintre va être consacré officiellement, même aux yeux prévenus de son père par la deuxième médaille que lui vaudra sa belle exposition de 1849. Il marchera dorénavant de succès en succès, si rapide-

(1) Près de trente ans plus tard, après la mort de Fromentin, du Mesnil écrira de son côté, en marge de la lettre qui lui annonçait ce départ définitif de Saint-Maurice : « O mon tendre ami, sauras-tu combien je t'ai aimé?... »

(2) Celle-ci pourtant n'est qu'à grand'peine résignée. Lorsque, quatre ans plus tard, au mariage de son fils, on demanda à Mme Fromentin quelle était la profession d'Eugène, en répondant « artiste peintre » elle éclata en sanglots. — Quant au docteur Fromentin, il lui arrivait, jusque dans son extrême vieillesse, de clore une étincelante causerie de son fils par cette involontaire exclamation de regret : « Quel avocat il aurait fait! »

ment que sa modestie en demeurera quelque temps confondue. Tandis que, donnant libre cours à son imagination encombrée de l'Orient, il peint avec une ardeur dévorante, il laisse déposer au fond de sa mémoire ces visions des pays du soleil qu'il fixera, en 1856, dans les pages lumineuses d'*Un Eté dans le Sahara.*

Désormais, établi à Paris sans esprit de retour, loin de la province natale qu'il aime à revoir, mais où il ne peut plus vivre, Fromentin s'est créé un second foyer dans sa famille adoptive, chez Armand du Mesnil dont la mère est un peu la sienne. Entre ces deux êtres chers vient s'asseoir une toute jeune fille, Mlle Marie Cavellet de Beaumont, la nièce d'Armand, à laquelle Eugène s'attache par une lente et progressive affection, et dont, en 1852, il fera sa femme.

A vingt-huit ans, la jeunesse des confidences et des alanguissantes rêveries est close à jamais pour l'artiste. Entré dans l'ère des luttes viriles, il refusera volontairement de tourner la tête vers ces jours de sentiments ardents et de troublante analyse. Mais sa vie intérieure continue, malgré qu'il en ait, et dans les profondeurs de son âme aimante, où rien ne meurt, son exquise sensibilité élabore peu à peu le souvenir mélancolique et doux qu'illustrera plus tard *Dominique.*

FIN

TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT 1

CHAPITRE PREMIER

JEUNES ANNÉES (1820-1840)

Les origines familiales d'Eugène Fromentin..... 1
Son père et sa mère, son frère..... 2
1820. — Naissance d'Eugène Fromentin, la maison de ses parents..... 6
La Rochelle de 1820 à 1830. — Coup d'œil rétrospectif sur l'histoire de la ville..... 8
L'enfance et l'adolescence d'Eugène..... 11
La maison de campagne de Saint-Maurice..... 12
Le pays d'Aunis et les environs de La Rochelle..... 14
Le domaine de Vaugoin..... 16
1836. — Le premier amour : Madeleine..... 17
Fromentin au collège de La Rochelle..... 22
Ses premiers essais littéraires et ses premiers croquis..... 23
1838. — Séjour dans sa famille après les années de collège.... 31
Un camarade de collège : Léon Mouliade..... 32
1839. — Départ d'Eugène pour Paris..... 34

CHAPITRE II

FROMENTIN CHERCHE SA VOIE (1840-1843)

L'installation et la vie à Paris..... 36
1840. — Premières impressions d'Eugène. Lettre à M. Sainton, Paris, 2 mai 1840..... 39
Les amis : Emile Beltrémieux..... 42

Paul Bataillard..... 45
Premier examen de licence en droit..... 48
Lettre à Paul Bataillard, Saint-Maurice, 7 septembre 1840.... 50
Eugène Fromentin fait des vers..... 53
1841. — Etude sur l'*Ahasvérus* d'Edgar Quinet.. 54
Poésies diverses..... 55
Beltrémieux cherche à détacher Eugène de Madeleine..... 60
1842. — Un ami de jeunesse : Armand du Mesnil..... 62
Derniers poèmes d'Eugène Fromentin..... 65
Il a été touché par le « mal du siècle »..... 73
Portraits d'Eugène de vingt et un à vingt-quatre ans..... 75
Lettre à Paul Bataillard, Saint-Maurice, 8 septembre 1842.... 77
Lettre au même, Saint-Maurice, 13 octobre 1842..... 81
Etude sur Gustave Drouineau, en collaboration avec Emile Beltrémieux. — Essais dramatiques..... 85
1843. — Eugène passe sa thèse de licence en droit; il entre dans l'étude de Me Denormandie, avoué..... 87
Premiers essais sérieux de dessin et de peinture, fréquentation du musée du Louvre..... 88
Fromentin entre dans l'atelier du peintre Rémond..... 90

CHAPITRE III

INITIATION A LA PEINTURE (1843-1846)

1843. — Séjour à la Celle-Saint-Cloud..... 92
Lettre à Armand du Mesnil, la Celle-Saint-Cloud, 10 août 1843. 93
Eugène prête le serment d'avocat et commence son doctorat.. 95
Lettre à Paul Bataillard, Saint-Maurice, 17-20 novembre 1843. 96
Lettre à Armand du Mesnil, Saint-Maurice, 23 novembre 1843. 100
1844. — Fromentin entre dans l'atelier de Cabat..... 103
Mort de Madeleine, le 4 juillet 1844..... 104
Notes intimes écrites à Meudon en juillet 1844..... 106
Séjour dans la forêt de Fontainebleau..... 107
Lettre à Paul Bataillard, Saint-Maurice, 11 septembre 1844.. 109
Lettre à Armand du Mesnil, Saint-Maurice, 30 septembre 1844. 111
Lettre à Paul Bataillard, Saint-Maurice, 23 octobre 1844..... 113
Lettre au même, Saint-Maurice, 1er novembre 1844..... 118
Lettre au même, Saint-Maurice, 15 novembre 1844..... 123
Lettre au même, La Rochelle, 28 novembre 1844..... 130
Eugène hésite à repartir pour Paris. Beltrémieux l'y décide... 132
1845. — Lettres à Mme Fromentin mère, Paris, décembre 1844 et janvier 1845..... 133
Lettre à la même, Paris, jeudi 6 mars 1845..... 133
Lettres à la même, Paris, mars 1845 et 31 mars 1845..... 134
Lettre à la même, Paris, 30 avril 1845..... 137
La *Revue Organique des départements de l'Ouest*..... 138

Articles de Fromentin sur le *Salon de 1845*..... 139
A quoi servent les Petits Poètes, étude critique pour la *Revue Organique*..... 143
Lettre à Mme Fromentin mère, Paris, 30 mai 1845..... 145
Fromentin s'installe à Buc, près Versailles..... 145
Lettre à Mme Fromentin mère, Buc, 18 juin 1845..... 145
Lettre à Charles Godélier, Buc, 2 juillet 1845..... 147
Lettre à Mme Fromentin mère, Buc, 7 juillet 1845..... 151
Lettre à Paul Bataillard, Lafond, 2 octobre 1845..... 153
Fromentin franc-maçon..... 158
Lettre à Armand du Mesnil, Saint-Maurice, commencement d'octobre 1845..... 159
Lettre à Mme Fromentin mère, Paris, 18 décembre 1845..... 161
1846. — Lettres à la même, Paris, 1er février et 2 mars 1846.. 162

CHAPITRE IV

L'ORIENT RÉVÉLÉ (1846-1849)

Le premier voyage en Algérie (mars-avril 1846). 165
Lettre à Paul Bataillard, Marseille, 7 mars 1846..... 166
Lettre au même, Blidah, 14 mars 1846..... 170
Lettre au même, Blidah, 22 mars 1846..... 172
Lettre au même, Blidah, 28 mars 1846..... 175
Lettre à Mme Fromentin mère, Marseille, 13 avril 1846..... 176
Lettre à la même, Paris, 19 avril 1846..... 177
Lettre à la même, Paris, 1er mai 1846..... 179
Lettre à M. Fromentin père, Paris, 19 mai 1846..... 181
Le « phalanstère » de Fromentin à Paris..... 183
Lettre à Mme Fromentin mère, Paris, 25 juin 1846..... 183
Lettre à la même, Paris, 27 juillet 1846..... 185
Lettre à la même, Paris, 16 août 1846..... 191
Séjour de Fromentin à Gournay-en-Bray..... 192
Lettre à Armand du Mesnil, Gournay-en-Bray, été 1846..... 192
Lettre à Paul Bataillard, Gournay-en-Bray, 5 septembre 1846. 193
Séjour de Fromentin dans la forêt de Fontainebleau..... 194
Lettre à Paul Bataillard, Chailly, 23 septembre 1846..... 194
Lettre au même, Chailly, septembre 1846..... 194
Lettre à Mme Fromentin mère, Chailly, septembre 1846..... 195
Lettre à la même, Paris, 26 octobre 1846..... 195
Lettre à la même, Chailly, septembre 1846..... 195
Lettre à la même, Paris, 13 novembre 1846..... 197
Lettres à la même, Paris, 27 décembre et décembre 1846..... 199
1847. — Lettre à la même, Paris, 2 janvier 1847..... 200
Lettres à la même, Paris, 10 février et 5 mars 1847..... 200
Lettre à la même, Paris, 22 janvier 1847..... 202
Le Salon de 1847..... 202

Lettre à Mme Fromentin mère, Paris, 26 février 1847..... 203
Lettre à la même, Paris, 24 mars 1847..... 203
Lettre à la même, Paris, 3 avril 1847..... 205
Lettre à Armand du Mesnil, La Rochelle, 8 avril 1847..... 206
Lettre à Paul Bataillard, Lafond, 23 avril 1847..... 209
Lettre à Emile Beltrémieux, La Rochelle, 4 mai 1847..... 212
Lettre à Armand du Mesnil, Lafond, 27 mai 1847..... 215
Lettre à Paul Bataillard, Lafond, 27 mai 1847..... 216
Lettre à Mme Fromentin mère, Paris, 30 mai 1847..... 218
Lettre à la même, Paris, 19 juin 1847..... 220
Excursion en Normandie..... 220
Lettre à Paul Bataillard, Dieppe, 26 juin 1847..... 220
Lettre à Mme Fromentin mère, Paris, 3 juillet 1847..... 221
Lettre à M. et Mme Emile Beltrémieux, Paris, 20 juillet 1847. 221
Lettre à Mme Fromentin mère, Paris, fin juillet 1847..... 222
Lettre à M. Fromentin père, Paris, 13 août 1847..... 223
Lettre à M. et Mme Emile Beltrémieux, Paris, 3 septembre 1847..... 228
Lettre à Mme Fromentin mère, Paris, 11 septembre 1847.... 232
Lettre à la même, Paris, 19 septembre 1847..... 234
Deuxième voyage en Algérie (septembre 1847 à mai 1848)..... 235
Lettre à Armand du Mesnil, Lyon, 25 septembre 1847..... 235
Lettre au même, Marseille, 29 septembre 1847..... 236
Lettre au même, Alger, 4 octobre 1847..... 237
Lettre à Paul Bataillard, Alger, 4 octobre 1847..... 239
Lettre à Armand du Mesnil, Blidah, 14 octobre 1847..... 243
Lettre a Paul Bataillard, Alger, 12 novembre 1847..... 245
Lettre à M. et Mme Emile Beltrémieux, Blidah, 17 novembre 1847..... 253
Lettre à Armand du Mesnil, Blidah, 27 novembre 1847..... 257
Lettre au même, Blidah, 29 novembre 1847..... 258
Lettre d'Emile Beltrémieux à Eugène Fromentin, reçue le 11 décembre 1847..... 264
Lettre à Armand du Mesnil, Blidah, 11 décembre 1847.... 265
Lettre à Emile Beltrémieux, Blidah, 13 décembre 1847..... 267
Lettre à Mlle Lilia Beltrémieux, Blidah, 14 décembre 1847... 267
Lettre à Armand du Mesnil, Blidah, 18 décembre 1847..... 269
Lettre à Emile Beltrémieux, Blidah, 24 décembre 1847..... 271
Lettre à Armand du Mesnil, Blidah, 28 décembre 1847..... 272
1848. — Lettres au même, Blidah, 30 décembre 1847 et 6 janvier 1848..... 275
Lettre à Mlle Lilia Beltrémieux et à Mme Emile Beltrémieux, Blidah, 4 janvier 1848..... 278
Lettre aux mêmes, Blidah, 14 janvier 1848..... 280
Lettre à Armand du Mesnil, Stora, 21 janvier 1848..... 282
Lettre au même, Philippeville, 22 janvier 1848..... 285

Mort d'Emile Beltrémieux, 6 janvier 1848..... 285
Lettre à Mlle Lilia Beltrémieux, Philippeville, 22 janvier 1848. 286
Lettre à Armand du Mesnil, Constantine, 6 février 1848..... 288
Note de voyage inédite, Constantine, 28 janvier 1848..... 292
Lettre à Armand du Mesnil, Constantine, 15 février et 20 février 1848..... 296
Lettre à Mlle Lilia Beltrémieux, Constantine, 21 février 1848... 303
Lettre à Paul Bataillard, Constantine, 22 février 1848..... 306
Extraits du carnet de route. — Bivouac de Mélilla, 24 février 1848..... 312
Au camp d'En-Yacoud, 25 février; Batna, 26 février..... 313
Lettre à Armand du Mesnil, Biskra, 3 mars 1848..... 316
Extraits du carnet de route : Smala du scheik Si-Ahmet-bel-Hadj-ben-Gana, 9 mars 1848..... 317
Lettre à Armand du Mesnil, Biskra, 13 mars 1848..... 320
Lettre au même, Biskra, 17 mars 1848..... 321
Lettre au même, Biskra, 2 avril 1848..... 329
Lettre au même, Biskra, 16 avril 1848..... 334
Lettre au même, camp de Barika, 20 avril 1848..... 335
Rentrée de Fromentin en France..... 336
Lettre à Armand du Mesnil, Marseille, 23 mai 1848..... 336
Lettre au même, Lafond, 3 juin 1848..... 338
Lettre à Mme Emile Beltrémieux, Lafond, 4 juin 1848..... 340
Les journées de Juin et la Révolution..... 342
Lettre à Armand du Mesnil, Lafond, 26 juin 1848..... 348
Lettre au même, La Rochelle, juillet 1848..... 345
Lettre au même, Lafond, 27 juillet 1848..... 347
Lettre au même, Lafond, août 1848..... 349
Lettre au même, Lafond, 1er septembre 1848..... 354
Lettres au même, Saint-Maurice, octobre 1848..... 357
Lettre au même, Saint-Maurice, 25 octobre 1848..... 359
Fin de la crise. — Fromentin fixé à Paris sans esprit de retour..... 360

PARIS. TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. 17146